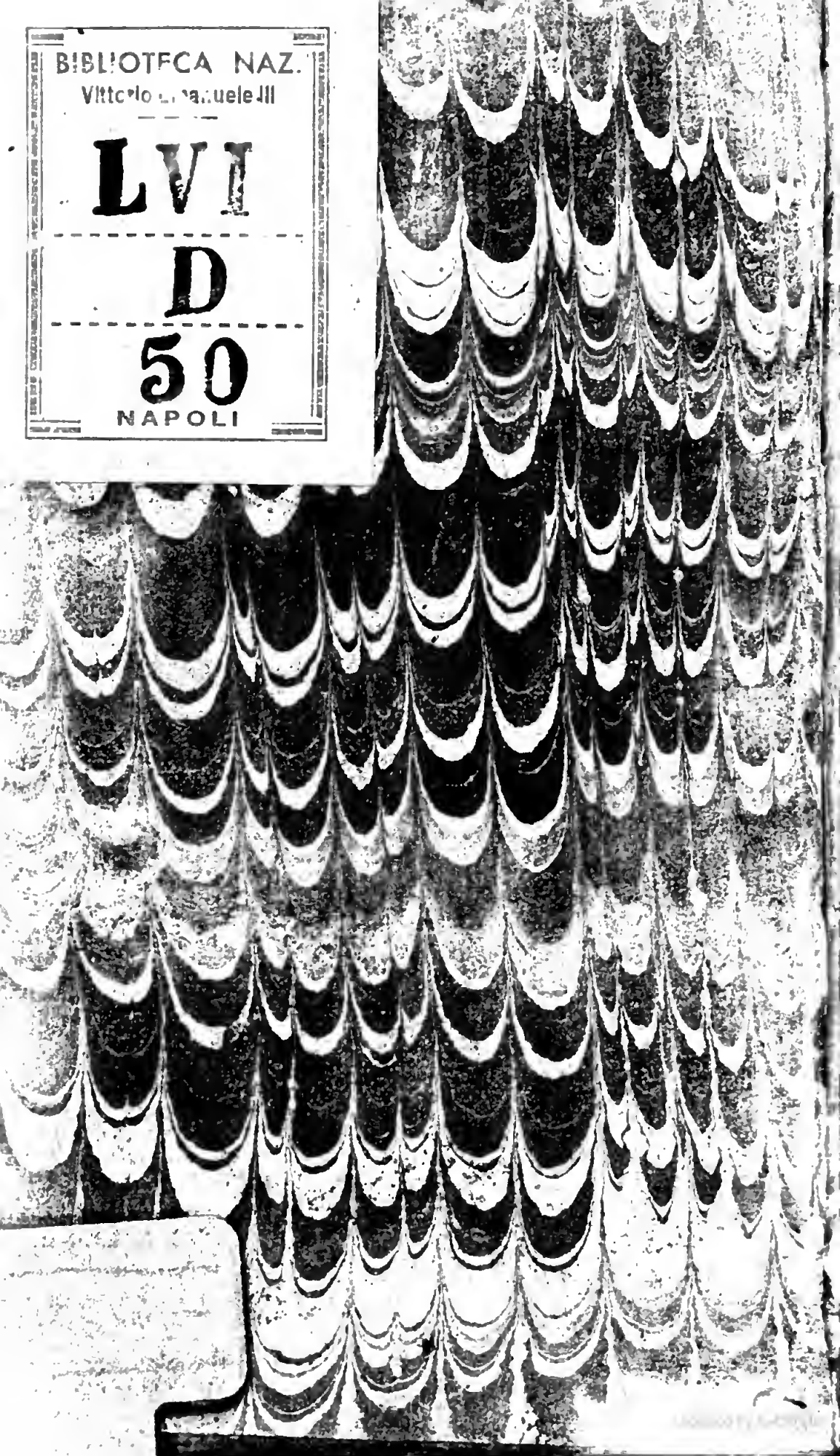
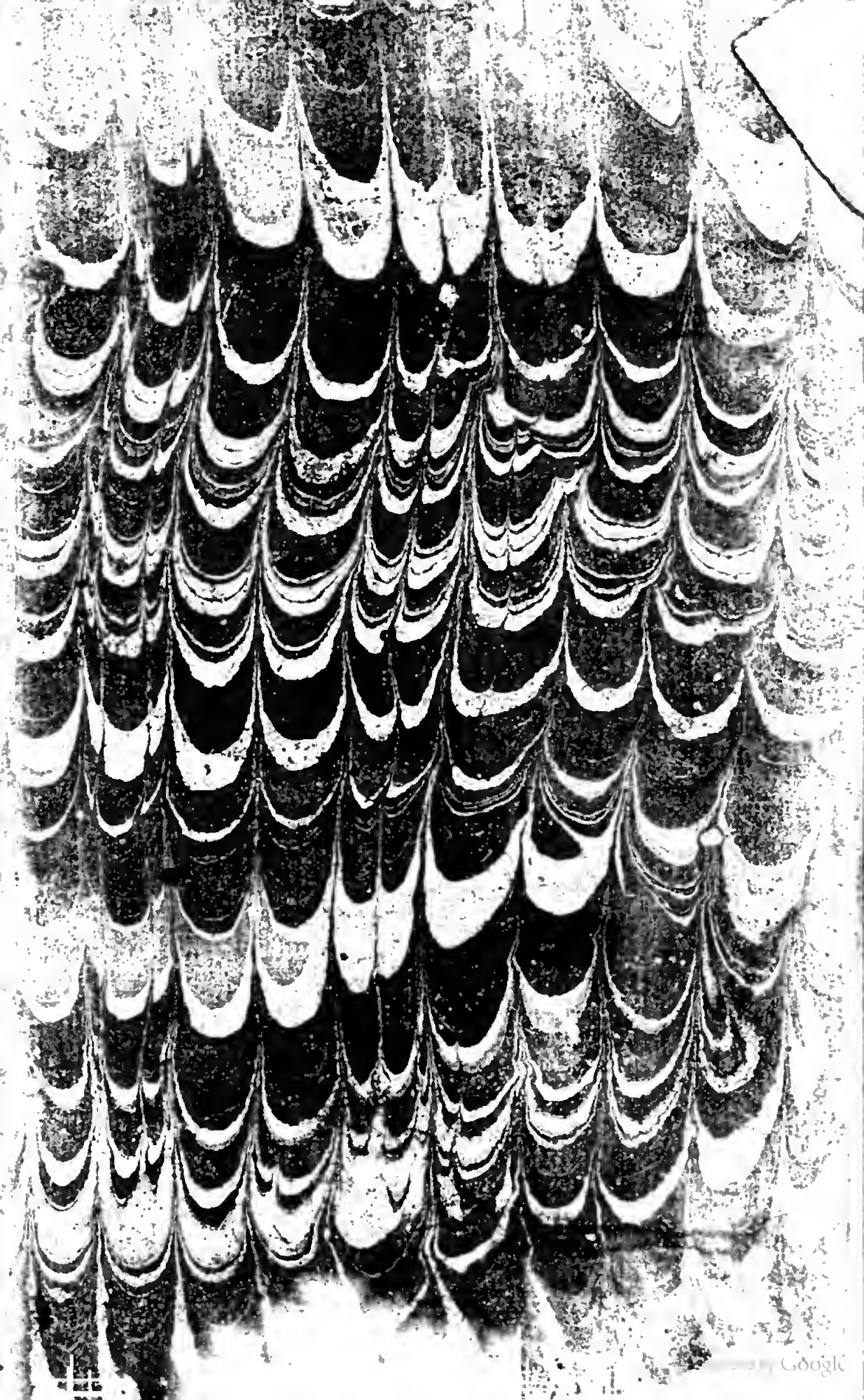
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVI
D
50
NAPOLI





LVI
9.
50.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE

Depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à preſent.

Par le Pere D'ORLEANS
De la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition corrigée & enrichie de Cartes & des Portraits des Rois de la Grande Bretagne.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

M DCC XIV.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Après le beau Regne d'Edoüard III. Richard II. Petit-Fils de ce Prince, & ſon Succeſſeur à la Couronne, eſt dépoſſedé par Henri de Lancaſtre Comte de Derby ſon Couſin germain.

LE regne d'Edoüard III. fit encore mieux voir que celui d'aucun de ſes Prédeceſſeurs, que ce n'eſt pas dans les Rois d'Angleterre, comme dans tous les autres Princes du monde, un juſte préjugé de la bonne ou de la mauvaiſe fortune du Fils, que le bonheur ou le malheur du Pere. Quoi que Fils d'un Pere dépoſſedé, ce Prince porta l'autorité Royale & la gloire du Sceptre Anglois plus loin qu'aucun de ſes Ancêtres : mais ni l'éclat de ſes hauts faits, ni les précautions de 1326.

sa prudence, ni le respect dû à sa memoire ne
1326. pût garantir son Successeur de la fureur d'un Peuple indocile, & des entrepriſes d'un Uſurpateur, qui lui enleva la Couronne, ſans y avoir d'autre droit, que celui qu'il ſe fit du conſentement des complices de ſon injuſtice.

Auſſi-tôt qu'Edouard ceſſa d'être enfant, il commença à agir en grand homme, à former des projets & à les ſuivre. Une ambition demeſurée lui en ſuggera de très-vaſtes, mais ſa prudence corrigea ce que cette paſſion a pour l'ordinaire de chimerique & d'emporté. Quelque étenduës que fuſſent ſes vûës, il alloit pas à pas dans l'execution, & n'entreprenoit qu'à proportion de ſes forces. Comme il étoit naturellement vif, il faiſoit la guerre avec impetuoſité; mais ce grand feu avoit ſon correctif dans l'utilité qu'il en vouloit tirer, interrompant de tems en tems la guerre pour s'en aſſurer le fruit par une paix.

Le premier objet de ſon ambition fut la Souveraineté de l'Ecoſſe, que ſon Ayeul avoit acquiſe, & que ſon Pere avoit perduë. Un homme plus ſcrupuleux que lui auroit été plus embarraſſé à trouver un prétexte honnête pour renouveller cette pretention, après la démarche qu'il avoit faite, ou plûtôt qu'un mauvais Conſeil lui avoit fait faire mal-à-propos durant ſa Minorité. On accuſa Roger de Mortemer d'avoir ſacrifié en cette occaſion la gloire de ſon Maître à ſes interêts particuliers: on voulut même qu'il ſe fût laiſſé corrompre par l'argent de Robert Bruce, pour engager le jeune Roi à faire un Traité honteux avec lui; les Anglois aimant encore mieux attribuer cet évenement à la perfidie d'un Miniſtre de leur Nation, qu'à l'habileté d'un Roi d'Ecoſſe.

Quoi qu'ils en ayent dit, on ne peut nier, que ce

ce Traité ne fût un effet de la sageſſe conſommée de ce fameux reſtaurateur de la Monarchie Ecoſſoiſe. Le trouble que la dépoſition d'un Roi avoit mis dans la Cour d'Angleterre, la foibleſſe d'une Minorité, la diſcorde de deux Miniſtres, dont le moins conſiderable en naiſſance exerçoit toute l'autorité, avoit paru à Bruce une conjoncture favorable, pour faire ou une guerre utile, ou une paix glorieuſe. Dans ce deſſein, à peine Edoüard avoit été couronné Roi, que Bruce avoit fait entrer ſur ſes terres une puiſſante Armée, conduite par Thomas Randolphe & Jacques de Douglas. Le jeune Monarque s'étoit mis à la tête de ſes troupes pour l'aller combattre: mais le ſage Ecoſſois connoiſſoit trop bien la ſituation des affaires d'Angleterre pour n'en pas tirer un avantage plus ſolide que le gain d'une bataille: évenement d'ailleurs hazardeux, & dont les plus groſſes Armées ni les plus experimentez Capitaines ne ſauroient jamais bien répondre. Bruce n'ignoroit pas qu'Edoüard II. vivoit encore, & jugeoit de là que ſon Succeſſeur ne pouvoit donner long-tems aux affaires étrangeres une attention dont il avoit beſoin pour les domeſtiques; qu'ainſi pour peu que la guerre durât, il quitteroit bientôt la frontiere pour ſe rendre dans ſa Capitale, où ſa preſence étoit neceſſaire, & qu'en cette conjoncture il ſeroit heureux, qu'un tolerable Traité de paix le délivrât des ſoins d'une guerre, qu'il ne pouvoit ſoûtenir qu'en ſe partageant avec beaucoup de danger & peu de fruit. Sur ce raiſonnement, le Roi d'Ecoſſe avoit ordonné à ſes Generaux d'éviter d'en venir à une bataille, & de ſe contenter d'amuſer l'ennemi par des campemens, des irruptions bruſques & des retraites. Il avoit été ſi bien ſervi par ces deux Capitaines, qu'Edoüard perdant enfin patience, & d'ailleurs rappellé à Londres par 1326.

des affaires plus preſſées, avoit d'abord fait tré-
1327. ve avec lui, & peu de tems après une paix, dans laquelle ayant accordé Jeanne d'Angleterre ſa Sœur à David Fils de ce Roi, il avoit renoncé en faveur de ce mariage à tout le droit de Souveraineté, que lui ou ſes Prédeceſſeurs avoient prétendu ſur l'Ecoſſe. Ainſi Robert Bruce avoit conſommé l'ouvrage de la liberté de ſon pays, & avoit terminé par là le cours glorieux d'une vie qui l'a mis au rang des Heros. Car il étoit mort peu de tems après, laiſſant ſon Fils, encore trop jeune pour gouverner, ſous la tutelle du brave Randolphe, qu'il avoit fait Regent du Royaume.

Edoüard s'étoit toûjours ſû mauvais gré, d'avoir cedé ſur la Souveraineté d'Ecoſſe des pretentions qui pouvoient ſervir de prétexte à ſon ambition pour en faire une conquête. Il n'attendoit que l'occaſion de ſe relever d'un Traité, auquel il n'avoit conſenti, que parce qu'on l'y avoit engagé dans un tems où étant mineur, il n'uſoit de la puiſſance Royale que pour en autoriſer les volontez d'autrui. Le regne de Bruce, & la regence de Randolphe auſſi redouté que Bruce même, avoient paru des ſaiſons mal-propres à faire la guerre à l'Ecoſſe; outre que les pretentions qu'il avoit euës, & chaudement pourſuivies ſur la Couronne de France à la mort de Charles le Bel, avoient occupé ſon eſprit d'une trop agreable eſperance, pour lui permettre de
1328. ſe diſtraire ailleurs.

Les Ecoſſois étoient demeurez en repos durant ce tems-là: mais enfin Randolphe étoit mort, empoiſonné par les Anglois, ſi nous en croyons l'Hiſtoire Ecoſſoiſe. Philippe de Valois, auquel Edoüard avoit conteſté la Couronne de France, en étoit poſſeſſeur paiſible. Ce fut dans cette conjoncture, que le jeune Monarque

An-

Anglois se trouvant d'un côté dans un repos peu convenable à son genie, & de l'autre apprenant que les Ecossois commençoient à se diviser, se résolut de profiter de son loisir & de leur discorde, pour les remettre sous le joug. 1329.

Un scelerat, que la Justice poursuivoit pour ses violences, fut cause de ce nouveau trouble dans la Monarchie Ecossoise. C'étoit un de ces Anglois qui du tems d'Edoüard premier s'étoient habituez en Ecosse. Il s'appelloit Laurens Twine, homme débauché & scandaleux, qui ayant été excommunié par l'Evêque de Glascow pour ses crimes, avoit pris l'Official de ce Prelat, & l'avoit obligé à racheter sa liberté d'une grosse somme d'argent. Quelques-uns disent qu'il fut banni par la Justice seculiere pour cet attentat sur l'Ecclesiastique : d'autres écrivent qu'il prit la fuite : quoi qu'il en soit, il passa en France, & pour se vanger de l'Ecosse, il alla trouver Edoüard de Bailleul, qui vivoit en homme privé dans les terres qu'il avoit herité du Roi Jean son Pere en Normandie. Ce Prince se souvenoit à peine qu'il fût né pour autre chose, que pour passer doucement ses jours parmi les tranquilles occupations que donne la vie de la campagne à un homme de qualité, qui a pardonné à la fortune de l'avoir éloigné des affaires publiques. Twine sut si vivement retracer les idées de la Royauté dans cet esprit superficiellement philosophe, qu'il lui en redonna le goût, & lui en réveilla l'esperance par la peinture qu'il lui fit de l'état où étoit l'Ecosse sous le gouvernement d'un Enfant, & sous la regence d'un homme mourant. Car Randolphe languissoit déja, & on commençoit à en desesperer. Twine n'oublia pas d'assurer Bailleul, que le jeune Roi d'Angleterre favoriseroit ses desseins, pour peu qu'il flatât son ambition par quelque om- 1330.

bre de dépendance : ajoûtant que le brave Douglas étant mort en portant le cœur du feu Roi
1331. son Maître à Jeruſalem, comme ce Prince l'en avoit chargé, les appuis de la famille Brucienne lui avoient manqué tout d'un coup.

A ce diſcours, la Philoſophie d'Edoüard de Bailleul s'évanouït, l'ambition s'empara de ſon cœur, & lui fit tellement fermer les yeux à toutes les difficultez d'une entrepriſe ſi hardie, qu'il ne penſa plus qu'à partir. Quelques-uns diſent néanmoins, qu'il commença par s'aſſurer du ſecours qu'il attendoit d'Angleterre, & qu'Edoüard lui donna ſix mille hommes. D'autres prétendent qu'il n'en avoit que ſix cens, ramaſſez partie de ſes terres, partie des exilez d'Ecoſſe, parmi leſquels étoient les Comtes de Buquam, d'Angus & d'Athol. Il eſt conſtant qu'il prit des liaiſons avec le Roi d'Angleterre ; mais il ne paroît pas dans l'Hiſtoire que ce Prince entrât ſi-tôt ſur la ſcene, attendant vrai-ſemblablement l'occaſion d'y faire avec plus de dignité le perſonnage qui lui convenoit. Ainſi il n'aſſiſta Bailleul dans ces commencemens que ſous main, & celui-ci n'entra en Ecoſſe qu'avec une très-petite armée, mais ſi à propos, & dans une conjoncture ſi favorable à ſes deſſeins, qu'il parut à Perthe en même tems que Randolphe rendoit l'eſprit. Alexandre Seton ne laiſſa pas de ramaſſer un petit corps pour combattre Bailleul à la deſcente, mais il n'eut que la gloire de ſon zele. Il fut défait avec ſa troupe ; ce qui ayant enflé le cœur à celle de ſon adverſaire, elle oſa bien livrer bataille à une armée de quarante mille hommes, qu'elle rencontra près de Domblain, commandée par Duncan Comte de Merche Regent du Royaume en la place de Randolphe. Le General fut tué ſur la place, après avoir perdu la victoire & plus de quatorze mille

des siens, dont la perte fut suivie de celle de beaucoup de Places importantes. 1332.

Un évenement si inopiné changea tout d'un coup la face des affaires, & consterna toute l'Ecosse: dequoi Bailleul profita si bien, qu'en peu de tems il fut en état, non pas seulement de disputer le Royaume, mais d'en prendre possession par un couronnement solemnel. La ceremonie s'en fit à Scone en l'année mille trois cens trente-deux. Les serviteurs du jeune Roi ne manquerent ni de fidelité ni de courage en cette rencontre pour le maintenir sur le trône. Afin de mettre sa personne à couvert des évenemens d'une guerre dont le commencement faisoit apprehender l'issuë, ils le firent passer en France avec la Reine son Epouse, où Philippe de Valois les reçut avec des demonstrations d'amitié capables de leur faire oublier leur Pays, s'ils n'y eussent jamais regné. Quelques Historiens mettent plus tard ce passage de David en France, mais je suis l'Histoire d'Ecosse dans une chose qu'elle a dû marquer plus exactement que celle d'Angleterre, & qu'elle n'a pas interêt de déplacer. En même tems qu'on mettoit le Roi en sûreté, on pourvût au gouvernement du Royaume par le choix d'un nouveau Regent, qui fut André Comte de Murray Fils d'une Sœur de Robert Bruce. Les Stuards, les Douglas, les Randolphes, les Frasers & grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat se mirent en campagne, & quelques-uns d'eux userent de tant de promptitude, qu'ils surprirent Bailleul à Anand, où il ne pensoit qu'à recevoir les hommages de ses nouveaux Sujets. Il y trouvoit si peu de resistance, qu'Alexandre Bruce Comte de Caricth & de Gallway Parent de David s'étoit laissé emporter au torrent, & avoit reconnu Bailleul, qui jouïssoit de ces honneurs dans la securité qu'inspire

une trop prompte proſperité, lors qu'Archam-
1332. bault de Douglas, ſon Neveu Guillaume, Jean Randolphe & Simon Fraſer lui vinrent inopinément tomber ſur les bras. Ils n'avoient que mille chevaux, mais ayant pris le tems de la nuit pour executer leur entrepriſe, ils mirent Bailleul & ſes gens dans un ſi extrême deſordre, qu'ils tuerent à ſes côtez les plus affidez de ſes amis, & l'obligerent à ſe jetter ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride, pour ſe ſauver à la faveur des tenebres.

Il gagna à peine Roxbourg, l'une des Places qu'il avoit conquiſes, & il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il s'y vit aſſiegé par le Regent. Il fut attaqué avec vigueur, mais il ſe défendit avec un courage égal: & ſa fortune, qui ſembloit l'avoir abandonné, revenant tout d'un coup à lui, il eut le bonheur, dans une ſortie où les ſiens repouſſez lâchoient pied, & ſe retiroient dans leurs murailles, de prendre priſonnier le Regent d'Ecoſſe. Car ce Seigneur s'étant avancé pour ſuivre les fuyards juſqu'au de-là d'un pont qui étoit entre la Ville & ſon Camp, ne s'apperçut pas qu'il n'étoit plus ſuivi, & tomba ainſi tout victorieux qu'il étoit entre les mains de ſes ennemis. On apprit preſqu'en même tems que Guillaume de Douglas avoit été défait, bleſſé & pris par d'autres Troupes qui ſuivoient le parti de Bailleul; & ce fut dans cette conjoncture que le Roi d'Angleterre, qui juſques-là n'avoit favoriſé que ſous main l'entrepriſe du nouveau venu, ſe déclara ouvertement pour lui. Afin de garder néanmoins quelques meſures de bienſéance avec un Prince qui avoit épouſé ſa Sœur, il envoya un Ambaſſadeur aux Seigneurs de ſon parti, pour leur redemander Barwik, qu'il diſoit lui appartenir depuis la conquête qu'en avoit fait le Roi Edouard premier ſon Grand-pere, &

dont

dont Edoüard ſecond même ſon Pere avoit long-tems joüi paiſiblement. 1332.

Tout en deſordre qu'étoient alors les Seigneurs du parti de Bruce par la priſe du Comte de Murray, & par le malheur de Douglas, ils répondirent à l'Ambaſſadeur avec moderation, mais avec fermeté, que Barwik avoit toûjours appartenu à l'Ecoſſe; qu'Edoüard premier l'avoit uſurpé, & que Robert Bruce l'avoit reconquis; que le Roi d'Angleterre regnant avoit tout nouvellement renoncé dans un Traité fort ſolemnel à tout le droit que lui ou ſes Ancêtres avoient prétendu, non ſeulement ſur cette Place, mais ſur toutes celles du Royaume: qu'ils n'avoient rien fait depuis ce tems-là qui leur dût attirer les armes d'Angleterre; qu'ainſi ils prioient l'Ambaſſadeur de repréſenter au Roi ſon Maître, qu'il n'étoit ni de ſa juſtice, ni de ſa gloire de les attaquer dans les conjonctures preſentes; que leur Roi étoit ſon Beau-frere, qui dans la jeuneſſe où il étoit, & dans la perſecution qu'il ſouffroit, avoit droit d'attendre de lui de la protection & du ſecours, loin d'en être opprimé & détruit; qu'au reſte ils pouvoient aſſurer Edoüard qu'ils ne manqueroient à rien pour lui plaire, hors à la fidelité qu'ils devoient à leur Prince, mais que ſur cet article on ne les entameroit jamais, & qu'ils étoient tout réſolus à répandre juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour maintenir les interêts & l'indépendance de la Couronne.

Edoüard, qui avoit aſſez prévu la réponſe du Conſeil d'Ecoſſe, ne l'avoit pas attenduë pour ſe mettre en campagne, & ſi les Ecoſſois n'euſſent eu la prévoyance de le prévenir, il eût ſans doute ſurpris Barwik, qu'il aſſiegea par mer & par terre avec deux armées redoutables. Mais dès le commencement de la guerre on avoit

compté en Ecoſſe ſur la mauvaiſe volonté des
1332. Anglois, & dans cette vûë on avoit muni Barwik d'une bonne garniſon. Alexandre Seton commandoit dans la Ville, & Patrice Comte de Dombar dans la Fortereſſe; l'un & l'autre ſe défendit ſi bien, qu'ils ſoûtinrent le ſiege trois mois durant contre toutes les forces d'Angleterre, commandées par un jeune Roi des plus belliqueux qu'elle eût encore eus. Après une reſiſtance ſi longue, comme il ne paroiſſoit point de ſecours, les Gouverneurs s'accorderent avec le Roi, que s'ils n'en recevoient point dans un tems dont ils convinrent avec lui, ils rendroient la Place, & en ſortiroient vies & bagues ſauves avec leurs Soldats. Parmi les ôtages qu'ils lui donnerent pour aſſurance de ce Traité, étoit Thomas Seton Fils aîné d'Alexandre, dont les Anglois tenoient déja un cadet nommé Alexandre comme ſon Pere, qu'ils avoient pris dans une ſortie.

L'iſſuë de ce Traité fut tout autre qu'elle ne
1333. parut d'abord devoir être. A peine quelques jours s'étoient écoulez, qu'on vit la campagne couverte d'une nombreuſe Armée d'Ecoſſois; qui venoit au ſecours de la Place ſous la conduite d'Archambault de Douglas. Les aſſiegez ne douterent pas de leur délivrance à la vûë de ces troupes, dont la contenance & l'ardeur ſembloient répondre de la victoire. La joye qu'inſpiroit cette eſperance paroiſſoit peinte ſur le viſage des Habitans & des Soldats; mais elle fut de courte durée.

Quelques-uns diſent qu'auſſi-tôt qu'Edoüard vit approcher l'Armée ennemie, il fit ſommer la Place de ſe rendre, ſans avoir égard que le tems dont on étoit convenu n'étoit pas expiré, & que ſur le refus qu'on en fit, il menaça le Gouverneur de faire pendre ſes deux enfans à un gibet éle-

élevé exprès par ſon ordre à la vûë du rempart, où il fit conduire ces jeunes Seigneurs; que la tendreſſe paternelle paroiſſant ébranler Seton, ſa Femme, Mere des deux Enfans, lui avoit affermi le courage par tout ce qu'auroit pû dire en ſa place une Heroïne née dans le tems des plus pures vertus Romaines; & que l'ayant déterminé à ſacrifier à ſa Patrie, à ſon Roi, à la gloire de ſon nom des Enfans dont la deſtinée ne pouvoit être plus heureuſe que par une ſi belle mort, elle eut l'adreſſe de l'emmener ailleurs, pendant que ſur ſon dernier refus on fit cette triſte execution, pour le retirer de l'occaſion de montrer encore une fois de la foibleſſe. 1333.

Je ne garantis pas ce fait, que je ne rapporte que ſur la foi de l'Hiſtoire Ecoſſoiſe, qui n'en a gueres, quand il s'agit des deux grands Edoüards qui lui ont impoſé le joug: s'il eſt veritable, le vaillant Monarque en couvrit bien-tôt l'horreur par la victoire qu'il remporta ſur les Ecoſſois. Les plus ſages d'entr'eux n'étoient point d'avis qu'on donnât bataille à Edoüard, mais qu'on entrât dans ſon pays pour l'obliger à diviſer ſes forces, s'il s'obſtinoit à continuer le ſiege. On fut confirmé dans la penſée que c'étoit là le bon parti, quand Edoüard s'étant avancé pour combattre, eut occupé une éminence, qui lui donna ſur l'Armée d'Ecoſſe tout l'avantage du terrain. Douglas avoit voulu le combat, & ſon feu l'avoit emporté ſur le phlegme de ſes anciens. On étoit en preſence de l'ennemi, où l'on voyoit la faute qu'on avoit faite, mais il n'étoit plus tems de la corriger. On ne pouvoit ſe retirer ſans expoſer toute l'Arriere-garde à une défaite inévitable. On fut aſſez long-tems en preſence, Douglas faiſant tous ſes efforts pour faire changer de poſte au Roi, & l'attirer en raſe campagne; mais il avoit affaire à un Prince qui ſavoit moderer ſon feu

pour prendre & garder ſes avantages. Il ne fut
1333. pas ſi maître du ſien. Voyant Edoüard immobile ſur ſon éminence, il s'impatienta, & réſolut d'aller à lui tête baiſſée. Il porta la peine de ſa temerité: avant que les Ecoſſois euſſent pû monter aſſez avant ſur la colline pour être à portée de donner des coups, ils en étoient déja couverts, & beaucoup ſe trouverent hors de combat avant que d'en être venu aux mains. Ceux qui atteignirent les ennemis arriverent à eux ſi fatiguez, qu'il ne fallut pas grand effort pour les renverſer ſur ceux qui les ſuivoient, & les mettre tous en déroute. Il en demeura dix mille ſur la place, parmi leſquels on compta les Comtes de Roſſe, de Sutherland, de Caricth, trois Fraſers, trois Stuards, le General même qui donna en cette occaſion des preuves d'une valeur memorable, mais trop funeſte à ſa Patrie, pour en faire un merite à ſa perſonne. Avec Barwik les Ecoſſois perdirent preſque toutes leurs Places: aucun Seigneur du parti de Bruce n'oſa plus tenir la campagne, la plûpart ſe retirerent dans la forêt Gedeours, & on eut toutes les peines du monde à ſauver le petit Robert Stuard, heritier preſomptif de la Couronne, des mains de ceux qui le cherchoient. Ainſi Bailleul fut Roi d'Ecoſſe, ſans que preſque perſonne s'y oppoſât plus, n'y ayant plus gueres, dit un Hiſtorien, que les enfans qui dans leurs jeux oſaſſent donner ce nom à Bruce. Edoüard reçut du nouveau Roi tous les hommages qu'il en exigea, & lui ayant laiſſé des troupes ſuffiſantes, pour achever de réduire le peu de Places qui ne l'avoient pas encore reconnu, il ſe retira en Angleterre, d'où quelque démêlé ſurvenu entre les Anglois qu'il avoit laiſſé en Ecoſſe l'ayant rappellé quelque tems après, parce que quelques partiſans de David avoient paru en vouloir

loir profiter, il mit les choſes dans un état à ne plus rien apprehender d'eux. Après quoi, pour s'aſſurer même contre les tentations que Bailleul eût pû avoir de ſecoüer le joug, il l'emmena à Londres avec lui, & établit Regent en Ecoſſe David Cumin Comte d'Athol, qu'il jugeoit plus irreconciliable avec les Bruce que Bailleul même. 1334.

Edoüard acheva cette conquête tout à propos pour profiter de l'occaſion qui ſe preſenta d'en entreprendre une autre bien plus glorieuſe, & que ſes flateurs ne lui faiſoient gueres moins facile. Il n'en vint pas à bout: la France, qu'il attaqua avec toutes ſes forces & celles d'une puiſſante Ligue, en fut quitte pour des batailles & des places perduës; mais la gloire qu'il y acquit le dédommagea de ce qu'il n'y conquit pas. A la mort de Charles le Bel, qui n'avoit laiſſé qu'une Fille, Edoüard avoit prétendu qu'étant ſon Neveu il devoit lui ſucceder plûtôt que Philippe de Valois, qui n'étoit que ſon Couſin germain; & quand on lui avoit oppoſé la Loi Salique, il avoit répondu qu'il n'en étoit pas queſtion, puis qu'il ne s'agiſſoit pas de mettre la Couronne ſur la tête d'une Fille, mais ſur celle d'un Prince, qui n'ayant point l'excluſion de la Loi Salique, ne pouvoit juſtement être privé de l'heritage que lui donnoit la Loi univerſelle des ſucceſſions. Le tour étoit d'un habile homme, mais la raiſon n'en avoit pas paru moins mauvaiſe. On avoit répondu que le Roi d'Angleterre ne pouvant prétendre de droit ſur la Couronne de France, que comme heritier de ſa Mere, ſa Mere n'en étant point heritiere, & la Loi Salique empêchant qu'elle ne fût même capable de l'être, toutes les pretentions du Fils étoient caduques & mal fondées. Pendant qu'Edoüard ſollicitoit, Philippe avoit été reconnu. Edoüard avoit fait

difficulté d'acquieſcer à ſon Couronnement, &
1336. s'étoit quelque tems défendu de rendre les hommages dûs pour la Guyenne & pour le Ponthieu; mais la bataille de Caſſel, où Philippe avoit défait les Flamans, ayant mis le nouveau Monarque en état de ſaiſir ces Provinces, Edoüard, qui eut peur de les perdre, étoit venu à Amiens en rendre un hommage d'autant plus humiliant pour lui, que le Souverain avoit affecté d'y paroître avec plus d'éclat. La conquête de l'Ecoſſe, qu'il avoit entrepris dans le deſeſpoir de conquerir la France, l'avoit amuſé; mais elle ne l'avoit pas ſatisfait. Il regardoit toûjours ce beau Royaume comme un heritage dont on l'avoit fruſtré, & auquel il ne renonçoit que juſqu'à ce que la fortune lui fournît l'occaſion de s'en rendre maître. A un eſprit moins ſolide que le ſien, les victoires paſſées auroient répondu des futures, & l'Ecoſſe vaincuë auroit perſuadé que la France n'étoit pas invincible; mais ce Prince n'étoit pas moins conſideré qu'il étoit ambitieux & brave. Il ſavoit la puiſſance de cette Monarchie, le zele des François pour leurs Rois, leur attachement à défendre la Loi immuable des ſucceſſions: il n'ignoroit pas que dans le tems même où plus de la moitié de la France vivoit ſous les Loix de l'Angleterre, & que les Monarques Anglois regnoient à dix lieuës de Paris, les plus habiles & les plus belliqueux avoient échoué dans leurs projets, lors qu'ils avoient entrepris ſur la Couronne de ceux qu'ils étoient obligez, malgré l'étenduë de leurs Etats, de reconnoître pour leurs Souverains. L'Hiſtoire lui apprenoit que l'étoile de Jean Sans-terre avoit juſques-là régné ſur preſque tous ſes Succeſſeurs, comme celle de Philippe Auguſte ſur les ſiens, & il voyoit que de tant de belles Provinces que l'Angleterre avoit poſſedé en France, il ne

lui

lui restoit plus, que ce que l'excessive délicatesse de conscience dont avoit usé saint Loüis lui avoit bien voulu laisser. 1337.

Des considerations si fortes l'eussent vrai-semblablement emporté sur l'ambition dans l'esprit d'Edoüard, si cette passion, qui d'ailleurs étoit fort vive dans ce Prince, n'eût été secondée à propos par la haine d'un mauvais François, contre son Roi & sa Patrie. Robert d'Artois Prince du sang, & Comte de Beaumont-le-Roger, d'ami zelé du Roi Philippe, dont il étoit même Beau-Frere, étoit devenu son ennemi implacable. Personne n'avoit plus contribué à lui assurer la Couronne contre les prétentions de l'Anglois; mais Robert en avoit exigé une reconnoissance, que l'honneur & la conscience de Philippe ne lui avoit pas permis de lui rendre. Il avoit perdu son procès contre Eudes IV. Duc de Bourgogne pour la succession de l'Artois: le Roi avoit laissé agir la Justice, & le Comte avoit pretendu qu'il la forçât en sa faveur. Sur cela ils s'étoient aigris, & avoient poussé si loin leur aigreur, que le Comte ayant eu l'insolence de faire des menaces au Roi, le Roi l'avoit chassé du Royaume. Ce rebelle avoit demeuré quelque temps en diverses Cours des Pays-bas, d'où après avoir disposé la plûpart des Princes Flamans à seconder ses mauvais desseins, il étoit passé en Angleterre pour engager Edoüard à le vanger de son banniſſement, en se vangeant soi-même de son exheredation.

Edoüard trouvoit dans son propre cœur de si grandes difpositions à faire la guerre à la France, qu'aucune des raisons que Robert d'Artois lui apporta pour la lui persuader, ne lui parut foible. Son droit prétendu sur cette Couronne, le mécontentement que le Comte supposoit qu'avoient les François du gouvernement de Philippe,

pe, le ſecours des étrangers qu'il lui promet-
1338. toit, lui ſemblerent des motifs preſſans d'entreprendre cette conquête, & de grandes facilitez pour y réüſſir. Son Conſeil n'en jugea pas tout-à-fait de même, & après lui avoir repreſenté la puiſſance du Royaume de France, il conclut que l'entrepriſe étoit d'une ſi grande importance pour la gloire d'Edoüard, qu'avant que de s'y engager, il étoit de ſa prudence de s'aſſûrer par lui-même d'une forte Ligue des Princes de la haute & baſſe Allemagne. Edoüard trouvant cet avis fort ſage, envoya l'Evêque de Lincolne negocier dans les Pays-bas, où ce Prelat réüſſit ſi bien, & par ſa propre habileté, & par les diſpoſitions favorables que Robert d'Artois avoit laiſſé dans les Cours des Princes Flamans, qu'il attacha au parti d'Edoüard le Comte de Hainault, l'Archevêque de Cologne, les Ducs de Gueldres & de Brabant, le Marquis de Juliers, le Seigneur de Fauquemont, & le fameux Jacques Artevelle, Braſſeur de biere par ſon extraction, mais devenu, par ſa revolte contre le Comte de Flandre ſon Souverain, arbitre de la paix & de la guerre parmi la Populace Flamande, qui le ſuivoit comme ſon Chef, & lui obeïſſoit comme à ſon Maître.

La partie ſe lioit trop près de la France, pour y être tout-à-fait ignorée. Philippe étoit alors occupé à renouveller les Croiſades pour reconquerir les Saints lieux. Déja plus de trois cens mille perſonnes s'étoient engagées à ſon exemple & par ſes ſollicitations, à paſſer dans la Paleſtine. Tout étoit prêt, lorſque ce Prince fut ſecretement averti des mauvaiſes intentions d'Edoüard, & des menées de ſes Miniſtres. Pour s'éclaircir d'une choſe qu'il avoit peine à croire, il s'aviſa de l'envoyer inviter à prendre la Croix avec lui. La réponſe d'Edoüard fut nette, & ne laiſſa plus aucun

aucun lieu ni aux doutes, ni aux ſoupçons. Il dit à l'Ambaſſadeur de France qu'il prendroit volontiers la Croix, quand Philippe lui auroit rendu ce qu'il avoit uſurpé ſur lui. 1339.

Après une déclaration ſi préciſe, Philippe quitta le deſſein de paſſer dans la Paleſtine, pour défendre ſa propre Couronne contre un ſi puiſſant ennemi. Il commença par s'aſſurer des anciens Alliez de l'Etat, & pour oppoſer une Ligue à une autre, il s'attacha les Rois de Navarre & de Boheme, le Duc de Lorraine & le Comte de Savoye, le Dauphin de Viennois & pluſieurs autres. Ses Sujets lui donnerent des marques d'un zele ardent & dévoué. Les Normans ſignalerent le leur, par l'offre qu'ils firent d'aller à leurs frais, à l'exemple de leurs ancêtres, faire deſcente en Angleterre au nombre de trente mille hommes, & d'entreprendre une ſeconde fois cette conquête, pourvû que le Roi leur voulût donner pour Chef le Prince Jean ſon Fils, déclaré depuis peu Duc de Normandie. Philippe avoit accepté leur offre, & Jean faiſoit les préparatifs neceſſaires à cette entrepriſe, lors qu'Edoüard parut dans les Pays-bas à la tête de quatorze-mille chevaux, & de ſoixante mille hommes de pied, & mit le ſiege devant Cambray. Il étoit d'autant plus réſolu de le prendre, que pour mettre dans ſon parti Louïs de Baviere alors Empereur, il s'étoit engagé à lui, de rendre cette Place à l'Allemagne après l'avoir ôtée à la France, dont il ſe flattoit que la conquête repareroit ſuffiſamment le deshonneur qu'il fit en cette occaſion à la Majeſté des Rois d'Angleterre, en acceptant le titre de Vicaire de l'Empire, que l'Empereur lui donna pour en attacher plus fortement à ſes interêts tous les Vaſſaux.

A la nouvelle de ce ſiege, Philippe quitta la penſée

penſée d'attaquer l'Angleterre pour défendre la
1339. France, & marcha avec toutes ſes forces à la défenſe d'une Ville qui en étoit le boulevard. Edoüard ne l'y attendit pas; mais s'avançant dans la Picardie le plus avant qu'il pût au devant de lui, il le trouva à Vironfoſſe, où lui ayant envoyé des Herauts, ſelon la coûtume de ce tems-là, pour lui preſenter la bataille, le jour fût arrêté: car Philippe la ſouhaitoit autant que lui. Les Seigneurs François uſerent en cette occaſion d'une circonſpection d'autant plus loüable, qu'elle convient moins à leur genie, & que les exemples en ſont plus rares chez eux. Ils avoient une belle Armée, & à peu près égale en nombre à celle de leurs ennemis. Ils avoient moins d'Infanterie qu'eux, mais ils les ſurpaſſoient en Cavalerie. Ils voyoient quatre Rois à leur tête; ceux d'Ecoſſe, de Boheme, & de Navarre ayant voulu accompagner en perſonne le Monarque François à cette guerre. Avec tous ces avantages, ces braves gens furent de l'avis de Robert le Sage Roi de Naples, qui mandoit à Philippe de ne point combattre. Ce Prince apportoit des raiſons tirées de l'Aſtrologie judiciaire auſquelles il y a apparence qu'on n'eût pas beaucoup déferé, ſi elles n'euſſent été ſoûtenuës par d'autres, qui avoient plus de ſolidité. Il diſoit qu'on ne riſquoit pas également; Edoûard ne pouvant perdre qu'une bataille, & Philippe pouvant perdre ſon Royaume. Il ne regardoit pas même les Rois qui ſe trouvoient dans l'Armée Françoiſe comme une choſe bien avantageuſe, mais plûtôt comme un embarras, par le ſoin qu'il faut prendre de les garder. Les raiſons furent trouvées ſi plauſibles par tous ceux qui compoſoient le Conſeil du Roi, que perſonne n'y opina au combat. Comme le Roi néanmoins le vouloit, le jour marqué étant venu, il rangea

ſon

ſon Armée en bataille, & l'on eût marché aux Anglois, ſi la prudence du Conſeil n'eût trompé le courage du Monarque, ayant trouvé moyen de faire tellement tirer la marche en longueur, qu'avant qu'on pût marcher la nuit vint. On le repreſenta au Roi, & on lui remontra qu'il reſtoit trop peu de jour pour engager une ſi grande action. Comme la choſe étoit viſible, Philippe ne s'opiniâtra pas; mais ne perdant point l'envie de combattre, il remit la partie au lendemain. On étoit informé dans le Camp François, que les Anglois manquoient de vivres: en effet ils en avoient eu à peine pour ce jour-là même. Le Conſeil de France n'avoit pas douté, que le delai de la bataille ne leur fit croire qu'on ne la vouloit point donner, & qu'on n'avoit accepté leur défi que pour les amuſer, & ruiner leur armée par la diſette & par la faim. On apprit le lendemain qu'on avoit deviné juſte. Le Roi d'Angleterre ſe retira, ſe plaignant que Philippe avoit manqué de parole; & comme la ſaiſon étoit déja avancée, on ne fit rien de toute cette année, qui ſelon la commune opinion étoit l'année mille trois cens trente-neuf, le Roi de France de ſon côté ayant licentié ſon Armée. 1339.

L'intervalle de l'hyver fit perdre à Edoüard quelques-uns de ſes Alliez. L'Empereur gagné par la France, lui ôta le Vicariat de l'Empire: quelques Princes d'Allemagne ſe retirerent: mais Artevelle lui ſuggera le moyen de reparer ces pertes, en lui perſuadant de prendre le titre & les armes de Roi de France. Par là il attira le Peuple & les Villes de Flandre dans ſon alliance, ce qu'il n'avoit pû faire auparavant, parce que dans les derniers Traitez des Flamans avec cette Couronne, ils s'étoient engagez au Pape qui en avoit été Mediateur, à payer une groſſe ſomme

me d'argent, ſe ſoumettant même à l'excom-
1340. munication, s'il leur arrivoit de ſe revolter contre les Rois de France leurs Souverains. Edoüard ne fit pas ſans quelque peine une démarche ſi extraordinaire: les Flamans ne la firent pas non plus ſans ſcrupule. Ceux-ci craignirent d'être excommuniez & d'être privez des Sacremens, celui-là craignit le ridicule qu'il y a à prendre un vain titre, perſuadé que la vanité eſt une tache dans un Heros, qui ternit l'éclat de la vraye gloire. Ils ſe fortifierent contre ces craintes, l'un par le ſolide avantage que ſa chimere lui apportoit, les autres par la promeſſe qu'on leur fit de leur envoyer des Prêtres d'Angleterre, en cas que les leurs fuſſent interdits, qui ſans égard aux cenſures du Pape, leur adminiſtreroient les Sacremens.

Edoüard s'étant ainſi aſſûré du Pays & du Peuple Flamand, paſſa promptement dans ſon Royaume pour y faire de nouvelles levées. Il eut beſoin en cette occaſion d'uſer de grande diligence pour revenir en Flandre à temps de s'oppoſer au Duc de Normandie, qui dès le commencement de la belle ſaiſon ſe mit en campagne, & deſola le Hainault, pendant que l'Armée navale du Roi ſon Pere commandée par ſes Amiraux Hugues de Kervel & Pierre Bahuchet, croiſoit dans la Manche pour diſputer à Edoüard le retour dans les Pays-bas. Mais ce fut là que ce Roi guerrier commença à faire éclipſer l'étoile de Philippe Auguſte, par l'aſcendant qu'il prit ſur la France, à laquelle il fit des playes qu'à peine pluſieurs ſiecles ont pû fermer. Sur l'avis qu'il reçut de l'entrée du Duc de Normandie en Hainault, il s'étoit mis en mer, & repaſſoit en Flandre, lors qu'il rencontra vers l'Ecluſe la Flote Françoiſe. Cette rencontre ne l'étonna pas. Il réſolut de combattre,

battre, & comme ſi toute ſa vie il n'eût fait autre choſe que de commander ſur mer, il rangea ſes vaiſſeaux en bataille, & gagna l'avantage du vent, avec une capacité que les plus experimentez admirerent. Le combat fut ſanglant. Les Anglois picquez de vangeance contre les Amiraux François, qui avoient depuis quelque tems fait une deſcente en Angleterre, où ils avoient pillé Hamptoncourt, allerent à l'abordage avec quelque choſe de plus vif que de la valeur. La preſence de leur Roi, qu'une bleſſure, qu'il reçut d'abord à la cuiſſe n'empêcha pas d'avoir l'œil à tout en Capitaine conſommé, en même temps qu'il s'oppoſoit en Soldat, augmentoit encore leur audace. Les François ne démentirent point cette réputation de courage, que les plus grands ennemis de la Nation n'ont encore pû lui conteſter, mais la fortune commençoit à ne leur être pas favorable, & leur défaite en cette rencontre, où tous les Hiſtoriens conviennent qu'ils avoient l'avantage du nombre, fut un gage qu'elle donna à Edoüard des faveurs qu'elle lui vouloit faire. La ſuite n'en fut pas néanmoins auſſi prompte qu'il l'avoit eſperé. Il aſſiegea Tournay, & ne le prit pas. Robert d'Artois avec ſes Flamans fut battu devant Saint-Omer, & y perdit quatre mille hommes. Edoüard fut reduit à faire appeller Philippe en duel, *pour decider*, portoit ſon cartel, *à qui demeureroit le Royaume de France*; mais Philippe lui répondit avec plus de phlegme qu'il n'appartient à un François, qu'outre que ſon cartel ne s'adreſſoit pas à lui, puis qu'il l'inſcrivoit au Comte de Valois, il n'y auroit pas de prudence à lier une telle partie avec un homme qui ne mettoit rien du ſien au jeu. 1341.

Par de telles propoſitions Edoüard faiſoit aſſez connoître, que ſes affaires demandoient une action

action plus déciſive que celles qui s'étoient paſ-
1341. ſées juſques-là. En effet ſon armée diminuoit par la deſertion des Flamans fatiguez du ſiege de Tournai, & rebutez par leur défaite devant Saint-Omer. Les Ecoſſois reprenoient cœur, & l'on apprenoit tous les jours de mauvaiſes nouvelles de ce côté-là. Dans cette ſituation une bataille auroit fort convenu à Edoüard, qui n'y pouvoit perdre que des hommes, la plus grande partie étrangers: mais elle ne convenoit pas à Philippe, qui ne pouvoit être défait ſans laiſſer à l'ennemi ſon Royaume ouvert juſqu'à Paris: de ſorte qu'Edoüard jugeant de ce que ce Prince feroit par ce qu'il devoit faire, ou par ce qu'il auroit fait lui-même s'il avoit été en ſa place, ne croyoit pas pouvoir l'attirer au combat. Philippe de ſon côté étoit mal propre à faire long-temps le Fabius, & quoi que ſon Conſeil lui pût dire, il étoit dans un état violent, d'être obligé de voir devant lui ſon ennemi ſans le combattre. Les deux Rois étoient dans cet embarras, lorſque Jeanne de Valois Douairiere de Hainault, Sœur de Philippe & Belle-mere d'Edoüard, ſortit de l'Abbaye de Fontenelle où elle s'étoit retirée après la mort de ſon Mari, & vint dans les deux Camps négocier la paix. Elle n'y réuſſit pas. Les deux Rois étoient trop animez l'un contre l'autre, pour s'engager à devenir amis; mais la ſituation de leurs affaires, & la conſideration qu'ils eurent tous deux pour la vertueuſe Princeſſe, les fit condeſcendre, malgré Artevelle qui s'y oppoſa fortement, à une trêve de dix mois, dont quelque tems après les Legats du Pape obtinrent la continuation pour deux ans. Ainſi Philippe licentia ſes troupes; Edoüard remena les ſiennes en ſon Iſle, où il en avoit grand beſoin.

Les Ecoſſois avoient profité de ſon abſence:

Le

Le jeune Robert Stuard, celui qui dans la ſuite mit la Couronne d'Ecoſſe dans ſa maiſon, n'avoit pas plûtôt été en âge de porter les armes, qu'étant ſorti d'une Fortereſſe où les amis de ſa Famille l'avoient caché, il declara la guerre aux Anglois. Les Douglas, les Radulphes, les Ramiſes, les Comtes de Dombart & de Murray, & les autres Ecoſſois fidelles étoient ſortis de leurs forêts pour ſuivre cet exemple, & ayant défait David Cumin, avoient fait de ſi grands progrès, qu'il ne reſtoit plus aux Anglois, & aux Ecoſſois du parti de Bailleul, que Rokeſbourg, Sterlin & Barwik. 1341.

Telle étoit la ſituation des affaires d'Ecoſſe, quand Edoüard arriva en Angleterre. La diligence dont il uſa pour conſerver le reſte de ſa conquête parut admirable ; mais elle lui fut inutile. En peu de tems il eut une groſſe Armée, à la tête de laquelle il marcha à grandes journées vers Sterlin, que les Ecoſſois aſſiegeoient ; mais à peine fut-il à Barwik, qu'il apprit que la Place étoit priſe, & qu'il y arriveroit trop tard. La ſaiſon étoit avancée, les vivres manquoient à l'Armée Angloiſe, une Flotte qui en devoit fournir ayant été malheureuſe ſur la mer, & les Ecoſſois ayant eu ſoin de faire le dégât ſur la terre : de ſorte qu'Edoüard fut contraint d'en demeurer là pour cette fois, & les Seigneurs Ecoſſois, auſquels il paroiſſoit toûjours à craindre, s'étant ſervi d'une conjoncture qui ſembloit aſſez favorable pour lui faire des propoſitions, traiterent avec lui d'une trêve, à la fin de laquelle ſi leur Roi ne revenoit point en Ecoſſe dans un temps dont ils convinrent, ils conſentoient à reprendre le joug.

Il y a apparence que ces braves gens ne croyoient pas beaucoup riſquer en prenant cet engagement, & qu'ils étoient bien aſſurez que David,

1341. David, qui commençoit déja à donner des preuves de ſa valeur, ne manqueroit ni à ſa Patrie ni à lui-même en cette occaſion. En effet on le vit bientôt paroître en Ecoſſe lors qu'il eut reçu la nouvelle de ce Traité, & il y a même des Hiſtoriens, qui diſent qu'il étoit parti de France avant que de l'avoir reçuë : ce que je crois d'autant plus aiſément, qu'il paroît plus de diligence dans le voyage de ce Prince, & dans les préparatifs qu'il fit pour attaquer ſon ennemi.

Edoüard étoit peu accoûtumé non ſeulement à être ſurpris, mais même à être prévenu. Il le fut neanmoins en cette rencontre. David ayant en tres-peu de tems compoſé une groſſe armée, partie de ſes Sujets, partie de troupes qui lui étoient venuës de Suede, de Nortwège & de Danemarck, entra dans le Northumberland, qu'il deſola entierement. Il aſſiegea Neucaſtel ſur Thynne, qu'il ne prit pas à la verité, mais il s'en récompenſa par la priſe de Durham, qu'il emporta d'aſſaut, & où après avoir fait paſſer juſqu'aux femmes & aux enfans au fil de l'épée, il abandonna au pillage tout ce que le Soldat pût enlever. Chargé d'un ſi riche butin, il alla camper près d'un Château du Comte de Saliſbery, où étoit la Comteſſe ſa femme, & Guillaume de Montaigu Fils de ſon Frere, avec une Garniſon aſſez forte. Il avoit deſſein de paſſer outre, mais Montaigu ayant attaqué quelques troupes de ſon Arriere-garde, l'obligea pour ſe vanger de cette inſulte, à l'aſſieger dans ſon Château. Il eſperoit le prendre avant qu'il fût ſecouru, mais trouvant la Place plus forte, & la Garniſon plus nombreuſe qu'il ne ſe l'étoit figuré, & apprenant d'ailleurs qu'Edoüard le ſuivoit à grandes journées, il ne crut pas devoir expoſer ſa fortune naiſſante au hazard d'une bataille. Edoüard n'arriva à Saliſbery que ſix heures

heures après qu'il en fut parti, mais ce peu d'avance suffit à David pour lui donner tems de se retirer, & de se mettre en sureté, l'Armée Angloise étant fatiguée, & ayant besoin de repos. 1342.

Ce fut en cette occasion qu'Edoüard conçut pour la Comtesse de Salisbery cette passion éclatante qui a donné tant de part à cette vertueuse Femme dans l'Histoire de ce Heros. Il ne l'avoit pas vûë depuis ses nôces. Car quoi qu'elle fût d'un rang à vivre à la Cour, & qu'elle eût mille qualitez qui l'y dussent faire regner, elle demeuroit à la campagne appliquée à son domestique, pendant que le Comte son Mari, qui étoit alors prisonnier en France, servoit son Roi & sa Patrie dans l'emploi où l'engageoit sa naissance & sa profession. Quoi qu'au tems de son mariage elle dût être encore plus belle qu'elle ne l'étoit au tems dont je parle, le Roi n'en avoit pas été touché, & il n'eut envie de la voir après l'avoir délivrée du siege, que par une politesse dont un jeune Prince ne pouvoit honnêtement se dispenser. Sa civilité lui coûta cher. Il n'eut pas vû la Comtesse, qu'il l'aima, & persuadé qu'un Roi n'a pas tant de chemin à faire qu'un autre pour parvenir à être aimé, il s'expliqua sans trop de détour de ce qu'il sentoit pour elle, & de ce qu'il s'attendoit qu'elle sentît pour lui. Jamais homme n'espera plus & ne desespera plûtôt. Quelque presomption que lui inspirât & son merite personnel & l'éclat de son Diadême, le discours que lui tint la Comtesse pour répondre à sa déclaration, lui découvrit un fond de vertu, & un attachement à son devoir, qui dès le premier entretien le fit songer à la retraite, & à sortir plûtôt d'un lieu, où aimant éperduëment & n'esperant plus d'être aimé, il ne faisoit qu'irriter une playe, qui étoit

devenuë ſans remede. En quittant la Dame,
1342. il ne l'oublia pas. Il en porta long-tems l'image, qui lui laiſſa peu de repos, mais qui lui repreſentant toûjours autant de vertu que de beauté dans cette admirable perſonne, aſſaiſonna ſa paſſion d'un reſpect dont il a voulu que la memoire paſſât juſqu'à nous, en inſtituant à ſon honneur l'Ordre de la Jartiere. Ces mots: *Honni ſoit qui mal y penſe*, leſquels en font comme la deviſe, & qu'on dit qu'Edoüard profera en relevant la Jartiere de cette Femme, qui s'étoit dénoüée en danſant, auroient perſuadé la poſterité de la ſageſſe de ce Prince, ſi ſon Hiſtoire avoit ſupprimé d'autres exemples de ſa foibleſſe.

Edoüard n'ayant pû fléchir la Comteſſe, alla chercher les Ecoſſois, croyant vaincre plus facilement ſes ennemis que ſa maîtreſſe. Il ne fit ni l'un ni l'autre. David ayant mené ſon armée dans la forêt de Gedeours, retraite ordinaire des plus foibles, ſut ſi bien s'y retrancher, qu'Edoüard deſeſpera de l'y forcer, & remena la ſienne à Barwik, où un évenement nouveau lui donnant une nouvelle occaſion de pouſſer ſes pretentions ſur la France, il conſentit à faire trêve avec l'Ecoſſe pour deux ans.

L'évenement dont je parle fut la mort de Jean troiſiéme Duc de Bretagne, & le celebre démêlé qu'eurent pour ſa ſucceſſion Charles cadet du Comte de Blois de la Maiſon de Châtillon, & le Comte de Montfort. Charles de Blois, ainſi l'appelle ordinairement notre Hiſtoire, avoit épouſé Jeanne Fille d'un ſecond Frere du Duc, & prétendoit à la Duché par droit de repreſentation. Le Comte de Montfort étoit lui-même Frere du Duc, cadet des trois, mais prétendant que dans l'heritage dont il s'agiſſoit le mâle excluoit la femelle. Charles eut recours

recours au Tribunal du Monarque & des Pairs de France, qui jugerent l'affaire en sa faveur. Le Comte procedant par voye de fait, s'empara des meilleures Villes de Bretagne. Celui-là eut recours à Philippe pour maintenir son droit: celui-ci s'adressa à Edoüard pour défendre sa possession. Philippe crut devoir soûtenir un Vassal, & de plus un Néveu, dont il avoit jugé le droit bon: Edoüard ne crût pas devoir negliger une occasion d'entrer en France, par une porte si facile; & le scrupule de rompre la trêve ne fut pas assez fort en lui pour vaincre cette tentation. Telles furent les premieres étincelles du fameux & fatal incendie, qui pensa consumer la France sous le regne des deux premiers Valois, & qui rend encore aujourd'hui la memoire du regne d'Edoüard si precieuse à l'Angleterre, plus fiere des conquêtes qu'elle ajoûta alors aux anciens heritages qu'elle avoit chez nous, qu'humiliée de n'y avoir plus ni heritages ni conquêtes. 1343.

Les commencemens de cette guerre se passerent comme se passent d'ordinaire celles où les forces sont égales, en prises & repriſes de Villes; en quelques combats avantageux, tantôt à un parti, tantôt à l'autre. Le Comte de Montfort s'étoit saisi de Nantes, de Rennes, de Vannes & d'Hennebond. Le Duc de Normandie lui prit Nantes, & le prit dans Nantes lui-même, d'où il fut envoyé à Paris, & mis en prison dans la Tour du Louvre. Quelques-uns disent qu'il y mourut, d'autres qu'il en sortit, mais pour ne rien faire, par le peu de tems qu'il vêcut depuis, qui le rendît recommandable. Ce premier malheur auroit ruiné les esperances de son parti, si sa femme plus habile que lui ne les eût relevées par son courage. La fable n'a rien feint des Amazones de plus extraordinaire, & de plus

merveilleux en fait de guerre & de combats, que
1343. ce que l'Hiſtoire raconte de Marguerite de Flandre Comteſſe de Montfort. Elle ne pût empêcher qu'on ne lui prît Rennes : mais elle s'enferma dans Hennebond, où elle ſoûtint vigoureuſement juſqu'à l'arrivée des Anglois un ſiege opiniâtre & meurtrier. Elle fit des ſorties elle-même, elle alla brûler le camp des François pendant qu'ils étoient à l'aſſaut, & quelques-unes de leurs Troupes lui ayant coupé chemin pour empêcher le retour, elle ſe retira pour quelques jours à Breſt, d'où, lorſqu'on y penſoit le moins, revenant à la tête de cinq cens chevaux, elle ſe fit jour au travers des aſſiegeans, & rentra dans la Place. L'arrivée de Gautier de Mauny, celebre Capitaine Anglois, avec un corps de ſix mille hommes la délivra elle & ſa Place du danger de tomber entre les mains de ſes ennemis, & avec ce foible renfort elle mit les choſes dans un état, que quoi que ſon Competiteur eût alors beaucoup d'avantage ſur elle, par l'aſſiſtance qu'il recevoit continuellement des François, il conſentit à une trêve dont elle avoit fort grand beſoin. Elle paſſa en Angleterre durant cette ſuſpenſion d'armes, pour hâter les puiſſans ſecours qu'Edoüard lui faiſoit eſperer, mais qui venoient trop lentement. La preſence de cette Heroïne, dont la mine haute & l'eſprit vif ne démentoient point la réputation, mit toute la Cour d'Angleterre en mouvement. Chacun lui offrit ſes ſervices, & ceux-là ſe trouverent heureux, qui furent choiſis pour compoſer la belle Armée qu'Edoüard lui donna ſous la conduite de Robert d'Artois.

Avec ce ſecours la courageuſe Comteſſe remonta incontinent ſur ſes vaiſſeaux, & prit la route de Bretagne. Charles de Blois l'attendoit au paſſage avec une flotte de trente navires. On com-

combattit de part & d'autre avec tant de valeur & d'opiniâtreté, que le jour n'ayant pas ſuffi pour décider de la victoire, la nuit obligea les deux partis de remettre la deciſion au lendemain. On prétendoit revenir à la charge, lors qu'une furieuſe tempête éloigna les armées l'une de l'autre, & ayant jetté celle de Charles bien loin vers les Côtes d'Eſpagne, donna moyen à celle de Robert d'aller prendre terre auprès de Vannes, que ce Prince aſſiegea, & qu'il prit. Il ne le garda pas long-tems. Le Marêchal de Beaumanoir le lui reprit incontinent, & Robert y ayant reçu une bleſſure dangereuſe, voulut repaſſer en Angleterre, où il acheva une vie, que ſa valeur auroit rendu illuſtre, ſi ſa revolte ne l'eût point ſouillée. 1343.

Le chagrin qu'eut Edoüard de cette mort lui inſpira, à ce qu'écrivent les Hiſtoriens de ce tems-là, un violent deſir de vangeance, & le porta à paſſer la mer avec une nouvelle Armée, pour aller ſoûtenir en perſonne le parti qu'il avoit embraſſé. Il y a apparence que la crainte de perdre les grands avantages, qu'il avoit eſperé tirer des troubles de Bretagne pour l'avancement de ſes deſſeins, contribua beaucoup plus encore que la douleur & l'amitié, à lui faire precipiter une entrepriſe qui n'étoit pas mûre. Il paſſa en Bretagne, il aſſiegea Rennes, Vannes, & Nantes en même tems; mais il ne prit aucun des trois, le Duc de Normandie, qui ſurvint avec une armée plus forte que la ſienne, l'ayant obligé de ſe retrancher dans le camp qu'il avoit devant Vannes. Si ce fut un chef-d'œuvre de ſa prudence & de ſon ſavoir en l'Art militaire, que de s'être mis en état de ne pouvoir être ni forcé ni affamé entre une Ville & une Armée ennemie beaucoup plus forte que la ſienne; ce fut un effet de ſon bonheur, que la grande abondance de pluye qui

tomba en cette saison. L'Armée Françoise en
1343. fut si notablement incommodée, que les Legats, qui se trouvoient presque toûjours dans les deux Camps pour épier les occasions de parler de paix, n'eurent pas de peine à obtenir une trêve qu'ils proposerent, & qui devoit durer trois ans, mais qui ne dura en effet, que jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre eût pris des mesures pour ne plus revenir inutilement en France. Sa politique ne manqua à rien pour s'en ouvrir toutes les portes. La trêve lui conservoit celle de Bretagne, & la Comtesse de Montfort lui en étoit un bon garand. Il étoit maître de celle de Guyenne. Il en pratiqua une troisiéme par la Flandre, où Artevelle lui fit esperer de faire reconnoître pour Souverain le Prince de Galles son Fils aîné.

Edoüard étoit agissant & prompt. Il ne demeura pas long-tems après son retour en Angleterre, sans être prêt à attaquer la France par tous ces endroits. Il ne lui manquoit plus qu'un prétexte de rompre la trêve avec honneur; mais de toutes les choses necessaires à la guerre, c'est celle qu'on trouve le plus aisément. La mort de quelques Seigneurs Bretons arrêtez à Paris après un tournoi, & accusez d'intelligence avec le parti Anglois, lui en fut un assez plausible. Il prétendit que cette execution étoit une contravention à la trêve, & sur cela il fait passer de nouveaux secours en Bretagne où la guerre se renouvelle, envoye le Comte de Derby en Guyenne, qui prend ce qu'il veut aux environs, les François ne s'attendant point à être si-tôt attaquez par là; pendant qu'il se dispose lui-même à passer en Flandre avec son Fils au premier signal d'Artevelle.

Quelque justes que fussent ces mesures, il y avoit

avoit apparence qu'Edoüard n'en auroit pas tiré grand fruit pour avancer ſes deſſeins en France, ſi la fortune ne s'en fût mêlée. Les intrigues d'Artevelle retomberent ſur lui, & les Flamans eurent tant d'horreur de la propoſition qu'il leur fit de changer de domination, qu'ils l'aſſaſſinerent dans Gand. La France & les Bretons de ſon parti ſoûtinrent Charles de Blois en Bretagne, & le Duc de Normandie entrant en Guyenne avec une armée fort ſuperieure aux forces du Comte de Derby, y donna la loi à ſon tour, & reprit les Places perduës. Le ſeul Aiguillon l'arrêta, & ſa reſiſtance fut ſi opiniâtre, qu'il donna envie à Edoüard de l'aller ſecourir en perſonne. Ce Prince étoit monté ſur ſa Flotte à ce deſſein avec une Armée de trente à quarante mille hommes, lorſque le vent étant devenu contraire, on fut quelques jours ſans avancer. 1343.

Ce fut là que la fortune d'Edoüard fit ce qu'il y a apparence que toute ſon habileté n'auroit pû faire. Il avoit auprès de lui un Seigneur François cadet de la Maiſon d'Harcourt, qui à l'exemple de Robert d'Artois fuyant la colere du Roi ſon Maître, auquel il étoit ſuſpect de trahiſon, s'étoit donné à ſon ennemi. Ce Gentilhomme nommé Geoffroy, Baron de Saint-Sauveur le Vicomte, voyant l'impatience d'Edoüard, que le vent contraire tenoit à l'ancre il y avoit déja ſix jours, s'aviſa de lui conſeiller d'aller deſcendre en Normandie au port de la Hougue-Saint-Vaſt. Il fit la choſe ſi facile, & repreſenta tant d'avantage d'une diverſion à laquelle la France ne s'attendoit pas, qu'Edoüard entra dans ſes ſentimens. Il éprouva en abordant que Geoffroy ne l'avoit pas trompé : il ne trouva aucune défenſe ſur les côtes de Normandie, & mit à terre ſon armée ſans que perſonne s'y oppoſât. Quelques-uns prirent à mauvais

augure, de ce qu'en ſortant de ſon vaiſſeau il
1344. tomba, & ſaigna du nez; mais il raſſura les timides par la même réponſe qu'autrefois Guillaume le Conquerant avoit fait en abordant en Angleterre dans une chute toute ſemblable: *Bon*, dit-il, *cette terre me deſire.* S'étant relevé en diſant ces mots, il diviſa ſes troupes en trois corps, qui ayant deſolé toutes les Villes de ces quartiers à droit & à gauche, ſe réünirent aux approches de Caën.

Philippe averti de la deſcente des ennemis en Normandie, y avoit envoyé pour defendre Caën les Comtes d'Eu & de Tancarville, en attendant qu'il pût aſſembler une armée capable de tenir la campagne. Les Comtes conſeillerent aux habitans de Caën d'attendre les Anglois dans leurs murailles, & d'abandonner leurs fauxbourgs trop étendus pour être gardez; mais les Bourgeois ſe croyant braves, parce qu'ils ne voyoient point l'ennemi, voulurent ſortir, & donner bataille. Ils la donnerent, & la perdirent preſque auſſi-tôt qu'ils l'eurent commencée; & les vainqueurs les pourſuivant toûjours battant juſques dans leurs murailles, entrerent pêle-mêle avec eux, & furent en peu de tems les maîtres dans cette riche & grande Ville, où ils firent priſonniers les deux Comtes, & trouverent un butin infini. Edoüard y vouloit mettre le feu, parce qu'environ cinq cens des ſiens y avoient été tuez avec des pierres qu'on leur avoit jetté des maiſons; mais Geoffroy d'Harcourt l'appaiſa, & lui perſuada d'avancer, pour ne rien perdre de l'avantage qu'il pouvoit tirer du deſordre & de la conſternation des François. Le Monarque le crut, & ayant donné ordre qu'on conduiſît ſes priſonniers à ſes vaiſſeaux, qui ſuivoient les Côtes, il continua ſon chemin vers Paris, & vint juſqu'à Poiſſy, ſans rien trouver qui l'arrêtât, que

les

les dépouilles des malheureuſes Villes qu'il abandonnoit au pillage.

1344.

On ne peut dire les inſultes qu'il fit à Philippe, & encore moins la deſolation que ſon Armée cauſa aux environs de Paris. Pontoiſe, Saint-Germain en Laye, Saint-Cloud, le Bourg-la-Reine éprouverent la fureur des Anglois, & l'on voyoit des fenêtres du Louvre les flammes qui les réduiſirent en cendres. L'Hiſtoire ne nous a point appris quel étoit le deſſein d'Edoüard en s'avançant ſi avant dans le Royaume, au lieu de conquerir en Normandie, d'y garder les places, & de s'y fortifier. Peut-être ſuivoit-il l'inſtinct d'un homme heureux, qui ſe laiſſe conduire avec confiance à ſa bonne fortune. Il y a apparence qu'il pretendoit attirer Philippe à une bataille à la vûë de la Capitale, eſperant avoir bon marché d'une armée de milice & de bourgeoiſie précipitamment aſſemblée, mais dont la défaite eût été capable de cauſer une grande révolution. Il ne fut hazardeux qu'à demi, & ne crut pas qu'il lui fût permis de ſatisfaire ſa valeur aux dépens de ſa prudence. Il envoya offrir la bataille. On lui répondit qu'on l'acceptoit, & Philippe en effet l'attendit dans la plaine de Saint Germain des Prez; mais un champ clos de tant de rivieres ne convenoit pas à Edoüard. Il comprit qu'il commençoit à être trop près de Paris, où les Troupes Françoiſes augmentoient par les ſecours qu'amenoient au Roi ſes Alliez & ſes Sujets. Il n'eut de tems que ce qu'il lui en fallut, pour ſe rendre aux bords de la Somme, avant que Philippe l'eût atteint avec une Armée de près de cent mille hommes, qui ſe trouva à Amiens avant qu'Edoüard eût encore pû paſſer la Riviere, dont on avoit rompu les ponts. Il eût été embarraſſé ſi un homme du pays nommé Agace ne lui eût

enſeigné le gué de Blanquetaque, où malgré
1346. Gondemar du Fay Gentilhomme Normand qui gardoit ce paſſage avec les milices des Villes voiſines, l'Armée Angloiſe paſſa toute entiere, avant que celle de Philippe qui la ſuivoit de près l'eût atteinte.

Ce Prince eut un extrême chagrin d'avoir manqué ſon ennemi, dans un lieu où ſans le combattre il auroit pû aiſément l'affamer, le tenant ſerré entre ſon Armée, la Riviere de Somme & la Mer. Il ſe conſola par l'eſperance de reparer bien-tôt ce malheur. Il ſe preſſa de paſſer l'eau, ce qu'il fit en aſſez peu de tems, ayant le pont d'Abbeville libre. Outre que ſon Armée étoit nombreuſe, on y voyoit beaucoup de Princes & de Seigneurs d'une haute naiſſance. Quelques-uns ont écrit qu'il y avoit ſix Rois, ce qui eſt contre toute l'Hiſtoire; mais ce qui eſt ſûr, c'eſt qu'outre Philippe, on y voyoit Jean Roi de Boheme, qui tout aveugle qu'il étoit, & dans un âge peu propre à la guerre, avoit voulu venir en perſonne ſecourir un Prince qu'il regardoit comme ſon ami perſonnel, & y avoit amené ſon Fils Charles de Luxembourg élû Empereur: exemple d'amitié bien rare dans les perſonnes de ce rang. Charles Comte d'Alençon Frere du Roi, les Comtes de Flandre, de Savoye, de Blois, de Nevers, de Namur, de Haynault, de Saint-Paul, d'Auxerre, d'Harcourt Frere du malheureux Geoffroy, les Ducs de Bourbon & de Lorraine, le Dauphin de Viennois, les Seigneurs de Montmorency, de Beaujeu, d'Aubigny, de Montfort, Grimaldi & Doria Genois, paroiſſoient à la tête des Troupes avec une contenance guerriere, qui eût aſſûré le ſuccès d'une bataille mieux conduite que ne fut celle de Crecy, qui ſe donna le vingt-ſixiéme d'Août de l'an mil trois cens quarante-ſix.

Cre-

Crecy village du Ponthieu fut le lieu fatal où Edoüard s'arrêta pour attendre Philippe, qu'il ne pouvoit plus éviter. Le Flamand qui a écrit son Hiſtoire, dit qu'il avoit à peine un Soldat qui n'en eût plus de huit à combattre: apparemment il exagere; mais les Auteurs François conviennent qu'en ce combat nos ennemis nous étoient inferieurs en nombre, & que nous les ſurpaſſions de moitié. Auſſi avoient-ils en récompenſe d'autres avantages ſur nous bien plus eſſentiels que celui du nombre, une Armée diſciplinée, des Soldats aguerris, un grand General, de bons Officiers; au lieu qu'on peut dire que les François avoïent beaucoup de troupes & point d'armée, grande multitude d'hommes & peu de Soldats, des Rois à leur tête & point de Chefs. Les ſeuls préparatifs de la bataille en devoient faire deviner l'iſſuë. Edoüard ſe voyant obligé de combattre, s'étoit arrêté ſur un terrain propre à ôter beaucoup à ſon ennemi de l'avantage du plus grand nombre. Dès le matin de l'action, après avoir entendu la Meſſe, où il communia avec ſon Fils & la plûpart des Seigneurs de ſa ſuite, il diviſa ſon armée en trois corps, la rangea en bataille, alla par les rangs, exhortant tout le monde à bien faire avec un air ſi dégagé, tant de ſens froid, & en même tems tant de gayeté & de manieres gracieuſes, que chacun crût voir ſur ſon front un pronoſtique de la victoire. Les Comtes de Warwik, d'Arondel, de Northampton, Geoffroy d'Harcourt, Regnault de Gobeghen, le fameux Jean Chandos, Neville, Thomas Clifford, Holland, Stafford, Baſſet, Willougby, & pluſieurs autres Mylords & Chevaliers commandoient ſous le Roi chacun dans ſa place. Ce qui étant ainſi diſpoſé, Edoüard fit repaître ſes troupes; & pour empêcher qu'elles ne ſe fatigaſſent en attendant le 1346.

combat, qu'il jugeoit bien, par ce que ſes cou-
1346. reurs lui rapportoient de la longue marche des ennemis, ne devoir commencer que fort tard, il ordonna que les Cavaliers deſcendiſſent de cheval & ſe repoſaſſent, prenant ſur lui de veiller à tout, & d'empêcher qu'on ne fût ſurpris. Par une conduite tout oppoſée l'Armée Françoiſe fit ce jour-là une grande traite, & le Roi fit ſix lieuës. Tout le monde marcha ſans ordre, & quoi que Philippe, averti de la contenance des Anglois, eût acquieſcé au conſeil que lui donnerent quelques Officiers de remettre la partie au lendemain, les troupes ſe preſſant par un mauvais point d'honneur, & faute d'être diſciplinées, de ſe devancer les unes les autres, on arriva dans cette confuſion à la vûë des ennemis. A peine elles pûrent être rangées en bataille, & les Archers Genois qu'on mit à la tête pour commencer l'action, déclarerent d'abord qu'ils étoient ſi-las de la longue marche qu'ils venoient de faire, qu'on ne devoit pas attendre grand ſervice d'eux. On dit que des corbeaux & des tonnerres annoncerent aux François leur malheur, mais leur imprudence & leur mauvaiſe conduite leur en fut un plus ſûr pronoſtique. On en vit bientôt les effets.

Les Genois plierent d'abord, ou pour mieux dire, ſe rebuterent; & jettant leurs arcs, qu'une groſſe pluye avoit preſque rendu inutiles, cauſerent un deſordre dans le reſte de l'armée qu'on ne pût jamais reparer. Le Roi & le Duc d'Alençon ſon Frere contribuerent même à l'augmenter, par une parole qui leur échappa en voyant les Genois lâcher pied: *Qu'on tuë ces canailles*, s'écrierent-ils, *qui ne ſervent qu'à nous embaraſſer.* Ces mots furent pris à la lettre: la Cavalerie la plus proche de ces Archers déconcertez ſe jetta bruſquement ſur eux, & de ces deux corps ainſi mêlez

mêlez il se fit un cahos confus, qui facilita aux Anglois la défaite de l'un & de l'autre. Ils en firent un carnage horrible, & poussant ceux qui pûrent fuïr sur les corps postez derriere, on ne combattit plus qu'en tumulte, sans garder de discipline, sans attendre de commandement; chacun ne se proposant plus d'autre fruit de son courage que de mourir en homme de cœur. Par une conduite tout opposée aucun des Escadrons Anglois ne se remua qu'à propos, & par l'ordre de ceux qui conduisoient l'action. Le Roi étoit sur une éminence d'où il voyoit & conduisoit tout; connoissant mieux le fort & le foible de chaque endroit où l'on combattoit, que ceux mêmes qui y combattoient. Quelqu'un l'étant venu avertir qu'un corps commandé par le Prince de Galles étoit pressé, & avoit besoin qu'on se hâtât de le soûtenir: *mon fils est-il mort ou blessé?* demanda-t-il à l'Officier qui lui venoit donner cet avis; & comme il eut appris que non: *allez*, reprit-il, *laissez-le faire, il faut qu'il gagne ses éperons. Je veux qu'il ait seul l'honneur de cette journée.* Ce fut en effet la premiere des victoires dont fut tissuë la vie illustre du celebre Prince de Galles surnommé le Prince Noir de la couleur de ses armes, qui donnoit de l'éclat à la blancheur de son visage, & du relief à sa bonne mine. 1346.

Il n'avoit pas encore quatorze ans, & c'étoit là son coup d'essai. Sa conduite en cette occasion montra qu'il étoit déja maître, & qu'il avoit reçu de la nature ce genie superieur pour la guerre, qu'apportent les Heros en naissant, & que la plus longue experience ne donne point aux hommes ordinaires. Si l'imprudence des François leur fit perdre cette bataille, leur valeur la soûtint long-tems. Quand on n'espera plus de vaincre, on voulut mourir avec honneur: & en

allant chercher la mort, on tâcha de bien vendre sa vie. Le Roi de Boheme en donna l'exemple. 1346. Comme il étoit & vieux & aveugle, il fit lier son cheval par la bride à deux de ses Cavaliers qui voulurent bien suivre sa destinée, & se faisant conduire au lieu où l'on combattoit avec plus d'ardeur, il se mêla parmi les ennemis, & y trouva la mort qu'il cherchoit, & par laquelle ce Roi guerrier crût s'être bien dédommagé de la perte de la victoire. Le Comte d'Alençon, à qui l'Histoire attribuë une bonne partie du malheur de cette journée, les Comtes de Blois & de Flandre, les Ducs de Lorraine & de Bourbon, le Dauphin de Viennois, & plus de quinze cens Seigneurs de marque eurent le même sort. Le Roi & le nouvel Empereur ne furent que blessez, mais on eut peine à faire retirer le premier, qui plus Soldat que Capitaine ne faisoit pas reflexion, qu'on ne répare point avec deux bras ce qu'on a perdu avec cent mille. Il fallut que Jean de Haynault, qui combattoit auprès de lui, prît son cheval par le chanfrain, & le retirât de la mêlée pour l'obliger à se sauver. On dit que le Châtelain de Broye, par où il passa en allant à Amiens, faisant difficulté de lui ouvrir parce qu'il ne le connoissoit pas, il lui cria : *Ouvrez, Châtelain, c'est la fortune de la France.*

Apparemment ce Prince se flattoit, que la fortune ne l'avoit pas encore tout-à-fait abandonné; mais la suite fit voir qu'elle s'étoit livrée à Edoüard, & que toutes ses faveurs étoient desormais pour lui. Un esprit moins solide que celui de ce Roi en auroit abusé dans la conjoncture, & se seroit aisément persuadé que trente mille morts à Crecy lui auroient laissé la France ouverte, & qu'avec la chimere de son droit, il n'y avoit plus qu'à paroître pour s'en mettre

mettre en poſſeſſion. Il ne raiſonna pas ainſi: Détrompé de la facilité de conquerir la France depuis même qu'il l'avoit traverſée en victorieux, ayant vû de près les reſſources qu'un Roi naturel y peut trouver dans l'affection de ſes Sujets contre les efforts d'un Uſurpateur, il tourna ſes penſées à s'y faire des entrées, à s'y étendre, à s'y bien affermir par des Traitez avantageux, & à y rétablir la domination Angloiſe au point qu'elle étoit autrefois. Ce fut pour ſuivre ce plan, qu'il ne rejetta point les propoſitions de paix que lui firent tant de fois les Legats des Papes, qui n'avoient preſque plus d'autre emploi que celui-là dans les deux Cours, & qu'il conſentit à beaucoup de trêves. On lui en propoſa une après la bataille de Creci, qu'il refuſa en homme ſage: perſuadé qu'une victoire dont on ne profite pas peut être bonne à ſatisfaire l'orgueil frivole d'un eſprit vain, non à contenter un grand Roi, qui doit avoir en faiſant la guerre un but & des vûës plus ſolides. Le fruit qu'il ſe propoſa de la ſienne fut la priſe de Calais, qu'il aſſiegea. Le ſiege dura long-tems, & un Capitaine moins experimenté qu'Edoüard n'en ſeroit pas venu à bout. La place étoit forte: Jean de Vienne qui en étoit Gouverneur ſavoit ſon métier: il y avoit une garniſon nombreuſe, & les Bourgeois même étoient Soldats. Philippe mettant tout en œuvre pour la ſecourir, avoit envoyé une Flotte dans la Manche, rappellé le Duc de Normandie, & l'armée que ce Prince commandoit en Guyenne attachée au ſiege d'Aiguillon. Ses Alliez lui avoient envoyé des troupes nombreuſes & bien aguerries: il avoit près de deux cens mille hommes, à la tête deſquels il ſe mit, faiſant porter devant lui l'Oriflamme, comme dans les guerres où il s'agit de la fortune de l'Etat. Il arriva à tems à Calais, 1346.

lais, mais il fut bien étonné d'y trouver Edoüard
1347. ſi à couvert & ſi bien retranché, qu'il ne crût pas même le pouvoir attaquer. Il lui fit offrir le combat: mais Edoüard répondit ſagement, qu'il étoit venu là pour prendre la Ville, qu'il feroit ce qu'il avoit entrepris; que c'étoit à Philippe, qui étoit venu pour le combattre, à chercher par où l'attaquer. Ainſi Edoüard rendit inutile cette nombreuſe armée, & Calais n'eſperant plus d'être ſecouru fut contraint de ſe rendre au vainqueur, après un an tout entier de ſiege.

Cet évenement fut accompagné de tant d'autres proſperitez; qu'il n'avoit preſque pas le temps d'en goûter à loiſir aucune. Sa Flotte défit dans la Manche celle que Philippe y avoit miſe pour empêcher la communication de ſon camp avec l'Angleterre. La Reine ſa Femme vint en perſonne lui apporter devant Calais la nouvelle de la défaite du Roi d'Ecoſſe, qui ſe ſervant de l'occaſion de l'abſence du Monarque Anglois, étoit entré dans ſon Royaume avec une armée de quarante mille hommes. Elle avoit elle-même conduit contre lui les troupes qui lui étoient reſtées, l'avoit vaincu, pris priſonnier, & fait conduire à la Tour de Londres. En Guyenne, depuis le départ du Duc de Normandie, le Comte de Derby avoit conquis Saint-Jean-d'Angely & d'autres Places importantes, pris, pillé & ruiné Poitiers. En
1348. Bretagne, Charles de Blois, qui juſques-là avoit prévalu malgré le courage & les efforts de la Comteſſe de Montfort, avoit gagné deux batailles, en ayant perdu une à la Roche d'Arien, y avoit été fait priſonnier, mené à Hennebond, & delà à Londres, où il tenoit compagnie au Roi d'Ecoſſe.

Ce fut dans cette conjoncture qu'Edoüard écouta

outa les Legats, qui lui demandoient une
êve: ſes troupes ayant beſoin de repos, & 1348.
s affaires domeſtiques de ſa préſence. Philip-
e n'avoit garde de la refuſer, trop intereſſé à
ompre au moins par là le cours rapide de tant
e malheurs. Ainſi elle fut bien-tôt concluë,
t chacun ſe retira chez ſoi, Philippe après a-
oir licentié une belle armée inutile, Edoüard
près s'être aſſûré de la conſervation d'une con-
uête importante.

Cette trêve fut aſſez longue pour ennuyer les
nquiets de l'un & de l'autre parti: car le Pape 1349.
herchant toûjours quelque moyen de negocier
ne paix, fit continuer la ſuſpenſion d'armes
uit ou neuf ans à diverſes repriſes. Durant ce
emps-là, quoi qu'il y eût peu de guerre ou-
verte, ceux qui l'aimoient ne laiſſerent pas de
rouver occaſion de ſatisfaire leur inquietude
par de bruſques expeditions, que les Rois deſa-
voüoient quand elles réüſſiſſoient mal, & dont
ls ne laiſſoient pas de profiter quand elles avoient
un ſuccès heureux. Ainſi Geoffroi de Charni
Gouverneur de Saint-Omer fit une entrepriſe ſur
Calais, qu'Aimeri de Pavie lui devoit livrer, 1350.
mais Edoüard en étant averti, y paſſa en perſon-
ne, & ſurprit les François qui le vouloient ſur-
prendre, par une embuſcade qu'il leur dreſſa,
où ſans ſe faire connoître il combattit ſous la
banniere du vaillant Gautier de Mauny. Euſta-
che de Ribaumont s'attacha à lui, & l'abbattit
juſqu'à deux fois. Edoüard montra en cette
occaſion par une valeur plus convenable à un
Avanturier qu'à un grand Roi, qu'il étoit auſſi
déterminé Soldat, que ſage & aviſé Capitaine.
Il vainquit Ribaumont & le prit priſonnier, puis
ſe faiſant connoître à lui, il le careſſa, le loua,
lui fit des preſens, & lui donna la liberté. Phi-
lippe proteſta qu'il ne ſavoit rien de l'entrepriſe

de

de Charni, & Edoüard fit semblant de l'en
1350. croire : mais quelques années après ayant surpris Guynes à peu près de la même maniere qu'on avoit tâché de surprendre Calais ; comme le Roi Jean, qui avoit succedé à la Couronne & au malheur de son Pere, voulut s'en plaindre & alleguer la trêve, Edoüard répondit qu'il ne croyoit pas que la trêve empêchât la surprise des villes ; qu'on lui en avoit donné l'exemple, & que si on avoit été moins heureux que lui, il falloit en accuser la fortune, & non pas sa mauvaise foi. Gui de Rochefort empêcha qu'on ne surprît Nantes de la même maniere. Cinquante Anglois étoient déja entrez secretement dans le Château, mais le Gouverneur en fut averti à propos pour empêcher qu'il n'y en entrât da-
1354. vantage. Aussi quelque tems auparavant Jean lui avoit pris Saint-Jean-d'Angeli, dans un subit mouvement où la guerre sembla vouloir recommencer par la défaite du Maréchal de Nesle, que les Anglois prirent prisonnier en Guyenne, & qui fut tué quelque tems après dans un autre combat en Bretagne.

Ces subites émotions, qui n'étoient excitées que par le hazard, étoient aisément appaisées par les Legats mediateurs, & par la dissimulation des deux Rois, dont l'un étoit trop malheureux à la guerre pour la vouloir recommencer, & l'autre attendoit l'occasion de la recommencer à propos pour y être toûjours heureux.
1355. Celle que lui en fournit en l'année mille trois cens cinquante-cinq Charles second Roi de Navarre surnommé le Mauvais, par les maux qu'il fit, étoit trop favorable pour la laisser échaper. Charles étoit Prince du sang de France, Gendre du Roi, possedant de grands biens & de grandes terres dans le Royaume, & y ayant encore de plus grandes pretentions ; dur au reste & interessé

tereſſé, ſans conſideration ni pour l'Etat, ni pour la Maiſon dont il ſortoit, rapportant toutes choſes à ſoi, & comptant pour rien le repos public quand il pouvoit profiter du trouble, d'ailleurs bien fait & bien diſant, d'une vivacité d'eſprit qui lui donnoit de grandes ouvertures pour faire réüſſir ſes deſſeins, fecond en expediens, & d'autant moins embarraſſé ſur le choix, que ſa conſcience étoit moins timide à commettre une mauvaiſe action, quand elle lui paroiſſoit un bon moyen de parvenir ſûrement à ſes fins. Il étoit venu à la Cour de France peu de tems après avoir ſuccedé à la Couronne de Navarre & s'y étoit fait des Courtiſans. Le Roi avoit parmi les ſiens un Prince de la Maiſon d'Arragon, qu'on appelloit Charles d'Eſpagne, attaché dès l'enfance à la France, où il avoit donné de grandes preuves d'une bonne conduite & de beaucoup de valeur. Des ſervices importans lui avoient merité l'épée de Connêtable, & des qualitez aimables lui avoient acquis beaucoup de part dans les bonnes graces du Roi. Le mauvais naturel du Navarrois ne lui permit pas de voir ſans envie la fortune du Prince Eſpagnol, & il diſſimula d'autant moins le chagrin qu'elle lui donnoit, qu'il le trouva en arrivant à la Cour inveſti de la Duché d'Angoulême, qu'il prétendoit lui appartenir. Il commença par demander juſtice ſur ce point d'interêt : mais comme il ne vit pas le Roi fort diſpoſé à l'écouter, il crût ſe la pouvoir faire lui-même du chagrin que lui donnoit l'Eſpagnol, qu'il fit aſſaſſiner dans ſon lit par une troupe de ſcelerats dévoüez à ſes violences. 1355.

On peut s'imaginer la colere, où mit le Roi une entrepriſe ſi inſolente & ſi outrée. La perte d'un bon ſerviteur n'en fut que le moindre ſujet. Les conſequences d'un tel attentat lui parurent

rent terribles dans la conjoncture du tems.. Il
1355. eût fallu un exemple : mais le Roi n'étoit pas en état de le faire, la prudence ne lui permettant pas de risquer une guerre civile sur le point d'en avoir une étrangere. Il fallut donc user d'indulgence ; se contenter des fieres satisfactions que fit ce Prince hautain, lors même qu'il demandoit grace, & pardonner un crime qu'on ne pouvoit punir.

Le Roi éprouva en cette occasion que l'indulgence ne ramene point les mauvais cœurs. L'inquiet Navarrois n'eut pas plûtôt obtenu son pardon, que s'étant retiré à Evreux, qui étoit une des terres qu'il possedoit en Normandie, & quelque tems après en Navarre, il cabala contre la France, & prit des liaisons avec l'Anglois. On accommoda encore cette affaire, la crainte de la guerre civile rendant le Roi facile au pardon : mais la rechûte fut si frequente, qu'enfin jugeant qu'il n'y avoit plus aucune esperance d'amendement, il crût devoir à son état un exemple éclatant de vigueur. Un jour que Charles étoit à table, & qu'il ne s'attendoit à rien moins, il entra dans la sale lui-même, commanda qu'on l'arrêtât, fit executer sur le champ le Comte d'Harcourt, & quelques autres Seigneurs Normans de sa caballe ; se flatant que le reste qui demeuroit sans Chef, se dissiperoit de soi-même.

Il n'en arriva pas ainsi. Le Roi de Navarre avoit un Frere plus méchant que lui. Geoffroi d'Harcourt, Oncle du Comte qu'on venoit de faire mourir, n'avoit point perdu l'esprit mutin qui l'avoit porté aux extremitez dont nous avons vû les effets. Un subit mouvement de syndereſe, qu'il avoit eu en voyant son Frere parmi les François tuez à Creci, l'avoit porté à quitter les Anglois, & à s'aller jetter aux pieds du Roi son

ſon Maître au moment qu'il ſortoit du champ de bataille où il avoit perdu la victoire. Ce Prince lui avoit pardonné. Une telle confiance dans le Sujet, & une telle clemence dans le Monarque meritoient une iſſuë plus heureuſe. Mais Geoffroi étoit de ceux, qui ſuivant toûjours impetueuſement le mouvement preſent de leur cœur, ſont capables de faire des fautes, de s'en repentir, & d'y retomber ſelon l'occaſion & l'impreſſion que fait ſur eux l'objet qui les frappe. Son malheur voulut qu'il fut tué dans ſa rechute, mais ce ne fut qu'après avoir fait encore bien du mal à ſa Patrie par ſa liaiſon avec Philippe de Navarre Frere du Roi captif; & celles qu'ils prirent l'un & l'autre dans la ſuite avec l'Anglois. Car ce fut dans le contre-tems de ces troubles domeſtiques, qu'Edoüard continuellement attentif à prendre ſes avantages pour recommencer la guerre, ſe détermina à la déclarer. Il rentra lui-même en France par Calais, mais il n'y avança pas bien loin, le Roi s'étant oppoſé à lui avec une puiſſante armée contre laquelle le prudent Anglois ne crût pas devoir riſquer ſa fortune, dans un tems où la priſe de Barwik par les Ecoſſois, toûjours en haleine pour profiter de ſon éloignement, le rappelloit de là la mer, où il repaſſa en effet. Le Duc de Lancaſtre, qu'il envoya avec quatre ou cinq mille hommes joindre le Prince de Navarre & les rebelles de Normandie, entra plus avant dans le Royaume, étant venu juſqu'à Verneuil, mais ce ne fut pas de ce côté-là que le Roi trouva plus d'affaires. Il reprima aiſément ce Duc, contre qui il marcha en perſonne, & l'ayant obligé à chercher ſa ſûreté dans les forêts, il ne s'embarraſſoit gueres davantage de lui ni de ſes partiſans, que de ces troupes de vagabonds, qui diſparoiſſent dès qu'on les pourſuit. 1356.

La

1356. La plus grande affaire du Roi fut de s'oppoſer au Prince de Galles, qui étant ſorti de Bourdeaux avec huit ou dix mille hommes d'élite, la plus grande partie Gaſcons, s'étoit avancé par l'Auvergne juſques dans le cœur du Berry. Il avoit en vain tenté Bourges, mais il s'étoit ſaiſi de Vierzon, & ſon armée s'y repoſoit pour entreprendre quelque choſe de plus. Le Roi en ayant été averti, reſolut de lui couper chemin, & marcha à grandes journées du côté de Chartres & de Blois. Quand il eut paſſé la riviere de Loire, ſon armée ſe trouva ſi belle par le grand nombre de Seigneurs & de Nobleſſe qui s'y étoient joints, que toute ſon apprehenſion fut que le Prince de Galles ne lui échapât. Il avoit bien ſoixante mille hommes, à la tête deſquels on voyoit marcher ſes quatre Fils, Charles Dauphin Duc de Normandie, Louïs Duc d'Anjou, Jean Duc de Berry, Philippe depuis Duc de Bourgogne: les Ducs d'Orleans Frere du Roi, de Bourbon, d'Athenes, de Ponthieu: les Marêchaux d'Andreghen & de Clermont; les Comtes de Vantadour, de Tancarville, de Dammartin; les Seigneurs de Beaujeu, de Laval, de la Tour, de Landas, de la Fayette, d'Urfé, d'Humieres, de la Rochefoucault, de Rochechoüard, de Charny, de Neſle, de Châtillon, de Duras, de Ribaumont, Jacques de Bourbon Connêtable de France, & pluſieurs autres dont les noms ſe trouvent épars en diverſes Hiſtoires. Le Prince de Galles étant averti des forces & de la marche du Roi, étoit auſſitôt parti de Vierzon, & avoit fait aſſez de diligence pour être de retour à Bourdeaux avant que le Roi l'eût atteint, ſi par un contre-tems qui lui fut heureux, il ne s'étoit opiniâtré à prendre le Château de Romorantin, parce qu'un de ſes Ecuyers avoit été tué en s'en approchant. Ce

ſiege

siege l'ayant retardé, il ne pût si bien faire que Jean ne l'atteignît près de Poitiers, dans la campagne de Maupertuis le dix-neuviéme jour de Septembre de l'année mille trois cens cinquante-six, que se livra la bataille à laquelle cette Ville a donné le nom. Ce fut une copie de celle de Creci, à quelques circonstances près, qui la rendirent encore plus funeste à notre Nation. Le Prince de Galles, qui avoit avec lui les Comtes de Warwick, de Suffolk, de Salisbery, Jacques d'Audeley, Jean Chandos, les Seigneurs de Gobeghen, de Lesparre, Spenser, Stafford, Basset, Felleton, le Captal de Buch, & divers autres, se posta, se retrancha, se mit en bataille avec le même ordre, le même sens froid, les mêmes prévoyances dont le Roi son Pere lui avoit donné un si heureux exemple. Les Anglois ne se démentirent point, & les Gascons se surpasserent eux-mêmes. Les François de leur côté combattirent avec la même présomption, la même confusion, le même tumulte: aussi furent-ils vaincus de la même maniere par une Armée quatre fois moindre que la leur, pour ne rien dire de plus, laissant sur la place cinq à six mille morts, & entre les mains de leurs ennemis près de quinze mille prisonniers de tous les ordres de l'Etat, puisque le Roi même fut pris. La valeur de ce Monarque donna de l'admiration à ses ennemis. Il combattit jusqu'à l'extremité, ayant toûjours à ses côtez Philippe le dernier de ses Fils, qui par le courage qu'il fit paroître en cette occasion, tout jeune qu'il étoit, merita le surnom de Hardy, mais il fallut que l'un & l'autre cedât enfin à la force & au nombre. Le Roi choisit Denis de Morebeque Gentilhomme d'Artois, qu'une mauvaise affaire avoit obligé de quitter son pays, & de prendre parti parmi les Anglois, pour se rendre à lui avec le Prince

1356. 19. de Sept.

son

1356. ſon Fils. Il courut plus de riſque après s'être rendu, qu'il n'avoit fait durant tout le combat, par la querelle qui s'émut entre dix ou douze Soldats, qui l'ayant ôté à Morebeque le tiroient chacun de leur côté, & diſputoient à qui l'auroit. Heureuſement pour le délivrer de cette canaille, que ſes promeſſes n'appaiſoient point, ſurvinrent deux Seigneurs Anglois, qui écartant ces inſolens firent excuſe au Roi de leur brutalité, & le traitant avec tout le reſpect qui étoit dû à ſa perſonne, le menerent au Prince de Galles, qui encherit encore ſur eux par les honneurs qu'il lui rendit, par les loüanges qu'il donna à ſa valeur, & par les conſolations mêmes dont il s'efforça d'adoucir le ſentiment de ſa diſgrace. Dès le ſoir il le ſervit à ſouper, & quelques prieres que le Roi lui fit de ſe mettre à table avec lui, il s'en excuſa toûjours, & dit tout haut, qu'il ne s'eſtimoit pas digne de manger à la table d'un ſi grand Roi. Il pouſſa la generoſité ſi avant, qu'il ne tint pas à lui que le Monarque captif n'allât pas plus loin que Bourdeaux, & qu'on n'y traitât de ſa liberté, qu'il ne lui eût pas même fait acheter cher: jugeant que s'il étoit beau de vaincre, il étoit encore plus glorieux d'uſer modeſtement de la victoire.

Ce procedé moderé & honnête fut d'autant plus admiré dans le Prince de Galles, que le Roi en avoit uſé avec plus de rigueur avec lui avant qu'on commençât la bataille, ayant réfuſé l'offre qu'il lui fit de rendre les Places qu'il avoit conquis dans ſa derniere expedition, & de ne porter de ſept ans les armes contre la France, s'il le vouloit laiſſer retirer avec ſa petite Armée à Bourdeaux. La fermeté du Roi fut accompagnée d'une ardeur de combattre encore plus blâmable: ne tenant qu'à lui de faire perir ſans combat l'armée Angloiſe, qui manquoit de pain

il

il y avoit déja deux jours. Mais telle étoit la deſtinée de la France en ces tems malheureux, & telle la fortune d'Edoüard, qui n'étant jamais heureux à demi, apprit cette grande nouvelle après avoir repris Barwik, reprimé les Ecoſſois, & acquis un nouveau titre pour prétendre à la poſſeſſion de l'Ecoſſe par la ceſſion que Bailleul lui fit d'un droit auſſi funeſte à ſon propre repos, qu'à la fortune de ſon Concurrent, qu'Edoüard tenoit encore priſonnier. 1356.

Ce fut un ſpectacle qui flata agreablement l'orgueil d'Edoüard, de voir en même tems deux Rois dans ſes fers. Il reçut Jean avec tout l'honneur & tout l'appareil d'une entrée pompeuſe. mais c'étoit lui qui triomphoit, & à qui retournoit tout l'encens qu'on donnoit par ſon ordre au Roi captif. Il avoit l'eſprit trop ſolide pour s'en tenir à cette fumée. Ayant les Rois, il voulut avoir les Royaumes, & oſa bien leur propoſer entre autres conditions de leur liberté, de ſoumettre leur ſceptre au ſien, & de ſe rendre ſes feudataires. Comme cette propoſition n'étoit pas nouvelle au Roi d'Ecoſſe, il en fut moins ſurpris, & promit, ſi nous en croyons quelques Hiſtoriens, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour porter ſes Peuples à cette ſoumiſſion, moyennant quoi & une ſomme d'argent, il fut renvoyé dans ſon pays. Il n'en fut pas de même de Jean. La ſeule penſée d'une foibleſſe ſi honteuſe lui fit horreur. Il proteſta courageuſement que ni l'amour de la liberté, ni la crainte de la mort même ne lui feroit jamais dégrader la premiere Couronne du monde; qu'il la laiſſeroit à ſon Fils telle qu'il l'avoit reçuë de ſes Peres, & que ſi on s'opiniâtroit à ne l'élargir qu'à ce prix, on vouloit qu'il mourût captif.

Edoüard vit bien qu'inutilement il inſiſteroit ſur ce point: mais les nouvelles qui venoient de

France depuis la prison du Roi lui firent espérer
1356. que ce Prince, par l'interêt même de sa Couronne, accepteroit un autre parti qu'il meditoit de lui proposer, moins glorieux à l'Angleterre, mais plus solide & plus utile.

Jamais Monarchie ne tomba dans une confusion plus étrange, que celle où se trouva la France après la prise du Roi Jean. Charles, depuis surnommé le Sage, qui fut le premier de nos Princes qui porta le nom de Dauphin, s'étant sauvé de la bataille de Poitiers, avoit assemblé les Etats, qui loin de seconder ses bonnes intentions, ne pensérent qu'à le contrarier, & voulurent lui faire la loi. Les Parisiens se mutinerent: le Roi de Navarre fut tiré de prison, harangua dans Paris, & leva l'étendart de la rebellion contre le Dauphin, qu'il traversa par toutes sortes de moyens, jusqu'à mettre en œuvre le poison, dont ce Prince pensa mourir, & ne guerit jamais trop bien. Plus de cent mille Payſans prirent les armes contre la Noblesse, resolus de l'exterminer: des troupes d'Anglois, ou des Garnisons de quelques Châteaux que le Prince de Galles avoit pris en Auvergne & en Berry, ou de celles que le Duc de Lancastre avoit laissées à Philippe de Navarre en s'en retournant en Angleterre, appuyoient par tout les seditieux, malgré la trêve publiée pour traiter l'affaire du Roi.

Les relations de ces desordres, que la renommée ne diminuoit pas, étant portées en Angleterre, donnerent la hardiesse à Edoüard de demander au Roi captif, pour avancer sa liberté si necessaire à son Etat, la Normandie, la Guyenne, la Xaintonge, le Perigord, le Limousin, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine, le Ponthieu, Calais, Guynes, Boulogne & leurs dépendances en toute Souveraineté, avec quatre mil-

millions d'or, & une ceſſion à la Couronne d'Angleterre de l'hommage que la Bretagne avoit coûtume de rendre à la France. Les Hiſtoriens qui ont jugé favorablement du Roi Jean, diſent que la même raiſon qui donna à Edoüard la hardieſſe de lui offrir la liberté à ce prix, le rendit timide à la refuſer, & que le danger où étoit la France de ſuccomber à tant de maux, qui fondoient ſur elle tout à la fois, le détermina à conſentir à ce démembrement de la Monarchie, pour aller au plûtôt par ſa preſence ſoûtenir le corps qui menaçoit ruine. Les Etats de ſon Royaume ne furent pas de ſon avis. Le remede leur parut pire que le mal; & on peut dire qu'une partie du mal fut guerie par l'horreur du remede. Le Dauphin prenoit le deſſus; ſon adreſſe, ſa bonne conduite, ſa vigueur quand il en étoit beſoin, lui avoit donné de l'autorité. Il avoit ſoumis les Pariſiens, reprimé les Anglois, diſſipé les Payſans. Le Roi de Navarre qui malgré tout cela étoit & plus factieux & plus opiniâtre dans ſa rebellion que jamais, ne pût ouïr la propoſition que faiſoit le Roi d'Angleterre, ſans en concevoir de l'indignation, & ſentir pour la premiere fois qu'il avoit du ſang de France dans les veines. Il s'en expliqua, & proteſta contre un Traité où le Roi vaincu avoit ſubi aveuglément la loi du vainqueur, & pour rendre ſa proteſtation plus efficace, il fit ſa paix avec le Dauphin. Ainſi d'une commune voix ce Traité injuſte fut rejetté, & chacun préfera la guerre à une ſi ruineuſe paix. 1356.

Edoüard picqué de ce refus, paſſa en France avec une Armée qu'il crût capable de l'aſſujettir. Cependant la ſeule Ville de Rheims, qu'il attaqua d'abord pour y prendre la Couronne & l'onction que les Monarques François y reçoivent, penſa faire perir ſon armée: mais cela n'em-

pêcha pas qu'étant maître de la campagne, il
1356. ne crût faire grace au Dauphin de consentir au Traité de Bretigny, ainsi nommé d'une bourgade d'auprès de Chartres où il fut conclu. Il fut long-tems sans vouloir entendre à d'autres propositions qu'à celles que le Roi avoit acceptées. Quoi que lui pussent alleguer deux Legats du Pape, qui le pressoient par tout ce qu'il y a de plus touchant, de donner la paix au Monde Chrétien; quoi que le Duc de Lancastre même, aux avis duquel il déferoit beaucoup, lui eût représenté de plus fort pour le presser de finir avec les avantages qu'on lui offroit une guerre que le phlegme du Dauphin alloit faire tirer en longueur, & qui pourroit donner le tems à la fortune de changer de parti, il falloit que le Ciel s'en mêlât pour vaincre son obstination. Au moment qu'on le pressoit le plus, & qu'il rejettoit opiniâtrément toutes les offres qu'on lui faisoit, il s'éleva un violent orage, il fit des éclairs & un tonnerre horrible, il plut des pierres qui tuerent des hommes: de quoi il fut si épouvanté, que se tournant vers l'Église de Nôtre Dame de Chartres, il promit de se rendre plus facile à la paix, & se relâcha en effet sur l'article de la Normandie, & l'hommage de la Bretagne: car pour le titre chimerique de Roi de France, il le quitta. A cela près, le Traité fut autant desavantageux qu'il pouvoit l'être à la France, qui donna pour racheter son Roi, outre trois millions d'écus, une grande partie du Royaume, & les plus beaux droits de la Couronne: cedant aux Anglois en toute souveraineté la Guyenne, le Poitou, la Xaintonge, l'Angoumois, l'Agenois, le Perigord, le Roüergue, le Limousin, le Quercy, les Comtez de Guynes & de Ponthieu, la Rochelle, Boulogne & Calais. Les autres articles de ce Traité, qui furent dressez au

mois

mois de Mai de l'an mille trois cens ſoixante, ſe trouvent répandus en divers Auteurs. Un des plus ſûrs en rapporte quarante tirez d'une charte du Prince de Galles, par leſquels on voit qu'Edoüard donnoit la Loi, & qu'il la donnoit durement: mais à conſiderer l'état où la France ſe trouvoit alors, on jugera que le Dauphin fit encore beaucoup pour la Monarchie de pouvoir réduire ce Roi vainqueur à n'en pas détacher la Normandie. 1360.

Par cette paix la France vit ſon Roi libre, & l'Angleterre le ſien triomphant. On n'avoit point encore vû à Londres une ſi belle & ſi groſſe Cour: les Rois d'Ecoſſe & de Chypre s'y trouverent enſemble, le premier pour les affaires de ſon Royaume, le ſecond pour celles de la Terre-ſainte. Le Roi Jean, contre le ſentiment de ſon Fils & de tout ſon Conſeil y retourna peu de tems après ſa délivrance. Les Hiſtoriens ne conviennent pas de la raiſon qui l'engagea à un voyage ſi contraire à toutes les regles de la politique. J'ai toûjours regardé comme une fable inventée par des eſprits Romaneſques ce que quelques-uns ont écrit, qu'il aimoit la Comteſſe de Salisbery: cette femme étoit alors d'un âge à ne point donner d'amour, & avoit toûjours été d'une ſageſſe à ne jamais donner d'eſperance. Le vœu, que ce Prince avoit fait entre les mains d'Urbain V. de paſſer en perſonne dans les Saints-lieux, eſt trop averé dans l'Hiſtoire, pour nous laiſſer penſer autre choſe de ſon retour en Angleterre, ſinon que diverſes contraventions, qui ſe faiſoient de part & d'autre aux articles de Bretigny, rendant déja la paix chancelante, il voulut aller l'affermir, peut-être même inviter Edoüard à prendre la Croix avec lui. La mort, qui le ſurprit à Londres le huitiéme d'Avril de l'année mille trois cens ſoixante

1361.

1362.

1363.

te-quatre, rendit ſes pieux deſſeins inutiles au-
1364. tant qu'ils étoient à contre-tems, & donna lieu à ſon Succeſſeur d'en former de plus politiques, & de plus convenables à l'Etat où ſe trouvoit la Monarchie.

En effet en changeant de Roi la France changea de fortune par le bon uſage que Charles V. ſut faire d'une mauvaiſe paix, & par les meſures qu'il prit pour ſe rendre la guerre plus favorable. Pendant la paix il rétablit l'ordre & l'abondance dans le Royaume. Quand par d'heureuſes contraventions les Anglois lui donnerent occaſion de recommencer la guerre, il la conduiſit avec tant d'art, tant de ménagement, tant d'adreſſe, qu'il fit ſûrement, & ſans troubler ſon repos, ce que les deux Conquerants Anglois n'avoient fait qu'avec beaucoup de riſque, & de continuelles agitations; ayant regagné ſans ſortir de ſon cabinet tout ce que ces grands Guerriers avoient acquis par de rudes fatigues, & de ſanglantes batailles. On ne peut mieux voir le détail des actions de ce ſage Prince, que dans l'Hiſtoire qu'en a écrite un Auteur de ce tems, exact Hiſtorien, autant qu'il eſt Ecrivain poli, on y trouvera un recit fort inſtructif, ſans être diffus, de la guerre de Normandie contre le Roi
1365. de Navarre, toûjours mutin, mais enfin dompté à la bataille de Cocherel; de la guerre d'Eſpagne durant laquelle Henri de Tranſtamare fut mis deux fois par Bertrand de Gueſclin ſur le trône de Caſtille, où enfin il demeura ayant tué Pierre le Cruel; de celle d'Angleterre, recommencée à l'occaſion d'un ſoulevement des Seigneurs de Guyenne contre le Prince de Galles, & ſur diverſes contraventions faites par le Roi ſon Pere au Traité de Bretigny.

Dans tous ces évenemens le Lecteur verra la fortune reconciliée avec la France, non toutefois

fois de telle maniere, qu'elle fit divorce avec Edoüard. La querelle de Bretagne fut terminée d'une maniere glorieuſe pour lui. Jeanne femme de Charles de Blois, n'en cedant rien en grandeur de courage à la Comteſſe de Montfort, avoit ſoûtenu quelque tems ſon parti ſur le penchant de ſa ruine, & avoit délivré ſon Mari : mais enfin la bataille d'Auray, où ce Prince fut défait & tué, l'avoit obligée malgré qu'elle en eût, d'entendre à un accommodement qui lui avoit ôté la Duché. L'affaire d'Eſpagne n'auroit pas été heureuſe aux François, ſi Pierre le Cruel que le Prince de Galles avoit rétabli ſur ſon trône par la bataille de Navarrette, qui fut la troiſiéme qu'il gagna, ne l'eût obligé par ſon ingratitude de l'abandonner à ſon mauvais deſtin. Le renouvellement même de la guerre contre la France ne lui fut point ſi malheureux, que Charles ne lui offrît encore pour avoir une paix durable, quatorze cens villes, & trois mille Châteaux en Guyenne, moyennant qu'il rendît Calais, & ce qu'il tenoit en Picardie. La mort ne lui donna pas le loiſir de prendre ſon parti ſur cette offre. Le Prince de Galles, devenu hydropique, l'avoit précedé d'une année, l'un étant mort l'an mille trois cens ſoixante-ſeize, l'autre l'an mille trois cens ſoixante-dix-ſept, tous deux grands hommes, tous deux grands Princes, tous deux grands politiques & grands guerriers, tous deux nez avec un courage, une intrepidité, une vigueur, qui les rendoient redoûtables à leurs ennemis; tous deux ayant un eſprit doux, un naturel bien-faiſant, un corps bien fait, un air gracieux, qui les rendoient agreables à leurs Sujets. Après une vie ſi ſemblable, ils eurent une mort differente. Le Prince mourut de cette mort qui eſt precieuſe devant Dieu, avec les ſacremens de l'Egliſe &

1375. 1376. 1377.

les ſentimens d'un bon Chrétien : auſſi étoit-il
1377. vertueux, deſintereſſé, peu ſujet à ſes plaiſirs. Le Roi fut ſurpris, & n'eut de tems que pour témoigner du geſte & des yeux, ayant tout d'un coup perdu la parole, quelques ſentimens de pieté à un Prêtre qui l'exhortoit. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût aſſez long-tems qu'il fût malade, & même en danger : mais la fameuſe Alix Perez trop veritablement ſa maîtreſſe l'avoit tellement obſedé, que perſonne ne lui pût parler que quand il eut lui-même perdu la parole. Alors cette impudique harpie lui ayant arraché à la hâte des diamans qu'il portoit au doigt, ſe retira, & le laiſſa entre les mains d'un Chapelain, qui n'en pût tirer autre choſe que quelques ſignes de penitence, bons quoi que tardifs, quand ils ſont ſinceres ; mais rarement ſinceres quand ils ſont ſi tardifs.

L'Hiſtoire Eccleſiaſtique remarque que cette femme favoriſoit l'Hereſiarque Wiclef, & portoit le Roi à le laiſſer faire, comme un inſtrument propre à humilier le Clergé d'Angleterre, dont ce Prince n'étoit pas content. Trop d'exemples ont fait voir qu'en cela Edoüard fut mauvais politique, & qu'en tout Etat les Novateurs ſont pour le moins autant à craindre à la Monarchie qu'à l'Egliſe. Plus d'une fois les Wicleſiſtes en donnerent des preuves ſous Richard II., Fils du Prince de Galles & Succeſſeur d'Edoüard : neanmoins les coups qu'ils lui porterent ne furent pas aſſez remarquables, parmi tant d'autres ſous leſquels ce Roi malheureux fut accablé, pour leur pouvoir attribuer ſa chûte. Des mains plus puiſſantes le firent tomber : mais quiconque examinera bien ſa conduite, jugera, quoi qu'en diſe l'Hiſtoire Angloiſe, toûjours injuſte aux Rois, toûjours favorable au Peuple, qu'il ne merita pas ſon malheur.

Il

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Tom. II. pag. 59.

Il arriva à ce Prince ce qui arrive preſque à tous les malheureux, de porter le blâme des injuſtices qu'on leur fait, & d'être reſponſables au public de l'inconſtance de la fortune. Il avoit des défauts, il fit des fautes; mais il étoit né avec des qualitez, il avoit fait des actions capables de contrebalancer de plus grands défauts que les ſiens, & de couvrir des fautes plus conſiderables que celles qu'on lui reprochoit, s'il eût regné en d'autres conjonctures, & ſur une autre nature de Sujets. 1377.

Richard fut le plus beau Prince du monde, d'un eſprit raiſonnable, d'un bon naturel, brave à ne point faire de honte ni à ſon Pere, ni à ſon Ayeul, juſqu'à ce que l'excès de ſes malheurs, qu'il ne ſoûtint pas à la verité avec un courage digne d'un ſi beau ſang, l'euſſent comme accablé ſous leur poids. Il étoit doux, civil, magnifique, aimant à donner, & quand il aimoit, ſe donnant lui-même avec moins de reſerve qu'il ne convient aux Rois, auſquels ce n'eſt pas une vertu, comme aux autres, de n'aimer rien plus que leurs amis. Pour cultiver un ſi bon fonds, on lui donna le brave Guichard d'Angle, dont l'Hiſtoire fait le portrait comme d'un des plus honnêtes hommes du monde.

Un Prince tel que celui-là auroit regné avec honneur, s'il n'eût point commencé ſon regne ſur le déclin de la fortune de l'Angleterre contre la France, lorſque cette derniere Monarchie reparoit ſes pertes; s'il ne fût point monté ſur le trône à onze ans, ſous la tutelle de trois Oncles, qui pour gouverner prirent à tâche de décrier ſon gouvernement; s'il n'eût point ſuccedé à un Monarque, dont la vaſte ambition & les projets ſans bornes avoient épuiſé ſon pays pour faire des conquêtes, lui laiſſant des guerres hereditaires à ſoûtenir, & des Peuples rebutez d'y con- 1378.

tribuer. L'injuſtice publique fut telle envers l'in-
1378. fortuné Richard, qu'on ne marqua le changement de la fortune de l'Angleterre, que depuis qu'il étoit Roi; qu'on ne pût lui pardonner une paix neceſſaire avec la France; qu'on l'accuſa de cruauté, pour avoir fait mourir un Oncle qui le vouloit détrôner, & éloigner de ſa Cour un Prince dont l'évenement ne montra que trop qu'il n'avoit pas moins à craindre; qu'on regarda comme une oppreſſion du Peuple tout le bien qu'il fit à ſes créatures; qu'on lui fit un crime de ce qu'étant né Maître, il ſe voulut tirer de ſervitude; qu'en lui enfin rien ne parut aux Anglois ni innocent, ni pardonnable, non pas même les fautes de la jeuneſſe.

A ſon avenement à la Couronne, il ſe vit obligé d'entretenir de groſſes armées en divers lieux. Une trêve venoit d'expirer entre la France & l'Angleterre. A peine avoit-elle fini, que Charles cinquiéme, dont la vigilance ne laiſſoit échapper aucune occaſion de réparer les pertes de ſes Prédeceſſeurs, fit attaquer en même tems l'Angleterre & la Guyenne par deux endroits. Il envoya en Angleterre l'Amiral Jean de Vienne faire des deſcentes ſur les côtes de Galles & de Cornoüailles, pendant que Robert Stuard Roi d'Ecoſſe, Succeſſeur de David Bruce, avec qui Charles avoit renouvellé l'ancienne alliance des deux Nations, entroit dans le Northumberland. Du côté de Guyenne il engagea le Roi de Caſtille ſon ami fidelle à faire aſſieger Bayonne, pendant que le Duc d'Anjou attaquoit la même Province par la Garonne. Ce que les Anglois poſſedoient du côté de Picardie ne fut pas exempt de la guerre: le Duc de Bourgogne, qui la ſavoit bien faire, l'y porta & l'y fit vivement. De plus, comme une Couronne appuyoit toûjours les ennemis de l'autre, le Duc de Bretagne s'étant

en ce tems-là brouillé de nouveau avec la France, le Roi de Navarre inconſtant, & uni plus que jamais avec les Anglois, les ayant introduits dans Cherbourg, la Bretagne & la Normandie ſe virent encore les theatres de l'animoſité des deux Nations. 1378.

Richard eut en tous ces lieux des armées, qui y firent la guerre avec cette alternative de bons & de mauvais ſuccès qu'ont des forces à peu près égales, quand la fortune ne prend pas parti. La France univerſellement parlant y profitoit, & continuoit à réparer ſes pertes: mais ce n'étoit point avec un aſcendant, qui décreditât les armes d'Angleterre. La minorité de Richard n'étoit point en cela differente de la fin du regne d'Edoüard. La France ſe relevoit, mais l'Angleterre ne tomboit pas; & il ne tint qu'à ſes Miniſtres d'avoir la Paix à des conditions qui leur euſſent laiſſé encore du profit. Les eſprits équitables faiſoient juſtice au jeune Prince là-deſſus, mais c'eſt ce que le Peuple ne ſait point faire. Comme il porte toûjours le poids de la guerre, ſi d'heureux évenemens ne l'amuſent, & ne l'empêchent de penſer au trop peſant fardeau qu'il ſoûtient, il s'impatiente & murmure. Pendant qu'on n'avoit ouï parler en Angleterre que de conquêtes faites, & de batailles gagnées, particulierement ſur les François, on avoit donné ſans trop ſe plaindre l'argent neceſſaire à une guerre ſi glorieuſe. Il n'y avoit point d'Artiſan dans Londres, qui ne crût avoir vaincu à Crecy, & pris le Roi de France à Poitiers. Cette imagination lui ôtoit le regret de donner ſon argent. A meſure qu'avoit diminué ce ſuccès, on avoit ouï élever les plaintes. Elles n'avoient pas éclaté contre Edoüard, parce que dans Edoüard vieilliſſant, on reſpectoit la memoire d'Edoüard jeune, mais on n'eut pas pour ſon Succeſſeur la 1379. 1380.

même consideration. Les charges publiques
1381. croissant toûjours à mesure que se prolongeoit la guerre, & la guerre ne produisant plus de ces évenemens éclatans, qui en adouciſſent le poids au Peuple, le Peuple murmura hautement, & du murmure passa enfin à une sedition l'an mil trois cens quatre vingt-un.

Un Prêtre du Comté de Kent nommé Jean Vallée en fut l'Auteur. Cet Eccleſiaſtique seditieux avoit depuis long-tems disposé les Payſans de sa Province à secoüer le joug des impôts. Une taxe d'un écu par tête ayant été publiée détermina cette canaille à lever de nouveau l'étendart de la rebellion. Il s'en assembla une multitude incroyable, qui marcha droit à Londres sous la conduite de Vallée & d'un Couvreur nommé Tillier. Ils faisoient profession de n'en vouloir pas au Roi, dont la jeuneſſe & le bon naturel leur faisoient, disoient-ils, beaucoup esperer pour la réformation de l'Etat. Les principaux objets de leur fureur étoient le Duc de Lancaſtre Regent du Royaume, Jean Suburi Archevêque de Cantorbery & grand Chancelier d'Angleterre, & generalement toute la Nobleſſe qu'ils avoient en tête d'exterminer. On leur ferma les portes de Londres, mais la populace les leur fit ouvrir, & la plûpart se joignant à eux, ils firent des desordres incroyables. Le Duc de Lancaſtre étoit abſent, & ce fut un bonheur pour lui. Ils pillerent & brûlerent son Palais, qu'on appelle aujourd'hui la Savoye, & après divers autres effets d'une aveugle & brutale manie, ils s'assemblerent devant la Cour, demanderent à parler au Roi, & proteſterent qu'ils ne se retireroient pas, qu'il n'eût fait rendre compte au Chancelier, des sommes immenses qu'on avoit levé sur le Peuple, & qui avoient passé par les mains de ce Miniſtre. Jean Holland Frere uterin du Roi, & Waulourde Mai-

re

re de Londres, vouloient qu'on fît main-baſſe sur eux: d'autres n'en furent pas d'avis & jugerent plus à propos que le Roi ſe ſervît du reſpect qu'ils paroiſſoient conſerver pour lui, afin de leur faire entendre raiſon, & de les engager, en les ménageant & leur accordant quelque grace, à retourner chacun chez eux. Le Roi ſuivit ce conſeil, & ſortit accompagné de pluſieurs Seigneurs pour aller parler à ces gens dans la prairie de la Milliande, où effectivement l'air affable du jeune Monarque gagna ces mutins. Ils lui promirent de ſe retirer, & de laiſſer auprès de lui un certain nombre de Députez pour lui expoſer leurs requêtes. On croyoit le tumulte appaiſé, mais le Roi fut bien étonné, quand il apprit à ſon retour, que Vallée & Tillier s'étant dérobez des autres avec environ quatre cens hommes, avoient ſurpris les Gardes de la Tour, y étoient entrez, & avoient maſſacré l'Archevêque de Cantorbery, le grand Prieur de Saint Jean de Jeruſalem, & un Cordelier qu'on leur avoit dit être aimé du Duc de Lancaſtre. Leur inſolence étoit allée ſi loin, qu'ils étoient entrez dans la chambre de la Princeſſe de Galles Mere du Roi, & en avoient pillé les meubles. La Princeſſe en étoit évanouïe, & il l'avoit fallu tranſporter ailleurs. On jugea bien que cette troupe n'étoit pas dans les ſentimens des autres. En effet ils avoient eſperé de s'enrichir du pillage de Londres, & ils voyoient avec chagrin que l'occaſion leur en échapoit. Ils s'étoient aſſemblez ſur le chemin de Weſtminſter, pour chercher les moyens de retenir ceux qui avoient promis de ſe retirer, lorſque le Roi paſſant par là leur demanda ce qu'ils y faiſoient. Tillier s'avança pour répondre, & perdant d'abord le reſpect fit un diſcours fort inſolent. Le Roi l'écoutoit avec moderation, mais Waulourde, homme bruſque & vif, en 1381.

1381. fut si indigné, que sans consulter personne il chargea ce brutal harangueur, & le fit tomber à ses pieds : un Ecuyer du Roi l'acheva. Le zele de Waulourde exposa la personne du jeune Prince. Les mutins se mettoient en devoir de charger ceux qui l'accompagnoient, & on en entendit parmi eux qui crioient qu'il falloit tout tuer. Le Roi fit paroître une hardiesse qui suspendit leur action. Car s'étant détaché de la troupe des Seigneurs qui l'environnoient, il s'avança malgré le peril, & leur ordonna d'un ton si fier de se retirer, que plusieurs obéïrent. Ils ne furent pas tous dociles, & ceux qui resterent continuant toûjours à se ranger comme pour combattre, le Roi auroit été en danger, si Robert Knoles & Perducas d'Albret, deux des plus fameux Capitaines qui fussent alors en Europe, n'eussent paru à point nommé pour le tirer de cet embarras. Sur le bruit qui s'en étoit répandu, ils étoient montez à cheval à la tête de quelques troupes qui se trouverent alors à Londres, & étoient accourus au secours. Leur presence fit peur aux mutins. On vouloit les charger, mais le Roi voyant qu'ils se retiroient d'eux-mêmes ne se servit de son avantage que pour les renvoyer chez eux, & n'en fit mourir que les chefs. Le Prêtre Vallée s'étoit caché, mais ayant été découvert par ceux mêmes de son parti, il eut la tête tranchée.

La punition des seditieux appaisa la sedition : mais la sedition appaisée ne laissa pas de produire deux méchans effets. Le premier fut de faire voir à ceux qui étoient mécontens du gouvernement que l'on pouvoit la réveiller, & que pour peu qu'elle fût mieux conduite, & par des gens plus accreditez, on en pourroit faire un parti redoutable. Le second fut de rendre la Cour moins circonspecte à multiplier les guerres, & à continuer les exactions.

On

On fit une expedition en Flandre, dont le mauvais succès renouvella les murmures. Le Duc de Bourgogne avoit d'abord pris de ce côté-là quelques Places des dépendances de Calais, mais depuis ce tems-là les hostilitez y avoient cessé entre les deux Nations, & les armes Françoises s'étoient tournées entierement contre les Flamans, toûjours revoltez contre leur Prince, que Charles VI. vouloit maintenir. Les Anglois l'avoient laissé faire, & avoient même refusé du secours aux rebelles, mais la journée de Rosebec ayant réveillé leur jalousie, ils prirent occasion d'une Croisade qu'Urbain VI. proposa durant le grand schisme au Roi d'Angleterre contre le parti de Clement VII. pour faire entrer du côté de Flandre une armée de Croisez dans la France, qui n'obéïssoit pas à Urbain. Quelque épuisée que fût l'Angleterre, une Croisade contre la France y parut une si belle entreprise, que le Peuple n'y épargna rien, dans l'esperance qu'elle réüssiroit. L'effet ne répondit pas à leurs vœux. Hugues Spenser Evêque de Norwik, qui eut le commandement de cette armée, prit des Villes, & defit des troupes appartenantes au Comte de Flandre, quoique de l'obéïssance d'Urbain: mais loin d'entrer en France, Charles VI. étant venu au secours du Comte, chassa le Prelat de toutes ses conquêtes, & lui fit repasser la mer. Le Peuple Anglois, doublement trompé dans cette expedition bizarre, cria si haut, qu'on pensa à la paix. Le Duc de Bretagne & le Comte de Flandre en firent les premieres démarches, & moyennerent une Conference; mais la restitution de Calais, que les François vouloient ravoir, & la Souveraineté de la Guyenne, que malgré les contraventions faites au Traité de Bretigny les Anglois prétendoient garder, ne permit pas de conclure autre chose qu'une trêve, qui ne servit qu'à

1382.

27. de Nov.

qu'à rendre, quand elle fut expirée, la guerre
1382. plus vive & plus ſanglante. On l'eut en France & en Ecoſſe. Le Roi fit celle d'Ecoſſe lui-même, & il l'avoit commencée d'un air à y acquerir de la gloire, ſi les diviſions de ſa Cour n'en euſſent interrompu le cours dans le tems qu'il en alloit cueillir le fruit. Car ce fut en cette occaſion qu'éclaterent ces diſcordes funeſtes, qui furent à toute l'Angleterre des ſources de tant de malheurs, & qui ne purent être aſſoupies que par la ruine de tous les partis.

1383. Il y avoit déja long-tems que cette partialité ſe formoit. A meſure que Richard avoit crû en âge, le joug de trois Oncles lui avoit paru incommode, & lui étoit enfin devenu inſupportable. Comme la tendreſſe naturelle de ſon cœur lui avoit donné des Favoris, inſenſiblement il en avoit fait des Miniſtres, dont l'autorité augmentant à proportion que les années augmentoient celle du Monarque, les Princes ſe virent exclus de la faveur, & n'avoient plus de part aux affaires, qu'autant qu'un reſte de minorité expirante obligeoit encore le Roi à leur en donner. Le reſſentiment qu'ils en eurent partagea la Cour en deux factions, l'une des Princes, l'autre des Favoris. Dans la premiere étoient les Ducs de Lancaſtre, d'Yorck, & de Gloceſtre, le premier Regent du Royaume, & tous trois Oncles du Roi, le Comte de Derby Fils du Duc de Lancaſtre, Richard Comte d'Arondel, Thomas ſon Frere Evêque d'Ely, Thomas de Beauchamp Comte de Warwick, Thomas Moubrai Comte de Nottingham & grand Maréchal d'Angleterre, Guillaume de Montaigu Comte de Saliſbery, Henri de Percy Comte de Northumberland, & un grand nombre d'autres Seigneurs, que l'ambition & la jalouſie animoit contre les Favoris. Dans la ſeconde faction étoient Robert Vere Comte d'Oxford,

que

que Richard fit Marquis de Dublin, & dans la suite Duc d'Irlande; qualitez que perſonne que lui n'avoit encore portées juſqu'alors. Auſſi étoit-il le plus avant de tous dans les bonnes graces de ſon Maître, qui l'aima avec tant de tendreſſe, que les médiſans l'accuſerent de ne l'aimer pas innocemment. Alexandre de Neufville Archevêque d'Yorck, Michel de la Pôle Comte de Suffolck, & un nommé Robert Triſilien étoient après le Favori les plus en credit auprès du Monarque. Ils partageoient entr'eux les Charges de grand Treſorier, de grand Chancelier, & de grand Juſticier d'Angleterre. L'Archevêque avoit les Finances, le Comte les Sceaux, Triſilien la Juſtice, & tous trois s'étoient fait des creatures, qui participoient à leur faveur. 1384.

Chacune de ces factions avoit ſon foible & ſes avantages. La ſuperiorité du merite étoit ſans conteſtation du côté des Princes. Les Oncles du Roi ſoûtenoient tous trois leur rang avec dignité. Ils avoient tous trois de la grandeur, de l'eſprit, de la capacité, du courage. Ils avoient tous trois bien fait la guerre, & quoi qu'ils n'euſſent pour le métier ni tout le ſavoir-faire du Roi Edoüard, ni tout le genie du Prince de Galles, ils y avoient acquis aſſez de réputation, pour ne point faire de deshonneur à la memoire de ces deux Heros. On avoit éprouvé en diverſes negociations qu'ils étoient tous trois politiques, & s'ils n'euſſent point trop affecté de faire paſſer leurs Conſeils en Loix, le Prince les auroit reçus plus agreablement, & l'Etat en auroit profité davantage. Outre leur merite, leur union les rendoit encore conſiderables. Non qu'ils fuſſent toûjours de même avis, ni qu'ils euſſent les mêmes vûës. Comme c'étoit trois hommes de tres-different caractere, ils avoient ſouvent des ſentimens, quelque-

quefois des interêts oppoſez : ils ne furent pas
1384. même toûjours ſans jalouſie ; mais tout cela ne les brouilla point, & s'ils n'agirent pas toûjours de concert, au moins ne les vit-on jamais en action l'un contre l'autre. Le Comte de Derby étoit encore jeune, mais il étoit au deſſus de ſon âge, & le commencement de ſa conduite en rendit la ſuite moins ſurprenante. Les deux d'Arondel étoient gens de tête, le grand Marêchal avoit beaucoup de cœur, & nul de ceux, que j'ai nommez, ne faiſoit honte à ſon parti.

Les Favoris n'étoient pas à beaucoup près des hommes d'un ſi grand caractere : & c'eſt apparemment pour cette raiſon, que Froiſſard les nomme preſque toûjours, en les comparant à ces gens-là, des marmouſets & des poupées du Roi. Vere étoit un jeune homme, bien-fait, flateur, inſinuant, cherchant à plaire, & en ayant trouvé le ſecret. Tout le reſte étoit en lui fort mediocre, & s'il avoit quelques bonnes qualitez, elles étoient obſcurcies par de grands défauts. Il avoit peu de capacité & beaucoup de preſomption, ſe croyant propre à tout ſans avoir rien fait : n'ayant ni valeur ni ſcience de la guerre, & voulant commander des Armées, fier au reſte, & ne ménageant perſonne, quand il s'agiſſoit de ſatisfaire ou ſon ambition, ou d'autres paſſions, qu'il avoit fort vives. Il avoit épouſé une Fille du Seigneur de Coucy, & d'Iſabelle d'Angleterre, belle perſonne, & d'une douceur, qui la rendoit aimable à tout le monde. Quelque tems après ſon mariage étant devenu amoureux d'une jeune Allemande nommée Lanecerone, que la jeune Anne de Luxembourg avoit amenée de Boheme, ſans conſiderer que ſa femme étoit Petite-Fille d'Edoüard troiſiéme, Couſine germaine de Richard,

chard, Niece des Ducs de Lancaſtre, d'York, & de Gloceſtre, il eut l'inſolence de la répudier, & le Roi eut la foibleſſe de le laiſſer faire: le Schiſme lui donnant des facilitez pour diſſoudre ſon mariage, qu'il n'auroit pas euës dans un autre tems. Ainſi cet imprudent Favori autoriſoit par ſa mauvaiſe conduite la haine publique, que ſa bonne fortune ne lui attiroit déja que trop. Les trois autres avoient de l'eſprit, & ſur tout de l'eſprit d'intrigue, même de la capacité pour leurs Charges, mais leurs interêts particuliers les rendoient peu propres à bien faire ni les affaires du Royaume, ni celles du Roi leur Maître. L'Archevêque étoit un homme de qualité, qui penſoit à enrichir ſa famille: La Pôle étoit un homme de rien, qui vouloit en peu de tems amaſſer beaucoup: Triſilien étoit parent de Vere & lui étoit tout dévoué. 1384.

Des Miniſtres de ce caractere ne ſembloient pas devoir balancer la puiſſance de la faction oppoſée; mais l'autorité Royale eſt toûjours un grand contrepoids aux plus fortes cabales. Celle des trois Ducs l'éprouva long-tems, & s'ils euſſent été tous trois de l'humeur du Duc de Lancaſtre, ils auroient à la fin cedé, & laiſſé le champ libre aux Favoris. 1385.

Ce Prince, quoi qu'ambitieux & fier plus qu'aucun autre de ſon tems: quoi qu'irrité, & ſouvent pouſſé à bout par les intrigues des Miniſtres, qui l'avoient rendu ſuſpect au Roi, fut ſi ferme dans ſon devoir à l'égard de ſon Souverain, que les injures les plus atroces ne le purent porter à la revolte. On lui ſavoit neanmoins à la Cour ſi peu de gré de ſa moderation, qu'on continuoit à l'offenſer; & comme d'ailleurs il étoit vif & né avec beaucoup de hauteur, on ne l'offenſoit gueres ſans trouver en lui

une

une ſenſibilité, qui donnoit de l'ombrage, &
1385. qui le faiſoit craindre au jeune Roi. Il n'étoit pas aimé du Peuple, qu'il n'avoit jamais ménagé; mais il étoit reſpecté de ſes Freres, & accredité parmi les Grands. Richard & les Favoris le regardoient comme le plus fâcheux obſtacle qu'ils euſſent à regner ſouverainement. Le Duc de ſon côté étoit las des traverſes qu'ils lui donnoient. N'étant d'humeur ni à pouſſer les choſes à la derniere extremité, ni à ſouffrir qu'on lui fit la loi, il avoit un milieu à garder entre ſa gloire, & ſon devoir qui le tenoit dans un état violent, dont il cherchoit à s'affranchir. Juſques-là la Regence du Royaume, le commandement des armées, diverſes negociations pour la paix & pour le mariage du Roi ſon Neveu, dont le Parlement l'avoit chargé, lui avoient fait un enchaînement d'affaires, dont il ne s'étoit encore pû débaraſſer. Il commençoit à être plus libre, & la minorité étant ſur ſes fins, ne le menaçoit que de trop de loiſir, lors qu'un nouveau dégoût qu'il reçut durant l'expedition d'Ecoſſe, lui fit embraſſer avec ardeur l'occaſion qui s'offrit à lui de s'éloigner de la Cour d'Angleterre, où il ſe voyoit dans une ſituation deſagreable pour le preſent, & dangereuſe pour l'avenir. Il y avoit déja long-tems que la conquête de la Caſtille étoit la paſſion de ce Prince, qui ayant épouſé Conſtance, l'aînée des Filles de Pierre le Cruel, lui devoit naturellement ſucceder; mais trouvant le Bâtard d'Henri en poſſeſſion de cet heritage, il ne pouvoit eſperer d'y rentrer autrement que par les armes. Pendant que Henri avoit vêcu, l'entrepriſe avoit paru temeraire, par l'autorité que ce Prince s'étoit acquis ſur ſes nouveaux Sujets; ainſi on ne l'avoit pas tentée. Quand il fut mort, on crut la pouvoir tenter, par l'occaſion qu'en

qu'en firent naître les démêlez de Jean ſon Fils avec Jean Bâtard de Portugal, qui après la mort de Ferrand ſon Frere, s'étoit emparé du trône, au préjudice du Caſtillan, qui en avoit épouſé l'heritiere. Le Portugais avoit prévalu. Il avoit gagné ſur l'Eſpagnol la bataille de Juberoth: mais craignant un retour de fortune, il avoit envoyé offrir au Duc de Lancaſtre de ſe joindre à lui, pour l'aider à pouſſer ſes prétentions ſur la Couronne de Caſtille. Le Duc avoit déja reçu agreablement l'Ambaſſade, & ne differoit plus à partir que par l'embarras des préparatifs; lorſque le Favori attentif aux occaſions de le détruire dans l'eſprit du Roi ſon Neveu, les brouilla de nouveau par un ſoupçon qu'il fit naître au jeune Monarque, que le Duc ſon Oncle avoit deſſein de le faire perir en Ecoſſe, parce qu'il lui avoit conſeillé de pourſuivre les ennemis qui s'y étoient retirez après avoir abandonné Edimbourg. Richard en avoit témoigné ſon reſſentiment par des paroles qui avoient outragé le Duc. On les avoit reconciliez: mais cette reconciliation ayant augmenté le dégoût qu'ils avoient l'un de l'autre, ils embraſſerent volontiers l'occaſion qui ſe preſentoit de ſe ſeparer avec honneur. Ainſi le Roi ayant contribué liberalement à l'armement du Duc, le Duc en fut plûtôt prêt, & partit content d'Angleterrre, dans l'eſperance qu'il avoit d'aller regner en Caſtille. 1385.

Richard croyoit avoir beaucoup gagné pour ſes Favoris & pour lui, dans l'éloignement du Duc de Lancaſtre, le Duc d'Yorck, qui naturellement ſembloit devenir Chef du parti, étant un Prince pacifique, & naturellement pareſſeux, aimant la vie douce, & ne ſe mêlant des affaires publiques, que pour n'en paroître pas incapable. Mais le jeune Monarque ne prévoyoit

pas

pas que les mêmes raiſons qui rendoient le
1385. Duc d'Yorck mal propre à être Chef du parti, lui feroient ſouffrir ſans chagrin que ſa place y fût occupée par le Duc de Gloceſtre, l'homme d'Angleterre le plus redoutable à la Puiſſance Royale.

Pour ſon repos & pour celui des autres, Thomas de Voodſtock Duc de Gloceſtre, auroit dû naître ſur le trône, ou n'en être pas ſi éloigné. Cadet de cinq Freres, qui avoient tous des Enfans, il avoit trop de têtes à abbattre pour mettre la Couronne ſur la ſienne. L'Hiſtoire lui doit la juſtice de dire qu'il n'en eût jamais le deſſein; mais je croi qu'elle peut dire auſſi que ce fut graces à la fortune, qui lui en avoit ôté l'eſperance par les obſtacles qu'elle y avoit mis, non à ſa moderation & à ſa vertu. S'il ne tenta pas d'être Roi, il mit tout en uſage pour regner, en gouvernant le Prince ou le Peuple, depoſitaire ou uſurpateur de l'autorité ſouveraine. Le Prince lui avoit échapé: mais il avoit un ſi grand talent pour s'inſinuer dans l'eſprit du Peuple, qu'il s'en rendit entierement maître. Jamais homme ne ſut mieux l'art de le ſoulever, de ſe l'attacher, & d'en tirer toutes ſortes de ſervices. Autant qu'il étoit fier à la Cour, intraitable au Roi & aux Miniſtres, autant il étoit doux dans la Ville, civil & affable à la Bourgeoiſie, toûjours neanmoins ſans préjudice du reſpect dû à ſa naiſſance, que ſa figure & ſes manieres ne laiſſoient point oublier à ceux que ſa Politique vouloit gagner; auſſi ſe donnoit-il bien de garde de leur montrer qu'il eût beſoin d'eux, & qu'un autre motif que leur interêt l'engageât à entrer dans leurs affaires: voulant qu'ils le regardaſſent comme leur Protecteur, non comme le Chef de leurs revoltes. Dans cette vûë, il ſe donnoit la patience de les attirer

attirer peu à peu par des discours artificieux à prendre confiance en lui, plaignant leurs maux, blâmant les Ministres, souvent n'épargnant pas le Monarque, par où les portant à s'ouvrir à lui & à implorer son secours, il leur faisoit faire des démarches, qui étant desagreables à la Cour engageoient le Roi à les aigrir, & eux à perdre patience. Par une conduite si concertée, la faction du Duc de Gloceſtre ne fut ni de ces rebellions brusques, où un furieux levant l'étendart est suivi, sans savoir pourquoi, par une multitude insensée, prête à l'abandonner sans raison, comme elle le suit sans discernement; ni de ces partis formez par brigue, où ceux qui entrent n'ayant d'interêt que celui du Chef qui les assemble, ont un lien trop foible pour demeurer solidement unis. Le Peuple de longue main persuadé que sa conservation dépendoit de celle de son Protecteur, fut toûjours disposé à prendre les armes, pour le maintenir contre les Favoris, contre les Ministres, contre le Roi même, & se joignit après sa mort à ceux qui entreprirent de le vanger. 1385.

Tel fut le Chef de la faction fameuse, qui durant le regne de Richard second s'éleva d'abord contre les Favoris & ensuite contre lui-même, le détrôna & le fit perir. A peine la Flotte du Duc de Lancastre avoit quitté les Côtes d'Angleterre, qu'on s'apperçut que le parti n'agissoit plus que par l'esprit & par le mouvement du Duc de Gloceſtre. Tout parut animé d'une nouvelle chaleur, & l'aigreur augmenta si fort, que personne ne douta plus qu'on n'en vint à une rupture, lors qu'un peril commun suspendit pour quelque tems les animositez particulieres.

On étoit informé en France & du départ du Duc de Lancastre avec une nombreuse suite de

de la plus belle Nobleſſe d'Angleterre, & des
1386. troubles domeſtiques de ce Royaume, qu'on crut facile à ſubjuguer pendant qu'il n'étoit pas uni. Charles VI. s'entêta de cette entrepriſe, l'an mil trois cens quatre-vingt-ſix, & fit de ſi grands préparatifs, que les moins preſomtueux eurent ſujet d'en eſperer un bon ſuccès. Il avoit deux Armées navales, l'une a l'Ecluſe de près de treize cens voiles qu'il vouloit commander en perſonne : l'autre en Bretagne de ſoixante & douze, que le Connêtable de Cliſſon, le premier mobile de ce grand deſſein, devoit joindre à la premiere.

Rien ne manquoit à cet armement, non ſeulement du neceſſaire, mais du commode & du magnifique. Les Soldats, les armes, les vivres, tout y abondoit : & on n'avoit de peine qu'à retrancher le ſuperflu. Soixante mille hommes de débarquement étoient conduits par tous les Princes & les grands Seigneurs du Royaume, qui étoient à la ſuite du Roi. On portoit une Ville de bois, avec ſes tours & ſes baſtions, à laquelle quelques Hiſtoriens ont donné un eſpace incroyable, mais dont la verité eſt que les pieces préparées & taillées exprès, pour être promptement aſſemblées lors qu'on en auroit beſoin, occupoient pluſieurs grands Vaiſſeaux. On ne voyoit que navires peints, que mats dorez, que voiles de ſoye. Tout étoit prêt, le Roi & les Grands arrivez au rendez-vous. L'Angleterre trembloit, on quittoit Londres pour chercher des demeures moins expoſées à la fureur d'un ennemi qu'on ne croyoit pas pouvoir éviter. Dans cette conſternation des Anglois, il y a en effet apparence que Charles eût fait de grands progrès, s'il eût pû mettre à la voile à tems; mais deux choſes l'en empêcherent, l'une que

le

le vent lui fut toûjours contraire : l'autre, que le Duc de Berri qui gouvernoit alors l'Etat, n'étant pas l'Auteur de cette entrepriſe, & ne voulant peut-être point qu'elle s'executât, parce qu'un autre en avoit donné le deſſein, ſe fit attendre ſous divers prétextes depuis le Printems juſqu'à la Touſſaint. Il n'étoit plus tems de partir, les Anglois étoient préparez, & plus de cent mille hommes bordoient toutes les Côtes d'Angleterre ; de plus la ſaiſon n'étoit plus propre à une expedition de mer. Le Duc de Berri le repreſenta, & le jeune Roi s'opiniâtrant qu'on mît à la voile, il y conſentit artificieuſement, & avec une condition qu'il ſavoit bien que le Monarque n'étoit pas d'humeur à accepter. *Partons*, dit-il, *mais je ne puis tenant la place que je tiens, ſouffrir que le Roi ſoit d'un voyage que la ſaiſon rend ſi perilleux. Je ſuis reſponſable à l'Etat de ſa vie & de ſa perſonne : je ne permettrai jamais qu'on l'expoſe aux tempêtes inévitables dans la ſaiſon où nous entrons.* Le Roi ſe récria fortement contre la propoſition du Duc, proteſtant qu'on ne partiroit point, ou bien qu'il ſeroit du voyage : on en délibera dans le Conſeil, & on conclut à remettre l'affaire au Printems de l'année ſuivante ; mais pour lors elle échoüa par divers malheurs arrivez aux vaiſſeaux du Roi, & par la priſon du Connêtable ſurpris par le Duc de Bretagne ſon ennemi particulier, & ſecret partiſan des Anglois. 1386.

Il y a cependant à douter ſi ce Prince rendit un bon ſervice à ſes amis, en les délivrant d'un peril qui les uniſſoit contre l'Etranger, puiſque la tranquillité les diviſa de nouveau. Pendant que les François étoient à l'Ecluſe, Richard avoit aſſemblé ſon Parlement à Londres, qui ne penſa pendant l'orage, qu'à con-

courir avec lui aux moyens de ſauver l'Etat du
1386. naufrage dont on le voyoit menacé. Mais la tempête ne fut pas paſſée, qu'on recommença à ſe plaindre, & à murmurer contre le Pilote, parce qu'il ne l'avoit pas prévenuë. On compara le regne de Richard avec celui d'Edoüard troiſiéme. On ſe plaignit de la difference qu'il y avoit entre l'Ayeul, qui portoit la terreur juſques dans Paris, & le Petit-fils, que les François faiſoient trembler juſques dans Londres. On repaſſoit ſur ces tems heureux où les Anglois chargez de dépouilles, & amenant des Rois captifs, retournoient vainqueurs des campagnes de Crecy & de Poitiers. On déploroit ce changement, dont on accuſoit moins la fortune que la mauvaiſe conduite du Prince, gouverné par d'indignes Miniſtres qui s'approprioient ſes Finances, & ne faiſoient rien pour ſa gloire. On peut juger ſi le Duc de Gloceſtre entendoit ces diſcours avec plaiſir, & quelles eſperances il en conçut, par la ruine prochaine des Favoris. Ainſi loin d'éteindre le feu, il y jettoit l'huile & l'entretenoit, ſe préparant à s'en ſervir pour executer ſes deſſeins, quand les choſes ſeroient venuës au point où il les conduiſoit.

Les eſprits étoient dans ce mouvement, quand le Roi demanda de l'argent pour les preſſans beſoins de l'Etat. Il repreſenta avec force, que quelques ſecours qu'il eût reçu de ſon Peuple, les grandes guerres qu'il avoit ſur les bras, avoient épuiſé ſon épargne; qu'il ne ſe les étoit point attirées par ſa faute, qu'il les avoit heritées avec la Couronne, & qu'il étoit de l'honneur de la Nation de les ſoûtenir, juſqu'à ce qu'on fût en état d'obliger les ennemis à une paix, où l'Angleterre ne perdît rien de ce que ſon Pere & ſon Ayeul lui avoient ſi glorieuſement acquis. Quelque éloquente que fût la harangue du

Roi,

Roi, on étoit en si mauvaise humeur, que personne n'en fut touché. On lui répondit sechement, que s'il avoit besoin d'argent il en trouveroit suffisamment dans les coffres du Comte de Suffolk, qui s'étoit enrichi des dépouilles de l'Etat, qu'il n'y en avoit plus ailleurs, & que le Parlement vouloit que le Ministre rendit compte des sommes immenses qui lui avoient passé par les mains. Cette réponse irrita le Roi à un point qui ne se peut dire: il sortit de l'assemblée en colere, & menaça non seulement de s'accommoder avec la France, mais d'en implorer le secours, lui étant encore moins honteux de dépendre d'un Roi étranger, que de ses propres Sujets. Son chagrin éclata sur tout contre le Duc de Gloceſtre son Oncle, qu'il regardoit comme l'Auteur de l'opposition qu'il trouvoit à ses volontez dans son Parlement. Quelques Historiens disent, que dans la chaleur de son ressentiment, il donna les mains à une conjuration, qui devoit faire perir ce Prince dans un repas où on l'invita, s'il n'en eût été averti assez à tems pour éviter ce piege. 1387.

Richard fut quelques jours sans aller au Parlement, esperant que son indignation donneroit de la crainte aux Députez, & les obligeroit à avoir plus de complaisance pour lui; mais il se trompa. On ne fit rien pendant qu'il fut absent, & on lui fit même entendre que s'il ne revenoit dans un certain tems, l'Assemblée avoit droit de se separer. Richard, qui avoit besoin d'argent, fut donc obligé de revenir, & d'écouter ce qu'on avoit à dire contre son Chancelier, dont les malversations se trouverent si énormes, que quelque amitié qu'il eût pour lui, il fut obligé de les avoüer, & de consentir qu'on lui ôtât les Sceaux, qu'on donna à Thomas d'Arondel Evêque d'Ely, partisan de Gloceſtre. On ôta en mê-

me tems la charge de grand Treſorier à l'Evêque
1387. de Durham, & on la donna à l'Evêque d'Hereford. Pour adoucir neanmoins un peu le chagrin que donnoit au Monarque la dépoſition de ſes Officiers, on lui accorda de l'argent, & l'on fit preſent à ſa requête de cent mille écus à ſon Favori, mais à condition qu'il s'éloigneroit au moins quelques années de la Cour, & qu'il paſſeroit en Irlande, où le Roi lui avoit donné de grandes terres, en le faiſant Duc de cette Iſle. Richard faiſant reflexion que le meilleur moyen de ſe mettre au deſſus de la condition qu'on lui impoſoit, étoit d'avoir l'argent qu'on offroit, reçut l'argent & la condition, à deſſein d'employer l'un à s'affranchir de l'autre. Ce qu'il fit en effet bientôt. A peine le Parlement ſe fut ſeparé, qu'il fit un voyage au pays de Galles, & y mena ſon Favori: le Comte de Suffolk fut de la partie, & fut mieux traité que jamais, le Roi ayant même affecté de le faire manger à ſa table.

Le Duc de Gloceſtre jugea bien par cette conduite du Prince, qu'il falloit des remedes plus forts, pour le guerir de l'entêtement qu'il avoit pour ſes Favoris, & que du train que prenoient les choſes, ſans quelque révolution violente, Robert Vere ſeroit long-tems maître. Le Duc étoit demeuré à Londres, où il étudioit les moyens de donner aux affaires un mouvement plus propre à les faire changer, lorſque le Peuple de cette Ville recommençant à murmurer qu'on continuât à lever ſur les particuliers, au lieu de reprendre ſur les Miniſtres, lui alla demander ſa protection. Ce Prince ravi d'une ſi belle ouverture d'intrigue, ſe réſolut de la pouſſer; mais il diſſimula adroitement ſon intention aux Députez, & leur marqua d'autant moins d'ardeur, qu'il en remarqua plus en eux. *Vous vous adreſſez mal*, leur dit-il, *pour trouver la protection que vous cherchez.*

chez. Je conçois vos plaintes : elles ſont juſtes ; mais je ne ſuis point aſſez puiſſant pour apporter remede à vos maux. Je ſai le rang que je tiens ; mais vous ſavez qu'en ce pays-ci le credit ne ſuit pas le rang. Je ne refuſe pas neanmoins de vous rendre tout le ſervice dont je ſerai capable, peut-être même que je ne vous ſerai pas inutile, pour peu que vous ſachiez vous aider. Il faut porter vos plaintes à la Cour, parler au Roi, & lui faire entendre, malgré les flateurs qui l'environnent, l'oppreſſion que vous ſouffrez, pendant qu'un petit nombre de gens, qui gouvernent ſes Finances, s'élevent ſur vos ruines, & s'engraiſſent de votre ſubſtance ſans aucun profit pour l'Etat. C'eſt ce que tout le monde voit, & ce que tous les gens de bien déplorent : mais c'eſt ce qu'il n'y a que vous qui puiſſiez bien repreſenter. Commencez, on vous appuyera. Le Roi doit venir celebrer la fête de ſaint George à Windſor : nous y ſerons, mon Frere & moi, nous appuyerons votre requête, & nos amis ſe joindront à nous. Faites deux choſes. Fortifiez votre députation par celle des autres bonnes Villes, qui gemiſſent comme vous. Dreſſez vos memoires & votre requête, dont le but principal doit être d'obtenir qu'on faſſe rendre compte, à ceux qui touchent les deniers publics, du mauvais emploi qu'ils en font. Vous n'ignorez pas au reſte, que quand on fait ces démarches, il ne faut ni mollir, ni prendre le change. Le ſtyle de la Cour eſt de donner des eſperances, & de demander du tems. Evitez ce piege, quand vous aurez parlé ne vous rebutez pas, inſiſtez : on ne croira pas vos maux, ſi vous ne preſſez le remede. 1387.

Le Duc accompagna ce diſcours d'un air affable & populaire, qui charma cette Bourgeoiſie. Auſſi executerent-ils ponctuellement tout ce qu'il leur avoit inſinué. Ils ſolliciterent les meilleures Villes, qui ſe joignirent volontiers à eux, & chacune d'elles ayant député un certain nombre de ſes habitans pour cette negociation, ils

1387. se trouverent tous ensemble à Windsor au jour qu'on leur avoit marqué. Il leur arriva à point nommé ce que le Duc leur avoit prédit. Ils furent rebutez d'abord, & pour ne leur point donner d'audience, le Roi vouloit partir sur le champ, si le Duc de Gloceſtre & ses amis ne lui eussent representé, qu'il étoit dangereux d'en user ainsi: il les écouta donc. Un homme éloquent nommé Suberi portoit la parole. Il harangua bien, mais long-tems; & la longueur de son discours fournit au Roi un expedient, pour remettre à un autre tems l'affaire dont il s'agissoit. *Mes Sujets*, leur dit-il, *ont cela de propre que leurs requêtes sont toûjours longues, & leurs memoires fort embarrassez. Pour examiner les vôtres, il faut prendre plus de tems que je ne puis vous en donner ici, où je n'ai même que la moindre partie de mon Conseil. Je penserai à ce que vous venez de me dire, & si j'ai besoin de vous pour m'éclaircir de quelque point sur cette affaire, je vous ferai avertir de vous rendre auprès de moi. En attendant retournez chez vous, & tenez-vous-y en repos jusqu'au Parlement; que j'assemblerai l'automne prochain à Westminster. Là je vous écouterai à loisir: cependant ne vous imaginez pas que ceux que je dois gouverner, me gouvernent: mes Sujets ne seront point mes maîtres. Je connois mes Ministres, ils me servent; mais ils n'oppriment point mon Peuple. Je ne reconnois ni en moi ni en eux qu'une intention droite, & beaucoup de justice.*

A ce mot de Justice, sept des plus ardents éleverent la voix, & s'écrierent. *Ah, Sire, il n'y a rien moins que justice dans votre Royaume, sur tout dans l'administration des Finances. Vous l'ignorez*, poursuivit un des Députez, que les autres laisserent parler, *parce que vous ne vous en informez pas, & que vos flateurs, qui en profitent, n'ont garde de vous en avertir. La justice ne consiste pas seulement à faire*

faire voler des têtes coupables ; mais à gouverner avec équité une multitude de gens de bien, qui gemiſſent ſous le faix des impôts, pendant qu'un petit nombre d'ames venales s'enrichiſſent de leurs dépouilles. C'eſt ce qu'on ne peut plus ſupporter, & c'eſt à quoi nous pretendons que ſans delai vous mettiez ordre, en faiſant rendre compte à ceux qui ont depuis neuf ans le maniement des ſommes immenſes qu'on a levé en Angleterre, de ce à quoi ils les ont employées. Nous ne les voulons point condamner ſans les entendre : nous ſerons même bien aiſes qu'ils ſe juſtifient ; mais il eſt du bien de l'Etat que le Public en ſoit éclairci. 1387.

Des paroles ſi hardies étonnerent le Roi. Le nombre des Députez étoit grand. Ils étoient ſoixante de Londres, autant d'Yorck, & des autres Villes à proportion. Richard tout interdit regardoit ſes Oncles, lorſque le Duc de Gloceſtre lui dit avec une moderation affectée, qu'il ne voyoit rien que de juſte en ce qu'on lui venoit de propoſer, & qu'il devoit ſouhaiter lui-même de ſavoir l'emploi de ſes revenus, puis ſe tournant vers le Duc d'Yorck : *Qu'en penſez-vous*, lui dit-il, *mon Frere, n'êtes-vous pas de mon avis ?* Ce Prince ayant répondu qu'oui, un grand nombre de Prelats & de Seigneurs s'écrierent tous d'une voix qu'ils étoient de ce ſentiment, ſans qu'aucun des Miniſtres & des Favoris oſât s'oppoſer à ce torrent. Soit artifice, ſoit perſuaſion, le Roi ſe rendit à tant de ſuffrages, & parut agir ſi naturellement, qu'il commit pour examiner les comptables ceux que les Députez lui nommerent. Les Ducs d'Yorck & de Gloceſtre furent déclarez Chefs de la Commiſſion, dont les aſſiſes furent aſſignées à Weſtminſter pour dans huit jours.

L'averſion que le Duc d'Yorck avoit naturellement pour les affaires, rendit le Duc de Gloceſtre tout-à-fait maître de la nouvelle Chambre de

justice. Il y poussa vivement les choses. Le premier qu'il cita fut Simon Burle, ancien Officier, & l'un de ceux qui avoient le plus de part aux affaires. Le Prince de Galles l'avoit aimé, & l'avoit donné à son Fils. Le Roi lui avoit donné la Jartiere, & avoit voulu qu'il eût l'honneur de porter l'épée Royale devant lui à sa premiere entrée dans Londres. Il l'avoit envoyé en Allemagne pour negocier son mariage avec Anne de Luxembourg Fille du Roi de Boheme, & avoit toûjours eu pour lui quelque chose de plus que de la consideration. C'étoit assez pour être coupable aux yeux du Duc de Gloceſtre. Burle vouloit se retirer en Allemagne, où il s'étoit fait beaucoup d'amis: le Duc d'Irlande l'arrêta, l'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, & lui offrant même de lui abandonner la rançon de Pierre de Blois, que le dernier Parlement lui avoit accordée, pour remplacer deux cens cinquante mille livres dont l'infidelité de quelques autres Ministres, sur les ordres desquels il avoit agi, l'empêchoit de justifier l'emploi. Il fut mis dans la Tour de Londres.

1387.

Les Historiens ne conviennent pas du tems qu'il y perdit la vie; mais il est sûr qu'il l'y perdit malgré les assurances du Duc d'Irlande, malgré les sollicitations du Roi, les prieres de la Reine, & celles du Comte de Derby: le Duc de Gloceſtre n'ayant pû lui pardonner d'être parent du Favori, & encore moins d'en être ami. On cita en même tems Helmen & Trivet, deux des plus vaillans hommes d'Angleterre, uniquement parce qu'ils étoient attachez au Roi. On les accusa d'avoir vendu Gravelines & Bourbourg aux François, dans la guerre de l'Evêque de Norwik. Helmen s'en justifia: Trivet n'en eut pas le tems, étant mort d'une chute de cheval lors qu'il se disposoit à paroître.

Le

Le Duc continuoit avec cette ardeur à pourſuivre les Miniſtres du Roi, lorſque les principaux d'entr'eux, craignant que des uns on ne vînt aux autres, & le Favori même ne ſe trouvant pas trop à couvert de cette recherche par la haine & la jalouſie perſonnelle que le Duc de Gloceſtre avoit contre lui, ils réſolurent tous enſemble de prévenir leurs ennemis. Le Roi entra dans leurs ſentimens, & ſe retira avec eux à Nottingham. On délibera d'abord ſi on prendroit les armes; mais tout bien conſideré, on jugea plus à propos de tenter les voyes de la juſtice, & de ruiner les factieux par les mêmes moyens dont ils s'étoient ſervis pour s'établir Juges des autres. Pour conduire ſurement cette trame, Treſilien grand Juſticier d'Angleterre fit aſſembler des Juriſconſultes, & leur propoſa dix queſtions, qui ſe peuvent réduire à ces quatre. Si le Roi pouvoit déroger à la Commiſſion de Weſtminſter, quoi qu'il ſe fût engagé à ſouſcrire aux arrêts qu'on y porteroit; & ſuppoſé qu'il la pût révoquer comme préjudiciable à l'Etat & à l'autorité Royale, de quelle peine étoient dignes ceux qui en avoient été les Auteurs. S'il pouvoit caſſer ſon Parlement, quand il le jugeroit à propos. Si la condamnation du Comte de Suffolk faite dans le dernier n'étoit pas abuſive, & ſi le Roi n'étoit pas en droit de la caſſer quand il lui plairoit. Ces queſtions furent décidées conformément au goût de la Cour, & l'on jugea dignes de mort les Auteurs de la Commiſſion. 1387.

On ſe préparoit à agir, & Treſilien ſe diſpoſoit à mettre tout ſon art en œuvre, pour embarraſſer en des procès criminels ceux de la faction de Gloceſtre, ſans qu'ils puſſent s'appercevoir qu'on leur en voulût plus qu'à d'autres, lorſque l'Evêque de Londres arriva, & apprit au Roi que le Duc avoit déja été averti de tout ce qu'on tramoit à la Cour

contre lui & contre ſes amis. Cette nouvelle ſur-
1387. prit; mais on ſe raſſura, quand l'Evêque expliquant au Roi le ſujet qui l'amenoit, lui dit que le Duc lui avoit juré par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint, qu'il avoit pour lui tous les ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'un Sujet de ſa qualité devoit avoir pour ſon Souverain, qu'il ne confondoit point le Prince avec le Favori, qu'il haïſſoit le Duc d'Irlande, mais qu'il ſeroit toûjours prêt à donner à leur commun Maître des marques d'une fidelité & d'un attachement inviolable. Ce diſcours rendoit le Roi attentif, & l'attention du Prince animoit l'éloquence du Prelat, qui étoit venu en intention d'adoucir les eſprits, & de porter les choſes à la paix; mais le Comte de Suffolk, qui craignoit cette paix comme le coup de ſa ruine, prit la parole & interrompant l'Evêque, remontra au Roi, que le Duc de Gloceſtre étoit l'ennemi le plus à craindre qu'il eût; que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit gouverner, & le tenir en tutelle; qu'il ne s'accommoderoit jamais avec lui, qu'en lui ſacrifiant ſa liberté, ſon autorité, ſes ſerviteurs; qu'une bonne guerre valoit mieux qu'une ſi mauvaiſe paix, & que quoi qu'il en arrivât, un Roi étoit moins malheureux d'avoir des Sujets rebelles, que de les avoir pour maîtres. L'Evêque perdit patience à ces dernieres paroles, & ſon zele pour le Royaume l'emportant ſur le reſpect qu'il devoit avoir pour le Roi, il ſe tourna vers le Comte, & lui dit imperieuſement : *Taiſez-vous : on doit mieux tenir ſa langue, quand on a merité de perdre la tête. Souvenez-vous que vous y avez été condamné par le Parlement, & que vous ne vivez que par la bonté du Roi.* Le Prince & le Miniſtre furent également offenſez de cette liberté. On ordonna au Prelat de ſe retirer, & de ne plus paroître à la Cour. Ainſi les choſes s'étant aigries de part &

d'autre

d'autre plus que jamais, on ne garda plus de mesures, & on laiſſa le procès pour courir aux armes. Le Roi fit des troupes. Le Duc de Gloceſtre ſe retira à Arringey, & y aſſembla ſes amis. L'horreur d'une guerre civile ſuſpendit quelque tems les animoſitez. Le Roi naturellement bon Prince, & la plus ſaine partie de ſon Conſeil propoſerent les premiers la paix. Le Duc l'accepta. L'on convint de s'aſſembler à Weſtminſter. Le Roi s'y rendit, pendant que ceux de ſes Favoris, qui redoutoient le plus les Princes, ſe retirerent au pays de Galles, où le Duc d'Irlande faiſoit ſemblant de ſe préparer à paſſer la mer. L'entrevûë penſa être troublée par un avis que reçut le Duc d'une embuſcade qu'on lui dreſſoit. Le Roi s'en juſtifia: on ſe vit. Les abords furent froids, le Roi parla avec aſſez de hauteur aux Princes, les Princes accuſerent les Favoris, & jetterent leurs gants pour les défier à vuider leur querelle en champ clos. Les Favoris furent moderez, & le Roi promit qu'au premier Parlement il feroit juſtice à tout le monde. Ainſi les eſprits s'adoucirent, & chacun parut ſatisfait. On demanda pardon au Roi, le Roi pardonna, & reçut en grace le Duc de Gloceſtre & ſes amis. On ſe ſepara d'accord, le Roi pour aller au pays de Galles dire à-dieu à ſon Favori, les Princes pour ſe retirer chez eux. Les gens de bien rendoient graces au Ciel de les avoir préſervez des malheurs que traîne après ſoi la guerre civile, lorſque tout d'un coup, tout paroiſſant calme, on vit deux armées en campagne, l'une ſous la banniere du Roi, commandée par le Duc d'Irlande; l'autre ſous le nom des Princes, mais en effet, ſous la conduite du Duc de Gloceſtre, dont le Duc d'York, quoi que l'aîné, ne faiſoit que ſuivre les mouvemens. 1387.

Les Hiſtoriens ne démêlent point la cauſe

d'un changement ſi ſubit. Ils racontent même
1387. ſi differemment & la ſuite & les circonſtances de cette guerre des Favoris, qu'il eſt impoſſible d'en rien dire de bien certain que l'évenement. Walſingham, que les nouveaux ſuivent par prévention contre Richard, eſt indigne de toute croyance ſur tout ce qui regarde ce Prince, comme ſur beaucoup d'autres ſujets. Froiſſard me paroît plus équitable, outre qu'il eſt contemporain, & qu'il a connu cette Cour. Il eſt croyable que le voyage du Roy au pays de Galles rendit ſa bonne foi ſuſpecte au Duc, & que ce fut ce qui empêcha les Princes de ſe ſeparer, & de congedier leurs amis. Dequoi la Cour étant informée, envoya Treſilien à Londres pour épier ce qui s'y paſſoit. Il y alla déguiſé en Marchand, & ſe logea fort près du lieu où ſe tenoient les Aſſemblées; mais malgré ſon déguiſement, un Ecuyer du Duc de Gloceſtre le reconnut, & le défera à ſon Maître, qui ſans aucun égard pour le Roi, dont Treſilien étoit fort aimé, lui fit ſur le champ trancher la tête.

Un coup ſi hardi parut au Monarque un outrage à ne pas ſouffrir, & fit comprendre aux Favoris que le Duc de Gloceſtre étoit réſolu de ne plus garder de meſures avec eux. Auſſi n'en garderent-ils plus avec lui. Le Duc d'Irlande leva des troupes avec l'agrément du Roi, qui lui donna, pour ſuppléer au peu d'uſage qu'il avoit de la guerre, Thomas Molineux Gouverneur de Cheſtre, homme de tête & de credit autant que brave & entreprenant. Leur armée étoit compoſée d'environ quinze mille hommes levez à la hâte, à la tête deſquels le Duc d'Irlande ſe croyant invincible comme un Alexandre, tant il étoit neuf dans le métier, prit hardiment la route de Londres. Les Princes avertis de ſa marche firent la moitié du chemin, & s'allerent preſenter à lui à quel-

quelques lieuës au deſſous d'Oxford. La Tamiſe étoit entre deux; mais il y avoit trente ans que les eaux n'avoient été ſi baſſes qu'elles étoient alors, & la riviere ſe trouva gayable. Le Duc de Gloceſtre ne donna pas la peine au Duc d'Irlande de la paſſer: on le vit bientôt à l'autre rive marchant en ordre de bataille, trompettes ſonnantes, & les enſeignes déployées; ſes Soldats marquant dans leur contenance une fierté & une ardeur de combattre capable d'intimider les plus braves. Il n'en falloit pas tant pour jetter l'effroi dans l'ame de la molle poupée qui conduiſoit l'armée Royale, c'eſt ainſi que l'appelle Froiſſard; la ſeule idée du Duc de Gloceſtre, & de la haine implacable qu'il avoit pour lui, le troubla aux approches de ce Prince. Il ſe crut voir entre ſes mains, & abandonné à ſon reſſentiment. Au lieu de combattre, il penſa à fuir; & il l'auroit fait, ſi deux de ſes amis, auſquels il s'ouvrit du trouble dont il étoit ſaiſi, ne lui euſſent repréſenté qu'il ne riſquoit rien à voir embarquer l'affaire, & que tout étoit perdu pour lui, s'il fuyoit avant le combat; qu'il ne s'en releveroit jamais, & que chacun croiroit avoir droit d'abandonner à ſon mauvais deſtin un homme qui s'abandonnoit lui-même: qu'il étoit maître au reſte de ſe poſter dans un lieu ſûr, & d'où ſans riſque il pourroit obſerver le mouvement de la fortune entre les deux Armées; qu'en cas de malheur, le deſordre d'une déroute cacheroit la honte de ſa fuite, & en aſſureroit le ſuccès, qu'il ſeroit le dernier en peril, & qu'il ne tiendroit-même qu'à lui de le prévenir, en ſe retirant de bonne heure, ſans que beaucoup de gens s'en apperçuſſent. Le Comte de Suffolk & Goulouffre, qui firent cette remontrance au Duc, n'avoient gueres moins peur que lui; mais conſervant plus de raiſon, ils firent tant qu'ils le perſuaderent. Ils le menerent 1388.

même par les rangs pour exhorter les Soldats à
1389. bien faire, quand Molineux les eut rangez en bataille : puis ſe poſtant avec lui ſur une éminence, ils vinrent commencer le combat, ou pour mieux dire la déroute. Car preſque perſonne, hors Molineux, ne tint ferme devant les Princes. Tout plia d'abord, & prit la fuite. Le Duc de Gloceſtre empêcha le carnage, & cria qu'on donnât quartier à ceux qui mettroient les armes bas ; réſolu neanmoins de n'en point faire à ceux des Favoris qui lui tomberoient entre les mains. Le petit Beauchamp & Salbery eurent ce malheur, & y perdirent la vie. Brambre pris au pays de Galles quelque tems après eut le même ſort. Molineux, qui s'étoit retiré le dernier, fut tué à l'entrée de la riviere. Les autres ſe ſauverent avec le Duc d'Irlande. On crut long-tems qu'il avoit peri en paſſant la riviere à la nage, parce qu'on trouva ſur le rivage ſon cheval, ſon caſque & ſes gantelets, habillement qui l'embarraſſoit, & qui n'étoit pas fait pour lui ; mais on apprit depuis que s'étant déguiſé, il étoit paſſé en Ecoſſe, & de-là à Dordrecht en Hollande, d'où le Duc de Baviere l'ayant chaſſé, il s'étoit retranché vers Utrecht, de-là en France, où malgré la protection de Charles VI. les menaces du Seigneur de Coucy, dont il avoit répudié la Fille, lui donnant de l'inquietude, il alla mourir à Louvain peu d'années après qu'il s'y fut retiré. Richard l'aima ſi conſtamment qu'après ſa mort il fit apporter ſon corps avec beaucoup de pompe en Angleterre, aſſiſta lui-même à ſes funerailles, & ayant fait ouvrir ſa biere avant qu'on le mît dans le monument qu'il lui avoit fait faire à Coolne, il le conſidera long-tems, & fit voir par ces témoignages de tendreſſe qui ne trompent point, que tout jeune & tout Roi qu'il étoit, il étoit bon & ſincere ami.

Avant que de pleurer ſa mort, il avoit pleuré ſa diſgrace, & en avoit paru ſi inconſolable, qu'on

qu'on eut toutes les peines du monde à le faire revenir à Londres, où les Princes victorieux l'invitoient, l'assurant qu'il n'y trouveroit que beaucoup de respect pour sa personne, & une grande soumission à ses ordres. Guillaume de Courtenay Archevêque de Cantorbery, fut député pour porter ces paroles. Le Roi refusa d'abord de le voir; mais la perseverance du Prelat à frapper à la porte la lui fit ouvrir. Ses airs insinuans & respectueux frayerent le chemin à son éloquence. Quand on l'eut vû, on l'écouta volontiers: & quand on l'eut entendu, on fut convaincu que ce qu'il disoit étoit vrai. Le Roi concevoit bien qu'il importoit au bien de l'Etat & de ses affaires qu'il allât se montrer dans la Capitale, après ce qui venoit de se passer; qu'il profitât du desir que le Peuple avoit de l'y voir, & de la disposition où étoient les Grands de réparer, par l'obeïssance qu'ils vouloient rendre à sa personne, leur indocilité à porter l'odieux joug de ses Favoris. Le Roi, dis-je, concevoit tout cela, & la maniere vive, dont l'Archevêque le lui représentoit, le touchoit. Mais quand il s'agissoit de conclure, mille souvenirs fâcheux l'aigrissoient tout de nouveau; le sang de ses amis lui demandoit justice, & il croyoit se devoir à lui-même une vangeance exemplaire de tant d'outrages faits à la Majesté Royale. Il fut long-tems dans l'incertitude, tantôt penchant, par les raisons que le Prelat lui apportoit, au retour facile & paisible auquel les Princes l'invitoient, tantôt meditant les moyens de ne retourner que les armes à la main, & en état de punir ceux qui lui avoient fait tant d'injures. Après une longue agitation, son bon naturel, l'état de ses affaires, les raisons de l'Archevêque, les prieres de la Reine, les sollicitations de ses domestiques, lui firent prendre le parti de la moderation, qui étoit le seul bon à prendre dans l'état 1389.

l'état où étoient les choſes. Il ſe mit en chemin &
1390. arriva à Londres, où il fut reçu avec des honneurs & des témoignages d'affection, qui adoucirent beaucoup l'amertume de cœur où il avoit été juſques-là, & ne contribuerent pas peu à effacer de ſon eſprit le ſouvenir des chagrins paſſez.

Le Duc de Gloceſtre ne voyant plus autour du Roi cette troupe de Favoris qui l'avoient éloigné des affaires, crut que la neceſſité l'en rendroit maître, & qu'un jeune Prince accoûtumé à s'en décharger ſur autrui, ſeroit bien aiſe de trouver en lui un homme au deſſus de l'envie capable de gouverner l'Etat. Mais cependant tout jeune qu'étoit le Roi, il n'eut pas la foibleſſe d'élever ſur les ruines de ſes amis celui qui en étoit l'auteur. Pour avoir la paix il lui fit des graces, il lui donna des penſions, des Charges mêmes, & quelquefois certaines negociations à conclure, où il lui marquoit ſon chemin; mais pour le gouvernement de l'Etat, il ne lui en faiſoit de part qu'autant que ſon rang & la bienſeance demandoient qu'il lui en fit. Peu de tems après qu'il fut majeur, ayant convoqué ſon Parlement, il y entra avec grande pompe, & un air de réſolution qui tint tout le monde attentif. S'étant aſſis, il regarda tous ceux qui compoſoient l'Aſſemblée, & commença par leur demander quel âge ils croyoient qu'il avoit. A quoi pluſieurs ayant répondu qu'il avoit vingt-un an paſſez: *Si cela eſt*, repliqua-t-il, *je ſuis en âge de prendre moi-même la direction de mes affaires. Pour être Roi je ne ſuis pas de pire condition que les autres.* Il dit ces mots d'un ton ſi ferme, & qui ſentoit ſi bien le maître, que tout le monde baiſſa la tête, & avoüa qu'il avoit
raiſon. Il ne tarda pas davantage à exercer l'auto-
1391. rité d'un Roi majeur & hors de tutelle. Dès-lors il caſſa pluſieurs Officiers qu'on lui avoit donné malgré lui durant ſa Minorité, & éloigna de ſon Con-

Conſeil nommément le Duc de Gloceſtre. Ce coup de hauteur fut ſuivi d'un autre. Le Duc de Lancaſtre étoit de retour, non Conquerant de la Caſtille, où les chaleurs & les maladies avoient preſque ruiné ſon armée, mais y ayant pourtant aſſez bien fait ſes affaires, par un Traité avantageux qu'il avoit conclu avec Jean en lui donnant en mariage celle de ſes Filles qui avoit droit de lui diſputer la Couronne. Soit pour gagner ce Duc, ſoit pour s'en défaire, Richard lui avoit donné la Guyenne pour en jouïr lui & ſes deſcendans ſans autre condition que du ſimple hommage; mais les Gaſcons s'y étant oppoſez, ſous prétexte que cette alienation mettoit l'Angleterre en danger de perdre ſon droit ſur cette Duché, la donation fut révoquée. Le Duc de Gloceſtre fut celui qui ſe donna le plus de mouvement pour empêcher cette révocation, aimant le Duc de Lancaſtre comme ſon Frere, & le ſouhaitant éloigné comme un obſtacle à ſes deſſeins. Le Roi eut peu d'égard à ſes ſollicitations, & regardant le bien de l'Etat fit agréer à l'intereſſé qu'il retirât une parole dont il n'avoit pas aſſez prévû les ſuites. Quelques Princes Irlandois, de ceux qui n'avoient point encore ſubi le joug de la domination Angloiſe, ruinant par des courſes frequentes les terres qui y étoient ſoumiſes, Richard avoit d'abord réſolu d'y envoyer le Duc de Gloceſtre avec de grandes forces pour leur faire la guerre, & l'avoit déja averti de ſe préparer à cette entrepriſe; mais y ayant plus mûrement penſé, & jugeant vrai-ſemblablement qu'il ne pouvoit ſans imprudence donner le commandement d'une armée à un homme ſuſpect & toûjours mécontent, il changea de deſſein, & voulut entreprendre lui-même cette expedition. Il y eut de grands ſuccès. Quatre de ces Princes ſe ſoumirent à lui, & il auroit achevé la conquête, ſi les deſordres que les Wicleſiſtes

1392.

1393.

fiſtes cauſerent à Londres en ſon abſence n'euſ-
1394. ſent point hâté ſon retour. Il étoit veuf, la Reine étoit morte un peu avant qu'il paſſât la mer: le Duc de Gloceſtre n'omit rien pour lui faire épouſer ſa Fille: toute ſa cabale s'y intereſſa, mais il eut encore le chagrin de voir échaper une ſi belle occaſion de s'approcher du Trône, & d'être à portée de mettre la main au timon. Pour com-
1395. ble de dépit, il vit le Roi réſolu à s'allier en France, & à faire la paix avec cette Couronne. Ce Prince haïſſoit plus les François qu'il ne convient à un homme de cette naiſſance de haïr une Nation ennemie. Les ames nobles ſont au deſſus de ces averſions populaires, & celle qu'on attribuë aux Anglois à notre égard eſt plus du Peuple que des perſonnes de qualité. Le Duc de Gloceſtre portoit ſi loin cette haine, que quelques Hiſtoriens écrivent, qu'il ſe réjouït de leur défaite à la journée de Nicopoli, quoi qu'ils combattiſſent contre les Infidelles. Auſſi mit-il tout en uſage pour
1396. traverſer la paix que Richard traitoit depuis longtems avec eux, & encore plus le mariage qu'il réſolut de contracter avec Iſabelle Fille du Roi Charles. Il y travailla en vain. A la verité la paix parut impratiquable par l'obſtacle invincible qu'y mettoit toûjours la reſtitution de Calais & la Souveraineté de Guyenne; mais au défaut de la paix Richard conclut une trêve de trente ans avec Charles, & vint en France épouſer ſa Fille, qui avoit à peine atteint l'âge d'avoir aſſez l'uſage de raiſon pour conſentir à être Reine.

On ne peut dire lequel des deux outra le plus le Duc de Gloceſtre, ou du mariage, ou de la paix. Quoi qu'en public il fût obligé de diſſimulier, & de prendre part aux fêtes & aux réjouïſſances ſolemnelles qui ſe firent à cette occaſion: quoi que même, à ce que quelques-uns écrivent, il eût reçu de grandes ſommes d'argent,

&

& une promeſſe que ſon Fils ſeroit fait Comte de Worcheſtre, pour adoucir un peu ſon chagrin; il n'en pût être aſſez le maître pour ne le pas faire éclater. Il en parloit à tout moment, & il en parloit toûjours en des termes ſi aigres & ſi outrageux au Roi, que ceux qui l'entendoient jugeoient bien qu'il n'en demeureroit pas aux paroles. 1396.

En effet: des paroles il paſſa bientôt aux cabales, à la ſedition, & aux conjurations ouvertes. Il commença par inſinuer adroitement aux habitans de Londres, que la guerre de France étant finie, ils devoient être exempts des ſubſides qu'on avoit coutume de lever ſur eux; qu'il en falloit demander l'exemption, & qu'on ne pouvoit ſans injuſtice leur refuſer ce ſoulagement. Il pouſſa la choſe ſi loin, que la Ville députa au Roi pour lui demander cette décharge, & qu'il fallut que le Roi uſât de beaucoup de menagement pour la contenter ſans s'appauvrir. Plus les choſes alloient en avant, moins le Duc gardoit de meſures avec lui. Cette premiere intrigue lui ayant mal réüſſi, il en forma une autre encore plus propre à exciter la revolte, & capable d'attirer au Roi la haine de toute la Nation. Le Comte de Saint-Pol étant allé de la part du Roi Charles ſon Maître viſiter les nouveaux mariez, il ſe répandit un bruit que ce Prince, qui avoit épouſé une Sœur uterine du Roi d'Angleterre, étoit allé traiter avec lui de la reddition de Calais. Quelques-uns diſent que le Duc de Gloceſtre fut lui-même auteur de ce bruit & tous conviennent que s'il n'en fut pas l'auteur il en ſut ſi bien profiter pour faire des affaires au Roi, qu'il lui ſuſcita une ſeconde députation non ſeulement de la Capitale, mais de pluſieurs autres Villes du Royaume, pour s'éclaircir avec lui ſur ce point; ſe flatant ſans doute qu'en le fatiguant ainſi par les remontrances importunes

portunes d'un Peuple inquiet & ombrageux, il
1396. impatienteroit le Monarque & l'engageroit à des réponſes qui mutineroient les Sujets.

La moderation de Richard, & les ſermens qu'il fit au Peuple de la fauſſeté du bruit qui couroit, lui firent encore éviter ce piege, & obligerent le Duc de Gloceſtre à prendre des moyens plus prompts & plus aſſurez pour le perdre. Il n'en trouva point de meilleur que de ramaſſer les débris de ſon ancienne faction. Bien des gens s'en étoient retirez, ou pour vivre en repos, ou pour faire leur devoir. La plûpart des Princes du ſang, las des partialitez, étoient contens de la part que le Roi leur donnoit à ſon amitié & à ſes conſeils. Les Comtes de Saliſbury & de Northumberland s'étoient attachez à lui: le grand Maréchal étoit devenu ſon confident. Nonobſtant cela il reſtoit encore aſſez de gens attachez au Duc de Gloceſtre pour faire revivre ſon parti. Le Comte de Derby avoit toûjours d'étroites liaiſons avec lui. Les Comtes d'Arondel & de Warwick lui étoient entierement dévoüez. Le Frere du premier, qui étoit alors Archevêque de Cantorbery étoit toûjours dans ſes interêts, & le Peuple dont il étoit l'idole ne lui pouvoit manquer au beſoin. Ainſi il ſe flata aiſément que les mêmes mains, qui avoient abbatu la puiſſance des Favoris, pourroient renverſer le trône du Prince.

Il commença par chercher quelqu'un qui fût propre à remplir cette place, ou pour mieux dire à l'occuper. Car quelque pretexte qu'il prît du mauvais gouvernement de Richard pour demander un Roi qui gouvernât mieux, il vouloit moins un Roi qui gouvernât, qu'un homme qu'il pût gouverner Dans cette penſée il jetta les yeux ſur Roger Comte de la Marche, Fils d'Edmond de Mortemer & de Philippe Fille unique de Lion-

Lionnet Duc de Clarence, l'aîné après le Prince de Galles, de tous les Fils d'Edoüard III. & par conſequent heritier de la Couronne, comme le Parlement même l'avoit déja declaré, en cas que Richard n'eût point d'enfans. Cette raiſon, & l'humeur du Comte pacifique, timide, né ſans ambition, & autant qu'il paroît avec peu de merite, ne fit pas balancer le Duc à lui propoſer d'avancer le tems, de monter ſur un trône auquel ſa naiſſance & les Loix de l'Etat lui donnoient droit : l'aſſûrant qu'un puiſſant parti étoit formé pour l'y élever. Mais le ſeditieux Duc n'avoit pas prévû que les mêmes raiſons qu'il avoit de faire cette propoſition au Comte, obligeroient le Comte à la rejetter, & qu'un homme timide, & peu empreſſé de regner, ne voudroit pas acheter par un crime, qui l'expoſoit à tant de dangers, un trône dont il étoit heritier. En effet Roger eut horreur des deſſeins pernicieux de ſon Oncle, & quoi qu'il ne le témoignât pas ſur le champ, pour ne lui pas donner des ombrages capables de ſe l'attirer, ſa prompte retraite dans les terres qu'il avoit au pays de Galles, & les froides réponſes aux Lettres qu'il reçut du Duc là-deſſus, ôterent toute eſperance à ce Prince de réüſſir de ce côté-là. Auſſi n'étoit-ce pas le point capital de ſon entrepriſe. Perſuadé qu'il trouveroit aiſément une tête pour porter la Couronne, quand il l'auroit une fois ôtée de deſſus celle de Richard, il ne penſa plus qu'à ſoulever le Peuple & les Grands contre lui. Il ne s'en cachoit preſque plus. Il diſoit hautement que Richard étoit incapable de regner, qu'il falloit l'enfermer, & malgré lui renouveller la guerre contre la France, avec laquelle il avoit fait une ſi nuiſible alliance. Si les bruits qui couroient étoient vrais, comme on en aſſura le Roi, ce que le Duc diſoit tout haut étoit une conjura- 1397

tion

tion ſecrete faite entre lui & le Comte d'Aron-
del, le Comte de Warwik & pluſieurs autres.
1397. Il ne faut pas s'étonner, qu'elle ait été ſupprimée par l'Annaliſte Anglois, & omiſe par ceux qui l'ont ſuivi : pour lui, il a vêcu ſous les Rois qui détrônerent Richard, écrivant ſon Hiſtoire avec un eſprit partial, il a voulu rendre odieuſe la punition que ce Prince fit des coupables. Froiſſard Auteur contemporain, & plus croyable ſur un fait, où il ne paroît pas avoir eu d'interêt à deguiſer la verité, rapporte tout au long cette conſpiration. Les Ducs de Lancaſtre & d'Yorck, à qui le Roi en fit ſes plaintes, le raſſurerent ſur l'humeur bruſque & turbulente de leur Frere, diſant que ſouvent la colere le faiſoit parler autrement qu'il ne penſoit, & que les bruits qui couroient de lui étoient les effets de quelques paroles inconſiderées, que le chagrin lui auroit fait dire, & auſquelles ſon cœur n'avoit point de part.

Par malheur pour le Duc de Gloceſtre tout le monde n'en jugea pas de même. Il y avoit déja quelque tems que le Comte de Saint-Pol, qui avoit épouſé Jeanne Holland ſa Sœur de Mere l'étant venu complimenter de la part du Roi Charles ſon maître, lui avoit repreſenté dans un entretien qu'il avoit eu avec lui là-deſſus, les conſequences d'une tolerance exceſſive à l'égard de ſemblables eſprits, & tranchant net ſur le Duc de Gloceſtre, lui avoit dit que jamais un Prince ne ſe défait trop tôt de tels Sujets ; que la choſe étoit perilleuſe, mais que peril pour peril, un homme ſage doit commencer par éloigner le plus preſſant.

Ces paroles avoient fait impreſſion ; mais Richard naturellement bon, avoit peine à ſe déterminer où il s'agiſſoit de faire mourir un Oncle, & d'exercer une juſtice, qui ne pouvant

être

être accompagnée des formalitez ordinaires devoit paſſer pour cruauté. Il balançoit encore, quand deux choſes lui firent enfin prendre ſon parti. La premiere fut l'éloignement des Ducs de Lancaſtre & d'York, qui s'étoient retirez de la Cour ſous prétexte d'aller chaſſer, mais en effet pour éviter de ſe trouver entre leur Roi & leur Frere, dont ils prévoyoient bien que la haine mutuelle ne tarderoit gueres à éclater, ſans qu'ils y puſſent apporter remede. La ſeconde fut les remontrances que les amis de Richard lui firent ſur l'importance de prévenir au plûtôt les mauvais deſſeins des conjurez. Jean Holland Comte de Huntinghton ſon Frere Uterin qu'il aimoit beaucoup, & depuis long-tems ennemi particulier du Duc de Gloceſtre, le pouſſa vivement là-deſſus, & tous enſemble lui perſuaderent d'aſſurer ſa Couronne au prix de la tête d'un homme, qui ne ſe cachoit preſque plus des cabales, qu'il faiſoit contre lui. 1397.

Le ſort étant jetté, Richard concerte l'execution de l'entrepriſe avec ſon Frere & le grand Maréchal, & ils conviennent tous trois d'aller comme en chaſſant vers Plaskley, Maiſon de campagne du Duc, de trouver un prétexte pour l'en tirer, de lui dreſſer une embuſcade près de la Tamiſe ſur le chemin de Londres, de faire tenir un vaiſſeau à l'anchre préparé pour mettre à la voile, de l'y embarquer, de le faire paſſer ſous bonne & ſûre garde à Calais, où le grand Maréchal qui en étoit Gouverneur, prendroit ſoin de le conduire lui-même.

La choſe fut executée de point en point ſelon ce projet. Le Roi ſortit de Londres avec ces deux Seigneurs, comme pour aller à un rendez-vous de chaſſe. Les gens qu'on avoit choiſis le ſuivirent, il les plaça au lieu marqué, & s'étant rendu en chaſſant aux environs de Plaskley environ

viron les cinq heures, le Comte d'Huntinghton
1397. l'y alla annoncer, & il y arriva un moment après. Le Duc ne se défiant de rien, & ne soupçonnant autre chose dans le dessein du Roi que ce qui y paroissoit, se plaignit agréablement du Comte d'Huntinghton de ce qu'il ne l'avoit pas averti assez tôt de l'honneur qu'il devoit recevoir, & de l'avoir laissé surprendre. Après les premiers complimens, on servit à souper au Roi, qui feignant de vouloir retourner à Londres cette nuit-là même, pria le Duc de faire seller ses chevaux, & de l'accompagner jusques-là pour assister à un Conseil, où il s'agissoit, disoit-il, d'une requête que les habitans de cette Ville lui devoient presenter. Le Roi lui fit cette proposition d'un air si naturel, que le Duc ne soupçonna rien, & qu'après le souper il monta à cheval avec huit seulement de ses domestiques pour accompagner le Roi. Ils marcherent en s'entretenant jusqu'à l'endroit de l'embuscade où Richard piquant son cheval, & s'éloignant à toute bride suivi du Comte d'Huntinghton son Frere, laissa le Duc environné de la troupe du grand Marêchal, qui l'arrêta de la part du Roi, le conduisit par la Tamise au vaisseau qu'on lui avoit préparé, le mena à Calais, & l'y enferma.

Pendant que le grand Marêchal passoit la mer avec son prisonnier, le Roi fit arrêter à Londres les Comtes d'Arondel & de Warwick, avec quelques autres soupçonnez d'être de leur conspiration & fit publier que ces Seigneurs n'avoient point été mis en prison pour des rebellions pardonnées, mais pour de nouvelles cabales dont il rendroit compte au prochain Parlement.

Ce Parlement lui fut si favorable, que sans exiger qu'il rendit compte du nouveau crime de ses prisonniers, on cassa à sa requête l'ancienne

cienne amniſtie, & on condamna à la mort les deux Comtes, dont le premier fut executé, le ſecond, qui trouva des amis aſſez puiſſans auprès du Roi pour faire commuer ſa peine, fut exilé dans l'Iſle de Wight, quelques-uns diſent dans l'Iſle du Man, pour garder priſon perpetuelle. L'Archevêque de Cantorbery fut condamné à ſortir du Royaume. S'il fallut un peu rafiner pour trouver un crime digne de ce châtiment dans un Prelat, qui paroiſſoit avoir d'ailleurs de grandes vertus, la ſuite de ſa vie fit voir, quoi qu'en diſent les Auteurs Anglois, preſque toûjours favorables aux rebelles, qu'on ne s'en défioit pas en vain, & qu'avec cette apparence de grandes vertus, il étoit dans le fond capable d'un grand crime. Toute l'Angleterre étoit attentive à ce qui arriveroit du Duc de Gloceſtre, lors qu'on apprit qu'il étoit mort. On diſoit chez le Roi qu'il étoit mort d'une ſubite apoplexie; mais on ſut bientôt que ce malheureux Prince avoit fini par une mort violente une vie turbulente & inquiete. On n'a pas ſû déterminément quel fut le genre de ſon ſupplice. Quelques-uns diſent qu'on l'étrangla lors qu'il alloit ſe mettre à table, d'autres qu'on l'étouffa ſous des coëttes. Il avoit eu la précaution de ſe confeſſer ce matin-là même au Prêtre qui lui avoit dit la Meſſe, plus veritablement penitent que le Comte d'Arondel n'étoit martyr, comme le voulut faire paſſer la Populace d'Angleterre, qui lui attribua des miracles, ainſi qu'elle avoit fait autrefois au Comte de Montfort ſous Henri III. & au Comte de Lancaſtre ſous Edoüard II. morts pour une cauſe à peu près ſemblable. 1397.

Cet évenement tragique excita des mouvemens extraordinaires dans l'eſprit de tous les Anglois. Outre la compaſſion generale qu'on a de tous les malheureux, particulierement de

1397. ceux de ce rang, lors même qu'ils ont merité leurs malheurs; deux sortes de gens se trouvoient intereſſez à cette mort, le Peuple qui perdoit ſon appui, & un Chef toûjours diſpoſé à favoriſer ſes revoltes. Mais ſur tout les Princes du ſang regardoient ce châtiment comme une injure faite à leur rang, & un exemple de dangereuſe conſequence pour la ſureté de leurs perſonnes. Auſſi n'en eurent-ils pas plûtôt appris la nouvelle, qu'ayant ramaſſé à la hâte ce qu'ils purent de gens affidez, ils vinrent à Londres, où malgré les défenſes du Roi, le Peuple leur ouvrit les portes.

Ce Prince avoit pris des précautions, qui lui laiſſoient aſſez peu de lieu d'apprehender les ſuites de cette émotion. Il avoit une forte garde avec laquelle il ſe retira à Ethlem, l'une de ſes maiſons environ à quatre milles de Londres, où il avoit une armée fidelle de gens levez dans le Comté de Cheſtre, dont le Peuple avoit toûjours eu pour lui un attachement particulier. De plus le Comte de Ruthland qui avoit ſuivi ſon Pere à Londres, étoit toûjours de ſes amis, & il étoit bien perſuadé, qu'il employeroit tous ſes offices à calmer les eſprits. En effet, le Comte qui apparemment ne s'étoit joint aux autres Princes que dans cette vûë, ne manqua pas dès qu'il fut dans Londres à travailler de tout ſon pouvoir à la réünion des eſprits. Il laiſſa paſſer les premiers mouvemens, qui ſont toûjours tumultueux, & dans leſquels on ne ſe propoſoit rien moins, que de demander la tête du grand Maréchal, & celle du Comte de Huntinghton, Frere uterin du Roi. Cette premiere ardeur s'étant rallentie, par la difficulté qu'on prévit à obtenir ce qu'on propoſoit, d'un Roi qui avoit les armes à la main: le Comte de Ruthland commença à parler tantôt aux Princes, tantôt au Peuple, & comme les

les deux Chefs du parti étoient l'un ſon Pere, l'autre ſon Oncle, leur parlant avec liberté, il leur repreſenta qu'après tout le Prince malheureux étoit coupable; que contre la volonté du Roi, il avoit fait tous ſes efforts pour rompre la trêve avec la France; qu'il avoit ſoulevé le Peuple, & conſpiré contre ſon Souverain, qu'au reſte ce n'étoit pas une choſe auſſi aiſée qu'on s'imaginoit, que de donner la loi à un Monarque armé, & qui ſe voyoit ſoutenu de toutes les forces de delà la mer; que le Roi Charles ſon Beau-pere étoit intereſſé à le ſoutenir; qu'ainſi & les Princes & le Peuple, au lieu de ſe vanger de lui, courroient riſque de s'attirer les derniers effets de ſa colere, & d'envelopper l'Etat dans leurs ruines, par les affreuſes ſuites d'une guerre civile. 1397.

Ces remontrances faites à propos, & par une perſonne agreable, furent favorablement écoutées: & comme d'un côté le Duc de Lancaſtre n'avoit point de mauvaiſes intentions contre la perſonne du Roi, & que le Duc d'York étoit naturellement pacifique, ils donnerent les mains à un accommodement, auquel le Roi de ſon côté conſentit d'autant plus volontiers, qu'on ne lui demanda autre choſe, que de prendre les conſeils du Duc de Lancaſtre dans l'adminiſtration des affaires, article qu'on prévoyoit bien qu'il n'obſerveroit qu'autant qu'il lui plairoit, perſonne n'étant en état de l'y contraindre, quand les Princes auroient une fois quitté les armes.

C'eſt ce qui arriva en effet. Jamais Prince ne ſe vit plus maître, que Richard le fut depuis cet accord. Tout plia devant lui, même le Parlement, qui s'étant aſſemblé à Shrewbury au commencement de l'an mil trois cens quatre-vingt-dix-huit, lui paſſa tout ce qu'il voulut, juſqu'à caſſer & annuller les Actes du Par- 1398.

lement de Weſtminſter en l'année mille trois
1398. cens quatre-vingt un durant ſa Minorité, parce qu'ils mettoient à ſon autorité des bornes qu'il n'y vouloit plus ſouffrir. On fit plus : afin de mieux marquer la complaiſance qu'on avoit pour lui, on nomma à ſa requête des Commiſſaires, auſquels le Parlement donna tout ſon pouvoir pour terminer les affaires qui naîtroient durant l'intervalle des prorogations. Le Roi obtint depuis du Pape des Bulles d'excommunication contre ceux qui entreprendroient de donner atteinte aux Actes de ce Parlement, qu'il termina par une amniſtie, & par la diſtribution qu'il fit de quelques titres à ceux de ſes Courtiſans qu'il vouloit ou recompenſer ou gagner. Il fit entre autres cinq nouveaux Ducs : le Comte de Derby Duc d'Hereford, le grand Marêchal Duc de Norfolck, le Comte de Ruthland Duc d'Albemarle, le Comte de Kent Duc de Surrey, le Comte de Huntingthon Duc d'Exceſter, auſquels pour comble de gratification il diſtribua une partie des confiſcations, qui lui étoient venuës par la mort du Duc de Gloceſtre & de ſes complices.

La fortune lui parut ſi favorable, qu'elle lui preſenta occaſion de ſe défaire ſans violence du ſeul de ſes Sujets qui ſembloit lui pouvoir cauſer de l'embarras. Ce dangereux homme étoit le nouveau Duc d'Hereford, que l'Hiſtoire continuë d'appeller de ſon premier nom de Comte de Derby. Ce Prince né avec toutes les bonnes qualitez du Duc de Lancaſtre ſon Pere, en eût eu auſſi la fidelité & l'attachement à ſon Roi, ſi le Duc de Gloceſtre ſon Oncle n'eût point corrompu ſon bon naturel, par les maximes de la liberté publique, & par l'aigreur qu'il lui avoit inſpirée contre le gouvernement preſent. Il s'étoit fait une ſi grande habitude d'en parler & de s'en plaindre, qu'il ne pouvoit plus s'en taire, non

pas

pas même depuis sa reconciliation de Londres, & les graces qu'il avoit reçuës au Parlement de Shrewbury. Le Roi n'avoit pas ignoré les liaisons de ce Prince avec le Duc de Gloceſtre : mais la conſideration qu'il avoit pour le Duc de Lancaſtre ſon Pere, lui avoit fait prendre le parti de diſſimuler ce qu'il en ſavoit, & de gagner par ſes bienfaits un homme qu'il ne vouloit pas perdre. 1398.

Il apprit bientôt qu'il y avoit mal réüſſi, par un entretien, que le Comte eut avec le grand Marêchal touchant la conduite du Prince, & le gouvernement de l'Etat. Il y a peu de vrai-ſemblance à ce qu'ont écrit les flateurs du Comte, pour rendre le Roi odieux, que le ſujet de cette converſation ne fut qu'un avis, que le Comte pria le grand Marêchal, comme confident du Monarque, de lui donner ſur le mauvais choix de ſes Favoris, & le mépris qu'il faiſoit des Princes. En ce tems-là aucun des Princes n'étoit éloigné des affaires, puiſque les Ducs de Lancaſtre & d'Yorck étoient tous deux des Commiſſaires nommez par le dernier Parlement à la ſollicitation du Roi, & que Richard n'avoit gueres alors ni pour Miniſtres ni pour amis, que des gens d'une qualité diſtinguée. Il eſt plus probable, & ainſi le diſent communément les Hiſtoriens, que l'entretien dont il s'agit roula ſur des paroles chagrines, inconſiderément échapées au Comte de Derby contre le Roi, dont la conduite ne lui plaiſoit pas. Quoi qu'il en ſoit, le rapport trop fidelle que le grand Marêchal en fit au Monarque, le picqua vivement contre le Comte, & il ne pût s'empêcher de s'en expliquer d'un ton, qui marquoit ſon reſſentiment. Le Comte nia tout, & comme le Marêchal s'étoit engagé de le lui ſoûtenir, ils en vinrent en preſence du Roi même, à des paroles offenſantes, & ſelon la coû-

tume du tems, des paroles ils passerent au défi,
1398. chacun s'offrant de soûtenir la verité de ce qu'il avançoit, les armes à la main, & dans un combat singulier, que par un abus également contraire à la Religion & au bon sens, les Loix humaines, & les Souverains autorisoient en ces rencontres.

Il parut que le Roi ne fut pas trop fâché d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un Chef de parti, capable de succeder au Duc de Gloceſtre. Le Duc de Lancastre s'en apperçut bien, & quoi que l'honneur ne lui permît pas de s'en expliquer de paroles, il laissoit voir sur son visage un extrême chagrin.

Le Roi neanmoins, quelque consideration qu'il eut pour lui, ne changea point les mesures prises pour tâcher de se défaire du Comte de Derby par la voye du combat: jusqu'à ce qu'il eut trouvé un autre expedient, qui dans le fond convenoit mieux à son humeur naturellement douce & ennemie de la violence. Ce ne fut même que fort tard, que cet expedient lui vint dans l'esprit, ou lui fut suggeré par quelque autre. Les deux Champions étoient entrez en lice, & le Roi avoit pris sa place, environné de ses Courtisans, pour être spectateur du combat: le Comte s'avançoit déja, & le grand Maréchal témoignoit par la fierté de sa contenance, qu'il ne seroit pas long-tems immobile, lors qu'on leur cria, *Arrête.* Alors le Roi ayant appellé quelques-uns de ses confidens tint une espece de Conseil, dont l'issuë fut que pour épargner le sang, le combat seroit changé en exil, perpetuel pour le grand Maréchal, & de dix ans seulement pour le Comte. Ainsi le Roi sut habilement se conserver tout l'avantage qu'il tiroit de ce démêlé, en éloignant un homme incommode, & ménager le Duc de Lancastre,

caſtre, en épargnant à ſon Fils le riſque d'un combat toûjours hazardeux. Le grand Maréchal ſembla ſeul avoir perdu dans ce temperament, qui n'en étoit plus un pour lui par l'inégalité qu'on mettoit entre lui & ſon adverſaire, de laquelle il eſt étonnant que l'Hiſtoire ne rapporte point la cauſe. Il y a apparence que le Roi qui l'aimoit, & qui en avoit reçu des ſervices importans, lui fit entendre qu'étant maître de lui faire grace quand il lui plairoit, des deux exils, le perpetuel ſeroit le plus court. En effet, je trouve dans un Hiſtorien celebre qu'il ſouffroit impatiemment l'abſence de ce Seigneur, & qu'il penſoit à le rappeller dès la premiere année de ſon exil, ſi l'état de ſes affaires l'eût permis, & que la mort du grand Maréchal, qui ſelon la plûpart des Ecrivains mourut à Veniſe cette même année, n'eût point prévenu ſes deſſeins. 1398.

Il parut que la Maiſon de Lancaſtre ſe tint obligée de la conſideration qu'on avoit eu pour elle en cette rencontre, la reconnoiſſance qu'elle en témoigna lui en attira une nouvelle marque. Le Comte ayant choiſi la France du conſentement des deux Rois, pour ſa demeure durant ſon exil, prit congé de Richard d'un air ſi ſoumis, que le Monarque voulant mettre le comble à la grace qu'il lui avoit faite, peut-être auſſi préparer les voyes à celle qu'il avoit deſſein de faire à ſon ennemi, abregea de quatre ans ſon banniſſement.

La triſteſſe publique qu'on vit dans Londres au départ du Comte de Derby, montra combien ſon éloignement affermiſſoit l'autorité Royale. Plus de quarante mille ames ſortirent de la Ville pour le conduire, & faiſoient retentir par tout ces paroles, qui marquoient leur regret: *Ah brave Comte, nous abandonnez-vous? jamais ce pays n'aura de joye, que vous n'y ſoyez de retour.*

1398. En effet : ce Prince ne fut pas hors du Royaume, que tout plia ſous les volontez du Monarque, qui ne ſentit que trop ſa puiſſance. Ceux qui n'ont écrit ſon Hiſtoire que pour cenſurer ſa conduite, déclament contre les exactions qu'il fit ſur certaines Provinces où la faction du Duc de Gloceſtre avoit le plus de partiſans. Ils blâment ces levées comme une imprudence, par laquelle il augmenta le nombre de ſes ennemis, qui n'étoit déja que trop grand. Ce n'eſt pas là en quoi il pecha. Il y avoit de la clemence à ſe contenter de l'argent de ceux à qui il faiſoit grace de la vie, & comme il ne leur voyoit point de Chef, ils lui parurent peu redoutables, & crut ſans choquer la prudence, pouvoir ne les pas trop ménager. La faute qu'il fit, fut de les perdre de vûe, & de s'éloigner dans un tems qu'il les devoit obſerver de plus près, ne faiſant pas reflexion, qu'il n'eſt pas permis à un Roi qui ne regne que par la crainte, de ſe relâcher ſur la défiance.

Il n'en avoit pas manqué juſques-là à l'égard du Comte de Derby ; & bien des gens, qui ne jugent des choſes que par l'évenement, pretendent qu'il l'avoit pouſſée à l'excès. Car le Duc de Lancaſtre étant mort peu après l'exil de ſon Fils, loin de rappeller le Comte, pour mettre ordre aux affaires de ſa Maiſon, & recueillir ſon heritage, le Roi confiſca une partie de ſon bien, & déclara l'Heritier banni du Royaume. Il fit plus : le Comte étoit veuf, quoi qu'il n'eût encore que trente ans. Il étoit aimé à la Cour de France pour ſes manieres douces & polies, de ſorte que le Duc de Berri, Oncle du Roi Charles, & puiſſant dans l'Etat penſoit à lui faire épouſer la Princeſſe Marie ſa Fille, jeune Veuve de deux Maris. L'affaire alloit être concluë, lorſque Richard en fut averti. Comme toute la politique de ce Prin-

Prince alloit à empêcher que le Comte ne retournât en Angleterre, où sa presence rendoit encore redoutables les restes de la faction de Gloceſtre, qui ne pouvoient nuire sans lui, il apprehenda que cette alliance ne l'engageât à le rappeller, & résolut d'y mettre obstacle. Pour cela il envoya en France le Comte de Salisbery, avec ordre de representer au Roi le préjudice que ce mariage apporteroit à ses affaires, & au repos de son Etat, qu'il y alloit même de la sureté de sa personne, que le Comte de Derby étoit un traître, qui avoit eu d'étroites liaisons avec le feu Duc de Gloceſtre, dont la cabale subsistoit encore, & n'attendoit qu'un Chef de parti pour pousser à bout ses mauvais desseins. 1398.

Le Comte de Salisbery s'acquitta si bien de sa commission, que Charles, qui aimoit tendrement la jeune Reine d'Angleterre sa Fille, & avec qui le Roi son Gendre en avoit toûjours bien usé, se résolut de rompre ce mariage. Il le signifia au Duc de Berri, & en avertit le Duc de Bourgogne, qui ayant pris la commission de répondre au Comte de Derby, quand il viendroit demander la Princesse, lui dit que le Roi & les Princes de son sang ne se pouvoient résoudre à donner leur parente en mariage à un traître, ajoûtant pour se disculper de la dureté de cette parole, qu'elle étoit venuë d'Angleterre. Ce fut aussi contre le Roi d'Angleterre que le Comte de Derby tourna tout le chagrin qu'il en conçut. Il attendoit l'occasion de s'en vanger, lors qu'un contre-tems de Richard lui ouvrit un chemin facile à quelque chose de plus qu'à la vangeance.

Les Irlandois s'étoient révoltez, & avoient tué le Comte de la Mark heritier présomptif de la Couronne. Richard en fut si offensé,

qu'il réſolut de marcher en perſonne contre les
1398. rebelles d'Irlande, ne faiſant pas reflexion, que les factieux d'Angleterre, que ſa perſonne tenoit en bride, ne manqueroient pas de profiter de ſon éloignement pour fortifier leur cabale, & pour prendre des meſures contre lui, qu'il pouvoit aiſément prévenir, mais qu'il lui ſeroit difficile de rompre.

C'eſt ainſi qu'il en arriva. Richard employa
1399. tout le Carême de l'année mil trois cens quatre-vingt-dix-neuf, à ſe préparer à cette guerre, & ce fut à cette occaſion qu'il fit ſur les Provinces complices de l'attentat du Duc de Gloceſtre, les exactions dont ſes ennemis lui firent depuis un ſi grand crime. Auſſi-tôt que le Printems fut venu il ſe mit à la tête de ſon armée, qui étoit de trente mille hommes, & ayant nommé le Duc d'Yorck Regent du Royaume en ſon abſence, il marcha vers Briſtol, accompagné du Duc d'Albemarle, du Duc d'Exceſter, & de pluſieurs autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, menant avec lui comme en ôtage Humfroy Fils du Duc de Gloceſtre, & Henri Fils du Comte de Derby, l'un & l'autre encore enfant.

Il attendit quelque tems à Briſtol Henri Percy Duc de Northumberland & ſon Fils, qu'il vouloit mener avec lui, parce qu'il s'en défioit, & qu'il étoit averti qu'ils avoient des liaiſons ſecrettes avec la faction de Gloceſtre. Il les attendit inutilement. Le Comte lui manda qu'il s'étonnoit qu'il s'opiniâtrât à le mener en Irlande plûtôt que tant d'autres, à qui il ne faiſoit pas cette violence; que ſes affaires ne lui permettoient pas ce voyage, & que l'armée Royale étant auſſi nombreuſe qu'elle étoit, il ne croyoit pas y être néceſſaire. Ce refus irrita le Roi, & lui fit porter une ſentence de banniſſement

ment contre les Percy, mais elle ne retarda point son voyage, comme quelques Hiſtoriens l'ont écrit, pour lui dérober, comme il paroît, la gloire de ce qu'il fit en Irlande, & il y a peu de vrai-ſemblance que s'il fût demeuré en Angleterre avec la groſſe Armée qu'il avoit, ſes ennemis y euſſent fait en auſſi peu de tems de ſi grands progrès. 1399.

Il paſſa en Irlande, dompta les Irlandois, & ſans les triſtes nouvelles qu'il reçut d'Angleterre, il auroit impoſé le joug aux plus ſauvages de ces Inſulaires. Ce fut pendant qu'il les pourſuivoit, que la faction de Gloceſtre trompant aiſément les vûës mediocres du Duc d'Yorck, travailla à faire paſſer le Sceptre Anglois en d'autres mains.

L'Hiſtoire ne marque point qui fut proprement le Chef de cette conſpiration. Thomas d'Arondel, Frere de celui que le Roi avoit fait mourir comme complice du Duc de Gloceſtre, en fut le principal inſtrument. Il étoit Archevêque de Cantorbery, & avoit acquis beaucoup de creance parmi le Peuple, par un grand air de probité, dont les Ecrivains Anglois ne trouvent pas qu'il ſe ſoit démenti en contribuant à détrôner ſon Roi par une mauvaiſe politique. Au lieu de l'arrêter, Richard l'avoit banni du Royaume après la mort du Comte ſon Frere; quelques-uns diſent qu'il étoit alors à Cologne, d'autres qu'il étoit encore en Angleterre: quoi qu'il en ſoit, il fut chargé de la part de tous les factieux d'aller propoſer de leur part au Comte de Derby de monter ſur le trône, & la commiſſion ne lui déplut pas.

Il partit lui ſeptiéme, ſous prétexte d'un pelerinage à ſaint Maur des Foſſez, & s'étant déguiſé en Moine, il arriva à Paris ſans être connu. Ses Lettres de croyance le firent connoître au

Comte, qui demeuroit alors à Biſſeſtre, maiſon
1399. de campagne du Duc de Berri, où il eut toute la liberté & tout le loiſir de l'entretenir. Soit conſcience, ſoit timidité, le Comte fut d'abord effrayé de la propoſition du Prelat: il n'avoit pas l'ame naturellement mauvaiſe, & pour commettre un auſſi grand crime que celui qu'on lui propoſoit, il avoit beſoin d'être pouſſé par quelque choſe de plus fort que ſon ambition. De plus, quoi qu'il fût fort brave, les perils qui accompagnent ces ſortes d'entrepriſes ne laiſſerent pas de lui faire craindre l'iſſuë de celle dont il s'agiſſoit, & comme il étoit ſenſible à la gloire, il eut peine à s'embarquer dans une affaire dont il n'y a que le ſuccès toûjours hazardeux & incertain, qui puiſſe épargner quelque choſe de l'éternelle infamie qui la ſuit. On peut penſer que l'Archevêque n'oublia pas ſon éloquence pour réüſſir dans une negociation, où il cherchoit à vanger la mort d'un Frere, & à finir ſon exil. Il repreſenta vivement au Comte le mauvais gouvernement de Richard, la haine qu'on avoit pour lui, l'oppreſſion des Grands & du Peuple, l'injure faite aux Princes du ſang par la mort du Duc de Gloceſtre, par ſon propre exil, par l'injuſte confiſcation de la Duché de Lancaſtre, & l'opiniâtreté qu'on avoit à lui fermer l'entrée de l'Angleterre, qui lui tendoit les bras pour le recevoir, & qui lui ouvroit un chemin ſûr & facile pour monter au trône; que l'affaire étoit concertée d'une maniere à ne pouvoir manquer; que le Monarque étoit abſent; que le Regent ne ſe doutoit de rien; qu'il parût ſeulement, & que bientôt il verroit fondre autour de lui tout ce qu'il y avoit de Capitaines & de Soldats dans le Royaume, qui lui compoſeroient une armée, devant laquelle celle de Richard, à demi ruinée dans un pays où elle avoit beau-

beaucoup ſouffert, n'auroit pas l'audace de ſe montrer.

1399.

Quelque impreſſion que ces raiſons fiſſent ſur le Comte de Derby, quelque piqué qu'il fût, quelque charme qu'eût pour lui la Couronne, il fit voir qu'au moins juſques-là il n'avoit jamais penſé à s'en emparer, puiſque tout ce que lui pût dire l'Archevêque, ne fit autre choſe que de l'ébranler, & qu'il voulut pour ſe déterminer communiquer l'affaire à une eſpece de Conſeil, qu'il s'étoit fait d'un petit nombre de domeſtiques & d'amis, qui avoient ſuivi ſa fortune. Ce Conſeil ne balança pas, & tout d'une voix on y fut d'avis, qu'il profitât d'une occaſion qu'il ne recouvreroit jamais, ſi elle lui échappoit une fois, de relever ſa maiſon opprimée, & de monter ſur un trône, où les vœux des Peuples qui l'y appelloient, ne faiſoient qu'anticiper de quelque tems les pretentions qu'il y avoit.

Le Comte n'avoit pas aſſez de vertu, pour reſiſter à tant de mauvais conſeils, & à de ſi douces eſperances. Il ſe détermina enfin, & ayant pris de juſtes meſures pour l'execution de ſon deſſein, dont une des plus ſages fut de le cacher à la Cour de France, ſous prétexte d'aller rendre une viſite au Duc de Bretagne ſon ami, de l'aſſiſtance duquel il avoit beſoin, il prit congé du Roi, & alla trouver le Duc. Il en fut ſi favorablement reçu, qu'il crut pouvoir avec ſûreté lui faire confidence d'une partie de ſon ſecret, & lui demander du ſecours pour rentrer dans ſes biens paternels, ne s'étant ouvert de rien plus. En effet, le Duc lui donna des vaiſſeaux, & des hommes mêmes ſous la conduite de Pierre de Craon, mais en petit nombre; l'un & l'autre jugeant bien, que le ſuccès de l'entrepriſe ne dépendoit pas du plus ou du moins d'hommes qu'on pourroit mener du dehors, mais de ce qu'on en trouveroit au dedans.

1399. Ce fut sur le commencement de Juin, que le Comte de Derby, qui prit alors le nom de Duc de Lancastre, partit de Vannes avec trois navires, & qu'après deux jours de trajet, ayant un peu rôdé les Côtes, pour découvrir si on ne se préparoit point à s'opposer à son débarquement, il prit paisiblement terre à Plymouth. L'Archevêque son Guide fidelle ne perdit point de tems, & dépêchant à Londres, avertit les Chefs du parti, que le Duc les alloit trouver. Les mesures étoient si bien prises, & la Faction en étoit si sûre, qu'à peine se donna-t-on la contrainte de garder quelques heures le secret jusqu'à ce qu'on eût fait une Assemblée chez le Maire, à qui l'Archevêque avoit adressé son paquet. Il s'y trouva tant de monde, & les esprits parurent dans un si grand mouvement, qu'en un moment toute la Ville fut remplie de cette nouvelle. La joye qu'elle causa fut extrême. On cria par tout *vive Lancastre.* Le Maire monta à cheval à la tête de cinq cens chevaux pour aller au devant du Duc, & cette troupe fut suivie de tant d'autres, qui de moment en moment sortoient de la Ville pour aller sur le même chemin, que le Prince se trouva insensiblement à la tête d'une petite armée avant que d'arriver à Londres. Quand il fut plus près de la Ville, tout le Peuple sortit en foule dans l'impatience de le voir. Et d'aussi loin qu'on le vit, on recommença les acclamations & les cris de joye, qu'il fit redoubler par sa bonne mine, par l'air affable dont il les saluoit en passant, & par les esperances qu'il leur donnoit d'un gouvernement plus à leur gré.

Comme toutes choses étoient concertées, on ne perdit point de tems en déliberations; & le Duc voulant profiter du mouvement où étoient les esprits, se prépara à se mettre en marche, pour s'as-

s'assurer du reste du Royaume, & combattre Richard, s'il osoit paroître.

1399.

Ce qui étoit arrivé au Regent, étoit un grand préjugé de ce qui devoit arriver au Roi. Le Duc d'Yorck avoit ouï quelque bruit de l'entreprise des rebelles, & voyant que Londres étoit à leur devotion, il en étoit sorti par l'avis de son Conseil, & avoit convoqué les milices à Saint-Alban, où il s'étoit retiré. Il avoit été mal obeï. Le Duc de Lancastre, selon la coûtume des Usurpateurs, avoit fait courir un Manifeste, par lequel couvrant son attentat d'un prétexte de necessité, il déclaroit qu'il ne prenoit les armes que pour se mettre en possession de l'heritage paternel, dont on l'avoit injustement privé, & cette protestation servit d'excuse aux Milices, pour ne point obeïr au Regent. Ainsi ce Prince abandonné avoit été contraint de se retirer dans la Principauté de Galles, où il esperoit trouver le Roi, qu'il ne doutoit pas devoir revenir d'Irlande, avec une armée capable au moins de disputer le terrain au Duc.

Cette retraite du Regent, & ce refus de la Soldatesque de servir contre le Duc de Lancastre, fit connoître à ce dernier ce qu'il pouvoit, & lui donna la confiance de tout oser. De plus Londres retentissoit des cris du Peuple, qui l'exhortoient à déposer Richard de Bourdeaux, c'est le nom qu'ils donnoient au Roi, du lieu de la Ville où il étoit né. On ne parloit dans toutes les compagnies, que de l'esperance de voir bientôt renouveller en Richard second, l'exemple d'Edoüard second, son bisayeul, dont il avoit si mal profité. Chacun se montroit prêt à suivre celui, qu'on disoit envoyé du Ciel, pour arracher le Sceptre Anglois d'entre les mains d'un Prince imprudent & incapable de gouverner.

Des dispositions si favorables persuaderent aisé-

aiſément au Duc, qu'il n'avoit pas beſoin d'attendre la levée d'une Armée reguliere, pour marcher au devant du Roi, ne doutant pas que dès qu'on le verroit à cheval, il n'eût autant de Soldats qu'il trouveroit d'hommes capables de porter les armes dans tous les lieux où il paſſeroit. Il ne fut pas trompé. A peine étoit-il hors de Londres, qu'il ſe trouva à la tête d'une armée de ſoixante mille combattans, avec laquelle il marcha droit, où il crut rencontrer Richard.

1399.

Ce Prince étoit repaſſé d'Irlande, où il avoit reçu ces nouvelles, dans la Principauté de Galles. Les Hiſtoriens contemporains ne diſent point de quel côté; les nouveaux le devinent; les uns & les autres parlent ſi diverſement des meſures, que l'infortuné Monarque avoit priſes pour reſiſter à l'Uſurpateur, qu'on n'en peut rien dire de ſûr. Ce qui eſt de vrai, c'eſt qu'elles lui manquerent toutes par la deſertion de ſes Sujets, même de la plûpart de ceux qui juſques-là avoient paru lui être attachez. A meſure que le Duc approchoit, il paroiſſoit quelque nouveau transfuge qui le venoit trouver. Le Duc d'York même ſelon ſon genie, & ne croyant pas être obligé de pouſſer ſa fidelité juſqu'à troubler plus long-temps ſon repos, qu'il aimoit par deſſus toutes choſes, s'accommoda avec le vainqueur. Quelques-uns diſent que Richard voyant cette deſertion generale, congedia la meilleure partie de ſa Maiſon, leur faiſant dire par Thomas Percy Duc de Worcheſtre ſon Senêchal, qu'ils ſe reſervaſſent à une meilleure fortune. D'autres écrivent que ce Seigneur qui étoit Frere du Comte de Northumberland, étant entré dans les ſentimens de ſa Famille, rompit publiquement le bâton, qui étoit la marque de ſa Charge, & alla trouver l'Uſurpateur, auprès duquel

quel le Comte ſon Frere s'étoit rendu tout des premiers. Quoi qu'il en ſoit : le malheureux Roi ſe voyant ainſi abandonné, s'abandonna auſſi lui-même. Sa diſgrace l'abbattit-tellement, que ni ce noble deſeſpoir, qui eſt la derniere reſſource des grands courages, ni cette eſperance heroïque, qui tente tout avant que de rien deſeſperer, ne trouva place dans ſon cœur. Il ne ſut ni perir en Roi, ni ſe conſerver en homme ſage, pour remonter ſur le trône dans un meilleur temps. Il pouvoit repaſſer en Irlande, delà ſe retirer en France, où le Roi Charles ſon Beau-Pere, qui l'aimoit veritablement, & qui étoit même intereſſé, à cauſe de ſa Fille, à le maintenir, lui eût ouvert un azyle honnête, en attendant qu'il le pût rétablir, ou par une negotiation, ou par les armes. Au lieu de prendre ce parti, il prit celui de s'aller renfermer avec un aſſez petit nombre de Soldats dans le Château de Flint, proche Cheſter, où on lui dit qu'il pourroit tenir juſqu'à ce que le Duc d'Exceſter ſon Frere, & quelques autres de ſes amis diſperſez lui amenaſſent du ſecours. 1399.

Pendant ce temps-là le Duc approchoit. Il avoit déja pris Briſtol, où il avoit fait trancher la tête au grand Treſorier de Richard, & à quelques autres de ſes Miniſtres, qui s'y étoient refugiez. Enſuite dequoi, ayant appris que le Prince fugitif étoit à Flint, il marcha de ce côté-là avec toute ſon armée. Il n'en étoit plus qu'à deux lieuës, lorſque faiſant reflexion que l'eſprit des Anglois étant envenimé au point qu'il étoit contre le Roi, il lui ſeroit difficile de le garantir de leur fureur à leur arrivée, s'il n'avoit pris quelques devants ; & ce Prince ne voulant pas ſouiller ſa reputation d'un crime auſſi affreux que celui là, il fit faire halte à ſon armée, & déclara que ſon deſſein étoit de la préceder de quelques

1399. quelques momens, pour engager le Roi à ſortir volontairement de ſa Fortereſſe, & à n'attendre pas qu'on l'y forçât. Il ajoûta qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de garder ces meſures de moderation en cette rencontre, & qu'il y étoit reſolu. Ce ménagement ne fut pas deſapprouvé de ceux à qui le Duc le propoſa, mais il leur donna de la défiance, & ils ne pûrent s'empêcher de lui dire avec plus de liberté que ne ſembloit permettre leur aveugle dévouëment, qu'il y auroit du danger pour lui à rien relâcher en faveur du Roi, des deſſeins que l'on avoit pris pour ſon empriſonnement & pour ſa dépoſition, qu'il falloit le mener à Londres, & le renfermer dans la Tour; que l'armée l'entendoit ainſi, & qu'elle ne ſouffriroit jamais qu'on lui donnât le change là-deſſus.

Ces remontrances étoient ſi conformes aux intentions du Duc de Lancaſtre, qu'il n'eut pas de peine à promettre d'y avoir une entiere déference. Ainſi ayant raſſuré les eſprits, & ordonné que l'armée continuât ſa marche ordinaire, il prit deux cens chevaux avec lui, & ſe rendit aux portes de Flint. Il les trouva fermées, mais ſon nom, qui portoit la terreur par tout, les lui eut bien-tôt fait ouvrir, avec une condition neanmoins qu'il accepta imprudemment, & qui lui devoit être funeſte, ſi le Roi eût été auſſi capable d'une reſolution hardie, qu'il l'avoit été d'une précaution ſage. Car il fut arrêté entr'eux que le Duc entreroit lui douziéme. Que n'avoit-il point à craindre d'un homme, qui étant ſur le point de tout perdre, ne voyoit de ſalut qu'à ne rien ménager.

Le même principe qui l'avoit rendu téméraire, le rendit fier. Etant entré où étoit le Roi, qui ſortoit de la Chapelle après avoir ouï la Meſſe, ſans autre préparation de diſcours, il lui demanda

da s'il étoit à jeun, & lui conseilla de manger, parce qu'il falloit incessamment partir pour Londres où on l'alloit mener. Le Roi fut saisi à cette parole, & sa frayeur redoubla beaucoup, quand après quelque tems d'entretien il vit paroître l'armée du Duc, qui couvroit toute la campagne. Le Roi demanda ce que c'étoit, à quoi le Duc ayant répondu que c'étoient des troupes, la plûpart composées d'habitans de Londres, qui le cherchoient pour l'emmener, & le renfermer dans la Tour: *Ignorez-vous*, repliqua le Roi, *la haine qu'ils ont contre moi? si je me mets entre leurs mains, qui me garantira de leur fureur? hé quoi, ne savez-vous point de moyen de me retirer de ce danger?* Le Duc, qui n'étoit pas fâché d'avoir le Roi en sa disposition par plus d'un titre, repartit qu'il ne savoit qu'une voye de le mettre à couvert des insultes de ce Peuple si irrité, qui étoit, qu'il se rendît à lui, & qu'il se fit son prisonnier; que par là acquerant sur sa personne un droit que les Loix de la guerre avoient toûjours rendu inviolable, il seroit maître d'empêcher qu'on entreprît rien sur sa vie. 1399.

L'amour de la vie étoit devenuë la seule passion du foible Monarque, & ce qui est un exemple memorable de la bizarrerie de l'esprit humain, ce Prince, qui plus d'une fois l'avoit exposée pour peu de chose lors qu'elle étoit heureuse, sacrifia tout pour la conserver lors qu'elle devint miserable. Ainsi fermant les yeux à sa gloire, & oubliant qu'étant né Roi, il ne pouvoit sans avoüer qu'il étoit indigne de l'être, renoncer à sa liberté, il prit les fers qu'on lui presentoit, & trouva en effet sous la protection du Duc la triste & honteuse sureté qu'il avoit si cherement achetée.

Lors qu'ils alloient monter à cheval, pour pren-

prendre enſemble le chemin de Londres, une
1399. choſe extraordinaire attira les yeux & l'attention de tout le monde. Le Roi avoit un beau levrier, l'Hiſtoire n'a pas dédaigné d'en conſerver le nom pour la rareté du fait; il s'appelloit Math, & étoit de ces chiens qui ne connoiſſent & ne careſſent que leur Maître. Cet animal, qui avoit coûtume de chercher le Roi parmi cent autres, de le démêler, de s'attacher à lui, n'eut pas plûtôt apperçu le Duc, qu'il vint droit à lui, & lui fit tant de careſſes, que ce Prince en fut étonné, & demanda ce que cela ſignifioit. *C'eſt un augure auſſi heureux pour vous, qu'il m'eſt funeſte*, repondit le Roi: *Ce chien vous careſſe comme Roi d'Angleterre, & m'abandonne comme un Roi dépoſé.* Le pronoſtique plût au Duc. Il careſſa le lévrier, qui oubliant en cette occaſion la fidelité naturelle aux chiens pour prendre l'ingratitude des hommes, abandonna un Maître malheureux, pour ſuivre un homme, qu'il voyoit favoriſé de la fortune.

Après que cette petite avanture eut ceſſé d'occuper les Princes, ils monterent tous deux à cheval, & marcherent à la tête de l'armée, le Roi ayant autour de lui ſes Officiers & les marques de ſa dignité, de même que s'il eût été libre. Après quelques journées de marche, durant laquelle le Duc évita le paſſage des grandes Villes, ils arriverent à la vûë de Londres, où à la priere du Roi, qui vouloit éviter la honte, & peut-être encore plus le danger de ſe montrer en cet état à un Peuple inſolent & brutal, ils n'entrerent que ſur le ſoir, & prirent un chemin dérobé, qui les mena droit à la Tour, où après avoir laiſſé le Roi captif, l'Uſurpateur alla au Palais recevoir de ſes complices les conjouïſſances de ſon crime.

Les choſes étoient ſi bien diſpoſées pour conduire

duire cette tragedie à ſon dénoüement, qu'on ne douta point que bientôt on n'en dût voir la cataſtrophe. Le Duc de Lancaſtre avoit convoqué le Parlement au nom de Richard, Richard même s'ennuyoit d'être Roi, par l'envie qu'il avoit de vivre, & ſe hâtoit de quitter la Couronne, parce qu'elle mettoit ſa tête en peril. Quelques-uns diſent, que quelque tems avant que d'arriver à Londres, il avoit réſolu de prendre le parti de l'abdication. En quelque lieu qu'il l'eût réſoluë, ce fut dans la Tour qu'il la fit, où ayant vû mener au ſupplice quatre de ſes principaux Officiers, l'image de la mort augmenta encore ſon attachement à la vie. Dans cette ſituation d'eſprit, il fit prier le Duc de le venir voir, & lui déclara le deſſein qu'il avoit de quitter le trône, & de lui épargner le blâme de l'avoir uſurpé ſur lui. 1399.

On peut juger de la joye du Duc à cette déclaration ſi favorable à ſon ambition & à ſes deſſeins. Il commença par en loüer le Roi, comme d'un parti Sagement pris, & l'unique qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture du temps. Il lui dit, que décrié & haï au point qu'il l'étoit, pour des fautes, qui ne recevoient point d'excuſes, & qu'il lui marqua en détail, il ne devoit pas eſperer que la Nation ſouffrît jamais qu'il reprît le gouvernement de l'Etat; qu'on le loüeroit d'avoir fait de bonne grace ce qu'un Peuple outré lui auroit fait faire de force; qu'il l'appaiſeroit par ce moyen, & qu'il le détourneroit d'attenter ſur ſa tête, en abandonnant ſa Couronne. Il ajoûta, qu'auſſi bien il ne ſe ſeroit pû défendre de monter ſur un trône, où les vœux de toute l'Angleterre l'avoient appellé, & auquel même le bruit public vouloit qu'il eût plus de droit que lui, ayant ouï dire à bien des gens, qu'il n'étoit point Fils du Prince de Galles, mais d'un Chanoine de Bourdeaux, & qu'en effet ſes actions n'avoient

voient pas assez répondu au sang illustre d'un si
1399. grand homme. Le Duc adoucit ce reproche par des assurances de services, qui lui attirerent des remerciemens; tant le Roi étoit devenu insensible à toute autre chose qu'au soin de conserver sa vie.

Quoique cete foiblesse fût au Duc une assurance suffisante du bon succès de cette affaire, il ne laissa pas d'en presser la conclusion, pour se précautionner contre le repentir. Le Parlement n'étoit convoqué que pour la fin du mois de Septembre; mais tous les jours il arrivoit des Princes, des Seigneurs & d'autres personnes considerables dans l'Etat, ou Députez pour cette Assemblée, ou attirez par la curiosité de voir ce qui s'y passeroit. Dès qu'ils furent en assez grand nombre, le Duc leur dit la proposition que le Roi captif lui avoit faite, & leur demanda leur sentiment sur ce qu'il avoit à y répondre. Il n'y eut pas sur cela deux avis. Le Duc d'Yorck ayant montré combien il importoit au Duc de Lancastre de s'acquerir sur la Couronne ce droit qui chez les Etrangers seroit assurément le plus plausible, il fut suivi tout d'une voix. On jugea même, que sans attendre que le Parlement fût complet, il falloit engager l'affaire par l'abdication du Monarque, laquelle on feroit à loisir dans la suite accepter par le Parlement.

Le resultat de cette Assemblée ayant été porté au Roi, on convint avec lui du jour de cette triste ceremonie : car on voulut pour rendre la chose plus authentique, qu'elle fût solemnelle. Au jour marqué on s'assembla dans une salle de la Tour, où tout le monde s'étant placé, le Roi parut la Couronne en tête revêtu du Manteau Royal, & tenant le Sceptre en sa main, & après avoir dit quelques mots rap-

rapportez differemment par les Hiſtoriens, & aſſez peu dignes de l'être, il mit ſon Sceptre & ſa Couronne entre les mains du Duc de Lancaſtre, diſant qu'il y renonçoit en ſa faveur. Le Duc les ayant pris les donna, comme en dépôt, au Primat du Royaume. En ſuite de quoi l'acte d'abdication, qui avoit été dreſſé par des Notaires, ayant été ſigné par les témoins, chacun ſe retira chez ſoi, en attendant l'ouverture du Parlement, où l'affaire ſe devoit conſommer. 1399.

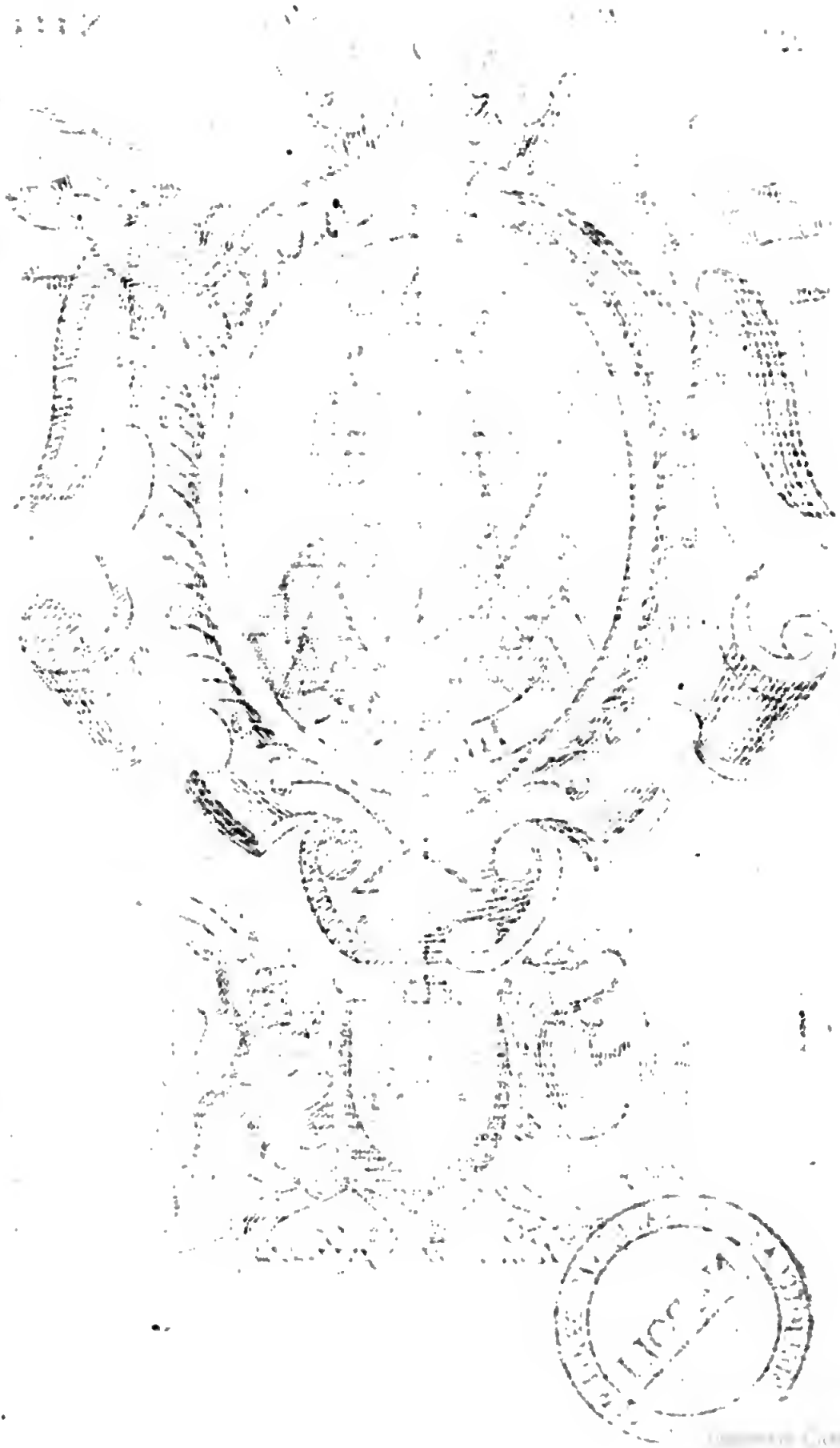
Ce fut le jour de Saint Michel, que commencerent les ſeances de cette celebre Aſſemblée. La premiere choſe qu'on y fit, fut de preſenter l'acte d'abdication qui fut juridiquement acceptée, enſuite dequoi ſous prétexte de donner un nouveau droit au Duc de Lancaſtre de prendre poſſeſſion du Royaume, le Parlement ſe confirma dans la poſſeſſion du droit qu'il s'attribuë ſur la perſonne des Rois. Car non content de ratifier la démiſſion volontaire de Richard, il y ajoûta la dépoſition. Son procès lui fut fait dans les formes, partie ſur ſa démiſſion même, par laquelle ils diſoient qu'il ſe confeſſoit incapable de gouverner: partie ſur les crimes dont on l'accuſoit, compris en trente-trois articles, qui ſe peuvent reduire à la mort du Duc de Gloceſtre & de ſes partiſans, à l'exil du Duc de Lancaſtre & de l'Archevêque de Cantorbery, à l'affectation de la puiſſance arbitraire, à la diſſipation des finances, à des parjures, à des manquemens de parole & de bonne foi. Surquoi on lui prononça ſon arrêt par lequel il fut déclaré incapable de gouverner le Royaume, & dépoſé de la Royauté. On crut lui faire grace de lui laiſſer la vie; mais on le priva de la liberté, par les ordres 29. de Sept.

qui

qui furent donnez de le tenir en prison per-
1399. petuelle, d'éloigner de lui tous ses amis, & de ne lui laisser de commerce qu'avec ceux qu'on choisit pour le garder.

La déposition de Richard II. fut suivie de l'installation du Duc de Lancastre sous le nom d'Henri IV. L'Archevêque de Cantorbery y fit un Discours qui nous est resté, où prenant pour texte ces paroles dites à Samuël, quand Saül fut choisi pour Roi d'Israël, *Un homme gouvernera mon Peuple*, il montra avec éloquence la difference du gouvernement d'un esprit foible, imprudent, leger, suivant son caprice & ses passions, comme il supposoit qu'avoit fait Richard, & d'un homme courageux, sage, constant; & suivant en tout la Raison, tel qu'il disoit que seroit Henri. Le Couronnement, qui fut fait
13. le treiziéme d'Octobre fête de saint Edouard eût
d'Oct. terminé cette grande affaire & achevé la révolution, si Richard en perdant sa Couronne, avoit perdu tous ses amis. Ils avancerent sa mort, pour l'avoir voulu délivrer. Edoüard Duc d'Albemarle Fils aîné du vieux Duc d'Yorck, les deux Holland Freres de Richard, Montaigu Comte de Salisbery, & Spenser Comte de Glocestre furent les Chefs de cette conspiration. Leurs mesures étoient bien prises. Ils avoient invité le nouveau Roi à être Juge d'un Tournoi qui se devoit faire à Oxford, où ils devoient être les plus forts, & le massacrer lui & ses Enfans. Le Roi étoit alors à Windsor, & se disposoit à partir, lorsque par l'avanture du monde à laquelle on se seroit le moins attendu, il fut averti du complot. Le Duc d'Albemarle fut celui qui contre ses intentions trahit les autres. Allant à Oxford avec le Duc d'Yorck son Pere, ils s'arrêterent à dîner dans une Maison de campagne, que

ce



Iom. II. pag. 122

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ce Prince avoit ſur le chemin. Comme ils dînoient, la curioſité ayant porté le Pere à voir un papier qui ſortoit de la poche du Fils, il l'en tira, & vit le nom & le ſerment des conjurez. Le Vieillard, qui aimoit ſon repos, fut ſi tranſporté de colere contre ſon Fils, qui l'alloit troubler, qu'après lui avoir fait mille reproches, il proteſta qu'il alloit ſur le champ porter le papier au Roi, & fit en effet ſeller ſes chevaux. Le jeune Prince n'eut pas le tems de raiſonner beaucoup ſur le parti qu'il avoit à prendre. Celui qu'il prit fut de ſortir le plus vîte qu'il pût de la Maiſon de ſon Pere, de le prévenir par ſa diligence, & d'aller meriter ſa grace par la confeſſion de ſon crime. En effet, il arriva à Windſor quelques heures avant le Duc d'Yorck, & avant même que d'être accuſé il avoit obtenu ſon pardon. 1400.

Les Conjurez l'attendirent long-tems, mais lors qu'ils virent qu'il ne venoit point, & que perſonne ne paroiſſoit de la part du Roi, jugeant bien qu'ils étoient découverts, ils réſolurent de tenter par la force ce qu'ils n'avoient pû executer par ſurpriſe. Ayant pris cette réſolution, ils ſe mirent en marche pour aller à Windſor; mais ils apprirent que le Roi s'étoit déja retiré à Londres, & peu après ils le virent paroître à la tête de vingt mille hommes pour aller au devant d'eux. Ils ne trouverent pas aſſez de réſolution dans leurs troupes pour attendre ſa venue; mais pour fortifier leur parti, en s'éloignant de la Capitale, ils prirent un Prêtre nommé Magdelain, autrefois Chapelain de Richard, & qui lui reſſembloit beaucoup, & le faiſant paſſer pour lui, ſemerent le bruit que le Prince s'étoit

échapé de prison, & alloit remonter sur le
1400. trône. Cet artifice ne réüssit pas. Ils ne persuaderent à personne que la fortune de Richard fût changée, ni leur parti bien sûr à suivre. Un Scherif de Chicestre en osa bien attaquer les principaux Chefs, logez dans une hôtellerie de la même Ville, pendant que leurs troupes campoient à l'entour. C'étoit le Comte de Salisbery & le Duc de Surrey l'un des Holland, que la Bourgeoisie animée & conduite par ce Magistrat, assaillit la nuit dans leur logis, & les blessa. Le Magistrat leur avança la mort en leur faisant trancher la tête sur le champ. Il n'eut pas même la peine de faire fermer les portes de la Ville, pour empêcher que leurs amis qui étoient au camp avec l'armée, n'accourussent à leur secours. Le feu qu'un Aumônier du Duc de Surrey avoit mis à quelques maisons, pour occuper les Bourgeois à l'éteindre, & donner par là à son Maître le loisir de s'échaper, jetta dans les troupes mal aguerries une si violente terreur, qu'elles prirent la fuite & se dissiperent. Les Ducs d'Exceſtre & de Gloceſtre qui étoient restez dans le camp ne les ayant pû rassurer, se retirerent chacun de leur côté; mais ayant été pris quelque tems après errans & cherchans à sortir d'Angleterre, ils furent condamnez à perdre la tête, Magdelain eut le même sort, vingt-neuf tant Barons que Chevaliers ayant été conduits à Oxford, où se trouvoit alors le Roi, subirent le même châtiment, & ce Prince fut si severe à punir ceux qui avoient trempé dans cette premiere conjuration, qu'on ne voyoit sur tous les chemins que des têtes & des corps exposez: spectacle qui faisant craindre

le

le crime, étoit mal propre à faire aimer celui qui en prenoit une ſi ſanglante vangeance. La mort de Richard transferé de la Tour de Londres à Pontfred, combla l'horreur de ces triſtes executions. Quelque bruit qu'on ſemât dans le monde qu'il s'étoit lui-même fait mourir de faim, on pût bien cacher le genre de ſa mort, qu'on n'a jamais en effet bien ſû; mais on ne pût cacher la main qui avoit fait ce dernier coup, & on ne douta point que celui qui avoit ſacrifié la liberté de ce Prince à ſon ambition, n'en eût ſacrifié la vie à ſa ſûreté. On prit autant de ſoin de ne laiſſer aucun lieu de douter de cette mort, qu'on en tint la maniere ſecrete. Pour cela Henri ordonna qu'on amenât le corps à Londres, avant que de le tranſporter à Langley où il devoit être enterré, & qu'on l'expoſât en public. Plus de vingt mille perſonnes le virent, & la jeune Reine ſa Femme, qu'on tenoit enfermée dans un Château, où elle n'avoit de connoiſſance de ce qui ſe paſſoit que par ſes conjectures, fut la ſeule qui ignora long-tems la fin tragique de ſon Epoux. 1400.

Henri croyoit que la mort de Richard le rendroit Roi ſans conteſtation; mais il vit bien-tôt qu'il s'étoit trompé. Ce Prince eut le malheur que ſans être ſanguinaire, perſonne ne verſa jamais gueres plus de ſang pour regner que lui. Les huit premieres années de ſon regne furent preſque toutes employées à diſſiper des conjurations, & à punir des conjurez. Jamais Prince n'eut plus de peine à affermir un trône uſurpé. Malgré les précautions qu'il avoit priſes pour rendre évidente à toute l'Angleterre la mort de ſon Prédeceſſeur, tous les jours on le faiſoit revivre en divers en-

droits du Royaume, on faiſoit une Hiſtoire
1401. de ſon évaſion, & ces bruits étoient preſque toûjours des avantcoureurs d'une Faction nouvelle. Non ſeulement des gens d'épée, mais des Prelats, des Prêtres, des Moines conſpiroient à l'envi contre lui. Il ne pardonna preſqu'à perſonne, croyant qu'un Uſurpateur, qui n'eſt jamais en ſureté que par la crainte qu'il inſpire, ne peut pas exercer ſans danger la clemence, qui ſied ſi bien à un Roi legitime, que ſon ſeul caractere défend.

Outre ces conſpirations ſecretes, qui n'étoient que de peu de gens, & n'éclatoient que par intervalles, il en eut long-tems ſur les bras deux publiques & preſque continuelles, qui lui firent une guerre ouverte, & d'autant plus à craindre pour lui, que chacune étoit ſoûtenuë par de grands ſecours étrangers. La premiere ſe forma au pays de Galles, où ces Peuples qui aimoient Richard, refuſant de reconnoître Henri, élûrent pour Chef un nommé Owin de Glandor, bon Capitaine & déterminé Soldat, qui pour ſon premier coup d'eſſai étant entré dans le Comté d'Hereford, défit & prit priſonnier le jeune Edmond de Mortemer Comte de la Marche. Ce Prince avoit des droits inconteſtables ſur la Couronne d'Angleterre, par le mariage du vieil Edmond de Mortemer avec Philippe Fille unique de Lionnet Duc de Clarence qui étoit Fils d'Edoüard III. C'eſt cet Edmond de Mortemer que Richard dans le Parlement tenu à Weſtminſter quelques années auparavant avoit déclaré ſon Succeſſeur legitime, au cas qu'il n'eût point d'enfans. Sa Fille nommée Elizabeth fut mariée à Henri Percy Comte de Northumberland, & ſon Fils

Fils nommé Roger, fut Pere de ce jeune Edmond dont nous parlons, qui par politique avoit forcé son humeur pacifique à se charger de tenir tête aux Gallois, sans même qu'on l'en eût prié. Glandor fier de ce succès conçut de grandes esperances de son entrepriſe, & pour les rendre plus ſolides, il chercha à s'allier à la France. On ne peut être plus animé qu'on l'étoit alors en France contre Henri. La dépoſition de Richard, & plus encore ſa mort cruelle y avoit mis les eſprits en mouvement. Le Roi malade depuis long-tems de cette freneſie funeſte qui rendit ſon regne ſi malheureux, étoit dans un de ces bons intervalles où la Raiſon lui revenoit, quand il apprit cette nouvelle. Le chagrin qu'il en avoit eu, l'avoit fait retomber dans ces premiers accès, & l'on avoit eu peine à le calmer. Le Duc d'Orleans & le Comte de Saint Pol avoient envoyé défier Henri à des combats particuliers, & il n'y eut point de brave homme dans le Royaume, qui ne deſirât être employé à punir un tel attentat. La Cour de France étant ainſi diſpoſée, il ne fut pas difficile à Glandor de l'induire à favoriſer ſes deſſeins. La trêve concluë avec l'Angleterre y pouvoit faire quelque embarras, mais Charles VI. proteſta hautement que ſans rompre la trêve avec l'Angleterre, il ne pouvoit ſe diſpenſer de vanger la mort d'un Gendre qu'il aimoit, ſur l'Uſurpateur du Sceptre Anglois. Ainſi Glandor fut aſſiſté, & l'Amiral Regnault de Trie averti de lui préparer un puiſſant ſecours. 1401.

Pendant ce tems-là les irruptions que faiſoient les Ecoſſois en Angleterre, occupoient

les forces du nouveau Roi. Il les avoit repouſſé
1402. en perſonne juſques ſous le Château d'Edimbourg, & il avoit laiſſé, pour revenir à Londres où ſes affaires le rappelloient, le commandement de ſes troupes aux Percy. Henri Comte de Northumberland, Henri ſon Fils, dit Chaud-éperon, à cauſe de ſon ardeur au combat, & Thomas Comte de Worcheſtre cadet du Comte de Northumberland menerent ſi bien cette guerre, qu'ils défirent deux fois les Ecoſſois, & firent ſur eux un grand nombre de priſonniers de qualité.

Cette proye fut la pomme de diſcorde entre le nouveau Roi d'Angleterre & la Maiſon de Percy, qui lui avoit été juſques-là extraordinairement attachée, & qu'il avoit comblée de bienfaits. Le Roi prétendit que ces priſonniers lui devoient être mis entre les mains. Les Percy ſoûtinrent au contraire, que les loix de la guerre leur donnoient droit de diſpoſer des captifs comme des dépouilles. Les Percy voulurent partager le differend, & envoyerent au Roi, Mordac-Stuard Comte de Fiffe Fils du Duc d'Albanie, croyant qu'il s'en contenteroit; mais le Roi inſiſtant toûjours & voulant avec raiſon qu'on mît en ſa diſpoſition tous les priſonniers de ce rang, on ſe piqua de part & d'autre. Les Percy croyant que le Roi avoit oublié qu'il n'étoit Roi, que parce que celui qui le devoit être, étoit hors d'état de pourſuivre ſes droits, voulurent pour l'intimider lui en rappeller la memoire, & lui preſenterent requête pour le prier de racheter Edmond de Mortemer leur parent, pris priſonnier à ſon ſervice. Le Roi vit bien qu'on lui vouloit faire peur d'un fantôme qu'il ne craignoit pas, & rejettant fierement la requête, perſiſta toûjours

à

à vouloir qu'on lui envoyât les Ecoſſois. Sur cela les Percy ſe mutinerent, & réſolus à la révolte ne ſe propoſerent rien moins que d'ôter la Couronne à Henri. Pour executer ce deſſein, ils traiterent avec Glandor même de la liberté du Comte de la Marche, & lui propoſerent une Ligue, dont quelques Hiſtoriens écrivent que le mariage de ſa Fille avec le Comte captif fut le nœud. Ainſi aſſurez d'un puiſſant parti du côté du pays de Galles, où l'on attendoit un grand ſecours de France, ils s'aviſerent de mettre de leur côté l'Ecoſſe dans leurs interêts, en donnant la liberté à leurs priſonniers, à condition qu'ils s'uniroient avec eux pour chaſſer du trône celui qu'ils n'appelloient plus que le Tyran de l'Angleterre. 1402.

Henri étoit en effet perdu, ſi toutes les forces de cette redoutable Ligue euſſent pû ſe joindre en un même corps; mais ce fut un coup de maître de ce Prince que d'empêcher cette jonction. Sa marche fut ſi prompte, que quoi qu'il eût lui-même paru ſurpris de la promptitude, avec laquelle s'étoit formé le parti dont il ſe voyoit attaqué, il alla tomber ſur les bras aux Percy & aux Ecoſſois, dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. Il les trouva à Shrewsbury lors qu'ils alloient attaquer la Ville. Le vieux Comte n'y étoit point: il étoit demeuré malade dans une de ſes Fortereſſes, & ſon Fils commandoit l'armée avec le Comte de Worcheſtre ſon Oncle. Douglas conduiſoit les Ecoſſois. Auſſi-tôt qu'ils eurent nouvelle que le Roi marchoit à eux, ils tournerent tête contre lui, & lui envoyerent même un défi, où ne le traitant que d'Henri de Lancaſtre, ils lui reprochoient ſon uſurpation, & ſe déclaroient pro- 1403.

1403. tecteurs des droits du Comte de la Marche injuſtement privé de la Couronne dûë à la branche de Clarence, de laquelle il étoit heritier. On admira le ſang froid du Roi à la lecture de ce cartel, auquel il ne répondit autre choſe, ſinon que ſon épée lui en feroit juſtice: & l'on fut encore plus ſurpris, lorſque pouſſant le phlegme plus loin, las de verſer du ſang & craignant l'évenement d'une bataille, où en gagnant il ne gagnoit rien, & en perdant il perdoit tout, il envoya l'Abbé de Shrewsbury propoſer un accommodement aux Liguez. Perci trouvoit aſſez de gloire à s'être attiré cette recherche; mais le Comte ſon Oncle homme turbulent, regardant la prudence d'Henri comme un effet de la défiance qu'il avoit de lui-même & de ſes Soldats, crût être ſûr de la victoire, & voulut tenter le combat. Il uſa même de ſupercherie pour y engager ſon Neveu. Car ayant été envoyé pour negocier avec le Roi, & ce Prince ayant fait des offres au deſſus de ce qu'on en pouvoit eſperer: le Comte qui vouloit combattre, en fit un rapport infidelle, qui aigrit l'eſprit des Liguez. Ainſi ſe donna la bataille, qui fut fort longtems diſputée, mais qu'enfin le Monarque gagna, après y avoir fait des exploits qui nous paroîtroient incroyables, ſi toute l'Hiſtoire n'en faiſoit foi. Car Douglas & le jeune Percy ayant conſpiré à le chercher dans la mêlée, & s'étant attachez à lui avec l'élite de leurs gens, on dit qu'il en tua de ſa main juſqu'au nombre de trente-ſix. Percy demeura ſur la place avec plus de cinq mille des ſiens. Le Comte de Worcheſtre & Douglas y furent faits priſonniers avec un grand nombre de gens de qualité des deux Nations. La generoſité

dont

dont Henri uſa avec ce brave Ecoſſois mit le comble à la gloire de cette journée. Non ſeulement Douglas l'avoit cherché avec acharnement durant la bataille, mais il l'avoit ſi rudement chargé, qu'il l'avoit fait tomber de cheval: loin de s'en reſſentir après la victoire, Henri le loüa, lui fit des careſſes, & le renvoya ſans rançon. Les Anglois priſonniers n'eurent point de part à cette indulgence du Prince. Le Comte de Worcheſtre, le Baron de Chinderton, & le Chevalier Richard Vernon eurent la tête tranchée deux jours après leur priſe. Comme le Comte de Northumberland ne s'étoit point trouvé à la bataille, le Roi lui fit grace de la vie, mais il confiſqua tous ſes biens, & ne lui en laiſſa qu'autant qu'il falloit pour fournir à ſon entretien. 1404.

La victoire de Shrewsbury ne délivra le Roi d'Angleterre que d'une partie de ſes ennemis. Glandor & le Comte de la Marche joints avec dix mille François, que l'Amiral de Trie leur General avoit débarquez au pays de Galles, formoient une ſeconde armée encore plus forte que la premiere. Le Roi marcha de ce côté-là, & trouvant les ennemis campez ſur une montagne peu acceſſible entre Hereford & Worcheſtre, il campa vis-à-vis ſur une autre. Chacun attendit dans ſon poſte le mouvement de l'armée ennemie, & on ne penſa durant ce tems qu'à ſe couper mutuellement les vivres. On y réüſſit ſi bien de part & d'autre, que les deux armées en manquerent également, & furent en même tems obligées de ſe retirer pour en chercher, ſans avoir rien fait de memorable, le Roi d'Angleterre étant retourné à Londres, Mortemer & Glandor 1405.

dans leurs montagnes, & les François dans leur
1405. pays.

Henri croyoit n'avoir plus affaire qu'à ce Chef des Gallois & à ſon Gendre, lorſque le vieux Comte de Northumberland ne pouvant digerer le chagrin que lui cauſoit la mort de ſon Fils & la ruine de ſa Maiſon, s'engagea dans une nouvelle Ligue avec Richard le Scrop Archevêque d'York, Thomas Moubray Comte de
1406. Nottingham Fils de celui qui étoit mort en exil, le Baron Bardolf & quelques autres. Le Roi voyant ainſi la guerre civile allumée en deux endroits, fait un effort pour avoir deux armées, dont il en donne une à Henri Prince de Galles ſon Fils aîné, qu'il envoye contre celui qui lui diſputoit ce nom : & en attendant que ſes affaires lui permiſſent de ſe mettre à la tête de l'autre, Neufville Comte de Weſtmorland la mena du côté d'Ecoſſe, où la Ligue du Comte de Northumberland s'aſſembloit. On ne peut dire lequel des deux finit plûtôt ſon expedition. A peine Glandor oſa-t-il paroître, tant il ſe trouva mal ſuivi. Quelques-uns diſent qu'il mourut de faim en fuyant devant le Prince de Galles. Au moins depuis ce tems-là l'Hiſtoire n'en fait-elle plus de mention, non plus que du Comte de la Marche, qui alla finir ſes jours en Irlande, ſoit qu'il s'y fût retiré volontairement, ſoit qu'il y eût été mis en priſon par ordre du Roi. Le Comte de Weſtmorland trouva les Liguez beaucoup plus forts que lui en nombre ; mais il uſa pour les ſurprendre d'un artifice qui lui réüſſit : ayant attiré l'Archevêque & le Comte de Nottingham à un pourparler, il les arrêta, & les mit entre les mains du Roi, qui ſans avoir aucun égard au caractere ſacré du Prelat, leur fit à tous deux trancher la tête. Le Comte de Northum-

Northumberland & Bardolf s'enfuirent à Barwik, que Clifford, qui en étoit Gouverneur, n'avoit point encore voulu rendre au Roi. Henri, qui s'étoit mis en campagne s'étant avancé juſques-là, prit la Ville, mais les fugitifs avoient prévenu ſon arrivée, & s'étoient retirez en Ecoſſe ; le Comte paſſa de-là malgré ſon grand âge en Flandre, en France, au pays de Galles pour faire des ligues contre Henri : & en étant enfin de retour après plus de deux ans employez en ſollicitations inutiles, il fit tant par ſon propre credit, par celui du Baron Bardolf, de l'Evêque de Bangor, & de l'Abbé d'Haiſles, qu'il leva une petite armée, & rentra en Angleterre par ſon pays. Le Roi averti de ſes premieres démarches monta à cheval pour l'aller combattre, mais il étoit à peine à Nottingham, qu'il apprit que le Vicomte d'Everwike lui avoit épargné cette peine ; que l'ayant attaqué il l'avoit défait, tué ſur la place, & pris Bardolf qui étoit mort de ſes bleſſures. La tête de l'un & de l'autre fut expoſée ſur le pont de Londres. Le Roi fit pendre l'Abbé d'Haiſles pris en habit de Cavalier, & pardonna à l'Evêque de Bangor, qui avoit conſervé le ſien. Peut-être en uſa-t-il ainſi pour agir conſequemment à la conduite qu'il avoit tenuë dans l'affaire de l'Archevêque d'York dont il avoit envoyé au Pape les armes & l'habillement de guerre, avec une Lettre commençant par ces mots des Freres de Joſeph à Jacob : *Voyez ſi c'eſt-là la robe de votre Fils ?* Le Pape ne s'étoit pas payé de cette raiſon, & avoit répondu en ces termes, dont les derniers ſont du même Jacob : *Je ne ſai ſi c'eſt la robbe de mon Fils : mais je ſai qu'une bête feroce l'a devoré.* Il y a apparence que l'affaire eût été loin : ce Pontife, qui étoit Innocent VII. ayant

1407.

1408.

17. de Févr.

déja excommunié tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de ce Miniſtre de
1408. l'Egliſe : mais le Pape étant venu lui-même à mourir, & le Schiſme qui ſuivit ce Pontificat occupant le Saint Siege ailleurs, Rome oublia l'Archevêque d'York, & la ſource des conjurations ſemblant épuiſée en Angleterre, Henri commença à regner paiſiblement ſur ſes Sujets environ l'an mil quatre cens huit, ayant encore aſſez de tems pour ſe faire regretter après s'être fait craindre.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE SIXIE'ME.

Henri IV. premier Roi de la Maiſon de Lancaſtre, fait fleurir l'Angleterre. Henri V. conquête preſque la France, & laiſſe ſon Fils en état d'être couronné à Paris, après l'avoir été à Londres. Double révolution ſous ce Prince: l'une en France, où la Monarchie Angloiſe perd ſes nouvelles conquêtes, & ſes anciens heritages: l'autre en Angleterre, où la Maiſon de Lancaſtre eſt détrônée par celle d'Yorck.

QUELQUE accoûtumé que l'on ſoit à trouver des révolutions dans la lecture de l'Hiſtoire Angloiſe, on ne s'attendroit jamais, en liſant celle des deux premiers Rois de la Maiſon de Lancaſtre, que le regne de leur Famille 1408.

ne dût pas paſſer leur heritier ; qu'on dût depoſ-
1408. ſeder un Fils dont les Peres avoient laiſſé une memoire ſi reſpectable, & qu'un trône établi ſur un ſi grand fond de merite & d'actions éclatantes, pût être ſi-tôt renverſé.

Ces Princes furent l'admiration de toute l'Europe, par leur ſageſſe & par leur valeur. L'un fut un grand Roi, l'autre un grand Conquerant : Henri IV. pacifia l'Angleterre, Henri V. conquit preſque la France, & en laiſſa ſi peu à celui qui en devoit être heritier, que comptant le reſte pour rien, après ſa mort on couronna ſon Fils dans Nôtre-Dame de Paris. D'ailleurs, à l'uſurpation près, & aux actions violentes qui en ſont les ſuites, on n'a gueres vû plus de vertus enſemble qu'il y en avoit dans ces deux Monarques, ni plus de ces qualitez aimables qui attachent les cœurs des Peuples aux bons Rois. Leur pieté, leur douceur, leur juſtice, une humeur agreable, un naturel bienfaiſant gagnerent leurs Concurrens mêmes, qui ſoûtinrent leur domination dès qu'ils n'eſpererent plus de les ſupplanter. Ils étoient Uſurpateurs, il eſt vrai ; mais ce nom n'avoit pas en eux tout ce qu'il a d'odieux dans les autres. La voix du Peuple avoit approuvé la dépoſition de Richard ſecond : le meurtre de ce Prince n'avoit point été avoüé par Henri IV. & Henri V. avoit effacé la tache de l'uſurpation domeſtique par tant de conquêtes ſur les étrangers, que perſonne ne regardoit plus comme poſſeſſeur injuſte de la Couronne d'Angleterre, un Prince qui l'enrichiſſoit des plus beaux fleurons de celle de France.

Tels furent les Peres d'un Fils dépoſſedé, empriſonné, privé de la vie. Pour mettre dans tout ſon jour cet évenement, qui fut le commencement de tant d'autres cauſez par les démêlez fameux

fameux des Maiſons d'Yorck & de Lancaſtre, il faut entrer dans un court détail des proſperitez de l'Angleterre ſous le regne de ces deux Rois dont le premier la laiſſant en paix, ouvrit au ſecond le chemin pour faire une glorieuſe guerre. 1408.

Quelque animoſité qu'eût fait naître de nouveau entre la France & l'Angleterre la mort & la dépoſition de Richard, les affaires domeſtiques des deux Royaumes ne leur avoient pas permis depuis cette révolution de ſe faire une guerre bien vive l'un à l'autre. Malgré les défis, les cartels, & les Lettres injurieuſes envoyées de France à Henri, malgré le refus qu'on lui avoit fait de la Veuve de Richard pour le Prince de Galles, ce Monarque attentif à diſſiper au dedans les frequentes conſpirations qu'on faiſoit contre lui, ne pouvoit agir que foiblement au dehors. On fit quelques courſes ſur mer; quelques entrepriſes ſur les Villes de Flandres, quelques ſubites irruptions ſur les terres voiſines de Calais, ce fut à quoi ſe termina pendant les premieres années de ce regne le chagrin d'Henri contre les François. Charles n'en fit pas beaucoup plus. Il envoya du ſecours à Glandor, le Comte de Saint-Pol fit beaucoup de peur & peu de mal dans l'Iſle de Wight; où il alla faire deſcente; Jean Duc de Bourbon prit quelques Châteaux en Guyenne: ce fut tout ce que la foibleſſe de ce Roi, diſtrait par mille factions, & encore plus par ſa maladie, lui permit de faire contre l'Anglois, plûtôt pour lui marquer qu'il deſiroit la vangeance, que dans l'eſperance de ſe vanger.

On prévoyoit bien que celui des deux Rois dont l'Etat ſeroit le plûtôt paiſible, prendroit un grand aſcendant ſur l'autre: le malheur de la France voulut que ce fût Henri. Depuis que ce Prince eut étouffé par la punition des coupables les conjurations tramées contre lui, ſon regne

ne fut plus troublé d'aucune discorde domestique, & ce changement de ses Sujets l'obligeant
1408. aussi à changer de conduite, il revint à son naturel, qui étoit bon & doux de lui-même. Il fut affable, moderé, équitable, humain, bienfaisant: il gagna les cœurs de son Peuple, & ceux à qui une severité forcée l'avoit fait haïr comme un Tyran, l'aimerent depuis comme leur Pere. Son usurpation ne faisoit plus de peine, & on le jugeoit si digne de regner, que personne n'avoit la presomption de croire qu'il dût être en sa place. Il avoit la plus belle famille du monde. Marie de Boun sa premiere femme lui avoit donné quatre Fils d'un extraordinaire merite, & vivant entre eux dans une union qui faisoit un
1409. spectacle encore plus rare. Henri Prince de Galles, l'aîné, eut durant quelques années l'humeur un peu jeune: il eut des emportemens qui chagrinerent le Roi; mais ni la paix de la Famille Royale, ni celle de l'Etat n'en fut alterée. Lors même que le Roi le punit, il fut docile & respectueux, & la suite de sa vie fit voir, que le feu de la grande jeunesse cache quelquefois un fonds de raison, qui d'un enfant libertin fait un homme sage, & d'un Prince vicieux un grand Roi. Thomas Duc de Clarence, second Fils d'Henri, se montra digne de sa naissance; mais ses deux cadets, Jean Duc de Bethford, & Humfroi Duc de Gloceſtre avoient des qualitez si brillantes, que les moins clair-voyans dans l'avenir faisoient surement leur horoscope. On voyoit déja en eux ce beau temperament de feu & de phlegme, de prudence & de valeur, de jugement solide & de vivacité d'esprit, qui leur fit tenir si long-tems le timon des affaires, en des conjonctures où des genies moins élevez auroient succombé. Trois Freres du Roi, l'aîné desquels fit la branche des Sommerset, ornoient encore

encore beaucoup cette Cour. Ils étoient Fils d'une maîtreſſe du feu Duc de Lancaſtre leur Pere, femme de baſſe condition, mais que ce Prince avoit épouſée pour les faire legitimer. Leur merite montra qu'il leur avoit fait juſtice. Enfin la Maiſon d'Yorck, qui naturellement devoit donner des inquietudes, vivoit dans une ſoumiſſion qui alloit au devant de tous les ombrages: contente du rang que lui donnoit ſa naiſſance, & des graces qu'elle recevoit du Monarque. 1409.

Telle étoit la Cour d'Angleterre ſur la fin du regne d'Henri IV. celle de France ſous celui de Charles VI. ſe trouvoit dans une ſituation toute contraire. Etant ſans Chef, tout le monde le vouloit être & il n'y avoit point de Prince qui ne tâchât de gouverner le Roi, pour s'attirer le gouvernement du Royaume. Charles avoit une Femme qui vouloit dominer, des Enfans d'un âge à ne vouloir pas être dominez, un Frere qui vouloit être maître des affaires, des Oncles qui l'ayant été long-temps ſouffroient impatiemment de ne l'être plus, un Couſin germain qui n'ayant nul droit à l'adminiſtration de l'Etat, s'en faiſoit un de ſon audace. Iſabelle de Baviere Epouſe de Charles ſacrifioit tout au deſir de regner: femme née pour la ruine de la France, où au lieu du flambeau de l'hymen, elle avoit apporté les torches des Furies. Louïs, Jean, & Charles ſucceſſivement Dauphins ſe connoiſſoient, & commençoient à trouver mauvais qu'on les méconnût. Louïs Duc d'Orleans, Frere unique du Roi, étoit un eſprit haut, & jaloux des privileges de ſa naiſſance, qui lui tenoit lieu de politique, & qu'il auroit crû dégrader, s'il avoit gardé des ménagemens. Jean Duc de Berry, Philippe Duc de Bourgogne, étoient tous deux Oncles du Roi, tous deux bons

bons Princes, & bons François; mais ni l'un ni
1409. l'autre n'étoit d'humeur à sacrifier au bien public ses interêts particuliers. Pour Jean, Fils & Successeur du dernier, jamais homme ne fit mieux voir où peut porter l'extrême ambition, & de quels attentats est capable une ame que cette passion possede. Il étoit né avec un esprit superieur, un grand courage & des vûës immenses: il avoit toutes les qualitez des Heros, & l'envie de regner lui fit commettre des crimes, qui auroient fait honte aux plus scelerats.

Ce fut sous le nom de ces deux Ducs de Bourgogne, qui étoient en même temps Comtes de Flandre, & sous celui du Duc d'Orleans, que se formerent les factions fameuses qui partagerent cette Cour & par contagion le reste du Royaume, sous les noms d'Orleanois & de Bourguignons. Philippe de Bourgogne Pere de Jean commença. Ils eurent de grands démêlez le Duc d'Orleans & lui, ils se firent de grands chagrins, ils leverent même l'étendart & des troupes l'un contre l'autre; mais Philippe donna à sa haine des bornes que Jean ne connut point. L'assassinat du Duc d'Orleans, commis par son ordre à la face de la Cour, montra dequoi il étoit capable. Il croyoit par là avoir dissipé la Faction opposée à la sienne; mais il se trouva loin de son compte, quand l'horreur de cet attentat ayant révolté contre lui tous ceux qui n'en dépendoient pas, il vit les Enfans du défunt appuyez de ceux-même qui jusques-là avoient voulu paroître neutres, son nom flétri dans la Maison Royale, & sa personne en danger de tomber entre les mains de la Justice. Il se retira; mais ce fut pour se mettre en état de se faire craindre de ceux dont il s'étoit fait haïr. Il revint à Paris avec une armée que la Cour n'osa attendre. Les Parisiens dévoüez à ce Prince naturellement populaire,

lui

ni firent une entrée triomphante, & ſa faction devint ſi forte, que le Roi obligea Charles nou- 1409.
veau Duc d'Orleans, ſes deux Freres Philippe Comte de Vertus & Jean Comte d'Angoulême, de ſe rendre faciles à s'accommoder avec le meurtrier de leur Pere.

L'effet de cet accommodement, qui fut appellé la paix de Chartres, du lieu où on l'avoit conclu, fut une augmentation notable de la puiſſance du Bourguignon, qui rentrant par là à la Cour ſe ſervit du credit qu'il y acquit, pour ruiner ceux qu'il crût encore attachez aux Enfans de ſon ancien rival.

On devina bientôt d'où partoient ces coups, qui rendant la violence du Duc de Bourgogne redoutable à tous les Princes du ſang, les attacherent au parti contraire. Outre le Duc d'Orleans & ſes Freres, les Ducs de Berry, d'Alençon, de Bretagne, de Bourbon, le Seigneur d'Albret, le celebre Comte d'Armagnac, dont le Duc d'Orleans, déja veuf d'Iſabelle Doüairiere 1410.
d'Angleterre, épouſa la Fille en ſecondes nôces, firent une étroite alliance, & s'aſſemblerent tous à Gyen, pour déliberer des moyens de détruire ce qu'ils appelloient la tyrannie du Bourguignon. Le Prince bien averti de tout, ne negligea rien de ſon côté pour mettre ſon parti hors d'inſulte. Ainſi on leva des troupes de part & d'autre, & on ſe prépara à la guerre. Le Roi ſuſpendit pour quelque temps l'effet de ſes animoſitez, par un nouveau Traité nommé de Biſſeſtre, parce qu'il fut fait dans ce château: mais le Duc d'Orleans l'ayant violé, en mal-traitant un Envoyé du Duc de Bourgogne au Duc de Berry, les factions armerent de nouveau, & les hoſtilitez recommencerent.

Comme tous les Chefs de parti, ſuivant un article du Traité de Biſſeſtre, s'étoient éloignez

gnez de la Cour, on visa d'abord des deux côtez à se saisir du Roi & de Paris. Le Roi étoit au premier venu ; mais Paris étoit toûjours au Duc de Bourgogne, qui ayant eu la précaution d'y envoyer en diligence Pierre de Luxembourg Comte de Saint-Pol avec des troupes : les Orleanois, qui arriverent trop tard, s'allerent poster à Saint-Cloud, à Saint-Denys, & aux environs, où quoi qu'ils fissent, ils ne pûrent empêcher que le Duc de Bourgogne, qui suivit de près le Comte de Saint-Pol avec une armée, ne se mît en possession de la Capitale. On ne peut dire les cruautez que le Peuple exerça dans la Ville contre ceux du parti d'Orleans. Ceux-ci s'en vangerent à la campagne ; mais le Roi se trouvant alors entre les mains des Bourguignons, les Princes Orleanois se virent contraints de leur abandonner Paris avec le pays d'alentour, & furent peu à peu poussez au de-là de la riviere de Loire. 1411.

Il y avoit long-tems que l'Anglois libre de ses mouvemens domestiques, étudioit ceux de ses voisins, & l'un & l'autre parti prévit que bientôt il s'en mêleroit. Dans cette vûë chacun pensa à l'attirer de son côté, & il eut le bonheur d'avoir à choisir entre deux parties de la France, la plus propre à opprimer l'autre, pour les assujettir toutes deux. Le Bourguignon ne réüssit pas. Ses liaisons avec la Cour ne convenoient pas à Henri, qui cherchoit à entrer en France, non pour donner du secours au Roi, mais pour faire des conquêtes sur le Royaume. Par cette raison, & par les promesses que lui firent les Orleanois, leur parti lui parut le meilleur à suivre. Le Duc de Clarence son second Fils eut ordre de leur amener des troupes, dont ils avoient d'autant plus de besoin, que leur intrigue ayant été découverte, & les Lettres qu'ils écrivoient

au

au Roi d'Angleterre interceptées, Charles les déclara ennemis de son Etat, & résolut de marcher en personne contre eux pour les pousser à bout. 1411.

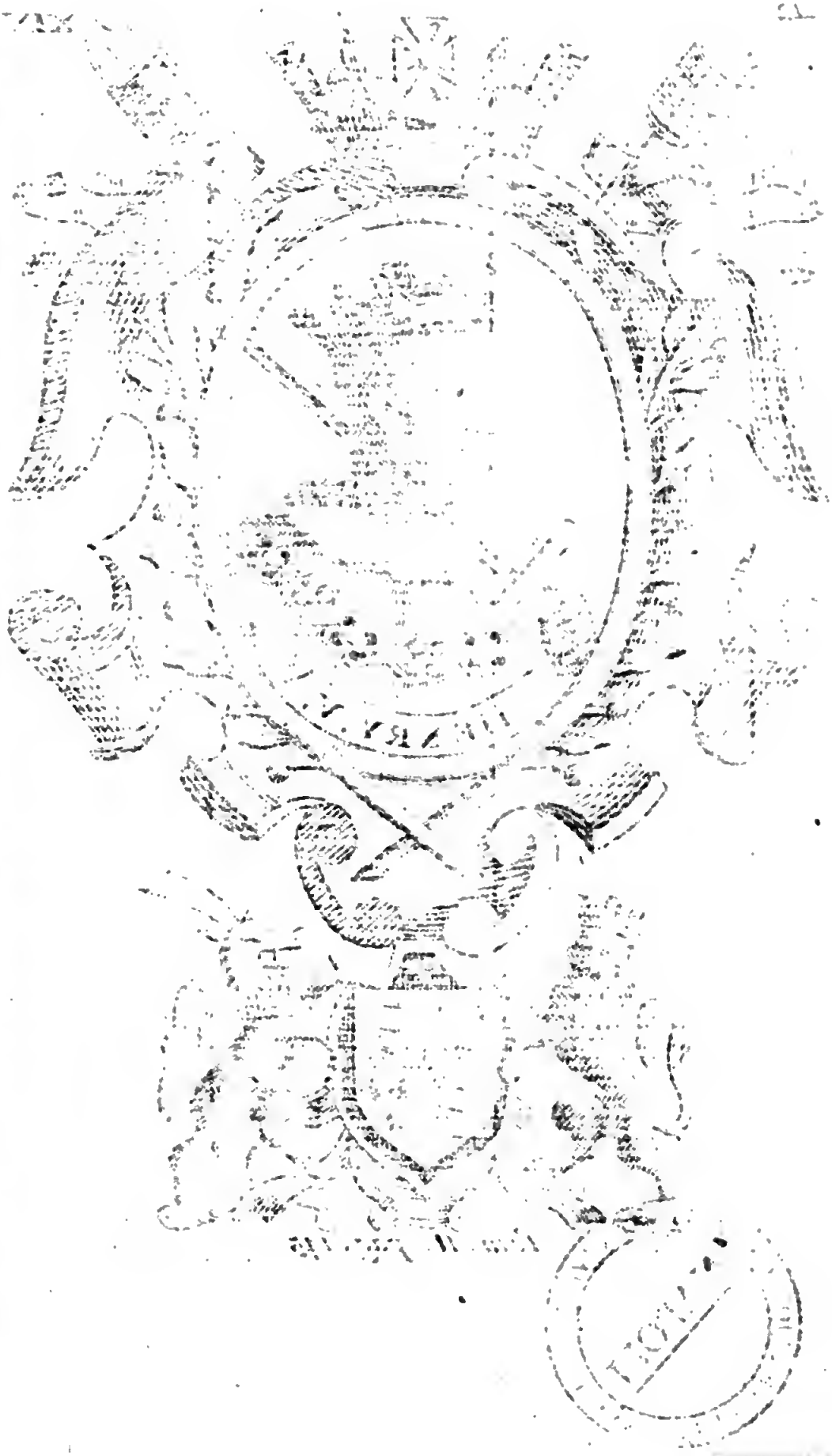
L'affaire étant donc devenuë d'une cabale particuliere une cause publique, non seulement les partisans du Bourguignon monterent à cheval, mais le Roi y montant lui-même, tous ses serviteurs se rendirent auprès de lui, & le suivirent au siege de Bourges, où les Princes s'étoient retirez. Louïs Dauphin, le Duc de Bourgogne, Louïs d'Anjou Roi de Sicile, les Ducs de Lorraine & de Bar, & plusieurs autres Seigneurs de marque firent ce siege sous les ordres du Roi, qui trouvant dans les assiegez plus de résistance qu'il ne s'attendoit, donna le tems au Duc de Clarence de leur amener le secours promis. Il étoit déja dans le Perche, lorsque les Princes rentrant en eux-mêmes, & regardant de plus près le danger où leurs querelles particulieres alloient mettre la Monarchie, parlerent de paix, & quoique pût faire le Duc de Bourgogne pour l'empêcher, ils la conclurent à Bourges, & la signerent à Auxerre, d'où ce second Traité prit son nom. 1412.

Le Duc de Clarence reprocha aux Princes leur peu de constance & de bonne foi, & protesta qu'il ne se retireroit point que son armée ne fût payée. L'argent étoit devenu si rare, que quelque effort qu'on fît pour en trouver, on n'en pût amasser assez pour satisfaire les Anglois. Le Duc d'Orleans fut obligé de leur donner un de ses Freres en ôtage, jusqu'à ce qu'on eût fait toute la somme, dont on étoit convenu avec eux.

Si les Anglois s'en allerent chagrins de n'avoir pû faire à la France tous le mal qu'ils avoient projetté, ils eurent au moins la consolation

lation d'emporter avec eux l'eſperance de s'en
1412. dédommager bientôt, par le peu de diſpoſition qu'ils remarquerent dans les François à vivre entre eux en bonne intelligence. En effet, à peine étoient-ils partis que les deux Factions oppoſées commencerent à s'entrechoquer avec plus de fureur que jamais. L'Orleanoiſe prit à ſon tour le deſſus ſur la Bourguignonne. L'ambitieux Chef de celle-ci ne pouvant plus vivre dans une ſituation où il ne fût pas abſolument le maître, avoit entrepris d'exterminer les Princes de la Maiſon d'Orleans, & meditoit de s'en défaire par quelqu'un de ces coups violens auſquels il n'étoit pas novice. Des Eſſarts l'un de ſes Confidens lui avoit fait manquer celui-ci par l'avis
1413. que ſa conſcience l'avoit obligé d'en donner. Pour l'en punir le Duc excita une ſedition dans Paris, où il lui fit perdre la vie. La furie du Peuple ne s'en tint pas là : excité par le ſeditieux Duc, il ſe fit un Chef d'un Boucher nommé Caboche, & courant de ruë en ruë, maſſacroit tous ceux qu'il croyoit être du parti d'Orleans. Cette canaille eut l'inſolence de traîner en priſon le Duc de Bar, quoique Couſin germain du Roi, & Louïs de Baviere Frere de la Reine : après quoi forçant le Palais, elle oſa inſulter le Dauphin, parce qu'on le ſoupçonnoit depuis quelque temps de favoriſer les Orleanois, demanda qu'on lui mît entre les mains un certain nombre de Seigneurs & de femmes de qualité, & obligea le Roi à porter une eſpece de chaperon blanc, qui étoit la marque de cette caballe, ſans laquelle nul n'oſoit ſortir. La plûpart des Princes Orleanois étoient alors abſens de la Cour, & y revenoient pour la délivrer de la ſervitude du commun tyran ; mais de nouveaux entremetteurs firent une troiſiéme paix à Pontoiſe, qui donna le moyen au Dauphin, las de

ſouffrir



Tom. II. pag. 145

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ſouffrir le Duc de Bourgogne, de faire ſi bien ſa partie contre lui, que ce Prince eut peur au moins cette fois, & ſe retira ſecretement en Flandre. 1413.

La retraite de cet eſprit inquiet ne fut ſuivie d'aucun repos, ni pour lui, ni pour les autres. Sorti de la Cour, pour y rentrer, & en chaſſer ceux qui oſoient y contrebalancer ſa puiſſance, il leva une armée, & ſe prépara à leur faire une forte guerre. Le Roi, à qui les Orleanois, maîtres de ſon eſprit à leur tour, faiſoient regarder ces démarches comme des actions d'un Sujet rebelle, levoit des gens de ſon côté, lors qu'il apprit que les Anglois n'étoient pas ſpectateurs oiſifs des ſcenes funeſtes qui ſe paſſoient en France. Henri IV. étoit mort au mois de Mars de l'année mille quatre cens treize. Henri V. lui avoit ſuccedé. On dit qu'ayant pris la Couronne au pied du lit de ſon Pere mourant, où la coûtume étoit de la mettre, le Monarque ramaſſa ſes forces, pour le faire reſſouvenir du peu de droit qu'ils y avoient tous deux: à quoi, ſans approfondir le diſcours, le jeune Prince repartit: *Mon épée me conſervera ce que la vôtre vous a acquis.* En effet Henri V. équitable & même religieux en toute autre choſe, n'eut aucune tendreſſe de conſcience ſur l'uſurpation des Couronnes, & à en juger par ſes actions, Ceſar, tout Payen qu'il étoit, n'eut jamais plus avant que lui cette maxime dans le cœur, qu'il n'eſt pas honteux d'être injuſte quand on ne l'eſt que pour regner. Non content d'un Royaume uſurpé, la premiere choſe qu'il fit, quand il en fut en poſſeſſion, fut de déliberer dans ſon Parlement ſur lequel de deux autres il tourneroit ſes vûës, ou de la France, ou de l'Ecoſſe. Henri Chicheley Archevêque de Cantorbery, fit une longue harangue pour 20. de Mars.

mon-

montrer qu'il falloit attaquer la France. Les raiſons qu'il en apporta, furent la gloire d'une ſi belle conquête, la facilité qu'en donnoient la foibleſſe du Monarque François, & les diviſions des Princes du ſang ; les Factions d'Orleans & de Bourgogne, dont l'une ſerviroit à ſoûmettre l'autre, après s'être ſoumiſe elle-même ; le droit prétendu par l'Angleterre ſur la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Poitou, la Touraine & le Maine, belles Provinces dont il ne reſtoit plus ſous la domination Angloiſe qu'une petite partie de la Guyenne ; enfin le nouveau droit qu'Iſabelle, Mere du grand Edoüard III. lui avoit apporté à la Couronne de France, & qu'on ne lui avoit diſputé, que par ce que ce Prelat appelloit la chimere de la Loi Salique. Pour rendre ces raiſons plus efficaces, l'Orateur conclut ſon Diſcours par offrir au Roi un ſecours d'argent de la part du Clergé d'Angleterre, tel qu'aucun de ſes Prédeceſſeurs n'en avoit point encore reçu, pour fournir aux frais d'une guerre que toute la Nation deſiroit.

1413.

Raphaël de Neville Comte de Weſtmorland harangua pour la guerre d'Ecoſſe, prétendant que c'étoit agir contre toutes les regles de la bonne Politique, que d'aller chercher un ennemi éloigné, pendant qu'on en laiſſoit un à la porte, qui n'avoit qu'une barriere à forcer pour porter le fer & le feu juſques dans le cœur de l'Etat ; qu'on avoit vû par experience que la France n'étoit pas une conquête aiſée, puis qu'après tant de batailles gagnées, tant d'importans poſtes occupez, tant de Ligues même pratiquées, Edoüard III. avec toute ſa puiſſance, & tout le bonheur qui l'accompagnoit, n'en avoit pû venir à bout ; qu'il n'en étoit pas de même de l'Ecoſſe ; qu'à quelques montagnes

&

& à quelques forêts près, on l'avoit plus d'une fois conquiſe, & que ſi on ne l'avoit pas conſervée, c'étoit pour avoir pris le change, comme on l'alloit encore prendre ; qu'au reſte jamais cette conquête n'avoit été plus facile qu'elle étoit alors ; que Robert III. Roi d'Ecoſſe avoit par ſon incapacité fort affoibli cette Monarchie, s'étant vû contraint de ceder l'adminiſtration de ſon Etat au Duc d'Albanie ſon Frere, lequel ayant fait mourir David l'aîné des Enfans de Robert, avoit obligé ce Roi d'envoyer ſecretement en France Jacques ſon cadet, pour le ſouſtraire à l'ambition de cet Oncle cruel qui vouloit regner ; qu'on retenoit actuellement ce jeune Prince en Angleterre, où la tempête l'avoit jetté, & où par la mort de ſon Pere il étoit devenu Roi ; qu'on ne trouveroit jamais une meilleure occaſion de faire revivre les droits qu'on prétendoit ſur cette Couronne, dont la conquête mettroit les troupes en haleine pour entreprendre celle de France ; que le Roi étant jeune & de bonne ſanté, auroit du tems pour l'une & pour l'autre, & qu'en tout cas ſon avis étoit qu'on préferât la plus neceſſaire, puis qu'elle étoit d'ailleurs la plus ſûre, à celle qui flattoit le plus la gloire de la Nation Angloiſe, & dont on ne pouvoit diſconvenir que le ſuccès ne fût incertain. 1413.

Ces deux Diſcours tenoient en ſuſpens le jugement de l'Aſſemblée, lorſque le Duc d'Exceſtre Oncle du Roi appuya fortement le premier, en montrant que l'Ecoſſe & la France tenant l'une à l'autre comme la branche à l'arbre, l'arbre étant une fois abbatu, l'on ſeroit maître de la branche : ſans quoi ce ſeroit toûjours à recommencer. Ce Prince étoit un fort habile homme, & ſon Diſcours étoit d'ailleurs ſi conforme au penchant des Anglois, qu'auſſi-

tôt qu'il ceſſa de parler, on cria d'une commune voix, *Guerre, guerre contre la France.* Pour la déclarer néanmoins avec quelque formalité, Henri envoya ce Duc à Paris avec deux Evêques & l'Amiral Gray, pour demander à Charles ou la Couronne qu'il lui retenoit, diſoit-il, ou la Princeſſe Catherine ſa Fille, avec la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, & la Touraine pour ſa dot. Quelques-uns diſent que les Ambaſſadeurs avoient pouvoir de ſe relâcher, juſqu'à ſe contenter pour la dot de la Princeſſe, qu'Henri avoit envie d'épouſer, des Provinces & des Villes cedées par le Traité de Bretigny; & qu'en cela ce Prince crût faire un grand ſacrifice à ſa Maîtreſſe.

1413.

On alloit partir pour la guerre entrepriſe contre le Duc de Bourgogne, quand on reçut cette Ambaſſade. L'Ambaſſade étonna, mais elle ne fit point quitter le deſſein d'entreprendre la guerre, trop avantageuſe à la faction qui ſe trouvoit alors dominante, pour la ſacrifier au bien public. On renvoya les Ambaſſadeurs ſans leur donner d'autre réponſe, ſinon que quand on auroit loiſir, on feroit ſavoir au Roi leur Maître la réſolution qu'on auroit priſe ſur les propoſitions qu'il avoit fait faire, & on ſe diſpoſa à partir pour aller chercher le Duc de Bourgogne.

La partie n'étoit plus égale. Les Orleanois regnant à leur tour à l'ombre de l'autorité Royale, après avoir deſarmé Paris, changé les Officiers ſuſpects d'être de la Faction Bourguignonne, ſe mettent en campagne ayant à leur tête le Roi, qu'ils engagerent pour inſulter ceux qui les appelloient Armagnacs, à porter l'écharpe d'Armagnac. Le parti d'Orleans avoit acquis Louïs d'Anjou, à qui ſon Pere, l'un des quatre Fils du Roi Jean, avoit laiſſé le nom de

de Roi avec des droits ſur la Sicile, qu'ils avoient tous deux très long-tems inutilement pourſuivis. Celui-ci s'étant retiré en France, avoit rompu d'une maniere éclatante avec le Duc de Bourgogne, & s'étoit attaché à la faction contraire. Ainſi tout le monde marchoit en intention de faire une guerre fort vive, ſi le Duc, que les Flamans refuſerent de ſeconder, eût pû tenir la campagne contre une Armée où le Roi étant en perſonne, avoit ramaſſé tout ce qui n'étoit point attaché par profeſſion à la faction de Bourgogne. Comme le Duc étoit néanmoins un Prince d'un fort grand courage, & homme à diſputer le terrain juſqu'à la derniere extremité, il avoit ſi bien muni ſes Villes, qu'Arras arrêta long-tems le Roi, & donna le loiſir au Duc de Brabant & à la Comteſſe de Hainault, de negocier entre le Duc leur Frere, le Roi, & le parti d'Orleans un quatriéme accommodement, qui fut nommé la Paix d'Arras. 1414.

La France n'eut jamais plus beſoin qu'alors de réünir toutes ſes forces contre l'ancien ennemi de l'Etat. Henri aſſembloit de toutes parts des troupes pour la ſubjuguer, & quoi qu'il eût beaucoup de vaiſſeaux pour les paſſer, il ne laiſſoit pas d'emprunter & de loüer ceux de ſes voiſins. Le bruit de cet armement étonna Charles, & ceux qui gouvernoient pour lui. On penſa à détourner l'orage, & l'on envoya des Ambaſſadeurs pour propoſer des temperamens aux demandes du Roi d'Angleterre, qu'on ne doutoit point qu'il n'acceptât. Louïs de Bourbon Comte de Vendôme & Guillaume Bourratier Archevêque de Bourges, choiſis pour Chefs de cette Ambaſſade, furent chargez de la part du Roi de lui offrir pour la dot de ſa Fille qu'il lui accordoit volontiers, une ſomme d'ar-

gent, & certaines terres qu'il croyoit à ſa bien-
1414. ſeance.

Les Ambaſſadeurs eurent ſujet d'augurer mal de leur negociation dès leur débarquement dans l'Iſle, par les préparatifs de guerre qu'on y faiſoit de toutes parts. Ils furent honorablement reçus: mais quand ils vinrent à l'audience, & qu'ils eurent fait leurs propoſitions, l'Archevêque de Cantorbery, qui ſervoit au Roi de Chancelier, leur déclara fierement de ſa part, qu'il n'accepteroit rien moins pour la dot de la Princeſſe, que les Provinces qu'il avoit demandé la premiere fois, à faute de quoi il alloit paſſer la mer, & conquerir l'épée à la main non ſeulement ces mêmes Provinces, autrefois le patrimoine de ſes Ancêtres, mais avec le ſecours du ciel une Couronne injuſtement uſurpée ſur ſon Biſayeul. L'Archevêque de Bourges ne pût tenir ſa colere quand il entendit ce diſcours. Il s'emporta, & parla d'un ton moins reſpectueux qu'il ne convient, quand on parle à un grand Roi même ennemi; & ce qui fut de pis, il fit des menaces que les armes Françoiſes ſoûtinrent mal. Le ſang froid d'Henri en cette occaſion fit voir en lui une ſuperiorité d'eſprit qui ſembloit répondre de celle de ſes armes. La colere du Prelat ne lui en donna point: il ſe poſſeda, & traitant toûjours civilement les Ambaſſadeurs, il les renvoya auſſi contens des honnêtetez qu'il eut pour eux, qu'ils l'étoient peu de la fierté dont il uſoit envers leur Maître.

Leur retour fit penſer à la guerre; mais les préparatifs, ſi prompts quand l'une des factions armoit contre l'autre, furent lents contre l'ennemi commun. Le depart des Anglois fut retardé par une conjuration dangereuſe qu'on avoit fait contre leur Roi. Richard Comte de Cambridge, Frere puîné de cet Edoüard Comte de Rutland

Rutland devenu depuis Duc d'York auquel Henri IV. avoit pardonné une pareille conſpiration, 1414.
avoit épouſé Anne de Mortemer Sœur du jeune Edmond de Mortemer, qui étoit mort ſans Enfans. Anne étant ſon heritiere, avoit porté dans la Maiſon d'York la juſte prétention que ſon Frere avoit à la Couronne d'Angleterre. Et c'eſt de là que nous verrons dans la ſuite un Petit-Fils de Richard rentrer dans ſes droits, & mettre la Maiſon d'York en poſſeſſion du Sceptre Anglois, que les Princes de la Maiſon de Lancaſtre avoient uſurpé pendant quelque tems, & ravi aux legitimes heritiers. Ce motif de conſpirer contre Henri ſuffiſoit à Richard, ſans y ajoûter contre ce que porte l'arrêt de ſa condamnation, les ſollicitations de la France, comme ont fait quelques Auteurs Anglois. Il avoit donc conſpiré avec Henri Scrop & Thomas Gray contre la vie d'Henri, qui n'en fut averti qu'au tems qu'il faiſoit embarquer ſes troupes à Southampton pour paſſer en France. Quoi qu'on abregeât le procès, il ne laiſſa pas d'apporter du retardement au paſſage. Pour condamner, comme l'on fit, un Prince du ſang à perdre la tête, il fallut garder des formalitez, & en eſſuyer la longueur. Cependant Henri fut plûtôt à Harfleur, que les François ne furent ſur le rivage pour lui diſputer la deſcente. La Ville ſoûtint fort bien le ſiege par la valeur des Seigneurs du pays, qui s'y étoient renfermez en grand nombre: mais enfin n'étant pas ſecouruë, elle fut obligée de ſe rendre. Le Duc d'Exceſtre en fut fait Gouverneur.

Henri n'oſa tenter d'autres conquêtes. La dyſſenterie s'étoit miſe dans ſon armée pendant le ſiege, qui avoit duré trente-ſix jours, & qui n'ayant commencé qu'au milieu du mois d'Août, avoit fini dans une ſaiſon trop avan-

cée pour permettre une nouvelle entrepriſe. Il
1415. n'y avoit pas moyen non plus de paſſer l'hyver en Normandie, la Cour de France étant venuë à Roüen, pour obſerver de plus près les Anglois, en attendant qu'on les pût combattre. Surquoi Henri ayant déliberé touchant le parti qu'il avoit à prendre, le plus facile étant de retourner en Angleterre, il choiſit le plus hazardeux, parce qu'il étoit le plus convenable à la réputation de ſes armes, & réſolut de ſe retirer à Calais par le même chemin qu'avoit pris autrefois Edoüard III. Cette marche, quoique perilleuſe, étant accompagnée du même bonheur eut toute la même iſſuë. Henri ne penſoit qu'à ſe retirer avec ſon armée, où de trente mille hommes à peine en reſtoit-il vingt mille. On avoit garde les paſſages, & rompu les ponts de tous les côtez. Henri ſe fit jour, paſſa la Somme, & s'alla poſter près d'Azin-
25 d'Octob. court, où le vingt-cinquiéme d'Octobre de l'année mille quatre cens quinze preſque toute la France aſſemblée tumultuairement & ſans ordre ſous le Connêtable Charles d'Albret & le Maréchal de Boucicaut, perdit de même qu'à Crecy, par ſon peu de diſcipline & par ſa preſomption, une bataille dont les ſuites mirent la Monarchie ſur le penchant de ſa ruine. Par bonheur le Roi ne s'y trouva pas, & le Dauphin demeura avec lui: le vieux Duc de Berry, Prince ſage, & qui ſe ſouvenoit de Poitiers, l'ayant emporté ſur l'ardeur de combattre que montroient à contre-tems le Pere & le Fils. Le Duc de Bourgogne mécontent de la Cour d'où on le tenoit éloigné, ne parut point à cette action, & tint même devant & après une conduite, où il ſembla un peu trop ménager l'Anglois. Le Duc d'Orleans ſon Concurrent eut la gloire d'y être pris les armes à la main en combat-

battant pour ſa patrie, le Duc de Bourbon eut le même ſort avec le Comte de Vendôme, Artus de Bretagne Comte de Richemont, Charles d'Artois Comte d'Eu, le Marêchal de Boucicaut, & plus de quatorze mille François. Jean Duc d'Alençon y perdit la vie après l'avoir ôtée au Duc d'York, abbatu le Duc de Gloceſtre, & s'être fait jour juſqu'au Roi dont il avoit endommagé d'un coup de hache l'habillement de tête. Le Connêtable, le Duc de Brabant, & le Comte de Nevers Freres du Bourguignon; Louïs de Bourbon de la branche de Preaux, le Duc de Bar, un de ſes Freres, & le Comte de Marle de la même Maiſon, le Comte de Vaudemont de la Maiſon de Lorraine, Rambures maître des Arbalêtriers, l'Amiral Jacques de Châtillon & cette multitude d'autres grands Seigneurs du dénombrement deſquels Monſtrelet remplit deux pages de ſon Hiſtoire demeurerent ſur le champ de bataille avec neuf mille moindres Gentils-hommes, car il en fut tué fort peu d'autres. Jean de Montaigu Archevêque de Sens fut auſſi trouvé parmi les morts, *mais peu plaint*, dit dans ſon Gaulois un Hiſtorien de ce tems-là, *parce que ce n'étoit pas ſon office.* La vûë de ce prodigieux nombre de morts d'une qualité diſtinguée, fit dire au Monarque vainqueur que cette défaite des François étoit moins un effet de ſa valeur, qu'un châtiment de leurs pechez. Il parut ſi penetré de ce ſentiment, qu'ayant fait chanter en action de graces le Pſeaume qui commence par ces mots, *Quand Iſraël ſortit d'Egypte*, il ſe proſterna, & toute ſon armée avec lui, lors qu'on en vint à ce verſet: *Seigneur, ne nous en donnez pas la gloire, mais à votre nom.* Ce Cantique d'Iſraël ſortant d'Egypte marquoit le deſſein qu'il avoit pris de ſortir de France, comme il fit, pour aller re-

1415.

1416.

renouveller ſon armée, dont il n'avoit preſque
1416. plus que le débris.

Son abſence fut aſſez longue, pour donner aux François tout le loiſir neceſſaire à ſe mettre en état de lui diſputer le retour, ſi leurs diſcordes domeſtiques leur avoient permis de penſer à autre choſe qu'à ſe détruire les uns les autres. Les negociations de l'Empereur Sigiſmond, & les voyages qu'il fit en France & en Angleterre pour traiter la Paix, amuſerent Henri preſque toute l'année qui ſuivit la bataille d'Azincourt. Durant ce tems-là nous aurions pû mettre des troupes ſur nos Côtes, pourvoir à la ſûreté de nos Places, armer ſur mer, lever des armées pour tenir la campagne ſur terre; mais c'étoit là le moindre des ſoins de ceux qui avoient quelque rang dans l'Etat. Le Duc de Bourgogne ne penſoit qu'à venir à la Cour pour y dominer, & ceux de la faction oppoſée ne penſoient qu'à empêcher qu'il n'y vint, pour ne pas tomber ſous ſa domination. Ce Prince croyant que la priſon du Chef de la Maiſon d'Orleans avoit levé tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon retour, s'étoit mis en chemin pour venir à Paris, & ne doutoit pas qu'il n'y fût reçu ſans aucune contradiction. Le refus que Troyes, & d'autres Villes qui ſe trouverent ſur ſon paſſage firent de lui ouvrir les portes, lui montra qu'il s'étoit trompé.

En effet, il reſtoit encore aſſez d'Orleanois à la Cour, pour lui en empêcher l'entrée. Le Roi de Sicile étoit ſon ennemi perſonnel: la Reine & le Duc de Berri avoient été preſque de tout tems dans la faction contraire, le Dauphin, quoique jeune & ſon Gendre, ne vouloit plus de compagnon dans le gouvernement d'un Etat, qu'il étoit deſtiné à gouverner ſeul; & generalement parlant, tous les Princes trouvoient

mieux

mieux leur compte à la domination du parti d'Orleans, où chacun étoit quelque chose, & faisoit sa figure selon sa naissance, que dans celle du parti Bourguignon, où l'imperieux Duc absorboit tout, & ne laissoit de fonction à personne que le soin de lui obéïr. 1416.

La Cour ayant donc bien prévû, que ce Prince ne manqueroit pas de profiter de la conjoncture pour venir reprendre auprès du Roi la place qu'il avoit autrefois occupée, se hâta de le prévenir, & quoique la presence du Monarque fût necessaire en Normandie pour la défendre contre le Roi d'Angleterre, on l'amena en diligence à Paris, pour en empêcher l'entrée au Duc de Bourgogne, en même tems qu'on envoyoit en Champagne & en Picardie un ordre exprès de lui fermer les portes de toutes les bonnes Villes.

On fit plus: le Duc de Berri voulant fortifier les Orleanois, persuade au Roi d'appeller le Comte d'Armagnac auprès de sa personne, & de lui donner la charge de Connêtable vacante par la mort de Charles d'Albret. Bernard II. Comte d'Armagnac étoit un homme tout propre à mettre à la tête d'un grand parti, & les liaisons qu'il avoit déja avec la Maison d'Orleans répondoient de son zele à toute la Faction. Il étoit homme de main & de tête, entreprenant, résolu, intrepide, allant à son but sans s'étonner des clameurs publiques; craignant peu la colere des Grands, & moins encore les plaintes du Peuple, dont il mépriſoit les loüanges inutiles, pourvû qu'il en tirât les secours necessaires, ne se souciant gueres d'en être aimé, pourvû qu'il en fût obéï; d'ailleurs grand Seigneur, toûjours suivi d'une belle & brave Noblesse, & menant avec lui un corps de troupes dont le nom seul étoit redoutable. Aussi ne fut-il pas

plûtôt à Paris, que toute la Faction Bourguignonne ſembla s'être diſſipée devant lui : tant il s'en
1416. fit craindre, non ſeulement par les perſecutions qu'il ſuſcita à ceux qu'on ſoupçonnoit d'en être, mais par les précautions qu'il prit pour ôter au Peuple, toûjours prêt à ſe mutiner en faveur du Duc de Bourgogne, les moyens d'armer & de nuire.

Par ces ſoins le nouveau Connêtable devint en peu de tems bien puiſſant ; mais il devint tout-à-fait maître par la mort du Duc de Berri, du Roi de Sicile, du Dauphin Louïs, de Jean ſon Frere & ſon Succeſſeur, qui ſe ſuivirent les uns les autres en aſſez peu de mois au tombeau. Pour comble de bonheur, le nouveau Dauphin ſe trouva tout tel qu'il falloit pour le maintenir dans cette autorité. Charles alors Dauphin, depuis Roi, ſeptiéme de ce nom, qui ſe rendit fameux par le rétabliſſement de l'Etat, avoit été élevé dans la haine du Duc de Bourgogne & de ſon parti par le Roi de Sicile ſon Beau-pere : à quoi le caractere de ce Prince, incapable de rien ceder de ce que ſa naiſſance lui donnoit de prérogatives & de droits, l'avoit naturellement diſpoſé. De ſorte que les portraits qu'on avoit pris ſoin de lui faire du Duc de Bourgogne, comme d'un eſprit imperieux, & qui vouloit regner par tout, lui avoient fait beaucoup plus craindre de l'avoir pour compagnon que pour ennemi. Il avoit ce ſentiment ſi avant dans l'ame, que la plus extrême neceſſité ne l'en fit jamais démentir, & qu'il aima mieux s'expoſer à n'être point Roi, qu'à ne l'être qu'à demi. Auſſi peut-on dire que les miracles du regne de ce Monarque ſurnommé avec raiſon le Victorieux, furent moins l'ouvrage de ſon genie aſſez peu au deſſus du mediocre, que celui de ſon courage vraiment grand ; moins l'effet

de

de ſes meditations politiques qui ne l'occuperent pas beaucoup, que de ſon activité guerriere avec laquelle il étoit capable de faire encore plus qu'il ne fit, ſi l'amour du plaiſir n'eût de tems en tems fait languir ce beau feu par un autre, & ne l'eût quelquefois porté à préferer des Courtiſans agreables à des guerriers neceſſaires. 1417.

Ce fut par les liaiſons étroites que le Connêtable d'Armagnac ſut prendre avec ce jeune Prince, qu'il devint maître des affaires. Il l'auroit peut-être été plus long-tems, s'il ne ſe fût point mis trop en garde contre ceux qui en pouvoient partager l'adminiſtration avec lui. Son ambition pecha contre le bien public, lorſque le Cardinal des Urſins, Legat du Pape Martin V. ayant propoſé un Traité de Paix, par lequel le Dauphin & le Duc de Bourgogne devoient conjointement gouverner l'Etat pendant la maladie du Roi, il s'y oppoſa ouvertement: mais on peut dire que ſon ambition pecha contre elle-même, lors qu'il refuſa à Liſle-Adam un emploi qu'il lui demandoit, s'offrant à s'attacher à lui; ce Seigneur choqué de ce refus, étant devenu dans la ſuite le principal inſtrument de ſa perte. Il ne fut pas meilleur politique, quand au lieu de ſe donner la peine de gagner l'eſprit de la Reine, comme avoient fait juſques-là tous ceux qui avoient été avant lui à la tête de la faction d'Orleans, il rompit bruſquement avec elle, & ſur d'aſſez legers ombrages l'éloigna de la Cour, s'empara des treſors qu'elle avoit caché en divers Monaſteres: affronts que cette vindicative Princeſſe ne pardonna jamais ni à lui ni au Dauphin même ſon Fils, qu'elle crut y avoir eu part.

Juſques-là le Duc de Bourgogne avoit inutilement tenté de trouver entrée dans Paris. Il y

avoit employé toutes choſes ſans épargner la con-
1418. juration la plus noire & la plus horrible, non ſeulement contre les Princes, mais contre le Dauphin & le Roi même. Actuellement il faiſoit la guerre ouvertement & dans les formes, donnant des combats, aſſiegeant des poſtes aux environs de la capitale où l'on mettoit tout à feu & à ſang: tant l'animoſité étoit grande entre ceux qu'on appelloit Bourguignons, qui portoient pour marque de leur faction une croix blanche en ſautoir, & ceux qu'on ne nommoit plus qu'Armagnacs, qui portoient cette même croix droite.

Cette guerre avoit duré trois ſemaines, ſans que le Duc eût rien avancé pour s'introduire dans Paris. Le peuple étoit par tout à lui, parce qu'il faiſoit crier par tout une exemption de tout ſubſide, au lieu que le Connêtable en tiroit ſans ménagement tout ce qu'il pouvoit; mais auſſi l'avoit-il deſarmé, & ne croyoit pas en devoir rien craindre, ſes Places étant d'ailleurs pourvûës de braves gens pour les défendre. Le Duc l'éprouva à Corbeil, où, las de tourner autour de Paris ſans trouver de porte pour y entrer, il étoit allé mettre le ſiege. Barbazan défendit la Place avec beaucoup de vigueur contre lui, & lui ôta l'eſperance de la prendre. Cette diſgrace fut réparée par la nouvelle qui lui vint que la Reine lui offroit de ſe joindre à lui contre leurs communs ennemis. La neceſſité & le dépit avoit fait prendre à cette Princeſſe ce moyen violent de ſe délivrer d'une captivité, qui lui étoit dure. Elle n'avoit jamais aimé le Duc de Bourgogne; mais actuellement elle ne haïſſoit que le Comte d'Armagnac & le Dauphin. Le deſir de s'en vanger la fit reſoudre à écrire au Duc pour le prier de venir rompre ſes fers, & à lui offrir en reconnoiſſance d'un ſervice

ſi

si essentiel, d'entrer dans tous ses interêts. Le Duc les connoissoit trop bien, pour ne pas voir que cette union y étoit en effet utile. Dans cette vûë, il marche à Tours, & en amene la Reine à Troyes, où ayant concerté leur Ligue, il fut resolu qu'Isabelle se declareroit Regente du Royaume durant la maladie du Roi, & que tous les Actes publics se feroient dorenavant en son nom. 1418.

Ce nouveau changement de theatre remua l'esprit des Parisiens, qui quoique toûjours veillez de près, ne laisserent pas de trouver moyen de nouer avec l'Isle-Adam, qui s'étoit donné au Duc de Bourgogne, une intelligence secrete dont l'effet fut que le matin du vingt-neuviéme de Mai de l'année mille quatre cens dix-huit un Marchand de fer nommé le Clerc lui ouvrit la porte de saint Germain des Prez. Il fut au milieu de la Ville avec trois cens hommes qui le suivoient avant qu'on s'en fut apperçu. Là au cri de *Vive Bourgogne* tant de gens se joignirent à lui, & prirent la croix de la faction, que tous ceux du parti contraire chercherent leur salut dans la retraite. Chacun se cacha où il pût. Tanneguy du Châtel eut la presence d'esprit d'aller prendre entre ses bras le Dauphin encore endormi dans son lit, de l'envelopper dans son linceul, tant le peril étoit pressant, & de l'emporter à la Bastille où il se renferma avec lui jusqu'à ce qu'à la faveur du tumulte ils en sortirent l'un & l'autre pour se retirer à Melun. Le Connêtable, le Chancelier de Marle, quatre Evêques & divers Officiers y furent inhumainement massacrez, & plus de trois mille hommes avec eux, la haine publique contre les Armagnacs servant de pretexte à beaucoup de vangeances particulieres. La fureur populaire se porta contre ce parti à de tels excès, 29. de Mai.

que le ſouvenir en fait horreur. Le refus que faiſoient certains Prêtres de donner le baptême aux Enfans de ceux qui en avoient été, peut donner une idée du reſte. Quelques Hiſtoriens ont écrit que le Duc deſaprouva ces emportemens. S'il les deſaprouva, il en profita bien : car on le vit peu de tems après entrer triomphant dans Paris, où ayant amené la Reine dont ſes ſervices l'avoient rendu maître, il le devint bientôt du Roi.

1418.

Alors ſe fit un nouveau partage des Grands, des Peuples & des Villes du Royaume entre le Duc de Bourgogne abuſant du nom & de l'autorité du Roi, & le Dauphin ſoûtenant les droits & la ſucceſſion de la Royauté. Ainſi la guerre civile ſe renouvella avec une nouvelle ardeur par des ſieges & des combats, aux differents ſuccès deſquels ſi chacun à ſon tour gagnoit quelque choſe, ces gains étoient toûjours des pertes conſiderables pour l'Etat.

Ce fut pendant que nos Princes François diviſoient ainſi le Royaume, que l'Anglois avec qui l'Empereur n'avoit pû conclure de paix, profitant de ces diviſions pour recommencer à propos la guerre, revint deſcendre en baſſe Normandie à la tête de cinquante mille hommes. Tout plia ſous une telle puiſſance, & il y eut aſſez peu de Villes juſqu'à la Seine qui n'ouvrît ſes portes aux premieres approches du Conquerant. Honfleur & Caën tinrent quelque tems; mais l'un & l'autre ſe rendit ne pouvant eſperer de ſecours. L'avarice ou la negligence d'un Gouverneur indigne de ſon nom, fit perdre après trois mois Cherbourg, qui auroit pû tenir trois ans : tant la corruption avoit gagné les parties nobles de l'Etat. Henri étoit en trop beau chemin, pour ne pas continuer ſa route. Le Pont-de-l'Arche l'arrêta : mais trois ſemaines

lui

lui acquirent ce poſte important pour le ſiege de Roüen, qu'il avoit reſolu d'entreprendre. 1418.

Juſques-là on l'avoit laiſſé faire, & l'acharnement étoit tel entre les deux Princes François à s'entre-dépouiller l'un l'autre, qu'à peine faiſoient-ils attention aux progrès du Roi d'Angleterre. Le ſiege de Roüen les frappa, & ſembla leur ouvrir les yeux. Le Dauphin vit que l'Etat ſe perdoit, pendant que le Duc de Bourgogne & lui diſputoient du droit de le gouverner. Le Duc ne douta point qu'ayant en main les forces & l'autorité du Roi, on ne lui imputât la perte de la Normandie, que la priſe de Roüen traînoit après ſoi. Avec ces vûës, il étoit naturel que ces deux Princes cherchaſſent à s'unir contre l'ennemi commun du nom François. Cependant leur haine mutuelle fut ſi forte en cette occaſion, que la premiere penſée qui leur vint fut de traiter ſeparément chacun de ſon côté avec l'Anglois.

Le Dauphin tenta le premier, ſi par un accommodement tolerable, Henri qui ſe montroit moins éloigné de traiter avec lui qu'avec ſon rival, ne lui donneroit point le moyen de ranger au devoir le Duc de Bourgogne. Pour cela il envoya des Ambaſſadeurs, qui furent bien reçus au camp devant Roüen, & qui ſelon les apparences auroient conclu quelque choſe, ſi Charles dès-lors réſolu à ne laiſſer point entamer la Souveraineté de la Couronne n'eût opiniâtrément rejetté la propoſition qu'on lui fit de ſe joindre à l'Anglois pour conquerir la Flandre, & ſouffrir qu'il la poſſedât ſans en rendre hommage à la France.

Le Duc de Bourgogne ſe ſervit du miniſtere du Cardinal des Urſins, qui avoit commiſſion du Pape de traiter la paix entre les deux Rois. Mais quoique le Cardinal pût dire, quoi qu'il

qu'il eût porté le portrait de la Princeſſe Catherine, & quoique même ce portrait de la plus belle perſonne du monde eût fait effet ſur le cœur d'Henri, qui perſiſtoit à la vouloir épouſer; ce Prince demeura ſi ferme dans ſes premieres propoſitions, que le Legat ne pût rien conclure.

1418.

Quelque averſion que conſervaſſent dans le fond du cœur l'un pour l'autre le Dauphin & le Duc de Bourgogne, la neceſſité les obligea à faire des pas pour ſe rechercher; mais ces pas furent trop lents pour ſauver Roüen. Le ſiege avoit duré ſept mois, & les aſſiegez avoient fait au de-là de ce qu'on doit attendre de braves & de zelez François, pour ne point prendre un joug étranger. Les vivres leur ayant manqué, ils avoient mangé juſqu'aux animaux dont les hommes ont le plus d'horreur, pour donner le tems de les ſecourir. Le Dauphin l'auroit bien voulu, le Duc l'avoit ſouvent promis, mais l'un étant toûjours retenu par la crainte de laiſſer le champ libre à l'autre, les aſſiegez n'ayant plus d'eſperance s'étoient enfin rendus à Henri le dix-huitiéme jour de Janvier de l'année mille quatre cens dix-neuf.

1419.

18. de Janv.

Cet évenement qui fut ſuivi de la perte du reſte de la Normandie, détermina tout-à-fait le Dauphin, qui avoit interêt à ne pas ſouffrir le démembrement de l'Etat, à entrer en traité avec le Duc; mais le Duc ne ſe preſſa pas, & trouvant au contraire ſon interêt à s'accommoder avec l'étranger, qui ne demandoit que des terres auſquelles il ne prétendoit rien, & lui laiſſeroit toute l'autorité dont il étoit en poſſeſſion, renoüa ſes négotiations avec lui. La Reine, à qui le Duc de Bourgogne laiſſoit aſſez de part dans les affaires pour contenter ſon ambition, & qui avoit changé pour lui une aſſez violente haine

haine en quelque choſe qui ſembloit même paſſer un peu la bonne amitié, entra aiſément dans ſes ſentimens: & le Roi ne voulant jamais que ce que ceux qui l'approchoient, prenoient ſoin de lui faire vouloir, il fut arrêté entre les deux Cours, que les deux Rois aſſiſtez chacun de leur famille & de leur Conſeil s'aboucheroient pour traiter de la paix. 1419.

Ce fut entre Pontoiſe & Meulan que ſe tint cette Conference. Charles ſurpris d'un accès de ſon mal, n'y pût aſſiſter en perſonne; mais la Reine y parut pour lui, & y mena la Princeſſe ſa Fille, dont elle eſperoit que la beauté épargneroit une Province à la France, & tiendroit lieu de dot à un jeune Roi. Henri en fut en effet touché, & quelque interêt qu'il eût à s'en taire, il ne pût ſi bien faire qu'on ne s'en apperçut. On ſe flattoit qu'il en deviendroit plus docile, mais on fut bientôt détrompé. A meſure qu'il s'attendriſſoit pour la Princeſſe, comme s'il eût été en garde contre lui-même, il s'affermiſſoit contre les raiſons qu'on lui apportoit pour lui perſuader de ſe relâcher ſur ſes prétentions. Une ſecrette préſomption de ſa fortune & de ſon bonheur lui perſuada toûjours qu'il auroit la Fille, & quelque choſe même de plus que ce qu'il demandoit pour ſa dot. *J'aurai la Princeſſe*, dit-il un jour en colere au Duc de Bourgogne, *& j'aurai le Royaume avec elle.* Sur quoi le Duc piqué à ſon tour, lui ayant répondu ſur le même ton, qu'il avoit pour en venir là encore beaucoup de chemin à faire, & qu'il ſe trouveroit bien las quand il en auroit fait la moitié, les Conferences ſe rompirent, & l'on perdit toute eſperance de rien conclure avec l'Anglois.

Par cette rupture la réünion des deux Princes François devenant neceſſaire, ceux qui s'en

s'en méloient travaillerent à leur ôter ces om-
1419. brages mutuels, qui les faiſoient défier l'un de l'autre. La Dame du Giac amie du Duc, & de ce caractere d'amies à qui l'eſprit donne le pouvoir que la beauté donne aux Maîtreſſes, réüſſit parfaitement de ſon côté. Ceux qui gouvernoient le Dauphin ne furent pas de ſi bonne foi, & l'évenement fit juger qu'au lieu de lui raſſurer l'eſprit contre les vieilles défiances, ils lui en donnoient de nouvelles. Il y a apparence que ceux qui prirent ſoin de lui en donner, prirent celui de lui apprendre à ne les pas faire paroître. Les Princes ſe virent près de Melun & concluclurent leur Traité avec une ouverture de cœur, & des témoignages d'amitié ſi naturels de part & d'autre, que ſi ceux du Dauphin ne furent pas ſinceres, le Duc y fut d'autant mieux trompé, que rien ne lui donna ſujet de les ſoupçonner de ne l'être pas. La nouvelle Conference qu'on lui propoſa, à l'occaſion de la ſurpriſe de Pontoiſe par les Anglois, & l'ardeur avec laquelle le Dauphin l'en ſollicita, l'effaroucha un peu d'abord. Il s'en excuſa même quelque tems, ſur ce que le Prince voulant qu'ils ſe viſſent à Montereau-faut-Yonne, il ne jugeoit pas qu'il fût du reſpect qu'ils devoient l'un & l'autre au Roi, qu'ils ſe viſſent ailleurs qu'à Troyes où ſe trouvoit alors la Cour. La plûpart des amis du Duc, à qui l'empreſſement du Dauphin donnoit ombrage auſſi bien qu'à lui, le diſſuadoient de cette entrevûë : mais le Dauphin le preſſa ſi fort, qu'à moins de rompre de nouveau avec lui, il ne crut pas s'en pouvoir diſpenſer. Il y alla donc malgré ces avis, & ſes propres preſſentimens, courant où la Juſtice divine l'attendoit pour punir ſes crimes. Ainſi le Ciel ſe ſert ſouvent d'un crime pour en punir un autre. Le pont de Montereau

fut

fut choisi pour le lieu de la Conference. Le Dauphin s'y rendit le premier accompagné de ses confidens, tous gens de main & d'execution. Le Duc y en amena pareil nombre des siens, mais à cela près on ne peut gueres moins prendre des précautions qu'il en prit, ayant combattu ses plus justes défiances, comme des foiblesses qui lui faisoient honte. Aussi à peine fut-il arrivé au lieu où le Dauphin l'attendoit, que comme il le saluoit le genou en terre, on se prit de parole avec lui, & que sans lui donner le tems de se relever Tannegui du Chastel & ses compagnons le massacrerent aux pieds de leur Maître. Mort digne de ce Prince sanguinaire; mais indigne de la main qu'on en soupçonna: car quelque soin que prît le Dauphin de se disculper auprès du public d'une action si contraire à sa gloire, s'il en fut innocent devant Dieu, qui voit ce qui est contre les apparences, il ne s'en lava jamais bien aux yeux des hommes, qui jugent par les apparences ce qui n'est peut-être pas. 1419.

Si ce Prince eut part à ce crime, il en fit longtemps penitence, & Dieu ne vangea point sur David le sang innocent d'un homme de bien plus severement, qu'il vangea sur Charles le sang coupable d'un méchant homme. Le bruit de cette mort s'étant répandu en peu de tems dans tous les lieux où l'on y pouvoit prendre interêt, chacun pensa à ce qu'il y perdoit, ou à ce qu'il y pouvoit gagner. Dans la Cour de France qui étoit à Troyes, la Reine pleura amerement la perte d'un homme par qui elle regnoit. Dans celle d'Angleterre, qui étoit à Roüen, le Roi examina l'avantage qu'il en pouvoit tirer, pour hâter une double conquête, qui lui sembloit plus longue à faire depuis qu'il avoit vû la Princesse. Dans celle de Philippe Comte de Charolois, deve-

devenu par la mort de ſon Pere Duc de Bourgogne, & Comte de Flandre, ce Prince qui
1419. étoit à Gand ne penſa qu'à tirer du Dauphin une vangeance éclatante. De quoi n'eſt point capable un eſprit poſſedé de cette paſſion ? Philippe étoit tout jeune : il étoit né François, Prince du ſang, Gendre du Roi, Beau-Frere du Dauphin, il avoit un fonds de bonté naturelle, qui lui fit donner le ſurnom de Bon. Il avoit même paru ſi zelé, pour défendre la Monarchie, qu'à peine avoit-on pû l'empêcher de ſe trouver quoi qu'encore enfant à la bataille d'Azincour, & qu'il avoit fallu que ſon Pere uſât de toute ſon autorité pour moderer cette ardeur naiſſante. Malgré tout cela, il n'eut pas plûtôt appris ce qui s'étoit paſſé à Montereau, qu'il ne ſe propoſa rien moins que d'ôter au Dauphin tout eſpoir de ſucceder à la Couronne, en le faiſant desheriter par le credit de ſa propre Mere, en ſubſtituant l'Anglois à ſes droits par le moyen du mariage de la Princeſſe Catherine avec lui, & en joignant ſes armes aux ſiennes, pour achever de lui acquerir ce que le Prince desherité auroit pû conſerver des débris de ſa fortune & de ſon naufrage.

Je ne ſai ſi Philippe comprit les ſuites affreuſes d'un tel projet : l'horreur que la poſterité auroit pour la memoire d'un Prince, qui aſſujetiſſoit ſa Patrie à une Nation ennemie, & le tort qu'il ſe faiſoit à lui-même, en faiſant paſſer en des mains étrangeres un Sceptre qui auroit pû tomber en celles de ſes Deſcendans. S'il eut ces vûës, ſa fureur fut extrême ; s'il ne les eut pas, ſon aveuglement fut grand. Quoi qu'il en ſoit, il n'eut pas plûtôt formé ce funeſte deſſein, qu'il envoya ſes Ambaſſadeurs le propoſer au Roi d'Angleterre, & alla lui-même en traiter l'execution à la Cour de France. La negociation

tion ne fut longue à conclure ni à Roüen ni à Troyes. Il ne pouvoit rien arriver de plus à ſouhait à Henri pour abreger bien du chemin à ſon amour & à ſon ambition : & la dénaturée Mere du Dauphin ne pouvoit trouver un meilleur moyen de pouſſer ſûrement à bout la haine qu'elle avoit pour ſon Fils. On publia d'abord des trêves, pendant leſquelles l'imbecille Monarque, qui ne gouvernoit pas la France, mais que de mauvais François gouvernoient, donnant les mains à tout ce qu'on voulut, l'affaire fut bien-tôt concluë, le mariage arrêté, la paix ſignée, dont les articles principaux furent l'exheredation du Dauphin, la ſubſtitution d'Henri en ſa place, & aſſurance de la Couronne à toute ſa poſterité. On celebra les nôces à Troyes le ſecond de Juin l'an mil quatre cens vingt, d'où les deux Cours partant enſemble pour s'acheminer vers Paris, on prit en chemin faiſant Sens, Montereau-faut-Yonne & Melun. Cette derniere Ville ayant reſiſté près de cinq mois, on n'arriva à Paris qu'au commencement de Decembre, où les deux Rois & les deux Reines accompagnez du Duc de Bourgogne furent reçus avec une joye qui fit pleurer tous les gens de bien. Pour mettre la derniere main à un ſi monſtrueux ouvrage, on fit le procès au Dauphin. Son Pere & ſon ennemi furent les Juges, l'un comme Roi, l'autre comme Regent; car le Traité portoit qu'Henri auroit le gouvernement du Royaume pendant l'infirmité du Roi. On jugea l'accuſé atteint & convaincu du meurtre commis en la perſonne du Duc de Bourgogne, on le déclara incapable de ſucceder aux biens paternels, & à aucun autre heritage qui lui fût échu, ou qui lui dût échoir. On le condamna au banniſſement perpetuel, & tous ſes complices à la mort.

1420.

2. de Juin.

On

1421. On ne crut pas le Dauphin assez docile pour déferer à cet arrêt, duquel on apprit que sans s'étonner il avoit appellé à Dieu & à son épée: mais comme son malheur avoit uni tant de Puissances contre lui, on ne douta point qu'il ne fût facile d'achever bientôt par les armes ce qu'on avoit commencé par l'abus des Loix. Henri même croyant pouvoir s'en reposer pour un tems sur autrui, laissa en sa place le Duc de Clarence pour continuer la conquête de la France, pendant qu'il fit un voyage en Angleterre, où il mena la nouvelle Reine.

Il n'y fut pas long-temps sans apprendre que l'activité du Dauphin rendoit sa presence necessaire en France. Le Dauphin avoit peu de forces, & n'avoit presque point de troupes; les Princes du sang lui manquoient au besoin, le Comte de Vertus venant de mourir, le Roi de Sicile étant appellé en Italie par ses affaires, & ceux que les Anglois avoient pris à la bataille d'Azincour n'étant pas encore en liberté: de sorte que hors le Duc d'Alençon, & quelques Cadets de la Maison de Bourbon, Charles n'avoit personne avec lui de ceux que l'interêt commun du sang & de la famille Royale engageoit le plus à le soûtenir. Malgré une situation si fâcheuse, Charles ne perdant point courage, disperse un petit nombre de braves gens qui s'étoient attachez à sa fortune, dans les lieux de deça la Loire qui tenoient encore son parti, & fit tant qu'il assembla une armée capable de former des desseins.

Un secours étranger lui vint à propos, & contribua au gain d'une bataille, qui montra que la fortune & lui n'étoient pas irreconciliables. Quoique Jacques premier Roi d'Ecosse pour obtenir sa liberté, & être rétabli sur son trône eût fait alliance avec Henri, il ne crut

crut pas devoir empêcher que quelques Seigneurs du pays ne vinſſent genereuſement ſecourir leurs anciens alliez. Jean Stuart Comte de Buckam, Robert ſon Frere, Archambauld de Douglas, Alexandre Linſey étoient les Chefs de cette troupe auxiliaire, qui faiſoit non pas ſept mille hommes, comme l'a écrit Buchanan, mais ſept cens chevaux bien choiſis, qui s'étant allé joindre en Anjou au Marêchal de la Fayette, rencontrerent auprès de Baugé le Duc de Clarence avec la fleur d'une nombreuſe Nobleſſe Angloiſe, qu'Henri avoit laiſſé en France. Le Duc avoit une armée fort leſte, avec laquelle il menaçoit Angers: mais il fut arrêté en chemin par le Marêchal & ſes Ecoſſois qui lui ayant livré bataille, le taillerent en pieces, le tuerent ſur la place avec le Comte de Kent, le Baron de Ros & pluſieurs autres Seigneurs Anglois. Jean Marquis de Sommerſet Oncle du Roi, Guillaume de la Pôle Comte de Suffolk, dont le Pere avoit été tué à la bataille d'Azincour, Raphaël de Neuville & pluſieurs autres furent pris & emmenez priſonniers. 1422.

Ce ſuccès, quoique balancé par une défaite en Picardie & par la priſe de Château-Thierry, ne laiſſa pas de donner à Charles la hardieſſe d'aſſieger Chartres; mais c'étoit trop tenter pour un homme qui devoit être malheureux juſqu'à avoir beſoin d'un miracle pour ſe relever de ſon malheur. Henri, que la mort de ſon Frere avoit fait revenir en France, parut avec une armée nouvelle, contre laquelle le Dauphin ne voulant pas hazarder la ſienne, il fut contraint de ſe retirer, & de repaſſer la riviere, abandonnant aux Anglois la Beauce juſqu'à Boiſgency. La priſe de Meaux, Place alors ſi forte, qu'Henri avec toute ſa puiſſance ne l'avoit encore oſé attaquer, termina cette

cette belle courſe, dont le bonheur fut comblé
1422. par la reddition de Compiegne & de Creſpy en Valois, conſervez juſques-là au Dauphin comme des poſtes de grande reſſource dans le voiſinage de Paris.

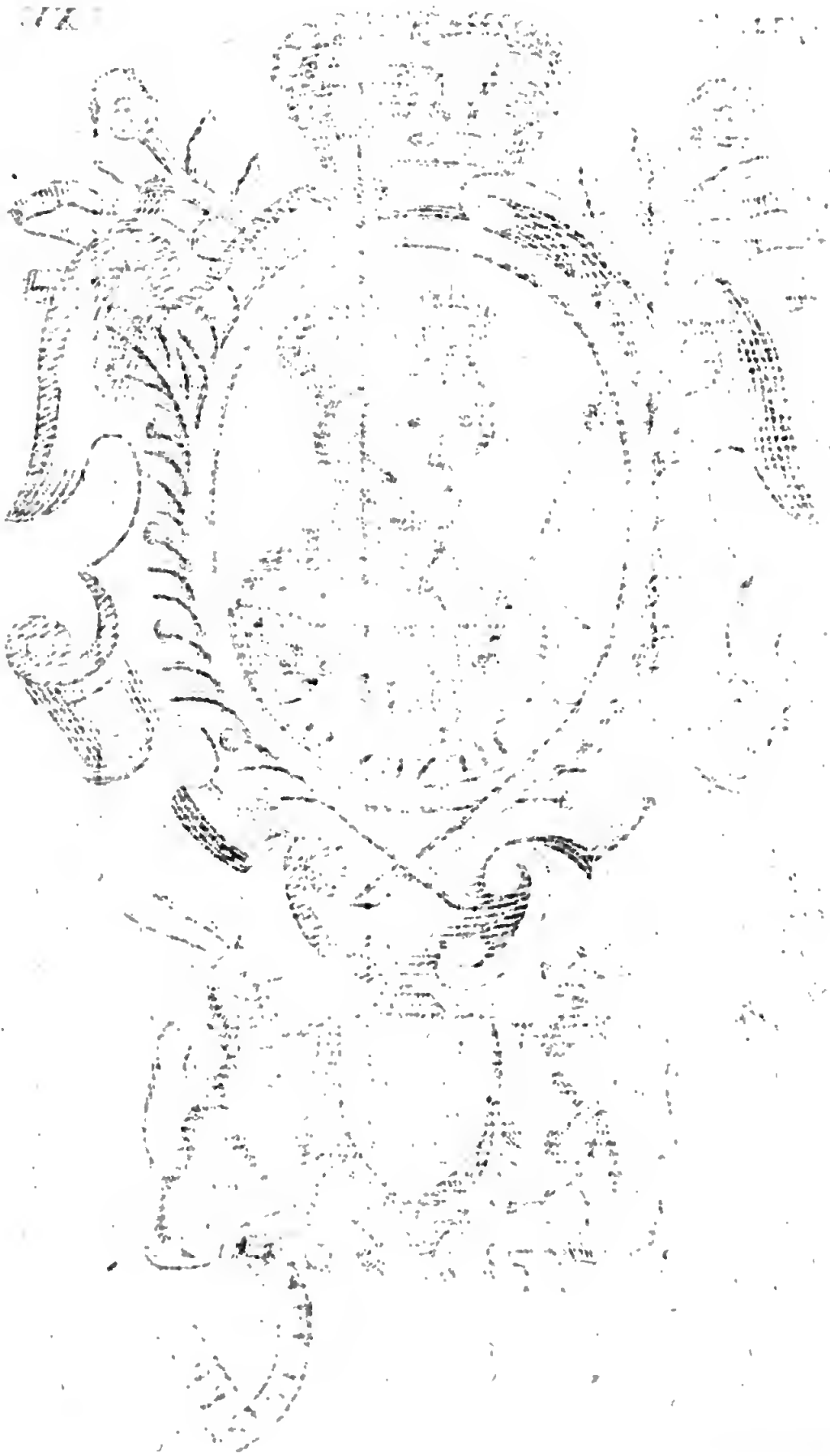
Les nouvelles de la naiſſance d'un heritier de tant de conquêtes, portant le même nom que lui, ne laiſſoit rien à ajoûter à la proſperité d'Henri, quand une maladie imprévûë l'avertit, que la mort donne aux Conquerans des bornes que l'ambition ne paſſe point. Il en ſentit les premieres attaques, lorſque s'étant rendu à Vincennes, où la Reine ſa Femme étoit de retour après avoir fait ſes couches à Windſor, il apprit par un Courier du Duc de Bourgogne, que Charles ayant remonté la Loire s'étoit ſaiſi de la Charité, & avoit mis le ſiege devant Coſne. Le Duc lui demandoit du ſecours, à quoi le Roi ayant répondu qu'il lui en meneroit lui-même, il ſe mit en chemin accompagné des Ducs de Bethfort & de Warwik, qui commandoient ſous lui une belle armée. A peine fut-il à Melun, que ſon mal qu'il tenoit ſecret, & dont même les Hiſtoriens ne paroiſſent pas fort inſtruits, venant à s'aigrir tout d'un coup, il fut obligé de laiſſer le commandement de l'armée à ſon Frere, & de s'en revenir à Paris. Les Anglois & les Bourguignons s'étant joints à Veſelay, marcherent enſemble du côté de Coſne, où le Dauphin qui ne voyoit point de reſſource à une défaite, ne voulut point hazarder un combat. Il repaſſa la riviere, mais il diſpoſa ſi bien ſes troupes pour la garder, qu'il ôta aux ennemis l'envie de le ſuivre. Leur armée retourna ſur ſes pas, & le Duc de Bethfort averti de l'extremité du Roi ſon Frere, prit les devants pour ſe rendre à Paris. Il arriva à Vincennes à tems pour entendre ſes dernieres volontez. Henri ne ſe dé-

démentit point à la mort de ce caractere heroïque qui l'avoit fait admirer durant ſa vie. Il vit ſans trouble approcher l'heure qui devoit finir de ſi beaux jours à l'âge de trente-huit ans. Il partagea ces derniers momens entre la Religion & ſon Ambition, dont il avoit fait un mêlange ſouvent plus nuiſible au ſalut, qu'une injuſtice de bonne foi. Tel à la mort que durant ſa vie, il n'omit rien de ce que la pieté Chrétienne peut faire faire en cette occaſion à un Prince religieux. Il reçut tous les ſacremens avec une devotion exemplaire. Il fit paroître des ſentimens conformes à ſes mœurs vraiment reglées, & dignes d'un Prince Chrétien. Il ſe fit reciter les Pſeaumes de la penitence, & à ce verſet du quatriéme: *Faites du bien, Seigneur, à Sion, ſelon votre bonne volonté, afin que les murs de Jeruſalem ſoient bâtis*, il interrompit ſon Aumônier, pour dire que c'avoit été ſon deſſein, après qu'il eût eu pacifié la France, d'aller conquerir la Sainte-Cité, mais que Dieu en ayant diſpoſé autrement, il ſe conformoit à ſa volonté. Ainſi ſe diſpoſoit à la mort l'homme Chrétien penſant à l'autre vie; pendant que le Politique & le Conquerant, penſant à conſerver aux ſiens ce qu'il avoit acquis en celle-ci, donnoit au Duc de Bethfort la Regence de France, au Duc de Gloceſtre celle d'Angleterre, à l'Evêque de Wincheſtre ſon Oncle le ſoin d'élever le Prince ſon Fils, en leur recommandant trois choſes: la premiere, de conſerver l'amitié du Duc de Bourgogne, comme le plus eſſentiel moyen d'affermir en France la domination Angloiſe. La ſeconde, de ne donner point la liberté au Duc d'Orleans & aux autres Princes qu'on avoit pris à la bataille d'Azincourt, qu'Henri ſon Fils ne fût majeur. La troiſiéme, de ne conclure jamais de paix avec le Dauphin, que la Guyenne & la Normandie ne demeuraſ- 1422.

sent à l'Angleterre en toute souveraineté. Ainsi
1422. mourut le dernier jour d'Août de l'année mille
quatre cens vingt-deux dans la dixiéme de son
31. d'Août. regne Henri V. le Heros des Anglois, grand Prince en effet, & à qui il n'a manqué pour pouvoir servir de modele aux Rois & aux Conquerans, que le droit de regner & de conquerir. Charles
21 d'Octob. son Beau-pere le suivit de près: heureux dans l'égarement de sa Raison de ne pas sentir tous ses maux, & de n'être pas coupable de ceux qu'il fit aux autres. Isabelle de Baviere, qui en avoit été l'instrument, en reçut la juste punition, par l'abandon, la pauvreté, & le mépris où elle tomba après avoir perdu son Mari; les Anglois même paroissant honteux d'avoir pour amie une Mere si dénaturée.

Par la mort de ces deux Monarques Henri VI. se trouva au berceau chargé du poids de deux Couronnes, dont l'une en tombant entraîna l'autre. Les heureux commencemens de son regne semblerent lui répondre d'une meilleure fin. L'étoile d'Henri V. dominoit encore, & corrigeant par son influence la destinée ordinaire des Minoritez, fit que dans les premieres années qui suivirent la mort de ce Prince, on vit si peu de difference entre son regne & celui de son Fils, que si ses amis regretoient qu'il eût cessé de vivre, ses Sujets ne s'appercevoient pas qu'il eut cessé de regner. L'union des Princes, qu'il avoit destinez au maniement des affaires publiques, fit cet effet pendant qu'elle dura. Celle des deux Freres ne s'altera point. La ressemblance les avoit unis autant que le sang & la nature. Tous deux guerriers, tous deux politiques, tous deux affectionnez au bien de l'Etat, tous deux conservant un respect pour la memoire du feu Roi, qui leur donnoit tout le zele possible pour la gloire de son heritier. Ils ne diffe-

Tom: II. pag. 172.



feroient que par l'âge, & par l'éclat de quelques actions que le poſte du Duc de Bethfort lui avoit donné occaſion de faire; mais cette difference même étoit utile à maintenir une ſubordination convenable entre le cadet & l'aîné. Le Duc de Gloceſtre & l'Evêque ſon Oncle commencerent avec la même union, & celle des Ducs de Bethfort & de Bourgogne, déja unis par tant de communs interêts, s'étant encore depuis confirmée par le mariage d'une Sœur du Bourguignon avec le Prince Anglois, la paix continua à regner en Angleterre, & la guerre à être heureuſe en France. 1422.

Jamais la Nobleſſe Françoiſe ne ſervit aucun de nos Rois avec plus de zele qu'elle ſervit Charles VII. & jamais regne ne fut plus fertile en Guerriers. Jean d'Orleans Comte de Dunois, Artus de Bretagne Comte de Richemont, qui étant ſorti de ſa priſon d'Angleterre avoit été fait Connêtable. Louïs Comte de Clermont, & enſuite Duc de Bourbon ſon Fils, & preſque tous les Princes de cette Maiſon, qui ſembloient prévoir par le zele qu'ils faiſoient paroître à défendre la Couronne, la part qu'ils y devoient avoir, Saintrailles, la Hire, Barbazan, Ambroiſe de Loré, Louïs de Bueil Comte de Sancerre, & depuis Amiral, les Maréchaux de la Fayette, de Rieux, de Bouſſac, de Loheac de l'ancienne Maiſon de Laval, les Gaucourt, les Rouhault, les Urſins, les Stuarts & les Douglas Ecoſſois, qu'on ne diſtinguoit point des nôtres, ſont les noms d'autant de Heros, qui meritent chacun une Hiſtoire. Leur valeur dans la ſuite rétablit la Monarchie: mais au tems dont je parle, la partie étoit ſi inégale entr'eux & les ennemis de l'Etat, le bonheur ſi attaché aux armes d'Angleterre, que tout ce qu'ils purent faire fut de ſoûtenir durant quel-

ques années la France sur son penchant, jusqu'à ce que la colere du Ciel se fût appaisée contre les François, & que la discorde qui les divisoit eût passé chez leurs ennemis. 1423.

En attendant ce moment marqué dans les Decrets de la Providence, les choses allerent leur train ordinaire. Les François conserverent quelques Places dans les Provinces de deçà la Loire, ils battirent quelquefois les Anglois en des rencontres & en des partis, ils leur firent lever des sieges; mais outre que ceux-ci eurent leur revanche dans ces sortes de petites guerres, les affaires decisives leur furent toûjours si heureuses, que Charles, qu'on nommoit alors par mocquerie le Roi de Bourges, fut sur le point de ne pouvoir même se promettre de l'être long-tems. Le combat de Crevant où Thomas de Montaigu Comte de Salisbery, & Toulongeon Marêchal de Bourgogne défirent un secours d'Ecossois & d'Espagnols venu à ce Prince, fut d'un grand préjudice à ses affaires: mais la bataille de Verneuil fut le coup qui poussa sa fortune sur le bord du précipice. On la donna mal à propos, & on y combattit sans ordre; défauts depuis la journée de Crecy si inveterez dans les François, qu'ils en étoient devenus incorrigibles. Le Duc de Bethford avoit assiegé Ivry sur les frontieres de Normandie. La Paliere, qui en étoit Gouverneur, étoit convenu avec lui après quatre mois de resistance de lui rendre la Place en certain tems, si le Roi ne la secouroit. Comme le poste étoit important, le Roi y avoit envoyé tout ce qu'il avoit de troupes hors des Villes, consistant dans un corps d'Ecossois d'environ quatre ou cinq mille hommes, de quelques Compagnies Italiennes, qui lui étoient venuës de Milan, & de ce qu'il avoit de François. Le Duc d'Alençon, Jacques Stuart, que Charles avoit

avoit fait Connêtable de France en recompenſe du ſervice qu'il en avoit reçu à Baugé, étoient les Chefs de cette armée. Le Marêchal de la Fayette, les Comtes de Tonnerre & de Vantadour, Jean Stuart Connêtable d'Ecoſſe tige des Seigneurs d'Aubigny, Theande de Valpergue Chef des Lombards, le Comte de Douglas, à qui le Roi avoit donné la Duché de Touraine, Jacques d'Harcour Comte d'Aumale, le brave Pothon de Saintrailles, le Vicomte de Narbonne & pluſieurs autres des premieres Maiſons du Royaume étoient de cette expedition. 1423. Le tems qu'il fallut pour aſſembler cette armée, & la mener de Tours, où étoit le Roi, juſques aux frontieres de Normandie, fut plus long que n'étoit celui dont Paliere étoit convenu avec le Duc de Bethford pour la reddition de la Place. On apprit en ſortant du Perche que ce Prince en étoit en poſſeſſion. Pour ne laiſſer pas neanmoins une ſi belle armée inutile, on réſolut d'aſſieger Verneuil, dont on ſe rendit aiſément maître : après quoi le Conſeil de guerre délibera s'il falloit aller chercher les Anglois pour les combattre, ou employer les troupes du Roi à des exploits moins hazardeux. 1424. Les ſentimens furent partagez. La diligence que fit le Duc de Bethford, qui étoit encore à Ivry, pour les engager à une bataille, concourut pour la faire accepter avec l'ardeur des plus jeunes. On combattit, mais avec le deſordre, la temerité, & l'emportement ordinaire aux François de ce tems-là. L'armée étoit rangée en bataille ſous les murailles de Breteuil, & avantageuſement poſtée, lorſque le Comte de Douglas reçut un billet du Duc de Bethford, par lequel ce Prince le voulant piquer d'honneur, lui mandoit par raillerie qu'il venoit pour boire avec lui, & qu'il le prioit de l'attendre. Le brave Ecoſ-

fois lui fit réponſe, qu'il ſeroit le très-bien venu,
1424. qu'il trouveroit la nappe miſe : & fut d'avis qu'on l'attendît dans le poſte qu'on occupoit. Les plus ſenſez jugeoient comme lui que c'étoit le meilleur parti qu'on pût prendre ; mais le Vicomte de Narbonne, qui n'étoit pas de ce ſentiment, s'étant étourdiment mis en marche avec un corps qu'il commandoit pour aller au devant des Anglois, entraîna toute l'armée après lui. On courut plûtôt qu'on ne marcha, & on ſe mit ſi hors d'haleine, qu'on eût eu beſoin de ſe repoſer quand il fallut combattre. On combattit neanmoins avec courage, mais la tête ne gouvernant pas le cœur, on ne combattit que pour perdre plus de monde dans une défaite qui fut fort complette. Le Connêtable, Douglas, Vantadour, Tonnerre, Aumalle, le Vicomte de Narbonne, pluſieurs autres Seigneurs, cinq mille Soldats, & beaucoup plus même, ſi nous en croyons les Auteurs Anglois toûjours portez à groſſir nos pertes, furent tuez ſur le champ de bataille. Le Duc d'Alençon & le Marêchal de la Fayette furent faits priſonniers, & menez à Verneuil, que Rambures rendit à compoſition. La fortune de la France conſerva Saintrailles, qui par un coup de maître ayant raſſemblé les reſtes épars de cette armée, fit que le Roi ne demeura pas tout-à-fait dépourvû de troupes.

L'Etat neanmoins fut ſi affoibli par ce dernier
1425. deſavantage, que les partiſans de Charles crurent
1426. devoir quelque choſe à la fortune, de ce que dans
1427. les quatre années qui ſuivirent la bataille de Ver-
1428. neuil juſqu'au ſiege d'Orleans, les Anglois n'euſſent encore pû les chaſſer tout-à-fait au delà de la Loire.

12 d'Octob. Ce fut le douziéme d'Octobre de l'année mille quatre cens vingt-huit, que le Comte de Salisbery accoú-

accoûtumé à conquerir depuis le combat de Crevant, qu'il avoit pris le Mans & le Maine, s'étant emparé de tous les poſtes qui ſont aux environs d'Orleans, entreprit de ſoûmettre enfin cette grande Ville aux Anglois. Il ne paroît pas que la Cour de France fût fâchée que les ennemis s'attachaſſent à cette conquête, y ayant ſujet d'eſperer que non ſeulement ils n'y réüſſiroient pas, mais qu'ils y conſumeroient leurs forces. La fleur des Capitaines François s'y étoient renfermez pour la défendre: le Comte de Clermont, le Marêchal de Bouſſac, le Marêchal de Sainte Severe, l'Amiral de Culant, le Seigneur de Bueil, Jean Stuart Connêtable d'Ecoſſe, Jean d'Orleans Comte de Dunois, le Seigneur d'Orval de la Maiſon d'Albret, Saintrailles, la Hire, Guitry, Gaucourt, & d'autres perſonnes de réputation entreprirent de conſerver cette Ville à la Monarchie. Les habitans étoient réſolus à ſouffrir les dernieres extremitez, plûtôt que de ſubir un joug étranger. Les femmes même témoignoient du courage: & le Roi qui tenoit alors ſa petite Cour à Chinon, ayant encore quelques troupes ſur la Loire, on regardoit le ſiege d'Orleans comme une choſe dont on ſe flatoit que l'Etat tireroit avantage. La longue reſiſtance des aſſiegez, les beaux faits d'armes qu'ils faiſoient tous les jours, la mort du Comte de Salisbery tué à une fenêtre d'un coup de canon, auroient dans la ſuite été des raiſons encore plus fortes pour ſe le promettre, ſi le peu qui reſtoit au Roi de troupes capables de tenir la campagne n'euſſent été défaites à Rouvray en Beauce, en attaquant un grand convoi chargé de proviſions de carême, ce qui fit nommer ce combat la journée des Harangs. 1428.

Depuis cette perte les aſſiegez commencerent

à n'eſperer plus, mais toûjours réſolus néan-
1428. moins de ne point ſe rendre aux Anglois, ils s'aviſerent de faire offrir au Duc de Bourgogne de ſe ſoumettre à lui. Ce Prince acceptoit avec joye une propoſition qui l'honoroit; mais le Duc de Bethford n'y voulut point conſentir, jugeant qu'il étoit de dangereuſe conſequence, que les Villes qu'on aſſiegeroit ſe miſſent ainſi comme en ſequeſtre ſous la protection d'un Prince François. Il répondit même aſſez fierement à ceux qui lui propoſerent cette capitulation de la part du Duc de Bourgogne, *Qu'il ne battoit pas les buiſſons pour laiſſer prendre les oiſeaux à d'autres.*

Pendant cette negociation le Comte de Suffolk, qui avoit pris la conduite du ſiege en la place du Comte de Salisbery, le fameux Talbot, que Camden appelle l'Achille d'Angleterre, preſſoient vivement les aſſiegez, qui ne ſe ſoûtenoient plus que par leur courage. Ils étoient au ſixiéme mois d'une fatigue continuelle. Les vivres, les munitions de guerre, les hommes même leur manquoient. Et ce qui étoit de plus affligeant, le Duc de Bethford leur faiſoit des menaces, qui ne leur laiſſoient point voir d'autre iſſuë du triſte état où ils ſe trouvoient, que de s'abandonner à leur propre deſeſpoir, ou à la diſcretion de leurs ennemis.

Le Roi ne s'étoit point encore vû dans une extremité pareille à celle où il ſe trouvoit alors, ni la Monarchie plus près de ſa chute. Charles étoit ſans troupes & ſans argent: la Loire avoit ſervi juſques-là de barriere à l'ambition des Anglois, à la faveur de laquelle ce Prince avoit conſervé ce qui lui reſtoit de l'heritage de ſes Peres. Ce rempart alloit être forcé, ſans qu'il y pût apporter remede: on peut dire même ſans qu'il le voulût. J'ai déja dit que Charles VII. n'étoit

pas

pas un Roi ſans défauts ; il avoit une Maîtreſſe & des Favoris : ainſi il avoit en même tems les foibleſſes de l'amour & de l'amitié, celles de toutes qui convenoient le moins à l'état preſent de ſes affaires, par les intrigues, les jalouſies, & les diviſions qu'elles cauſoient continuellement dans ſa Cour. Giac avoit été enlevé violemment par le Connêtable, qui de ſa propre autorité lui avoit fait faire ſon procès. Le Camus de Beaulieu avoit été poignardé. La Tremoille regnoit alors, qui de creature du Connêtable étoit devenu ſon ennemi, & l'avoit fait chaſſer de la Cour, malgré le merite de ce grand homme, & le beſoin qu'on en avoit. La rupture étoit allée loin. On avoit eu peine à éteindre un commencement de guerre civile qu'elle avoit cauſé. Pour ce qui eſt des Princes voiſins ou vaſſaux de la Couronne, il n'en falloit rien attendre. Le Duc de Bretagne croyoit faire beaucoup de n'être pas contraire à Charles, depuis une inſulte qu'il avoit reçuë du Comte de Penthievre appuyé de lui, ou pour mieux dire de quelques eſprits violens, dont le Roi ſuivoit trop les conſeils. Le Comte de Savoye avoit épouſé les interêts du Duc de Bourgogne. Dans cette extremité on déliberoit de tranſporter la Cour dans les Provinces qui reſtoient encore au de-là de Lyon, où les Comtes de Foix, d'Albret, d'Armagnac, & le Roi de Sicile Comte de Provence, étoient plus à portée de donner les ſecours qu'on avoit droit d'exiger d'eux. 1429.

Ce fut dans cette conjoncture que parut à Chinon cette autre Eſther envoyée de Dieu pour la délivrance de ſon Peuple, la celebre Pucelle d'Orleans, Jeanne d'Arc, née ſimple Bergere dans une Bourgade près de Vaucouleurs, & devenuë Amazone par la vertu d'enhaut pour

le ſalut de ſa patrie, & la défenſe de ſon Roi. La
1429. foi qu'on eut pour ſa Miſſion à la Cour & parmi des Guerriers ne fut pas un moindre miracle que ſa Miſſion même. L'évenement juſtifia l'un & l'autre. Les ſervices de l'Heroïne ne furent pas plûtôt acceptez, que paroiſſant à la tête du peu de troupes que le Roi lui pût ramaſſer, armée de cette épée fatale qu'elle s'étoit fait apporter de Fierbois, elle marcha vers Orleans, ſe fit jour à travers les ennemis, & entrant dans la Ville avec un convoi qu'elle y avoit conduit de Blois, elle rendit aux aſſiegez la vie & le courage, par l'eſperance qu'elle leur donna d'une prochaine liberté. Leur eſperance ne fut pas vaine. Les paroles & l'exemple de la Pucelle reveillerent tellement l'ardeur des Soldats & des Habitans, qu'inſenſiblement les aſſiegez aſſiegerent les aſſiegeans dans leurs travaux & dans leurs tours, d'où les ayant enfin chaſſez, ils les obligerent à lever le ſiege le huitiéme de Mai de l'année mille quatre cens vingt-neuf.

8. de Mai.

Les proſperitez des hommes ſont comme les flots de la mer : elles s'arrêtent à un certain point, ſans qu'on en puiſſe donner de raiſon, qu'un ordre ſecret d'une Providence ſuperieure, dont le principe nous eſt inconnu. Depuis le regne d'Edoüard III. les Anglois avoient pris ſur la France un aſcendant qui étonnoit les autres Nations, & qui ne paroiſſoit pas naturel. La mauvaiſe politique de quelques-uns des Prédeceſſeurs de Philippe Auguſte avoit ſouffert que les Rois d'Angleterre poſſedaſſent deçà la mer certaines terres, qui leur tomboient en heritage, ou qu'ils acqueroient par d'autres voyes, moyennant l'hommage qu'ils en rendoient à la Couronne, dont ils ſe reconnoiſſoient vaſſaux. Par là ils étoient devenus poſſeſſeurs de la plus grande partie du Royaume, & avoient étendu leur

domaine

domaine juſqu'aux portes de Paris. Ces dangereux Vaſſaux voulurent bientôt être maîtres, & n'en perdirent jamais la volonté. Ils avoient de grands avantages pour le devenir, la moitié de la France, qui leur obeïſſoit, leur pouvant ſervir à ſubjuguer l'autre. Loin neanmoins qu'ils en fuſſent venu là, on les repouſſoit, on les obligeoit à rendre les devoirs qu'on avoit droit d'exiger d'eux. Les plus fiers de leurs Rois ne nommoient point les nôtres qu'en uſant de ces termes: *le Roi Monſeigneur*, & quand ils tenterent de ſe ſouſtraire à cette juſte ſoumiſſion, Philippe Auguſte les en punit, en leur enlevant la plus grande partie de ce qu'ils poſſedoient en France; & ſi ſaint Louïs eût ſuivi les maximes de ſon Ayeul, s'il eût même ſuivi ſa propre fortune, & le chemin qu'elle lui ouvrit à Taillebourg pour conquerir ce qui reſtoit aux Anglois, dès-lors ils n'y euſſent plus rien poſſedé. La France avoit conſervé cette ſuperiorité juſqu'au regne d'Edoüard III. qu'elle avoit paſſé à l'Angleterre: notre Charles V. nous l'avoit ramenée, mais leur Henri V. ſembloit l'avoir tellement arrachée aux armes Angloiſes, qu'elle en fût devenuë inſeparable: l'Heroïne envoyée au ſecours d'Orleans la rendit à la race de Philippe Auguſte dans la perſonne de Charles VII. Depuis la levée de ce ſiege, les Anglois ſans ceſſer d'être braves, furent preſque toûjours battus, & dans l'eſpace de vingt-deux ans perdirent non ſeulement des conquêtes qui leur avoient coûté près d'un ſiecle, mais des heritages dont ils étoient en poſſeſſion depuis plus de trois. Je ſuis avec rapidité ce torrent de la révolution de leurs affaires deça la mer, que je ne touche qu'en paſſant, & que par la liaiſon qu'elle a avec celle de leur pays. 1429.

Le ſiege d'Orleans étant levé, la Pucelle ſuivit

les Anglois à Gergeau, à Meun, & à Boisgency
1429. où ils s'étoient allé renfermer. Elle leur enleva ces trois postes avec le Comte de Suffolk pris prisonnier dans le premier. Ensuite de quoi le Connêtable, qui vouloit servir le Roi malgré lui, ayant joint l'armée avec deux mille hommes, ils resolurent d'aller ensemble à la poursuite des Anglois, qui se retiroient vers Paris. Ils les atteignirent à Patay, où leur ayant livré bataille, ils les défirent, en tuerent deux mille, en firent cinq mille prisonniers, & entr'autres le brave Talbot, qu'on échangea depuis pour Saintrailles, qui fut pris dans une autre occasion.

La joye de ce succès fut grande, & elle auroit
1430. été parfaite, si le Roi ne l'eut point troublée par son obstination invincible à ne point voir le Connêtable, quoi que la victorieuse Pucelle, & avec elle tant de vaillans hommes qui avoient vaincu à Patay, & qui l'allerent trouver à Tours après la bataille, se jettassent à ses pieds pour l'en conjurer. On eut beau lui representer le zele de ce serviteur fidelle, l'importance de ne pas aliener un personnage d'un tel poids dans un tems où l'on avoit besoin de ménager jusqu'à un Soldat, la part que ce grand homme avoit à la victoire qu'on venoit de remporter; le crime d'avoir déplu au Favori ne pût être effacé par l'affermissement de la Couronne sur la tête du Maître. Le Connêtable fit dire à la Tremoille qu'il lui embrasseroit les genoux, s'il lui permettoit de servir son Prince. Malgré ce zele & ces soumissions, on lui ordonna de se retirer, & le Roi aigri même par les efforts qu'Artus faisoit pour le fléchir, protesta qu'il eût mieux aimé n'être jamais Roi, que de devoir la conservation de sa Couronne à ses services.

Ce fut une continuation des graces du ciel sur

la

la France, que cette affaire ne rompît pas le cours de ſes nouvelles proſperitez. La vertu du Connêtable y contribua beaucoup. Tous les plus braves gens de l'armée avoient de l'attachement pour lui, & le procedé de la Cour les avoit tellement indignez, qu'il n'avoit qu'à parler pour faire un parti. Ce grand homme aima mieux écouter ſon devoir que ſon reſſentiment: il ſe retira, & laiſſa partir paiſiblement la Cour & l'armée, que la Pucelle entreprit de mener à Rheims pour y faire ſacrer le Roi. 1430.

Cette entrepriſe eut tout le ſuccès que cette Fille admirable en avoit promis. Les Villes qui ſe trouvoient depuis Gien, où l'on s'aſſembla, juſqu'à Rheims, étoient preſque toutes occupées par les Bourguignons ou par les Anglois. Rien ne reſiſta aux armes du Roi. Troyes ſoûtint le ſiege, & fut pris. Chaalons & Rheims ne ſe firent pas preſſer. On fit la ceremonie du ſacre avec les ſolemnitez ordinaires, après quoi Charles tournant vers Paris, prit Laon, Soiſſons, Château-Thierry, Provins, Colommiers, Crecy en Brie; & delà contre l'avis de la Pucelle le Favori le remenoit en Touraine, où la belle Agnès, qu'il y avoit laiſſée, lui étoit un nouveau motif de ſe rendre, ſi quelques compagnies d'Anglois, qui s'étoient venu jetter dans Bray, ne l'euſſent empêché d'y paſſer la Seine. Ainſi retournant vers la Capitale, il y gagna Senlis, Beauvais, Compiegne, & peu après Lagny. Il s'empara de Saint-Denis, & donna un aſſaut à Paris. Diverſes fois le Duc de Bethford ſe trouva devant lui en bataille. Les Auteurs Anglois diſent que Charles ne voulut pas hazarder le combat: les nôtres aſſurent qu'il ne tint qu'au Duc de Bethford qu'on ne combattit, les uns & les autres mettant fauſſement tout l'honneur de la guerre à combattre.

Le retour du Roi en Touraine, où ſes plaiſirs
1430. l'appelloient plûtôt que ſes affaires, lui cauſa la perte de Saint-Denis, & lui auroit coûté Lagny, ſi la Pucelle n'y eût accouru pour en faire lever le ſiege. Compiegne en reçut le même ſecours contre le Comte d'Arondel, le Comte d'Huntington, Jean de Luxembourg, & le Duc de Bourgogne en perſonne: mais ce fut là que cette Heroïne termina ſa glorieuſe carriere. Elle y fut priſe dans une ſortie, venduë à Jean de Luxembourg, & ce Prince indigne de ſon nom la livra aux Anglois ſes mortels ennemis, qui ſe vangeant du Ciel ſur elle par le ſupplice qu'ils lui firent ſouffrir, acheverent de mettre Dieu dans les interêts des François.

Depuis ce tems-là les affaires des Anglois leur
1431. donnerent peu d'eſperance qu'elles ſe puſſent rétablir en France, & beaucoup de crainte qu'elles ne ſe ruinaſſent en Angleterre. Le Duc de Bethford mit tout en uſage pour rappeller la fortune dans ſon parti, & voyant que depuis le ſacre de Charles les Peuples s'empreſſoient à le reconnoître, il pria Henri de paſſer la mer, & le fit couronner Roi de France dans Nôtre-Dame de Paris. La ceremonie fut pompeuſe; mais elle n'eut gueres d'autre effet, que de donner aux Pariſiens un ſpectacle dont ils firent les frais, & aux habitans de Londres, où Henri retourna peu de tems après, un mauvais ſujet pour le haranguer. Pendant qu'on le couronnoit à Paris, on le dépoſſedoit par tout ailleurs, & on n'entendoit parler d'autre choſe que de défaites de ſes troupes, & de Villes conquiſes ſur lui. Huit mille hommes des ſiens, tant Bourguignons qu'Anglois, furent battus en Champagne par Barbazan. Le Prince d'Orange de la Maiſon de Châlons attaché au Duc de Bourgogne fut défait par Gaucour Gouverneur de Dauphiné. Le Com-

Comte d'Arondel, qui avoit battu & pris Poton de Saintrailles à Beauvais, le fut au même lieu par ſon priſonnier quelque temps après que celui-ci fut délivré de ſa priſon : la Hire eut part à cette action, où le Comte perdit la vie. De Lore & de Bueil mirent en fuite les Anglois à Saint-Celerin. Le Comte de Dunois prit Chartres par ſtratagême, Corbeil, Meulan, Pontoiſe, Vincennes revinrent à l'obeïſſance du Roi, & Saint-Denis pour la ſeconde fois, Dieppe, Harfleur & d'autres Places en aſſez grand nombre au pays de Caux en furent enlevées aux Anglois. Ils en reprirent la plûpart, mais Dieppe demeura aux François. 1431.

Le bonheur de Charles fut tel, que ce qui devoit naturellement retarder le cours de ſes proſperitez contribua à le rendre plus rapide, en lui redonnant malgré lui le Connêtable de Richemont. La querelle de la Tremoille avec ce Prince étoit venuë à un point, qu'ils s'étoient fait une vraye guerre, prenant de châteaux l'un ſur l'autre, & ayant des troupes ſur pied. On leur avoit fait quitter les armes, à l'un par conſideration pour le Roi, & à l'autre pour le Royaume; mais on n'avoit point éteint leur haine, qui étoit toûjours ſur le point de produire de fâcheux effets. D'homme à homme, le Favori étoit beaucoup inferieur à l'autre. La Tremoille étoit un grand Seigneur, mais le Connêtable étoit un grand Prince. Le premier étoit un Courtiſan agreable, & le ſecond étoit un Guerrier fameux, que les plus braves & les plus experts conſideroient comme leur Maître. La vertu de celui-ci, qui n'enviſageoit que le bien du ſervice & de l'Etat, lui attiroit la veneration & les cœurs de tous les bons François: les ſoins au contraire qu'avoit celui-là de ſa fortune particuliere, ſon élevation & ſes richeſſes lui faiſoient de 1432.

de grands ennemis. Malgré tout cela, la fa-
1433. veur du Prince avoit fait un grand contrepoids entre ces deux hommes, contre lequel tout le merite du Connêtable n'avoit pû tenir. Il étoit encore relegué à Parthenai l'une de ſes terres, lors qu'un nouveau Favori qui ne vouloit point de compagnon ſe joignit à lui pour chaſſer l'ancien. Une longue intrigue n'étoit pas du temperament du Connêtable ni de celui de ſes amis: beaucoup moins une trahiſon ; une violence ouverte leur convenoit davantage, & ce fut la voye qu'ils choiſirent pour éloigner la Tremoille de la Cour, & en deſaccoûtumer le Roi: ce qu'ils jugerent d'autant plus facile, que Charles d'Anjou, Frere de la Reine partageoit la faveur avec lui, & avoit la grace de la nouveauté. Deux hommes de main ſe chargerent de l'affaire, de Bueil parent de la Tremoille, mais mécontent de lui, & Coëtivy dévoüé au Connêtable. Ceux-ci ayant été introduits la nuit dans le Château de Chinon où étoit actuellement le Roi, y enleverent la Tremoille, & le firent conduire à Montreſor. Il y fut gardé juſqu'à ce que le Monarque, après quelques mouvemens d'une colere qui ne marquoit qu'un foible regret, ſe faiſant de l'inconſtance de ſon cœur un merite de bonne politique, fit d'un Favori déja remplacé un ſacrifice qui lui coûta peu, à des ſerviteurs dont il attendoit beaucoup. La Tremoille fut oublié & laiſſa à ſon Fils, de même nom que lui, le Heros de ſa famille & de ſon tems, à rappeller le ſouvenir d'un Pere, qui pour n'avoir pas un merite auſſi éclatant que lui, ne laiſſoit pas d'en avoir beaucoup. Par là Charles d'Anjou devint ſeul arbitre des graces de la Cour, & le Connétable rentra dans les fonctions de la guerre: la diviſion ceſſa, & tant de zelez ſerviteurs du Roi agiſ-

ſant

sant de concert, la révolution en alla plus vîte. La reconciliation du Connêtable n'y contribua pas seulement par les conquêtes que fit ce Prince en Champagne sur les Anglois, mais beaucoup plus encore par la paix qu'il alla negocier à Nevers avec le Duc de Bourgogne & le Comte de Clermont, devenu depuis peu Duc de Bourbon, son Pere étant mort en Angleterre. 1434.

Il y avoit déja long-tems que le Duc de Bourgogne se dégoûtoit d'une alliance que sa conscience lui avoit toûjours reprochée, & dont il voyoit bien que sa gloire seroit éternellement flétrie. La vangeance qu'il avoit pris sur sa patrie de la mort d'un Pere étoit une action monstrueuse, dont les secrets remors lui repondoient du jugement qu'en feroit la posterité. Son ambition même s'y trouvoit blessée, & il ne pouvoit penser sans chagrin, qu'il avoit vangé son Pere sur ses enfans, en alienant le plus beau de leur heritage, & en leur ôtant pour jamais toute esperance d'y revenir.

Ces raisons de quitter les Anglois s'étant insensiblement fortifiées par un grand démêlé qu'il avoit eu avec le Duc de Gloceſtre pour un mariage, par le refus qu'avoit fait le Duc de Bethford de permettre qu'Orleans se rendît à lui, & tout nouvellement par une contestation qu'ils avoient eu à Saint-Omer, touchant des pas & des avances qu'ils prétendoient tous deux l'un de l'autre. La Ducheſſe de Bethford Sœur du Duc de Bourgogne, qui avoit accoûtumé d'adoucir ces petits commencemens d'aigreur, étoit morte depuis quelque tems, & le Bourguignon veuf de son côté avoit épousé en troisiémes nôces Isabelle de Portugal, plus Françoise que les François même. De plus le tems avoit rallenti dans son cœur ce premier feu de la vangeance, qui

qui ne l'avoit porté que trop loin; la jeuneſſe
1434. où étoit Charles quand le Duc Jean avoit été aſſaſſiné, commençoit à lui paroître excuſable, & les recherches d'un grand Roi lui ſembloient avoir aſſez expié la faute d'un jeune Dauphin. Le Monarque n'avoit en effet laiſſé paſſer aucune occaſion de ramener l'eſprit de Philippe, qu'il ne l'eût embraſſée avec joye. Il n'y avoit épargné ni offres ni ſoumiſſions, ni complaiſances, juſqu'à éloigner de ſa Cour tous ceux qui lui pouvoient déplaire, & à ſouffrir que Tannegui du Chaſtel, cet ami genereux de tous les tems à qui il devoit ſa conſervation, s'exilât volontairement lui-même.

Ces conſiderations & ces avances avoient de
1435. longue main diſpoſé le Duc de Bourgogne à la paix: la Conference de Nevers l'y détermina tout-à-fait, & l'Aſſemblée tenuë à Arras l'an mil quatre cens trente-cinq conſomma cette grande affaire. Nicolas Albergati Cardinal de Sainte-Croix, & Hugues Cardinal de Chypre y preſiderent comme mediateurs, le premier de la part d'Eugene IV. le ſecond de la part du Concile de Bâle. Le Connêtable, le Duc de Bourbon, le Comte de Vendome y aſſiſterent comme Plenipotentiaires de France; l'Evêque de Wincheſtre devenu Cardinal, & quelques autres Seigneurs Anglois comme Plenipotentiaires d'Angleterre. Le Duc de Bourgogne s'y trouva en perſonne. Les Ambaſſadeurs de toutes les Couronnes de l'Europe y furent témoins des propoſitions qu'on y fit de la part de la France pour avoir la paix avec l'Angleterre. On leur offrit la proprieté de ce qu'ils poſſedoient en Guyenne, & de toute la Normandie, à condition qu'ils en rendroient à la Couronne l'ancien hommage que leurs ancêtres en avoient rendu. Ils rejetterent fierement ces offres; ſurquoi le

Duc

Duc de Bourgogne s'étant fait abſoudre du mauvais ſerment qu'il avoit fait de ne point entendre à la paix ſans eux, conclut ſon Traité avec le Roi, à qui il en coûta de l'argent, des terres, des ſatisfactions même; mais qui fut plus que ſuffiſamment dédommagé de ce qu'il lui en coûta par ce qui lui en revint. Auſſi dit-on que le Roi d'Angleterre en pleura de dépit quand il l'apprit, & il y a beaucoup d'apparence que le violent chagrin qu'en eut le Duc de Bethford avança ſes jours. Il mourut ſur le déclin de ſa fortune, mais ſans avoir encore rien perdu de l'eſtime que lui avoit acquis ſa vertu. 1435.

L'interregne qui ſuivit la mort inopinée de ce grand Prince & l'arrivée de ſon Succeſſeur valut à la France la reduction de Paris, que le Connêtable, le Comte de Dunois, le Marêchal de l'Iſle-Adam, devenu bon François avec le Duc de Bourgogne, remirent ſous l'obeïſſance du Roi l'année d'après la paix d'Arras, la dix-huitiéme depuis le malheur qu'avoit eu cette Capitale de tomber ſous une domination étrangere. On prit enſuite Nemours, Montereau, Meaux & diverſes autres Places importantes par leur ſituation. Le Duc de Bourgogne aſſiegea Calais; mais les Flamans l'y abandonnerent, & l'obligerent à ſe retirer. En recompenſe on reprit Pontoiſe, que les Anglois avoient ſurpris, & Louïs alors Dauphin, depuis Louïs XI. fit lever à Talbot le ſiege de Dieppe. Ce jeune Prince expia par là l'égarement où l'avoit engagé la faction de la Praguerie. L'Hiſtoire ne nous inſtruit pas pourquoi on donnoit ce nom à cette Caballe. C'étoit une Ligue des Grands, formée pour demander au Roi la reformation du gouvernement. Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, les Comtes de Vendôme & d'Eu en étoient 1436. 1437.

étoient les principaux Chefs. Le Comte de
1438. Dunois même y entra. Par bonheur le Duc de Bourgogne, qui ne penſoit plus qu'à réparer les mauvais exemples qu'il avoit donnez, comme il parut par la liberté qu'il procura au Duc d'Orleans, refuſa de s'y engager, & la Tremoille s'en étant mis, ôta au Connêtable l'envie d'en être. Charles ſe ſurpaſſa lui-même, par l'admirable activité avec laquelle il diſſipa ce nuage de rebellion ſi dangereux dans la conjoncture preſente. A peine les Liguez s'étoient aſſemblez, qu'il ſe preſenta devant eux, & les étonna tellement, que les armes leur étant tombées des mains, ils eurent recours à ſa clemence.

Pendant que ces troubles s'appaiſoient en France, il s'en élevoit en Angleterre que perſonne ne pût appaiſer. La Maiſon de Lancaſtre étoit parvenuë à proportion de la Monarchie à ce degré de proſperité qu'on ne paſſe point, & où l'inconſtance des choſes humaines ne permet pas de ſe fixer. Sa décadence vint d'elle-même, & fut cauſée par deux fautes qu'elle fit. La premiere fut de ſe diviſer. Les Freres d'Henri avoient évité cet écueil par la ſageſſe du Duc de Clarence, & la moderation du Duc de Bethford, qui avoient choyé l'humeur ardente, & un peu âpre du Duc de Gloceſtre. Le Cardinal de Wincheſtre leur Oncle n'eut pas pour lui ce ménagement. Les fonctions de ces deux Princes, dont l'un étoit Protecteur du Royaume, & l'autre Gouverneur du Roi, n'étoient point tellement ſeparées, que l'ambition ne trouvât moyen de les mêler, & ils étoient tous deux également indociles ſur ce point. Le Duc de Bethford avoit empêché pendant qu'il avoit vêcu que leurs conteſtations n'euſſent des ſuites. Son exemple & ſon autorité leur avoit long-temps ſervi

de

de frein. Il avoit passé la mer exprès pour les aller reconcilier, & le respect qu'ils avoient pour lui, avoit au moins retenu leur haine s'il ne l'avoit pû amortir. Mais c'étoit un torrent arrêté par une digue, que la mort du Duc n'eut pas plûtôt rompuë, qu'il reprit son cours avec une impetuosité qui ébranla les fondemens de l'Etat, & donna la premiere secousse qui fit tomber la Maison Royale. Une seconde faute que firent les Princes qui la composoient, & qui leur fut commune à tous, fut de relever la Maison d'York qu'Henri V. avoit abbatuë : comme s'ils avoient oublié que les droits d'Edmond de Mortemer, mort depuis quelque tems en Irlande, avoient passé à cette Famille, laquelle étant du sang Royal, leur deviendroit redoutable dès qu'elle deviendroit puissante. Ils avoient commencé cette faute dans un Parlement tenu à Leycestre en presence du Duc de Bethford durant son voyage en Angleterre, où Richard, Fils du Comte de Cambridge decapité à Southampton, avoit reçu le titre de Duc d'York, vacant par la mort d'Edoüard son Oncle tué à la journée d'Azincourt, avec le droit de succeder à tous les biens de sa Maison dont il avoit été dépouillé par la confiscation de ceux de son Pere. A ce bien-fait, ou pour mieux dire à cette faute, ils en ajoûterent une autre encore plus ruineuse pour eux, en substituant le nouveau Duc d'York au Duc de Bethford dans l'administration des affaires de France, à l'exclusion même d'Edmond Duc de Sommerset Prince de leur Maison, qui aspiroit à cet emploi. Ce fut un theatre où Richard s'attira les yeux de tout le monde. Il avoit trouvé les affaires dans une extrême décadence. La reduction de la Capitale donnant un grand mouvement au reste, avoit ébranlé la Normandie ; & ce qui étoit de pis, les troupes Angloises n'o- 1439.

soient

ſoient preſque plus ſortir des Places. Le Duc af-
1440. fermit la Province chancelante, & eut en même-temps en campagne trois corps d'armée qui ſe firent craindre. L'un entra en Picardie ſous Willougby, & y fit de fort grands dégâts, l'autre fut celui qui aſſiegea Dieppe que Talbot auroit pris ſans le Dauphin, le troiſiéme conduit par le Duc de Sommerſet, qui de concurrent étoit devenu ſubalterne, entra dans le Maine, parcourut l'Anjou, & une partie de la Bretagne, prit la Guerche & Beaumont-le-Vicomte, attaqua le Maréchal de Loheac, & eut de l'avantage ſur lui. Ce fut Richard qui perdit Pontoiſe, mais il le diſputa ſi long-temps quoi que preſque à la vûë de Paris, & avec tant de valeur, que ſa gloire, loin d'en ſouffrir, en reçût un nouvel éclat. Charles, qui refuſa le combat, fut contraint pour réparer la ſienne de donner à la Ville un aſſaut,
1441. où montant lui-même à la breche il l'emporta de vive force, mais avec perte de trois mille des ſiens. Ce fut ainſi que le Duc d'York, donnant à juger de ce qu'il eût pû faire dans une bonne conjoncture par ce qu'il faiſoit dans une mauvaiſe, fit regretter à bien des gens qu'il ne fût pas ce qu'il eût dû être, & conçut lui-même qu'il n'étoit pas impoſſible d'engager la fortune à lui faire juſtice.

Pendant que ſe préparoit en France par les ſoins des Lancaſtre même cet inſtrument de leur ruine, ils continuoient en Angleterre à y travailler de leurs propres mains par le renouvellement de leurs diſcordes. A peine le Duc de Bethford étoit mort, que le Duc de Gloceſtre & le Cardinal recommencerent à ſe traverſer & à ſe chagriner l'un l'autre. Ils pouſſerent les choſes ſi loin,
1442. que l'an mil quatre cens quarante-deux le Duc preſenta au Roi un Memoire contenant vingt-cinq articles d'accuſations contre le Prelat, &

le

le Prelat fit ſous-main intenter un procès à la Femme du Duc pour avoir fait des enchantemens qui regardoient la vie du Monarque, & la fit condamner avec infamie à une priſon perpetuelle. 1442.
Juſques-là on avoit eſperé que le Roi devenant majeur, & gouvernant ſon Etat lui-même, appaiſeroit ces differens, qui ne naiſſoient que de l'ambition de deux hommes jaloux du gouvernement : mais on ſe fut bien-tôt apperçu qu'Henri étoit d'un caractere à être gouverné lui-même, & que tout ce qu'on pouvoit attendre de lui étoit qu'il ſût bien choiſir ceux à qui il ſe laiſſoit gouverner. Henri avoit toutes les vertus qui font un homme de bien, mais peu des qualitez qui font un grand Roi, dont il ne ſavoit pas même l'art de ſe donner les apparences. Ainſi il ne fut pas plûtôt en cet âge, où l'on commence à montrer ce qu'on eſt quand on ne peut feindre ce qu'on n'eſt pas, qu'on le reconnut bon, débonnaire, temperant, juſte, vraiment Chrétien : mais mou, facile, pareſſeux, foible, n'agiſſant que par le mouvement qu'on lui donnoit, & le recevant par habitude de ceux qui s'étoient mis une fois en poſſeſſion de le lui donner. Le Duc de Gloceſtre & le Cardinal n'avoient pas été des derniers à connoître ce caractere, & la connoiſſance qu'ils en avoient faiſoit le ſujet de leur jalouſie : chacun s'empreſſant pour s'emparer de l'eſprit d'un Roi qui cherchoit un Maître.

Henri n'avoit point encore pris ſon parti ſur le choix de ces deux hommes : s'ils ne fuſſent point devenus incompatibles il les auroit volontiers gardé tous deux, pour s'épargner l'embarras de choiſir, & la peine qu'il avoit à mécontenter celui qu'il ne choiſiroit pas. Juſques-là il les avoit laiſſé faire, & ſuivant le mouvement de celui qui avoit la diligence de prévenir l'autre, il s'étoit laiſſé

laiſſé conduire au hazard, tantôt au Duc tantôt au Prelat, qui ſe conteſtoient toutes choſes. Ces conteſtations avoient quelquefois dégeneré en petites guerres, qui donnoient lieu d'en craindre une grande. Car chacun avoit ſon parti, le Duc de Gloceſtre étant aimé du Peuple, & le Cardinal s'étant attaché une bonne partie des plus grands Seigneurs.

1442.

Les choſes étoient dans ce mouvement, lors qu'on parla de marier le Roi. Il ſe preſentoit deux partis, ayant chacun leurs avantages pour le bien public, & que chacun pouvoit appuyer ſans manquer à ce qu'il devoit au Prince & à la Monarchie. L'un étoit une Fille du Comte d'Armagnac, que ce Comte avoit fait offrir avec des Places aux confins de la Guyenne à la bienſeance des Anglois. L'autre étoit Marguerite d'Anjou Fille de René Roi de Sicile, que le Comte de Suffolk, qui traitoit alors la paix à Tours avec les François, avoit fait propoſer au Roi. Rien ne ſembloit plus important ni pour le bien general de l'Etat, ni pour la fortune particuliere des deux Miniſtres que la déciſion de ces alliances. L'Etat trouvoit dans celle d'Anjou un acheminement à la paix, que la proſperité des armes Françoiſes faiſoit deſirer à pluſieurs dans un tems où l'habileté & la valeur du Duc d'York ſervoit de digue pour en retarder les progrès: mais il trouvoit auſſi dans celle d'Armagnac de grands avantages pour continuer une guerre, où il étoit de l'honneur de la Nation de ne ſe pas retirer ſur ſes pertes, & dans cette vûë beaucoup d'autres ne vouloient pas qu'on la finît. Quant aux deux Princes concurrens, il étoit viſible que celui des deux qui auroit le credit de faire une Reine mettroit de ſon côté un poids capable d'emporter la balance. Le Duc de Gloceſtre ſe déclara d'abord pour la Princeſſe d'Armagnac.

magnac, & eut pour lui le ſuffrage du Peuple, qui aimoit mieux achever de ſe ruiner en faiſant la guerre aux François, que de s'enrichir en leur donnant la paix. On peut juger que le Cardinal ne delibera pas beaucoup pour embraſſer le parti oppoſé, le plus ſeant d'ailleurs à ſon caractere, & quoi qu'en diſent les Hiſtoriens Anglois, preſque tous partiſans du Duc de Gloceſtre, le plus convenable à l'état preſent des affaires de la Monarchie. 1442.

Ceux qui étoient pour Marguerite d'Anjou avoient des difficultez à ſurmonter que n'avoient pas les autres. Cette Princeſſe étoit de la Maiſon de France, que les Anglois cherchoient à détruire, loin d'y vouloir prendre des alliances. Pour faire ce mariage il falloit faire une paix, où il ſe trouvoit des obſtacles, qui avoient juſques-là paru invincibles aux plus habiles Negociateurs. De plus, au lieu que le Comte d'Armagnac offroit de donner pour faire ſa Fille Reine, le Roi de Sicile demandoit, & ne vouloit accorder la ſienne qu'à condition que le Roi d'Angleterre lui rendroit ce qu'il tenoit en Anjou, & le Mans au Duc du Maine ſon Frere. L'adreſſe du Comte de Suffolk, & le portrait qu'il fit à ſon Maitre des grandes qualitez de Marguerite, applanit ces difficultez. Henri fut touché de tant de merite, & quoique le Duc de Gloceſtre & ſes partiſans lui puſſent objecter, il décida pour la Princeſſe d'Anjou. Le zele du Negociateur ne laiſſa pas traîner l'affaire. Il étoit repaſſé en Angleterre, après avoit conclu une trêve, qui tint aſſez long-tems lieu de paix: il n'eut pas plûtôt reçu l'ordre du Roi pour la concluſion du mariage, & les pouvoirs neceſſaires pour les conventions, qu'il revint en France où il le fit celebrer l'an mil quatre cens quarante-cinq, & mena ſans perdre de tems la nouvelle Epouſe au Roi ſon Mari. 1445.

1445. L'Angleterre n'avoit point encore vû de Reine plus digne du trône que Marguerite d'Anjou. Nulle Femme ne la surpassoit en beauté, & peu d'hommes l'égaloient en courage. Il sembloit que le Ciel l'eût formée à dessein de suppléer à ce qui manquoit à son Mari pour être un grand Roi. Les Auteurs Anglois les comparant tous deux disent qu'il étoit devot, & qu'elle étoit mondaine. En effet, il prioit mieux Dieu qu'elle; mais elle savoit mieux que lui se faire obeïr, conduire une affaire, prendre son parti, écarter ceux qui lui pouvoient nuire, employer ceux qui lui étoient utiles: vive, agissante, attentive à tout, comptant pour rien d'être Reine sans être maîtresse, & regardant la Couronne comme l'oprobre des Têtes couronnées qui se laissent gouverner. Elle ne fut pas long-tems à la Cour, que tout le monde remarqua cette superiorité de genie, & on l'admira d'autant plus, qu'à l'égard du Roi son Mari personne ne remplit jamais mieux les devoirs d'une Femme attachée: aimant sa personne & son Etat, oubliant qu'elle étoit Françoise pour penser qu'elle étoit Reine d'Angleterre, & se souvenant qu'elle n'étoit Reine, que par un choix & une préference dont elle étoit redevable au Roi. Aussi s'acquit-elle d'abord un si grand empire sur son esprit, qu'elle devint en peu de tems le canal des graces & des emplois.

Le Duc de Gloceſtre & son Concurrent s'apperçurent bientôt de ce credit, & peut-être que le Cardinal ne fut gueres plus content que l'autre de s'être donné une Regente en cherchant un appui pour regner, mais il étoit Courtisan souple, & se flattant que le merite qu'il s'étoit fait auprès de la Reine, en appuyant son mariage, lui donneroit de grands avantages sur un homme qui l'avoit traversé, il s'attacha à cette

cette Princeſſe, & lui donna tous ſes amis. Le Duc moins flexible, & penſant peut-être, qu'entre gagner une Femme offenſée & lui tenir tête, la peine étoit à peu près égale, & le ſuccès des deux côtez incertain, prit le parti le plus conforme à ſa fierté naturelle, & loin de ſonger à prendre des liaiſons avec la Reine, voulut gouverner comme auparavant. Le tems n'en étoit plus, Marguerite regnoit, & s'étoit renduë également maîtreſſe de l'autorité & du cœur de ſon Mari, ſans vouloir ſouffrir là-deſſus aucun partage. Le Duc ne demeura pas long-tems ſans en faire une triſte experience. La Reine ne ſe tenant gueres moins offenſée qu'il lui diſputât ce qu'elle regardoit comme un appanage du trône, que de ce qu'il l'avoit voulu empêcher d'y monter, parla fortement au Roi pour lui perſuader, qu'il ne lui convenoit pas de conſerver ce Prince dans le Miniſtere. *Ne vous appercevez-vous point*, lui dit-elle, *que vous êtes ſorti de tutelle ſans avoir quitté votre tuteur? Que le Duc de Gloceſtre continuë à décider de vos affaires comme ſi vous étiez encore enfant, & que les Conſeils qu'il vous donne ſont des Loix pour vous comme pour vos Sujets? Vous êtes, Seigneur, dans un âge, & graces au Ciel d'aſſez bon eſprit pour vous gouverner par vous-même: ou ſi par la défiance loüable que les hommes les plus ſages ont de leurs lumieres, vous voulez conſulter celles d'autrui, vous en trouverez, dans votre domeſtique, qui ſans intereſſer vôtre gloire pourront aſſurer vos démarches. Tout ce que vous en recevrez du dehors ne peut qu'obſcurcir votre reputation, & affoiblir votre autorité, ſur tout ſi elles vous ſont données, comme l'ont été juſqu'ici celles de la perſonne dont je vous parle, avec oſtentation & avec empire.* 1445.

Ces paroles aſſaiſonnées de toutes les graces

de la Princeſſe firent ſur l'eſprit du Roi tout l'ef-
1445. fet qu'elle avoit eu ſujet d'en attendre. Le Duc de Gloceſtre fut exclus des affaires, & ſa diſgrace ne ſe termina pas à cela. Ce Prince n'étoit pas aimé des Grands, comme il l'étoit du Peuple. Le Cardinal de Wincheſtre, le Comte de Suffolk, Humfroy Stafford Duc de Buckingham, l'Archevêque d'York, d'autres diſent l'Archevêque de Cantorbery, formoient contre lui une caballe plus à craindre que le Duc ne la craignoit; & comme ces Seigneurs s'étoient attachez à la Reine, ils n'eurent pas de peine à lui perſuader, qu'il n'étoit pas de la bonne politique de n'offenſer qu'à demi un homme de la naiſſance du Duc de Gloceſtre; qu'il le falloit perdre, puis qu'elle ne l'avoit pas voulu ménager; qu'elle ſe devoit à elle-même ce ſacrifice neceſſaire à l'affermiſſement de ſon autorité, & à la ſureté de tous ceux qui entreroient dans ſes interêts.

On trouve aiſément de quoi rendre criminel
1446. un homme qui a gouverné les affaires publiques. Toute l'Hiſtoire rend juſtice à l'integrité du Duc de Gloceſtre, & il s'y confioit ſi fort, que quoi qu'on l'eût déja accuſé devant le Privé Conſeil du Roi d'avoir fait mourir bien des gens durant ſon adminiſtration, ſans autre raiſon que la haine qu'il leur portoit, il ne laiſſa pas de ſe trouver à un Parlement aſſemblé l'an mil
1447. quatre cens quarante-ſept pour lui faire ſon procès. Dès le ſecond jour il fut arrêté, mis en priſon, & aſſez peu de tems après, quelques-uns diſent la nuit même qui ſuivit le jour de ſa détention, on le trouva mort dans ſon lit.

Si cette mort fut naturelle, cauſée par une apoplexie, ou par un abcès que le Duc avoit depuis long-tems dans la tête, comme on en

fit

fit courir le bruit, cet accident vint à contre-tems pour l'honneur de ſes ennemis. Peu de gens douterent qu'ils ne l'euſſent fait étrangler, & la réputation de la Reine n'eſt pas bien nette dans l'Hiſtoire ſur cet article : le Peuple ne l'exceptoit pas dans les murmures qu'il faiſoit contre les autres de cette violence. L'autorité de cette Princeſſe étoit aſſez bien établie pour lui faire mépriſer ces plaintes. Elle s'étoit tout-à-fait renduë maîtreſſe, & il y avoit alors peu de poſtes conſiderables dans l'Etat qu'elle n'eût rempli de ſes creatures. Le Comte de Suffolk, qu'elle fit faire Duc peu de tems après la mort de Gloceſtre, étoit entré dans le Miniſtere. Le Duc de Sommerſet avoit été envoyé en France en la place du Duc d'York, & ce dernier devenant ſuſpect, fut éloigné de la Cour ſous pretexte d'aller appaiſer des troubles en Irlande. Tout le Conſeil étoit à la Reine, & ſi la mort du Cardinal de Wincheſtre, qui mourut ſeize jours après ſon rival, fut une perte qu'elle regretta, parce qu'il étoit dans ſes interêts, elle trouva de quoi s'en conſoler, parce qu'il pouvoit, s'ils ſe fuſſent brouillez, contrebalancer ſon credit. 1447.

Il ne manquoit à Marguerite pour être au deſſus de ſes affaires, & rétablir celles de ſon Mari, que de pouvoir vaincre d'un côté la mauvaiſe étoile de ce Monarque, de l'autre une bonté exceſſive, qui faiſant juger à ce Prince ſincere des intentions d'autrui par les ſiennes, l'opiniâtra ſouvent à ſuivre à contre-tems, contre les ſentimens de la Reine, & malgré le pouvoir qu'elle avoit ſur lui, des conſeils moderez par leſquels il fut la duppe des fourbes, & la victime de ſa credulité. Si cette Princeſſe n'eut pas la gloire de vaincre le malheur d'Henri, elle eut celle de le combattre avec une conſtance, qui plus d'une

fois ſembla faire honte à la fortune des injuſtices
1447. qu'elle lui faiſoit, la fortune n'ayant pû s'empêcher d'accorder à cette Amazone, lors qu'elle combattoit en perſonne, des victoires qui firent voir, que c'étoit moins à elle qu'à ſon Mari qu'elle avoit déclaré la guerre.

La premiere cauſe de la ruine de ce Prince, fut le mauvais ſuccès des affaires étrangeres, qui lui attirant le mépris du Peuple, confirma le Duc d'York dans l'eſperance de le ſupplanter, & lui facilita les moyens de former un parti contre lui. En quoi l'on peut dire que les Anglois firent porter à leur Roi la peine d'une diſgrace qu'ils lui attirerent, non ſeulement pour avoir rejetté les conditions d'une paix honorable, mais pour avoir rompu une trêve qui leur étoit plus que jamais neceſſaire.

Ce fut l'an mil quatre cens quarante-huit, que
1448. malgré la ſuſpenſion d'armes, François Surienne dit l'Arragonnois, Gouverneur pour le Roi d'Angleterre de toute la baſſe Normandie, ſurprit Fougeres, Ville alors opulente, & d'un grand commerce en Bretagne. Il ne ſe contenta pas de la prendre, il l'abandonna au pillage. Les Anglois avoient ſur le cœur qu'on leur venoit de prendre le Mans, qu'ils refuſoient au Duc du Maine, quoi que par le mariage de leur Roi avec la Sœur de ce Prince ils ſe fuſſent obligez à le rendre. Comme ils avoient diſſimulé le chagrin que leur avoit fait une maniere d'agir ſi haute, ils crurent que par la même raiſon on diſſimuleroit en France comme en Angleterre, & qu'après quelque tems employé en plaintes, en ſollicitations, en menaces, on s'appaiſeroit à la fin, & que Fougeres paſſeroit pour une repreſaille du Mans. Ils ſe tromperent. Les Ducs de Bretagne n'étoient pas des Princes endurans, & François premier, qui l'étoit alors, étoit encore moins diſpoſé

disposé qu'un autre à relâcher quelque chose aux Anglois. Ce Prince n'eut pas plûtôt appris l'insulte qu'ils lui avoient faite, qu'il envoya un Herault d'armes s'en plaindre au Duc de Sommerset; & en demander reparation avec la restitution de la Place. Le Regent reçut l'Envoyé avec de grandes honnêtetez: il desavoüa l'action, protesta n'y avoir nulle part: mais quant à la reparation & à la restitution de la Place, quoi qu'il ne parlât pas nettement, il fit suffisamment entendre qu'en vain on le presseroit là-dessus. Le Duc de Bretagne n'en voulant pas demeurer là, dépêcha à la Cour de France son Chancelier & l'Evêque de Rennes, pour demander au Roi la justice que le Prince Anglois lui refusoit. Charles prit la cause du Duc en main, mais pour proceder avec ordre, il fit partir des Ambassadeurs pour s'aller plaindre de sa part à Rouen au Regent, à Londres au Roi, qu'on avoit violé la trêve, & leur en demander raison. Les Anglois garderent partout une conduite uniforme sur cette affaire, répondant toûjours aux Ambassadeurs avec beaucoup d'honnêteté, s'excusant du fait, desavoüant Surienne, priant même que cet incident n'alterât point les dispositions que la trêve avoit mis à la paix, en assoupissant l'animosité mutuelle des deux Nations; mais évitant toûjours d'en venir à aucune conclusion touchant la restitution de Fougeres. 1448.

Jusques-là Charles avoit voulu assez sincerement la paix, & ce ne fut que l'occasion qui le determina à la guerre que la trêve violée donnoit droit de commencer, & dont la situation des affaires d'Angleterre sembloit assurer le succès, les Anglois n'étant plus les mêmes ni en France ni dans leur pays. Ici relâchez, là malunis sous un Roi foible & peu estimé, jamais ils n'avoient paru plus propres à être insultez 1449.

& vaincus. Deux batailles qu'ils venoient de perdre tout de nouveau en Ecoſſe, où vingt-quatre mille des leurs étoient demeurez ſur la place, en étoient des preuves ſenſibles.

1449.

Pouſſé de ces conſiderations, & invité par la conjoncture, Charles réſolut de prendre les armes, & d'attaquer la Normandie. A peine employa-t-il treize mois à faire cette belle conquête. Brezé prit d'abord le Pont-de-l'arche, Robert de Bueil, ſurnommé Floquet Baillif d'Evreux, prit Conches & Verneuil. Un Meûnier, qu'un Anglois battit, livra cette derniere Place, l'une des plus fortes de la Province. Surquoi Charles ayant partagé ſes troupes en divers petits corps, les fit entrer en même tems dans le pays par divers endroits, ſous la conduite du Connêtable, des Ducs de Bretagne & d'Alençon, des Comtes de Dunois, de Clermont, d'Eu, de Nevers & de Saint-Pol, qui en peu de mois réduiſirent ſous l'obéïſſance du Roi tout ce qui ne demandoit pas ſa preſence. Pendant ce tems-là ce Monarque formoit une armée à Louviers, où le Roi de Sicile & le Duc du Maine l'étoient venu joindre avec leurs troupes, auſquelles le Comte de Dunois, qu'il fit ſon Lieutenant general, ayant auſſi joint les ſiennes, on marcha vers Roüen, que le Roi avoit réſolu d'aſſieger. Roüen étoit bien pourvu d'Anglois: le Regent y étoit en perſonne, & Talbot, qui valloit une armée, s'y étoit renfermé avec lui: mais à la vûë du Roi legitime, les habitans étant entrez en different avec les Anglois, ſe cantonnerent, traiterent avec Charles, & ſe mutinant enfin tout-à-fait, pouſſerent la Garniſon, & l'obligerent à ſe renfermer dans le Vieux-palais, où le Comte de Dunois l'ayant attaquée, elle ſe rendit par compoſition après quelques jours de réſiſtance. Le Duc de Sommerſet ſe retira

retira avec les siens en basse Normandie, & Talbot demeura en ôtage de cinquante mille écus d'or, que le Regent devoit payer au Roi par un des articles de la Capitulation. Charles ayant fait son entrée dans Roüen, poussa ses conquêtes au pays de Caux, où Harfleur l'arrêta, mais il le prit, & le reste plia devant lui. L'hyver, qui se faisoit sentir, n'empêcha pas l'armée victorieuse, animée par l'exemple du Roi, de passer la Seine, & d'assieger Honfleur, où un Gouverneur opiniâtre soûtint le siege assez long-tems. On prit la Place par composition le dix-huitiéme de Février. La bataille de Formigny hâta la prise de ce qui restoit de Villes à reduire en basse Normandie, & abregea fort la conquête. Le Connêtable & le Comte de Clermont s'étoient réünis à propos près de cette Bourgade située entre Carentan & Bayeux, pour s'opposer à Thomas Tyrel nouvellement arrivé d'Angleterre avec environ trois mille hommes, auxquels s'étant joint d'autres troupes tirées des Garnisons d'alentour, il s'en étoit formé une armée, qui tenoit la campagne, & reprenoit des villes. Lisieux & Vallognes avoient reçu Tyrel, qui menaçoit de plus grands progrès, lorsque le Comte & le Connêtable l'ayant heureusement rencontré au lieu que je viens de nommer, quoique beaucoup inferieurs en nombre, lui livrerent bataille, le défirent, lui tuerent près de cinq mille hommes, en prirent quatorze cens prisonniers, du nombre desquels il fut lui-même, & ne perdirent que six Soldats, circonstance qui fit passer cet évenement pour miraculeux. Cette journée fut le coup fatal qui acheva de ruiner les forces des Anglois en Normandie. De Formigny l'armée victorieuse se rendit à Caën, où le Roi se trouva, & rassembla toutes ses troupes, la prise de cette Ville étant une affaire déci-

1450. 18. de Févr.

ve qu'il ne falloit pas laiſſer languir. Le Duc de
1450. Sommerſet défendit Caën en perſonne, comme il avoit défendu Roüen, & le rendit de même par compoſition. Après quoi peu de Places reſiſterent, hormis Cherbourg qu'on attaqua la derniere, mais qui capitula enfin comme les autres après un mois de ſiege, par lequel finit la conquête environ le milieu du mois d'Août de l'année mille quatre cens cinquante.

Cette prompte réduction de la Normandie engagea le Roi à pouſſer celle de la Guyenne, déja commencée par le Comte de Foix & le Seigneur de Lautrec ſon Frere, dont l'un avoit pris Mauleon Place forte au pied des Pyrenées, l'autre Guyche à quatre lieuës de Bayonne, où il avoit défait le Connêtable de Navarre venu au ſecours des Anglois. Ces heureux commencemens ayant obligé Charles à envoyer des troupes en Guyenne, le Comte de Penthievre prit Bergerac ſur la fin de l'automne, & le Seigneur d'Orval Fils du Comte d'Albret défit même pendant l'hyver dix mille hommes, tant de la
1451. Garniſon que des habitans de Bourdeaux. Les choſes étant ainſi diſpoſées, le Comte de Dunois ſurvenant au printems avec une nombreuſe armée, prit Blaye, Bourg, Libourne, & toutes les Places ſituées le long de la Dordogne, à la reſerve de Fronſac, qu'il aſſiegea bientôt neanmoins, pendant que le Comte de Penthievre aſſiegeoit Caſtillon, le Comte de Foix Acqs, le Comte d'Armagnac Rions, & d'autres Capitaines agiſſant chacun de leur côté, d'autres Places. Quelque attachée que fût la Guyenne à la domination Angloiſe, ſous laquelle elle étoit depuis trois cens ans, tant d'attaques lui firent perdre l'eſperance de pouvoir reſiſter au vainqueur. Surquoi les Etats de la Province s'étant aſſemblez à Bourdeaux, convinrent

avec

avec le Comte de Dunois de se rendre au Roi, si dans vingt-cinq jours les Anglois ne secouroient Fronsac. Durant la suspension d'armes qui suivit ce Traité, les Princes & les Seigneurs François qui se trouvoient épars dans la Guyenne s'assemblerent devant Fronsac, & y amenerent leurs troupes, qui toutes ensemble faisoient une armée de vingt-cinq à trente mille hommes. Les Comtes de Clermont & de Vendôme y accoururent de plus loin. Le vingt-troisiéme jour de Juin, le dernier des vingt-cinq marquez pour attendre le secours des Anglois, dès le matin le Comte de Dunois rangea son armée en bataille, & l'y tint toute la journée; mais personne n'ayant paru, le Traité fut executé. Fronsac & Bourdeaux ouvrirent leurs portes, & à leur exemple les autres Villes & Places fortes de la Province, à la reserve de Bayonne, qui voulut acheter par un siege la gloire de se rendre un peu plus tard. Ce fut l'an mil quatre cens cinquante-un que la Guyenne revint à la France, qui la conquit deux fois en deux ans. Car dès l'année suivante quelques Seigneurs du pays tenterent d'en chasser les François, dont la domination leur paroissoit moins commode que celle de leurs anciens Maîtres. Ils avoient déja soulevé Bourdeaux, & le Comte de Clermont, que le Roi leur avoit laissé pour Gouverneur, eut le chagrin de se voir enlever Fronsac & Castillon par Talbot, revenu d'Angleterre avec son Fils & plusieurs Seigneurs pour favoriser la conspiration. Le prompt secours que le Roi envoya en Guyenne lui sauva cette Province. Le Comte de Penthievre, Chabanes, & Saint Severe le conduisoient, lesquels ayant assiegé Castillon, Talbot, qui tenta de le secourir, y fut défait avec son Fils, qu'on appelloit le Baron de l'Isle, ayant été enveloppez par ceux qui assiegeoient la Ville,

1451.

23. de Juin.

1452.

1452. particulierement par les Bretons qu'avoient amené à ce ſiege Montauban, & Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye. Ce fut là que le brave Anglois finit la glorieuſe carriere de tant de travaux & de faits guerriers à l'âge de quatre-vingt ans. Il voulut perſuader à ſon Fils de ſe réſerver à de meilleurs tems : *Je ſuis vieux, mon Fils*, lui dit-il ; *je ne puis plus être utile à ma patrie, que par l'honneur que ma mort lui peut faire, ſi je meurs en homme de cœur. J'y ſuis réſolu : j'ai quatre-vingt ans. Ne pouvant plus eſperer de mourir vainqueur, je dois au moins me ménager la gloire de mourir vaincu ſans me rendre. Pour vous, mon Fils, retirez-vous. On fuit ſans honte quand on fuit ſans crainte ; & s'il y a même quelque honte à fuir, vous êtes dans un âge à la reparer par des actions, qui en auront bientôt effacé juſqu'au ſouvenir.* De l'Iſle écouta le diſcours de ſon Pere avec tout le reſpect qu'il lui devoit, mais il aima mieux ſuivre ſon exemple. Ils moururent tous deux au lit d'honneur, celui-ci par le fer dans la mêlée ; celui-là d'un coup de canon en animant les ſiens au combat. Durant ce tems-là le Comte de Clermont réduiſoit le Medoc avec Saintrailles, & les Comtes de Foix & d'Albret. Ils reprirent Fronſac. Gaillardet ſe défendit en deſeſperé dans le Château de Cadillac. Il y fut forcé, & pendu, parce que c'étoit un transfuge qui avoit vendu la Place aux Anglois. Le Roi arrivant ſur ces entrefaites aſſiegea Bourdeaux en perſonne. Il craignoit ſi peu qu'on le ſecourût, qu'il réſolut de l'affamer : ce qu'il fit aiſément ayant une Flotte. En peu de tems cette grande Ville ſe vit contrainte d'implorer la clemence du vainqueur. Il la mêla d'un peu de juſtice, particulierement à l'égard des Seigneurs qui s'étoient révoltez, dont vingt furent bannis du Royaume. Le Château d'Ha, & le Château-

Trom-

Trompette furent bâtis aux deux bouts de la Ville pour la tenir dans le devoir. Quant aux Anglois de la Garniſon, comme la Nation ne poſſedoit plus au deça de la mer que Calais, on leur permit de s'y retirer, pour paſſer de là dans leur pays, où ils allerent augmenter les troubles qui menaçoient la Maiſon Royale d'une révolution en Angleterre, ſemblable à celle qui venoit d'arriver aux affaires de leur Monarchie en France. 1452.

Ces deux évenemens étoient un acheminement l'un à l'autre. Les troubles domeſtiques avoient contribué au renouvellement de la guerre en France, dont le mauvais ſuccès faiſoit perdre à la Monarchie Angloiſe les Provinces qu'elle y poſſedoit; & ces pertes avoient augmenté reciproquement en Angleterre les troubles interieurs qui ôterent la Couronne à la Maiſon de Lancaſtre. Le Duc d'York n'avoit negligé ſes droits, que pendant qu'il n'avoit point vû de jour à les faire valoir. Né d'un Pere mort ſur l'échaffaut, ſans biens, ſans credit, ſans charge, ſans occaſion de ſe faire connoître; par conſequent ſans créatures, ſans amis, ſans réputation, voyant ſur le trône un Heros adoré des ſiens, craint des Etrangers, & après lui ſon Fils long-tems ſoûtenu par deux Oncles d'un extraordinaire merite, & d'une grande autorité, il avoit paſſé ſa jeuneſſe ſans pouſſer plus loin ſon ambition, qu'à recouvrer, en ſervant ceux dont il auroit dû être Maître, ce que ſon Pere avoit perdu en ſecoüant à contre-tems le joug. Il y parvint, mais il ne s'en tint pas là. Devenu Duc d'York, Regent de France, riche, puiſſant, en reputation de Prince habile & courageux, il commença à regarder plus haut, & oubliant la reconnoiſſance qu'il devoit avoir pour les Lancaſtres, qui l'avoient mis où

il étoit, il n'eut plus autre choſe en vûë, que le
1453. droit qu'il avoit d'être où ils étoient. S'il ne crût pas dès-lors qu'il lui fût impoſſible d'y parvenir, il commença à eſperer quelque choſe, quand il s'apperçut que celui qui occupoit le trône n'avoit pas toutes les qualitez neceſſaires à le remplir: à quoi le malheureux ſuccès de la guerre de France étant ſurvenu, Richard réſolut de profiter des murmures que fit le Peuple, & du mépris que s'attira le Roi, pour prendre une Place où il ſe perſuada que même le bien public l'appelloit.

Malgré toute l'inſuffiſance & tous les malheurs d'Henri, le deſſein de le ſupplanter n'étoit pas ſans difficultez. Un Roi établi par deux ſucceſſions, Fils d'un Pere & d'un Ayeul dont la memoire étoit en veneration, integre dans ſes mœurs particulieres juſqu'à la ſainteté, gouverné par des gens habiles, ayant encore de bons Officiers, des troupes, de l'argent, des parens proches, & intereſſez à le maintenir, n'étoit point un ennemi contre lequel on pût lever publiquement l'étendart, ſans courir plus de riſque que lui. Auſſi le Duc d'York l'attaqua-t-il avec toute la précaution convenable à une telle entrepriſe. Il y parut tard, & quand il y parut, ce fut avec la proteſtation ordinaire à tous les rebelles, de n'en vouloir point au Roi, mais aux Miniſtres qui gouvernoient mal le Royaume. Richard étoit encore en Irlande, où le ſuccès de ſa Commiſſion avoit augmenté ſon credit, lors qu'on reſſentit à la Cour les premiers effets de ſes ſecretes intrigues. Comme ſon plan fut de commencer par éloigner du Roi tous ceux qui pouvoient ſeconder les vûës & les bonnes intentions de la Reine, ſes partiſans attaquerent d'abord Adam Molins Evêque de Chicheſtre, Garde du Privé Sceau, homme integre, & enne-

mi

mi des nouveautez, qu'ils firent aſſaſſiner à Portsmouth par une troupe de pêcheurs. Le Duc de Suffolk premier Miniſtre perit apparemment auſſi par les menées de cette cabale. Etant accuſé dans le Parlement de tous les malheurs arrivez en France aux armes de la Nation, il fut mis dans la Tour par le Maire de Londres, d'où la Reine l'ayant tiré, le Peuple s'émeut de telle ſorte, que pour empêcher la ſedition, il fallut exiler le Duc. Il paſſoit la mer; mais des Anglois, qui repaſſoient dans leur pays après la perte de leurs conquêtes, l'ayant rencontré, l'arrêterent, & déchargeant ſur lui leur chagrin, lui trancherent brutalement la tête. Peu de tems après on ſuſcita un nommé Jacques Cade Irlandois, homme de baſſe condition, mais hardi & entreprenant, pour ſoulever la populace de la Province de Kent & des environs. Il en vint aiſément à bout, & s'y fit un ſi gros parti, qu'il mit en campagne une armée nombreuſe. Il avoit pris le nom de Mortemer, & ſe diſoit de cette Maiſon, le Duc d'York voulant par là reveiller les idées du Peuple touchant les droits de ſon Beau-pere, dont il étoit reſté ſeul heritier, & mettre les eſprits dans un mouvement qui lui eût abregé du chemin, s'il fût venu à un certain point. L'avarice de Cade empêcha que les choſes n'allaſſent ſi loin. Il s'étoit preſque rendu maître de Londres, où le Peuple le voyoit volontiers, & avoit obligé le Roi d'en ſortir. Il s'étoit fait mettre entre les mains le Baron Say l'un des principaux Miniſtres, & lui avoit fait trancher la tête. Il avoit défait en pluſieurs rencontres des troupes envoyées pour le combattre, lorſque s'étant mis à piller les Maiſons des riches Bourgeois, on commença à ſe retrancher contre lui. On l'attaqua enſuite, & il ſe défendit ſi bien; 1453.

bien, que le combat demeura indécis par la
1453. lassitude des combattans. Mais pendant qu'on reprenoit des forces pour recommencer le jour suivant, Jean Stafford, Chancelier d'Angleterre & Archevêque de Cantorbery, fit publier à propos une amnistie pour ceux des partisans de Cade qui se retireroient chez eux. Ces gens rebutez de leur entreprise par l'incertitude de l'évenement, furent ravis que ce sage Prelat leur tendît la main, pour les retirer du mauvais pas où ils s'étoient engagez, & se dissipant encore plus vîte qu'ils ne s'étoient assemblez, abandonnerent leur malheureux Chef, lequel ayant été excepté du pardon general, & ensuite proscrit, fut tué par Alexandre Iden, qui y gagna mille marcs d'argent.

Si le Duc d'York ne tira pas tout l'avantage qu'il esperoit de cette sedition mal conduite, il en tira au moins un préjugé de celui qu'il pouvoit esperer d'une autre qui le seroit mieux, & avança toûjours dans le préliminaire de son entreprise, d'enlever au Roi ses serviteurs, & à la Reine ses créatures. Aussi le soin de cette Princesse étoit-il de les remplacer. Le Duc de Suffolk n'avoit pû l'être aussi aisément que les autres. Personne n'y étoit plus propre que le Duc de Sommerset. Il étoit de longue-main attaché à elle; il étoit homme de bon esprit, entendant les affaires, & la guerre. La perte de la Normandie, que ses ennemis lui attribuoient, étoit un effet des conjonctures, & du changement de diverses choses dans l'une & dans l'autre Monarchie, plûtôt que de sa negligence, & de sa mauvaise conduite. Talbot & Tyrel, gens irreprochables, avoient eu part à ce mauvais succès, & toute leur valeur n'avoit pû arrêter la fortune Françoise, qui reprenoit le dessus. Il est vrai que cette disgrace avoit rendu ce Duc odieux au

Peu-

Peuple ; mais sa naissance l'en faisoit respecter, & on n'avoit pas tant besoin d'un homme qui fût agreable au Peuple, que d'un Prince qui pût se faire craindre aux Grands. D'ailleurs la Reine voyoit trop bien par les discours, que depuis quelque tems on se donnoit la liberté de tenir touchant les droits du Duc d'York, & par l'odieuse comparaison qu'on faisoit du Roi & de lui, que les Lancastres étoient en danger de voir bientôt former un parti, qui leur redemanderoit la Couronne ; ainsi Marguerite ne pouvoit mieux choisir pour veiller à la conserver au Roi & à la Maison Royale, que celui qu'on en regardoit comme le présomptif heritier, si le Roi mouroit sans enfans. 1453.

Déterminée par ces raisons, la Reine se résolut de prendre le Duc de Sommerset pour Ministre. Ce Prince quittant la Normandie s'étoit retiré à Calais, où ayant demeuré quelque tems, pour laisser passer la premiere ardeur des mouvemens que cette perte avoit excité contre lui en Angleterre, il vint prendre sa place à la Cour, & s'y acquit bientôt une grande autorité. Il y avoit entre le Duc d'York & lui une émulation personnelle, que le rang à peu près égal, la concurrence pour les mêmes emplois, & l'interêt des familles avoient fait naître : à cette émulation, avoit succedé dans le cœur du Duc d'York quelque chose d'encore plus vif, quand il avoit vû son Concurrent dans un poste, où étant à portée de rompre toutes ses mesures, il étoit devenu un obstacle à tous ses desseins. Dans cette situation ayant fait reflexion, que s'il lui laissoit le tems d'affermir sa puissance, de ramener à lui l'esprit des Peuples, de se faire des créatures, loin de supplanter les Lancastres, il s'en trouveroit opprimé : il se déclara contre lui, & protestant qu'il ne prétendoit qu'é-

qu'éloigner du Roi un Miniſtre incapable de ré-
1454. tablir ſes affaires, puiſqu'il les avoit lui-même ruinées ; il quitte l'Irlande, paſſe au pays de Galles, aſſemble ſes amis, leve des troupes, & ſe trouvant à la tête d'une belle armée, s'avance à petites journées vers Londres. La vigilance de la Reine, & les ſoins du Duc de Sommerſet, mirent bientôt le Roi en état d'aller chercher ſon ennemi ; & ce fut là proprement que commencerent à ſe faire une guerre ouverte les deux celebres Factions, qui prirent leur nom de leur deviſe, celle de Lancaſtre de la roſe rouge qu'elle avoit choiſi pour ſymbole, celle d'York de la roſe blanche.

Au tems dont je parle, ces deux Factions partageoient déja l'Angleterre, & leurs forces étoient ſi égales, qu'il étoit difficile de deviner laquelle devoit prévaloir. Dans celle de Lancaſtre étoit le Roi, moins Roi à la verité qu'il n'eût dû être, mais pourtant, reconnu pour tel ſans conteſtation depuis trente ans qu'il regnoit, ſans que même ſon Concurrent eût encore oſé s'expliquer qu'à un petit nombre de ſes amis, qu'il en voulût à ſa Couronne ; vénerable au reſte aux gens de bien pour l'innocence de ſes mœurs, s'il étoit mépriſé par les Politiques pour la petiteſſe de ſon genie, & en cela même moins en danger de faire de grandes fautes, qu'un autre : la Reine, qui le gouvernoit, en ſachant aſſez pour tous deux, Princeſſe également capable, comme l'évenement le fit voir, de conduire une affaire & une armée. Outre le Duc de Sommerſet, & ſes trois Fils tous dignes de leur nom, le Roi avoit auprès de lui deux Freres uterins, de l'un deſquels on dit qu'il prédit, que naîtroit le pacificateur de l'Angleterre. La naiſſance de ces deux Seigneurs, dont l'un s'appel-

loit

loit Edmond, qu'Henri créa Comte de Richemond, l'autre Gaſpar, qu'il fit Comte de Pembrok, fut auſſi extraordinaire que leur fortune. Ils étoient Fils de Catherine de France, Veuve d'Henri V. morte depuis quelque tems, & d'Owin Teuders Gentilhomme Gallois, que cette Princeſſe, par un ſacrifice qu'elle avoit fait de ſa gloire à l'amour, avoit ſecretement épouſé. Les Hiſtoriens qui aiment à médire, diſent qu'il avoit été ſon Tailleur, & qu'il étoit Fils d'un Braſſeur de biére: ceux qui ont voulu plaire à ſes deſcendans, ont trouvé en recherchant ſa généalogie, qu'il venoit de Cadovallatre dernier Roi des anciens Bretons. De quelque condition que fût leur Pere, les Enfans furent dignes du ſang maternel, qu'ils reporterent dans la ſuite ſur le trône avec le peu qui reſta après les guerres civiles de celui des deux familles ennemies, qu'Henri VII. Fils d'Edmond recueillit en la maniere que nous le dirons: Humfroi Stafford Duc de Bukingham, Fils d'Anne de Gloceſtre ſeule heritiere du celebre Thomas de Woodſtok, & Petite-Fille d'Edoüard III. les enfans de ce Duc tous braves gens; les Comtes de Northumberland, de Dorſet & de Wilchire, les Barons de Clifford, de Ros, de Thorpe, & un grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, ſuivoient les enſeignes d'Henri. 1454.

A la tête de l'autre parti étoient le Duc d'York & Edoüard Comte de la Marche ſon Fils, ſi ſemblable à ſon Pere, qu'on eût dit qu'il en eût été une image, où la nature eût pris plaiſir à en corriger les défauts. Il avoit ſon feu, ſon élevation, ſes vûës, ſon génie, ſa valeur; mais un eſprit plus déciſif, allant à ſon but par de plus courts chemins, & moins propre à donner dans des piéges, que ſa rapidité ne laiſſoit pas loiſir à ſes enne-

ennemis de lui tendre, quand il n'étoit pas re-
1454. tenu dans les filets de la volupté; où il penſa ſouvent périr, mais d'où ſa valeur le tira toûjours. Il falloit qu'il brillât beaucoup, pour n'être point éclipſé dans ſon parti par Richard de Neville Comte de Warwik, à qui l'on donna le ſurnom de Grand. Henri de Beauchamp ſon Beau-Frere lui avoit laiſſé, en lui donnant ſa Sœur, l'ancien titre de ſa Famille, comme Thomas de Montaigu avoit laiſſé au Pere de ce Seigneur qui ſe nommoit Richard comme lui, le titre de Comte de Salisbery. Le Pere qui faiſoit auſſi un grand rôle dans la Faction, n'eût cedé à perſonne s'il n'eût point eu de Fils; mais ce Fils avoit ſur les autres une ſuperiorité de génie, à laquelle chacun eût crû deshonorer ſon diſcernement, que de diſputer quelque choſe. Il étoit jeune, & n'avoit de la jeuneſſe, que la vivacité neceſſaire à executer de grands deſſeins. Peu d'hommes avoient plus de talens que lui, & perſonne ne ſavoit ſi bien l'art de les mettre en œuvre, pour s'en parer ſans affectation, & s'attirer par là l'amour & la confiance des Peuples. Tout ce que peut donner de relief à un grand Guerrier la valeur, la vigilance, la ſcience de la guerre; à un grand Seigneur la liberalité, la magnificence, le penchant à faire du bien, de l'élevation, de la nobleſſe, de la bonne mine, des airs gagnans, avoit ſa place dans le Comte de Warwik, & le tout faiſoit un effet, contre lequel on avoit beſoin de toute ſa Raiſon pour ſe défendre de ſuivre un tel Chef même dans les mauvais partis. C'eſt le portrait que l'Hiſtoire Angloiſe fait de cet homme ſi renommé. Jean de Moubrai Duc de Norfolk, Thomas de Courtenai Comte de Devonshire, Edoüard Broak Baron de Cobham tenoient leur place dans ce parti.

Les

Les deux Armées étoient en preſence à dix milles de la Capitale, où l'on ne doutoit point qu'elles n'en vinſſent aux mains, lorſque le Roi, qui de lui-même ſe portoit toûjours aux conſeils moderez, envoya deux Evêques au Duc, pour lui demander ce qu'il pretendoit, & pourquoi il étoit en armes. Le Duc, qui avoit interêt de cacher ſes deſſeins à ſes troupes, répondit que ſes intentions n'étoient point d'attaquer le Roi, mais d'éloigner de lui un mauvais Miniſtre, qui abuſoit de ſon autorité, & que pour montrer qu'il diſoit vrai, qu'on mît le Duc de Sommerſet en priſon, juſqu'à ce qu'il eût rendu compte au Parlement de diverſes choſes où on l'accuſoit d'avoir malverſé, il licentieroit ſon Armée, & ſe rendroit auprès du Roi pour lui rendre tous les ſervices qu'il pouvoit attendre d'un fidelle Sujet. Le Duc ne croyoit apparemment pas riſquer autant qu'il fit par ces offres, étant aſſez difficile à croire que le Roi les dût accepter, & en cas qu'il les acceptât la perte du Miniſtre étant certaine, vû l'animoſité des Communes contre le Duc de Sommerſet depuis la perte de la Normandie. Il eſt mal-aiſé de comprendre comment un Prince auſſi habile qu'étoit le Duc d'York, aſſiſté d'un ſi bon Conſeil, pût donner dans un piege auſſi groſſier que celui que la Cour lui tendit en cette occaſion. A peine eût-on ſurpris un Enfant par l'artifice dont on uſa pour ſurprendre un des plus grands hommes du monde: tant les hommes à certains momens ſe trouvent differens d'eux-mêmes. 1455.

Le Duc de Sommerſet s'étant apperçû que le Roi cherchoit des moyens de paix, conſentit à être arrêté, après avoir pris ſes meſures pour ne l'être qu'à la maniere, & autant de temps qu'il lui conviendroit. Quand on trompe on ne doit pas être credule. Le Duc

Duc d'York, qui en impoſoit au Roi, ſe laiſ-
1455. ſa dupper par le Duc de Sommerſet. Richard n'eut pas plûtôt reçû l'avis que la Cour lui donna, qu'on acceptoit ſa propoſition, & que le Miniſtre étoit arrêté, qu'il congedia ſon armée ſur l'heure, & ſe rendit auprès du Roi. Le Duc de Sommerſet, qui n'étoit captif qu'autant qu'il lui plaiſoit de l'être, voulut aſſiſter à cette entrevûe, & comme il diſpoſoit à ſon gré de tous les domeſtiques du Roi, il ſe fit cacher dans un coin du lieu où ſe devoit donner l'audience, où il pouvoit entendre ſans être vû. Il n'eut pas la perſeverance d'entendre tout. La chaleur avec laquelle le Duc d'York parla contre lui le fit ſortir d'abord du ſens froid; & le crime de trahiſon qu'il lui impoſa lui fit perdre patience. *Je ne ſuis point un traître*, lui dit-il, paroiſſant bruſquement ſur la ſcene: *je n'ai jamais porté les armes contre le Roi ni contre l'Etat. Vous n'en pouvez dire autant de vous, & ſi le Roi veut approfondir votre conduite, on lui fera voir que votre revolte n'eſt pas le plus grand de vos crimes. Vous en voulez à ſa Couronne, & ſur des pretentions chimeriques, il n'y a point d'attentat ſi noir que vous ne vous croyiez en droit d'entreprendre. Je parle ſur de bons memoires. Nous ſommes tous deux au pouvoir du Roi, & nous nous accuſons tous deux; ce ſera à lui, & à ceux dont il conſultera les lumieres, à faire le diſcernement de l'innocent & du coupable.*

Si le Duc d'York fut ſurpris d'une avanture ſi peu attenduë, il ne le fit point trop paroître. Il reconnut ſon imprudence; mais il conſerva une preſence d'eſprit, qui en repara une partie. *La ſupercherie que vous faites*, repliqua-t-il d'un ton moderé, *montre ce que vous ſavez faire, & ma bonne foi répond de ma bonne conſcience:*

il

il ne dit gueres que ces deux mots, & affecta un air tranquille, qui imposa à tout le monde. 1456.
Le Roi & son Conseil s'y tromperent. Quoique le Duc de Sommerset leur pût alleguer de plus fort pour prouver la conspiration, il ne leur pût jamais persuader, qu'un homme de bonne foi eût de mauvaises intentions. Ainsi le Duc d'York trouva de quoi réparer sa faute dans sa faute même. Après qu'on l'eut gardé quelque tems, on le remit en liberté, & il tira avec le tems cet avantage de sa mauvaise conduite, que le Roi le vit à la Cour plus volontiers qu'auparavant.

Ce Prince pacifique croyoit par là accoûtumer insensiblement les deux Ducs à être moins incompatibles l'un avec l'autre, & rappeller ainsi à sa Cour une tranquilité domestique, qui le consolât des disgraces du dehors. Le tems lui fit voir qu'il tentoit l'impossible. Pendant que la Reine & le Ministre étoient occupez à profiter d'une occasion qui se presentoit pour le recouvrement de la Guyenne, le Duc d'York renoüa ses intrigues, rétablit sa Faction, gagna le Peuple, & se trouva bientôt en état, par la conjoncture du mauvais succès de l'affaire de Guyenne & d'une maladie du Roi, de donner la Loi à son tour à ceux qui la lui avoient donnée. Il eut le pouvoir de faire arrêter le Duc de Sommerset chez la Reine même, quoique cette Princesse, qui venoit de donner un Prince de Galles à l'Angleterre, dût être plus ménagée que jamais. La crainte qu'eut Richard qu'on ne penetrât plus avant qu'il ne vouloit dans ses desseins, l'empêcha vrai-semblablement de s'abreger par un coup violent le chemin des formalitez qu'il faudroit garder dans un Parlement pour faire perir son adversaire, & par là il fut encore une fois la duppe de sa politique. La

Reine

Reine n'étoit pas d'humeur à souffrir patiemment
1456. cette insulte. Elle prit ses mesures, elle ne precipita rien, elle attendit que le Roi fût gueri, mais aussi-tôt qu'il fut en état de l'écouter & de donner des ordres, elle fut si bien lui representer les suites qu'il avoit à craindre de l'action du Duc d'York, & l'importance dont il étoit de réparer par un coup de hauteur cette atteinte donnée à l'autorité Royale, qu'Henri ayant parlé en Roi, personne n'osa s'opposer à l'élargissement du Ministre, qui fut non seulement remis dans ses Charges, mais pour plus ample réparation de l'injustice qu'on lui avoit faite, pourvû du Gouvernement de Calais.

Richard ayant reconnu par là le fort & le foible de sa politique, se confirma d'un côté dans la pensée où il avoit été jusques-là, qu'il falloit encore ménager le Roi; mais de l'autre il conçut qu'il falloit pousser le Ministre par des voyes plus courtes & plus décisives, que celles dont il s'étoit servi jusqu'alors. Dans ce dessein, s'étant retiré assez brusquement de la Cour, il alla lever des troupes au pays de Galles, & revint vers Londres avec son armée, protestant toûjours qu'il n'en vouloit pas au Monarque, mais à son Ministre. Le Roi & le Duc de Sommerset furent prêts d'assez bonne heure à le recevoir, pour aller même au devant de lui jusques sous les murs de Saint-Alban avec une armée égale à la sienne, & à laquelle il ne manquoit pour vaincre, que d'y avoir ou la fortune ou l'habileté du Comte de Warwik. Ce grand Capitaine mit tout d'abord l'armée du Roi dans un desordre, qu'il fut impossible au General & aux Officiers de réparer. Les Soldats ne manquerent pas de valeur. On combattit; mais on ne pût rétablir l'ordre necessaire à remporter la victoire. Huit mille Soldats des Royalistes demeurerent

rent sur le champ de bataille, & avec eux le Duc de Sommerset, le Baron Clifford, les Comtes de Stafford & de Northumberland; & le Duc de Buckingham quoique blessé ne laissa pas de se sauver avec les Comtes de Wilchire, de Dorset, de Pembrok, & le Baron Thorpe. 1457.

Le Roi abandonné des siens se retira dans une petite maison, où il se vit bientôt investi, & à la discretion du vainqueur. Là Richard le suivit lui-même, & agissant sur son premier plan, voulut encore une fois paroître sincere pour tromper. Il affecta plus que jamais des manieres respectueuses envers l'infortuné Monarque, & lui dit en le consolant de la perte de son Ministre, qu'il avoit gagné à sa mort, que le sang de ce nouvel Aman étoit l'affermissement de son trône, qui couroit risque d'être ébranlé en appuyant à contre-tems un homme en butte à toute l'Angleterre. Après ces premiers entretiens, que le Roi soûtint comme il pût, le Duc le fit monter à cheval, & l'accompagnant comme par honneur avec les deux Comtes ses amis, il lui fit faire une entrée dans Londres, qui avoit tous les dehors d'un triomphe, mais qui à la considerer dans ses suites, étoit une vraye captivité.

Henri en sentit bientôt les effets. Peu de jours s'étoient écoulez depuis cette premiere scene, qu'il se vit contraint par le Duc d'en donner une autre au public, où il fit encore un plus mauvais rôle. Ce fut dans un Parlement que le vainqueur l'obligea de convoquer à Londres. On parut d'abord l'y épargner, en rejettant sur ses Ministres les fautes de son gouvernement, mais on leva bientôt le masque, & du mauvais gouvernement des Ministres, on conclut à donner des tuteurs au Prince. Le Duc d'York suivant toûjours son projet, en fit nommer

trois, dont il fut le premier ſous le nom de Protecteur du Royaume. Le Comte de Salisbery
1457. fut le ſecond, & eut la charge de Chancelier d'Angleterre. Le Duc de Warwik fut le troiſiéme, & eut le gouvernement de Calais. Ainſi il ne reſta plus à Henri de la Royauté que le nom de Roi: le Duc en avoit le ſolide, & n'avoit plus qu'un pas à faire pour avoir tout; mais il attendoit que la voix publique l'excitât à faire ce pas déciſif, voulant avoir avec la Couronne la gloire d'être forcé à la prendre.

Il ſe vit bien loin de ſon compte, quand après quelques mois d'un gouvernement qui lui attira des jaloux, il s'apperçut qu'inſenſiblement la Reine reprenoit le deſſus, qu'elle parloit haut, qu'elle faiſoit valoir l'autorité du Roi ſon Mari, & qu'elle ſe faiſoit obeïr. Il voulut s'oppoſer au torrent, mais il trouva qu'il n'étoit plus tems. La Reine avoit un gros parti, qu'elle avoit formé de concert avec Henri nouveau Duc de Sommerſet & ſes deux Freres Fils du défunt, avec le Duc de Buckingham, & d'autres, tant de ſes anciennes creatures que de nouvelles qu'elle avoit faites. La choſe avoit été conduite avec tant d'art & de ſecret, que le Triumvirat compoſé des trois plus habiles hommes du Royaume, n'en apprit rien que quand le Roi ayant convoqué à Granwich un Parlement choiſi par la Reine, il y fut déclaré que le Prince ayant l'âge mûr & l'eſprit ſain, le Royaume n'avoit pas beſoin de Protecteur; qu'ainſi l'Aſſemblée jugeoit à propos de décharger le Duc d'York d'un ſoin ſuperflu, & injurieux à la capacité du Monarque, entre les mains duquel ſeroit inceſſamment remis le grand Sceau qu'il confieroit à celui de ſes Sujets qu'il en jugeroit le plus capable.

Ces Ordonnances furent des coups de foudre,

dre qui étourdirent le Duc d'York, & qui l'auroient porté dès-lors aux dernieres extremitez, s'il eût eu le loisir de s'y préparer. Il fallut plier, & il fut bien heureux que la Reine craignit encore assez son parti pour ne pas pousser plus loin l'entreprise. Peu s'en fallut que quelque tems après, elle ne le fît donner dans un piege lui & ses deux fidelles amis, d'où ils ne lui auroient pas échapé. 1457.

Le dessein que forma le Roi en l'année mille quatre cens cinquante-huit d'une reconciliation generale, suspendit toutes les vangeances. Il prit occasion d'une descente qu'avoient fait les François à Sandwich, qu'ils avoient pris & saccagé, pour inviter tous les Princes Anglois à se réünir contre l'ennemi commun, qui profitant de leurs divisions, après leur avoir enlevé tant de belles Provinces au de-là de la mer, les venoit insulter jusques chez eux. Suivant ce dessein, Henri dépêcha divers Couriers à tous les Princes de l'une & de l'autre Maison, & aux principaux de leurs partisans qui se trouvoient absens de la Cour, pour les exhorter à s'y rendre en certain tems, & fit dire en particulier au Duc d'York & à ses amis, qu'ils pouvoient tout esperer de lui, & qu'il ne leur donneroit pas sujet de se plaindre de sa partialité. Personne ne pût refuser de se trouver à une Assemblée convoquée pour un tel dessein. Chacun y vint, à la verité bien accompagné: mais tout le monde s'y trouva. L'ordre y fut admirable. Le Roi se logea exprès à l'Evêché pour servir de barriere aux deux partis, qui furent entierement separez: la Faction de la rose rouge occupant les maisons des Fauxbourgs, & celle de la rose blanche ayant ses logis dans la Ville. Le Maire de Londres & ses Aldermans étoient en marche nuit & jour, & avoient des corps de garde par 1458.

tout pour prévenir toute ſorte de tumulte. Les
1458. Lancaſtres tenoient leurs Aſſemblées dans le Chapitre de Weſtminſter, & ceux de la Faction d'York dans le Monaſtere des Moines noirs. On eut de la peine à ménager tant de differentes ſortes d'eſprits; chacun, outre l'interêt commun, en ayant de particuliers; beaucoup ſe plaignant, beaucoup demandant des dédommagemens & des ſatisfactions, qu'on ne croyoit pas leur devoir donner. Ceux qui agiſſoient de bonne foi étoient ſur cela les plus difficiles, ceux qui feignoient ne conteſtant qu'autant qu'il falloit pour couvrir leur jeu. La bonté du Roi, & les ſoins du Cardinal Thomas Burſcher Archevêque de Cantorbery, qui avoit ſuccedé à Stafford, ayant amené les ennemis ſinceres en voye de reconciliation, chacun ſe trouva bientôt d'accord. On dreſſa des écrits, où l'on ſe promit ſolemnellement les uns aux autres un oubli general du paſſé, une concorde & une union éternelle pour l'avenir. On fit une proceſſion pompeuſe, où les Seigneurs des deux Factions mêlez tous enſemble précedoient le Roi revêtu du Manteau Royal, & ayant la Couronne en tête. La Reine menée par le Duc d'York terminoit cette auguſte marche, & rien dans tout ce grand ſpectacle n'occupoit plus les curieux que la contenance de ces deux perſonnes, qu'on regardoit comme les moins propres de la troupe à être la duppe l'un de l'autre.

Peu de jours ſe paſſerent depuis cette ceremonie, qu'on reconnut ſans avoir beſoin du ſecours de la conjecture, que leurs mutuelles défiances n'étoient nullement diminuées; que la Reine regardoit toûjours le Duc d'York comme l'ennemi naturel du Roi, & de toute la Famille Royale; que le Duc regardoit toûjours la Reine comme un obſtacle à ſes deſſeins. Ce fut

ſui-

ſuivant cette prévention qu'ils s'attribuerent l'un à l'autre un évenement qui peut-être ne fut qu'un effet du hazard, mais qui fit revivre en un moment toute l'ardeur des Factions. 1458

Le Duc d'York s'étoit retiré dans la Capitale de ſa Duché avec le Comte de Salisbery. Le Comte de Warwik, à qui le Roi n'avoit point ôté le Gouvernement de Calais étoit demeuré à Londres pour y paſſer. Un jour que ce Seigneur ſortoit du Conſeil, un de ſes gens ayant pris querelle avec un domeſtique du Roi, le tua bruſquement, & s'enfuit. Les Gardes l'ayant en vain pourſuivi, tournerent tête contre le Comte, & l'attaquerent avec tant de fureur, que tout brave & adroit qu'il étoit, il étoit mort, ſi quelques gens qui ſe mirent en devoir d'appaiſer le tumulte, ne lui euſſent donné le tems de gagner ſa barque, qui le remena promptement chez lui. Il prit bientôt le chemin d'York, où il eſt aiſé de juger, qu'il n'inſpira pas l'amour de la paix à des gens qui n'étoient là que pour concerter les moyens de recommencer la guerre. On s'y attendit bien à la Cour, & la Reine ne doutant point que l'avanture du Comte de Warwik ne fût une querelle excitée exprès pour y ſervir de pretexte, ſe prépara à la ſoûtenir. A peine en eut-elle le tems. Le Duc d'York ayant embraſſé avec empreſſement l'occaſion de pouſſer ſes premiers projets, après avoir publié par tout que la Reine avoit violé la paix, commanda au Comte de Salisbery de s'avancer vers Londres avec cinq mille hommes, d'aller demander juſtice au Roi contre la Reine même, & en cas de refus, à quoi apparemment il s'attendoit bien, d'entrer en action pendant qu'il lui prépareroit du ſecours, & que le Comte de Warwik lui en iroit chercher à Calais.

La Reine ne donna pas à Salisbery le loiſir

de faire toutes ces démarches. Quoi qu'elle fût
1458. preſſée, elle ne laiſſa pas de faire aſſez de diligence pour le punir de ſon audace, ſi Jacques Tuchet Baron d'Audelay, qu'elle envoya au devant de lui, eût été plus habile ou plus heureux. Il fut défait, & tué ſur la place: mais l'activité de la Reine empêcha que le Duc d'York ne profitât de cette victoire. Il s'étoit venu joindre au Comte près de Ludlow aux confins de Galles & de la Province de Shrop avec un ſecond corps de troupes, en même tems que le Comte de Warwik arrivoit de Calais avec un troiſiéme, le tout faiſant une groſſe armée. Il croyoit pouvoir aller juſqu'à Londres ſans rien trouver qui l'arrêtât, lors qu'il découvrit l'avant-garde de l'armée Royale qui marchoit à lui, & qui vint camper à ſa vûë. On ne doutoit point d'une bataille; mais l'affaire ſe décida à moins de frais, par la deſertion d'André Trolop, qui à la faveur d'une nuit obſcure quitta le Comte de Warwik, & paſſa du côté du Roi avec un nombreux corps de troupes qu'il avoit amené de Calais. Trolop étoit un vieux Capitaine, qui avoit fait la guerre en France avec beaucoup de réputation. Le Comte de Warwik l'avoit ſurpris par la proteſtation affectée qu'il faiſoit en toute occaſion d'armer pour le ſervice du Roi, ce que Trolop avoit entendu naturellement & à la lettre. Celui-ci s'étoit détrompé ſur les lieux, & ayant enſuite détrompé les Troupes qu'il avoit amené avec lui, il les alla preſenter à Henri, & lui aſſura par là une victoire d'autant plus agreable à ce bon Roi naturellement ennemi du ſang, qu'elle ne lui en coûta preſque point; le changement de Trolop ayant conſterné de telle ſorte l'armée du Duc, que ce Prince n'oſa pas même ſe fier à ce qui lui reſtoit de Soldats. Il ſe retira précipitamment au pays de Galles, & enſuite

te en Irlande. Le Comte de la Marche ſon Fils, les Comtes de Salisbery & de Warwik prirent la route de Cornoüaille, & de-là paſſerent à Calais. 1459.

Le Roi demeura abſolument maître, & la Reine donna des ordres qui l'auroient empêché d'en venir jamais aux priſes avec ſes Sujets, s'ils euſſent été executez par des gens d'une capacité égale à celle des quatre grands hommes qui conduiſoient la Faction d'York. On ne fut pas long-tems ſans reconnoître l'aſcendant qu'ils avoient ſur les autres. Le Roi ayant déclaré rebelles, & privé de toutes leurs Charges le Duc d'York & ſes partiſans, on avoit envoyé à Calais en qualité de Gouverneur le nouveau Duc de Sommerſet avec des troupes pour en fortifier la garniſon, ce poſte étant conſideré comme un des plus importans de l'Etat. Le Duc croyoit être en état d'obliger le Comte de Warwik à quitter la place de force, s'il ne la cedoit de bon gré; mais il ſe trouva loin de ſes meſures, lorsque s'étant preſenté au port, on tira le canon ſur lui, & on lui déclara une guerre dont il n'eut pas un bon ſuccès. Contraint de ſe retirer à Guynes, il eut le chagrin qu'en ſon abſence les vaiſſeaux qui l'avoient apporté ſe donnerent à ſes ennemis, & que pendant qu'il uſoit ſes troupes en eſcarmouches inutiles contre la garniſon de Calais, le Comte de Warwik raſſembla par ſes émiſſaires ſecrets les débris de la faction d'York épars par toute l'Angleterre, & ayant fait enlever par deux fois juſques dans Sandwik des ſecours que la Reine avoit deſtiné pour le Duc de Sommerſet, il ſe ſervit des mêmes vaiſſeaux qui les devoient amener à Guynes pour ſe faire porter en Irlande. On l'en vit bientôt de retour, ayant ordre du Duc d'York d'aller recommencer au plûtôt la guerre civile en Angle-

terre avec le Baron Cobham & d'autres de ſes
1460. partiſans, leſquels l'y attendoient en grand nombre, pendant qu'il achevoit des levées qui lui devoient faire une armée redoutable, avec laquelle il les aſſuroit que dans peu il les iroit joindre.

Suivant cet ordre, les trois Comtes étant paſſez en Angleterre, après avoir ſuffiſamment pourvû à la ſureté de Calais, d'où Sommerſet s'étoit retiré pour aller rejoindre la Cour, ils trouverent les affaires de la Faction d'York dans une ſi bonne ſituation, qu'ils n'eurent pas beſoin d'attendre l'arrivée de leur Chef pour combattre. Londres étoit gagné; le Baron Cobham les attendoit aux Côtes de Kent, où ils ne furent pas plûtôt, que les Soldats & les Officiers leur vinrent en foule de toutes parts. En peu de jours ils eurent une armée des plus fortes & des plus nombreuſes. La Reine s'étoit repoſée ſur les Barons Scales & Louvel de la conſervation de Londres, où la Cour n'étoit pas revenuë depuis l'affaire de Ludlow: mais quelque bien intentionnez que fuſſent ces deux Seigneurs, le Maire s'étant déclaré pour la Roſe blanche, les obligea de ſe retirer dans la Tour, & reçut dans la Ville peu de tems après les trois Comtes avec leurs troupes. Là les principaux du parti ayant tenu Conſeil de guerre, il fut réſolu que le Comte de Salisbery, le Baron Cobham, & le Chevalier Venloc reſteroient à Londres pour conſerver cette Ville à la Faction, & que les Comtes de la Marche & de Warwik avec l'armée iroient chercher celle du Roi, que la Reine aſſiſtée des Ducs de Sommerſet & de Buckingham avoient raſſemblé à Coventry.

Comme on étoit d'égale force, on eut impatience de combattre: on ſe chercha, & on ſe trouva bientôt. La bataille ſe donna à

Nort-

Northampton. On y combattit de part & d'autre cinq heures durant, ſans qu'on pût dire à qui demeureroit la victoire. La conduite des Comtes de la Marche & de Warwik deciderent l'affaire, peut-être auſſi le malheur d'Henri, qui après avoit perdu dix mille hommes, & vû tuer à ſes côtez le Duc de Buckingham avec pluſieurs autres de ſes plus affidez ſerviteurs, tomba pour comble de diſgrace entre les mains de ſes ennemis, qui le menerent en triomphe à Londres, pendant que la Reine avertie de la perte de la bataille ſauva le Prince Edoüard ſon Fils, & ſe retira avec lui & le Duc de Sommerſet vers Durham. 1460.

Le Duc d'York étoit encore en Irlande, lors qu'il apprit cette nouvelle par les courriers qu'on lui envoya. Il fut bientôt en Angleterre, & arriva à propos à Londres pour aſſiſter au Parlement qu'on y avoit convoqué par avance. Ce Prince s'étoit figuré, que par cette derniere diſgrace, Henri auroit enfin perdu dans le Parlement comme auprès du Peuple ces reſtes de conſideration que lui avoit conſervé ſa vertu, & ne doutant plus que tous les ſuffrages ne lui déferaſſent la Royauté, il entra en Roi dans la Capitale au ſon des trompettes, environné de Soldats, & faiſant porter devant lui l'épée nuë. Il continua ſur le même pied. Il ſe logea à Weſtminſter dans l'appartement du Roi même, qu'on avoit mis dans celui de la Reine, & alla viſiter d'abord le lieu où s'aſſemble le Parlement. Là voyant le trône du Roi, il y porta la main, & l'y tint long-tems en regardant ceux qui l'accompagnoient, pour découvrir à leur contenance ce qu'ils penſoient. Il croyoit lire dans leurs yeux que leurs ſentimens lui étoient favorables, lorſque l'Archevêque de Cantorbery s'avança pour lui demander s'il ne

vouloit pas aller voir le Roi. *Aller voir le Roi !* lui répondit-il d'un air chagrin & irrité, *je ne connois perſonne ici à qui je doive cette civilité, & tout le monde me la doit.*

1460.

On ne doutoit déja plus que le Duc n'eût tout-à-fait levé le maſque, & qu'il ne voulût être Roi ; mais on en fut entierement convaincu par la déclaration ouverte qu'il en fit lui-même au Parlement la premiere fois qu'il y entra, & que s'étant aſſis ſur le trône ſans demander l'aveu de perſonne, il parla ainſi : *Vous ſavez aſſez*, leur dit-il, *qu'on a uſurpé ſur mes ancêtres le trône où je me viens d'aſſeoir, & vous n'ignorez pas par quels crimes ceux qui l'occupent depuis ſoixante ans s'en ſont mis en poſſeſſion. Henri IV. trempa ſes mains dans le ſang de Richard ſecond. Henri V. fit mourir mon Pere. Epargnons-nous des ſouvenirs, qui pourroient rallumer dans un cœur ſenſible des deſirs mal éteints d'une vangeance que j'ai ſacrifiée au bien public. Pendant que la Maiſon de Lancaſtre n'a fait tort qu'à moi & aux miens, je m'en ſuis crû dédommagé par l'honneur qu'elle a fait à la Nation, & par les belles & grandes Provinces qu'elle a ſoumis au Sceptre Anglois. J'ai peu regretté de n'être pas Roi, tandis que vous en avez eu un, qui au droit près meritoit de l'être. Mais aujourd'hui qu'un foible heritier de cet heureux Uſurpateur me retient une Couronne, & perd des conquêtes qui vous ont coûté tant de ſang, je ſerois indigne de celui de tant de Rois qui coule dans mes veines, ſi pour recouvrer leurs conquêtes, je ne prenois enfin la Couronne. Aidez-moi à en ſoûtenir le poids : j'en partagerai avec vous les douceurs.*

En même tems que le Duc d'York parloit ainſi dans la Chambre des Seigneurs, une Couronne attachée au plancher de celle des Communes

nes

nes tomba d'elle-même, & l'on apprit qu'à la même heure il en étoit tombé une autre du plus haut du Château de Douvres : ce qui fut pris pour un augure qui menaçoit le Roi. La contenance de la Chambre pendant la harangue du Duc, & leur morne silence à la fin, parut neanmoins à ce Prince une marque, qu'on ne voyoit point si mal volontiers qu'il se l'étoit imaginé, la Couronne sur la tête d'Henri. Il en fut chagrin, & sortit assez brusquement de l'Assemblée, en leur disant fierement : *Pensez-y : j'ai pris mon parti, prenez le vôtre.* 1460.

Le Duc d'York vouloit être Roi : mais il avoit dans l'esprit de l'être avec l'agrément de ses Sujets. Homme pour homme les Anglois n'auroient pas balancé sur le choix. Richard étoit beaucoup plus propre à porter la Couronne qu'Henri : mais il y avoit près de quarante ans qu'Henri la portoit sans l'avoir usurpée. Le droit de Richard étoit bien fondé ; mais la possession d'Henri étoit ancienne. On étoit dans cet embarras, lorsque quelqu'un de l'Assemblée s'avisa d'un temperament, que le Duc, tout vainqueur qu'il étoit, ne crut pas devoir rejetter, & que le Roi captif regarda comme un adoucissement à son mauvais sort. Ce temperament fut qu'Henri garderoit la Couronne sa vie durant, & qu'elle passeroit à sa mort à Richard & à ses enfans. Chacun étant tombé d'accord d'un article si important on s'accommoda bientôt sur le reste, & étant tous demeurez contens, on fit le jour de la Toussaints de l'année mille quatre cens soixante, une procession solemnelle, où le Roi porta le Manteau Royal, & la Couronne sur la tête, ayant le Duc d'York près de lui, comme son heritier presomptif. 1. de Nov.

Pour mettre la derniere main à cette affaire, le Duc souhaita que le Roi fît venir la Reine

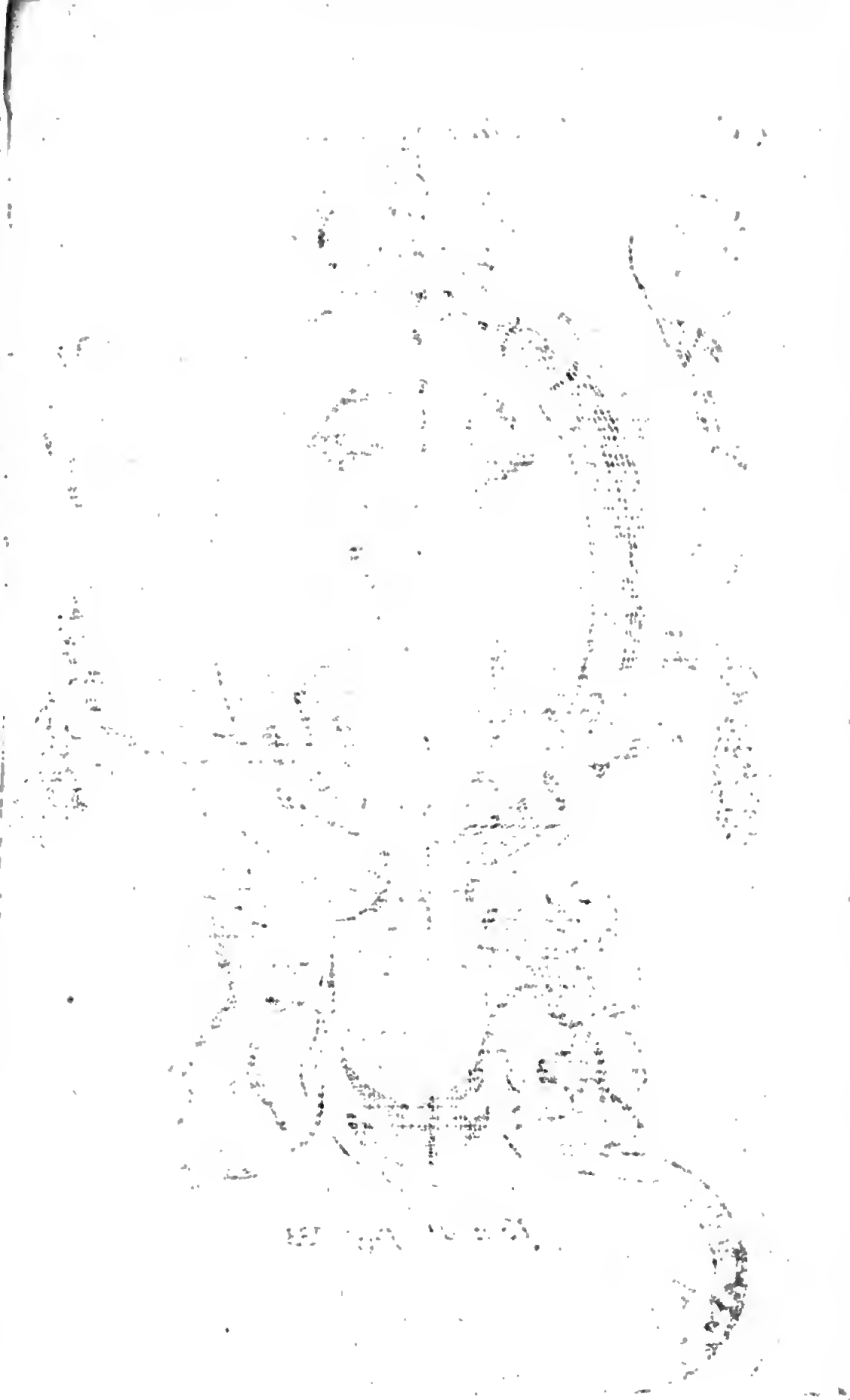
& le Prince ſon Fils, pour leur faire ratifier le
1460. Traité. Le Roi les manda; mais il trouva l'eſprit de la fiere Princeſſe autrement diſpoſé que le ſien. *Allez*, dit-elle à ſon Envoyé, *j'ai toûjours obëi au Roi, mais dans l'affaire dont il s'agit, il me ſauroit un jour mauvais gré ſi je lui avois obëi.* Elle avoit déja une armée de dix-huit mille combattans. Les Ducs de Sommerſet & d'Exceſtre, les Comtes de Wilchire & de Devonshire, le Baron Clifford, & une partie de la Nobleſſe du Nord d'Angleterre ſuivoient les enſeignes de Marguerite. La fortune les ſuivit auſſi. Le Duc d'York ayant appris la réſolution de la Reine, & les préparatifs qu'elle faiſoit pour conſerver la Couronne à ſon Fils, avoit uſé de diligence, & s'étoit déja avancé avec le Comte de Salisbery juſqu'à Wakfeild à quinze milles d'York, ayant laiſſé la garde du Roi au Comte de Warwik & au Duc de Norfolk, & donné ordre au Comte de la Marche de lui lever de nouvelles troupes pour le venir joindre au plûtôt. La Reine ne lui en donna pas le loiſir. Le Duc ne fut pas long-tems à Wakfeild, qu'il la vit paroître à la tête de ſon armée, que cette Princeſſe commandoit en perſonne, & conduiſoit elle-même au combat. Le Comte de Salisbery & le Chevalier Halle, étoient d'avis qu'on attendît pour donner bataille la jonction du Comte de la Marche, & qu'on ſe retranchât cependant à Wakfeild & aux environs; mais le Duc voulut hazarder, & crût qu'il lui ſeroit honteux de prendre tant de ſûretez pour combattre contre une Femme. Il éprouva dans celle-ci une valeur & une conduite, qu'il avoit trouvée en peu d'hommes. Elle avoit plus de troupes que lui, mais l'uſage qu'elle fit du plus grand nombre ne lui fut pas moins glorieux, que ſi elle eût vaincu avec le moindre, ayant tellement diſpoſé ſon armée, qu'en moins de demi

demi heure elle investit & mit en desordre celle du Duc. Il y demeura sur la place avec près de trois mille des siens. Edmond Comte de Rutland son Fils, jeune Prince d'environ douze ans, y fut tué par le Baron Clifford d'une maniere brutale & barbare, que l'Histoire ne doit pas pardonner à la memoire de ce Seigneur. Robert Aspalle Chapelain du Duc, & Précepteur du petit Prince, voyant, la bataille perduë, le retiroit de la mêlée, lors qu'il fut rencontré par Clifford, qui lui demanda qui étoit cet enfant. Edmond, que le Baron regardoit d'un œil farouche, & le poignard à la main, se jetta à genoux: & par une foibleſſe pardonnable à son âge, implora sans se nommer la clemence du vainqueur. Surquoi le Précepteur se hâtant d'assurer la vie de son pupille: *C'est le Comte de Rutland, Mylord*, s'écria-t-il, *dont l'innocence doit desarmer votre colere: épargnez le sang de nos Rois.* A ces mots le feroce Anglois jura Dieu, & haussant le bras: *Son Pere*, dit-il, *a tué le mien; si je tenois la race entiere, je l'exterminerois comme celui-ci.* En disant ces mots, il enfonce son poignard dans le sein d'Edmond, & courant de ce pas au Duc étendu sur le champ de bataille, il lui coupe la tête, la couronne de papier, & la porte à la Reine au bout d'une pique. Marguerite la fit exposer sur une des portes de la Ville d'York avec celle du Comte de Salisbery, qui ayant été pris prisonnier, fut condamné comme rebelle à perdre la vie sur un échaffaut. 1460.

L'agissante Reine ne se donna pas le tems de goûter les douceurs de sa victoire; pour en aller cueillir le fruit. Elle vouloit délivrer le Roi, & faire casser dans un nouveau Parlement le mauvais accommodement conclu dans le dernier entre lui & les Princes de la Maison d'York. Dans

ce deſſein elle avoit pris le chemin de la Capitale ;
1461. & y conduiſoit ſon armée, pendant que Gaſpard Teuders Comte de Pembrok arrêtoit le Comte de la Marche avec un autre corps du côté d'Hereford, lors qu'elle apprit que le Comte de Warwik & le Duc de Norfolk marchoient contre elle avec une armée levée dans Londres, qui plus ouvertement que jamais ſe déclaroit pour la Roſe blanche. Ils menoient le Roi avec eux, ne faiſant pas reflexion, dit un Hiſtorien, qu'ils menoient avec lui ſa fortune. En effet toute la valeur & toute la bonne conduite du Comte de Warwik ne pût garentir ſon armée de l'influence maligne, qu'y répandit la malheureuſe étoile d'Henri. Il perdit la bataille, qui ſe donna aux environs de Saint-Alban, & cherchant ſon ſalut dans la fuite, laiſſa le Roi en liberté entre les mains de ſes fideles Sujets, & de ſa victorieuſe Epouſe.

Marguerite ne doutoit point, qu'une victoire remportée preſqu'à la vûë des remparts de Londres ne dût obliger cette Ville à prendre le parti de la ſoumiſſion. Dans l'eſperance qu'elle en eut, elle y envoya demander des vivres dont ſon armée avoit beſoin, & y fit mener des charois. Le Maire, à qui on s'adreſſa, & qui voyoit le peril du refus, ſe mit en devoir de faire fournir aux gens de la Reine ce qu'ils demandoient ; mais il n'en fut pas le maître. Le Peuple, attaché à la Faction d'York, s'y oppoſa opiniâtrément, & empêcha les charois d'entrer. La Reine en ayant été avertie ſe préparoit à faire un exemple de cette populace mutine ; mais des femmes de qualité, ſollicitées par les Magiſtrats, l'allerent trouver, l'appaiſerent, & l'engagerent à conſentir que quatre cens de ſes Soldats entraſſent dans la Ville avant elle à la ſuite de quelques Seigneurs, qui partie par leurs remontrances,



Tom. II. pag. 233

trances, partie par leur autorité, diſſiperoient les ombrages du Peuple que ſon armée effarouchoit, & diſpoſeroient les eſprits à une ſoumiſſion volontaire. La choſe alloit s'executer, lors qu'on apprit en même tems & à Saint-Alban & à Londres, que le Comte de la Marche avoit défait le Comte de Pembrok près d'Hereford, que le Comte de Warwik l'avoit joint, & qu'ils marchoient vers la Capitale. La Reine ne jugeant pas à propos de donner un combat deciſif ſi près d'une Ville ennemie, qui pouvoit fournir des ſecours & des reſſources au parti oppoſé, remena ſon armée vers York. Et ce fut là qu'on reconnut, parmi beaucoup de qualitez par leſquelles le Comte de la Marche reſſembloit au feu Duc ſon Pere, la difference de leur genie. Le Duc avoit fait comme ceux qui s'efforçoient inutilement de démêler le nœud Gordien, il avoit long-tems diſpoſé les choſes au dénoüement où il ne pût parvenir. Le Comte imita Alexandre, & coupant tout d'un coup ce nœud fatal, parvint ſans circuit à la Royauté. Il ne fut pas plûtôt à Londres, qu'il fit aſſembler les Prelats, les Seigneurs, les principaux Bourgeois, & leur expoſa vivement l'ancienne prétention de ſa Maiſon, l'accord fait dans le dernier Parlement entre le Duc ſon Pere & Henri, dont celui-ci étant infracteur, il ſoûtint que la Couronne étoit dévoluë de plein droit à l'heritier de celui-là. Il pouſſa ſi chaudement l'affaire, qu'il fut ſur le champ déclaré Roi ſous le nom d'Edoüard quatriéme, le troiſiéme de Mars de l'année mille quatre cens ſoixante & un. Il parut dès le lendemain avec tout l'appareil de ſa dignité dans l'Egliſe de Saint Paul de Londres, où l'air gracieux, les manieres affables, la bonne mine de ce nouveau Roi, que Philippes de Commines dit avoir été le plus beau Prince

1461.

3. de Mars.

Prince de l'Europe, lui attirerent les acclamations publiques, & attacherent à ſa perſonne
1461. l'affection que le Peuple de Londres avoit déja pour ſa Maiſon.

Edoüard avoit l'eſprit trop ſolide, pour s'arrêter plus qu'il ne convenoit à recevoir le mauvais encens d'une populace inconſtante, pendant qu'il voyoit en campagne un puiſſant ennemi qu'il falloit combattre. La Reine étoit encore à la tête d'une armée deux fois victorieuſe, combattant pour un Roi reconnu, & actuellement dans les troupes avec un Fils qui promettoit beaucoup, ayant avec elle toutes les forces du parti de la Roſe rouge, regardé juſques là comme celui du Souverain. Edoüard n'avoit point de tems à perdre. Il le conçut bien: il n'eut pas plûtôt pris ſes ſuretez pour conſerver Londres, qu'il en ſortit, & marcha vers York. La Reine prit la précaution de ſeparer le Roi de l'armée, où ne portant ni une valeur ni une habileté fort propre à donner du courage aux troupes, il ſembloit porter un malheur capable de les intimider; mais elle ne fit pas reflexion, que la bienſeance voulant qu'elle demeurât avec ſon Mari, l'armée perdoit par ſon abſence ce qu'elle avoit eu juſques-là de bonne fortune & de bonne conduite. On s'en apperçut bientôt. Cette armée conduite par le Duc de Sommerſet, le Comte de Northumberland, & le Baron Clifford s'étant avancée au devant des ennemis, Clifford qui avoit l'avant-garde leur enleva d'abord un poſte aſſez de conſequence ſur l'Are, où le bâtard de Salisbery, & Fitzwater ayant été tuez, quelques fuyards épouvantez penſerent communiquer leur peur à l'armée. Le Comte de Warwik qui s'en apperçut, en avertit Edoüard, & payant d'exemple, deſcendit bruſquement de deſſus ſon cheval,

val, le tua de ſon épée, & s'écria : *Fuye qui voudra, je demeurerai avec ceux qui demeureront avec moi.* Cette action ayant arrêté les yeux & l'attention des troupes, Edoüard fit publier par tout que ceux qui ne voudroient pas combattre ſe retiraſſent avant le combat ; mais qu'après le combat commencé, il ordonnoit qu'on fit main baſſe ſur les fuyards, s'il s'en trouvoit. Cette réſolution des Chefs en ayant inſpiré aux Soldats, loin de prendre le parti honteux que leur offroit leur General, ils témoignerent une ardeur de combattre qui parut une diſpoſition toute propre à donner bataille. On en profita : on ſe mit en marche, durant laquelle Faulcombridge, qui avoit le commandement de l'avantgarde en la place du Duc de Norfolk tombé malade depuis quelques-jours, ayant trouvé inopinément Clifford ſur ſon chemin, le défit, & le laiſſa mort ſur la place. 1461.

Cette avanture fut l'augure & le prélude de la victoire. Les deux armées s'étant rencontrées le Dimanche des Rameaux aſſez proche des bourgades de Saxton & de Touton, une vaſte prairie fut le champ d'une des plus memorables batailles, dont on eût ouï parler de long-tems. On combattit durant deux jours avec ce que l'on pourroit mieux appeller fureur que courage. Edoüard avoit défendu qu'on fit des priſonniers, & ordonné qu'on paſſât tout au fil de l'épée. Il pouvoit épargner à ſa gloire cet ordre plus digne d'un deſeſperé, que d'un grand Capitaine & d'un Prince Chrétien : l'acharnement des deux partis à s'entre-détruire l'un l'autre parut dans cette action plus que jamais. On commença ce rude choc par combattre dix heures, ſans que l'on perdît rien du terrain qu'on avoit d'abord occupé. On tomboit, mais on ne reculoit pas, & les files de derriere remplaçoient, avec

avec un ordre que la chaleur du combat ne dere-
1461. gloit point, ceux que l'on tuoit dans les premieres, de ſorte que ſi les deux grands Chefs de la Faction d'York n'avoient fait des choſes au deſſus même des hommes extraordinaires, on pourroit dire que cette bataille ſe ſeroit moins décidée par la valeur & par la ſcience de la guerre, que par la force & le travail des bras, & que ſi les Lancaſtre cederent, ce fut que leurs gens furent plûtôt las que les autres. Encore ne cederent-ils point en fuyant pour quitter le combat, mais en ſe retirant pour reprendre haleine, & recommencer à combattre. Ainſi tout rompus qu'ils étoient, on les voyoit de tous côtez ſe rallier en petites troupes, & retourner à la charge en deſeſperez. Un jour ne ſuffit pas pour rendre cette victoire complete : il fallut y employer le lendemain. Auſſi le nombre des morts monta-t-il juſqu'à plus de trente-ſix mille hommes en comptant ceux des deux partis. On dit que la riviere de Warf, dans laquelle ſe décharge un ruiſſeau juſqu'aux bords duquel on pouſſa les vaincus, parut tout en ſang, tant il en fut verſé. Quelques-uns ajoûtent que ces malheureux n'ayant pû gagner le pont de Tadcaſtre, il s'en noya une ſi grande multitude en voulant traverſer le ruiſſeau à gué, qu'il s'y fit un pont de corps morts, ſur lequel les vainqueurs paſſerent pour aller pourſuivre le reſte. Le Comte de Northumberland fut tué ſur le champ de bataille: les Ducs de Sommerſet & d'Exeſtre trouverent moyen de ſe ſauver: le Roi, la Reine, & le Prince de Galles ſe retirerent à Barwik & de là en Ecoſſe, abandonnant York au vainqueur, qui y mena quelques priſonniers, que ſes Soldats las de tuer avoient conſervé malgré ſa défenſe, & auſquels il fit trancher la tête. Celle du Duc d'York ſon Pere

Pere & du Comte de Salisbery y étoient encore exposées : il les fit ôter, & mettre en leurs places celles du Comte de Devonshire qui avoit quitté son parti, & des plus qualifiez de ceux qui avoient eu le malheur de survivre à la défaite de leur armée. 1461.

Edoüard demeura quelque tems à York pour s'assurer de ces contrées, depuis long-tems attachées à Henri & au parti de la Rose rouge ; mais comme il n'y trouva personne en pouvoir de lui beaucoup nuire, il retourna à Londres, & s'y fit couronner. Des châtimens, des récompenses, des amnisties & des reglemens occuperent quelque tems le nouveau Roi. Il fit trancher la tête à Jean Vere Comte d'Oxford, & à son Fils aîné. Il créa Georges Plantagenette son second Frere, Duc de Clarence, & Richard son troisiéme Frere, Duc de Gloceſtre. Il donna la qualité de Baron, & quelque tems après celle de Marquis à Jean de Neville Frere du Comte de Warwik. Il reçut en sa grace le Duc de Sommerset, le Chevalier Persy & beaucoup d'autres, qui abandonnerent le parti d'Henri. Il fit casser dans un Parlement, qu'il assembla à Westminster, tout ce que les precedens avoient fait contre la Maison & la Faction d'York, & passa fort tranquillement l'année mille quatre cens soixante & deux. La suivante ne fut pas si paisible. 27. de Juin. 1462.

Henri & Marguerite avoient été bien reçus en Ecosse, où l'on étoit toûjours attentif aux occasions de profiter du desordre des Anglois. Jacques II. avoit assiegé Roxbourg pendant les troubles des dernieres années, & quoi qu'il y eût été tué, Marie de Gueldres sa femme étant arrivée au siege, avoit inspiré tant de résolution aux Officiers & aux Soldats, qu'ils avoient emporté la Place. Cette Princesse, qui étoit Fille d'une Sœur du Duc de Bourgogne, suivit 1463.

plûtôt

plûtôt le penchant perſonnel, qu'elle ſe ſentit
1463. pour une Reine courageuſe & guerriere comme elle, que les mouvemens d'antipathie, que lui inſpiroit l'oppoſition du ſang de Bourgogne & d'Anjou. Elle fit alliance avec elle, & traita même du mariage d'une Fille qu'elle avoit avec le Prince de Galles : en reconnoiſſance dequoi Henri rendit Barwik à l'Ecoſſe.

Après avoir ainſi diſpoſé les choſes de ce côté-là, Marguerite étoit paſſée en France, pour en tirer un pareil ſecours. Elle y avoit trouvé les affaires dans une ſituation mal propre à lui en faire beaucoup eſperer. Le Roi de Sicile ſon Pere étoit hors de ſes Etats comme ſon Mari. Depuis la conquête de Guyenne, la France ne s'étoit point vûë en pouvoir de faire des entrepriſes au dehors, non pas même pour reprendre Calais : quoique la guerre que s'y étoient faite les Princes d'York & de Lancaſtre en eût donné une belle occaſion. Charles VII. avoit d'abord travaillé à fermer aux Anglois l'entrée du Royaume, après les en avoir chaſſez. Il avoit été long-temps occupé au procès du Duc d'Alençon, qu'il avoit fait condamner à perdre la tête, pour avoir voulu rappeller les Etrangers dans le Royaume, & dont, par un procedé oppoſé à celui qu'on tenoit en Angleterre, il avoit changé la peine en priſon. L'indocile humeur du Dauphin, retiré auprès du Duc de Bourgogne, l'avoit tenu en défiance les cinq derniéres années de ſa vie, & l'avoit enfin conduit au tombeau, par le faux avis qu'on lui avoit donné, que ſon Fils le vouloit faire mourir de poiſon : ce qui l'ayant empêché de manger durant pluſieurs jours, l'avoit rendu incapable de digerer la nourriture, quand on l'eut perſuadé d'en prendre. Fin déplorable d'un Monarque à qui la Monarchie Françoiſe doit quelque choſe de

plus

plus qu'à ſes Fondateurs. Louïs XI. qui lui avoit ſuccedé, ne ſe remuoit que par les reſſorts d'une politique dont les plans étoient fixes, & ne ſe laiſſoit point diſtraire de l'objet qu'il avoit en vûë. La puiſſance des Ducs de Bourgogne, devenuë plus redoutable à la France que celle des Rois d'Angleterre, le tenoit continuellement occupé à chercher les moyens de la détruire, & en même tems à ſe prémunir contre l'eſprit entreprenant de Charles Comte de Charolois, dont il jugeoit bien que la vaſte ambition, & une forte antipathie qu'ils avoient conçu l'un contre l'autre, parce qu'ils avoient demeuré enſemble, ne le laiſſeroit gueres en repos, quand par la mort de Philippe ſon Pere il ſeroit devenu Duc de Bourgogne. 1463.

Dans cette conjoncture fâcheuſe, tout ce que pût faire la Reine d'Angleterre, fut d'obtenir, à force de prieres & de ſollicitations preſſantes, environ cinq cens hommes d'armes ſous la conduite de Brezé Seigneur de Varennes Senêchal de Normandie, avec leſquels elle ſe rembarqua, & fit voile du côté d'Ecoſſe. Quelque court que ſoit le trajet, la conſtance de Marguerite y fut exercée par toutes ſortes d'accidens. Le plus triſte fut que ſon vaiſſeau fut ſeparé par la tempête de tout le reſte de ſon eſcadre, & qu'une partie de ſes gens ayant été pouſſez en des lieux où les Anglois étoient les plus forts, furent tuez ou pris priſonniers. Elle arriva enfin à Barwik avec ce qui s'en pût ſauver, & ſon courage en donnant aux autres, elle aſſembla aſſez de Soldats pour faire un petit corps d'armée, avec lequel ayant laiſſé le jeune Prince Edoüard à Barwik, elle entra avec ſon Mari dans le Comté de Northumberland. Elle y prit le Château de Bamburg, & s'avança juſques vers Durham. Là ſon armée crût notablement. Le Duc

Duc de Sommerſet & Raphaël de Perſy ayant ap-
1463. pris ſon arrivée, quitterent Edoüard, & la vinrent trouver. Leur exemple fut ſuivi de beaucoup d'autres, & le nombre de ces troupes devint aſſez grand pour relever le parti de Lancaſtre, ſi on eût eu le tems de les diſcipliner. Edoüard prévint par ſa diligence les meſures qu'on auroit pû prendre pour cela. En attendant qu'il fût en état de marcher en perſonne avec toutes ſes forces, il envoya le Marquis de Neville avec ce qu'il avoit alors de troupes reglées autour de lui, ſeulement pour arrêter l'ennemi, & l'empêcher de faire des progrès.

Neville fit plus qu'on ne demandoit de lui. A peine fut-il arrivé à York, qu'il lui arriva un renfort, avec lequel étant ſorti, il trouva à ſon avantage les Barons d'Hungerford, de Ros, & le Chevalier de Perſy. Les deux premiers s'enfuirent d'abord. Le dernier combattit vaillamment, fut bleſſé, & mourut en témoignant, qu'il étoit content de mourir au ſervice de ſon premier Maître.

Ce ſuccès fit naître à Neville & le deſir & l'eſperance de terminer lui ſeul l'affaire, d'en épargner la peine à Edoüard, & d'en avoir toute la gloire. Dans ce deſſein, ayant appris qu'Henri étoit campé à Hexam, il eut la hardieſſe non ſeulement de lui aller preſenter la bataille, mais de l'attaquer dans ſes retranchemens. Il eut de la peine à les forcer, & ſi les Soldats qui les défendoient euſſent été auſſi bien diſciplinez que les travaux étoient bien faits, il n'en fût pas venu à bout. Il fit des efforts, qui après quelque tems d'une reſiſtance aſſez vive pour l'arrêter ſi elle eût été mieux ménagée, mirent les Lancaſtres en deſordre, & les obligerent enfin à plier. Ce qui ne ſe ſauva pas en fuyant avec Henri & Marguerite, les Comtes de Pembrok & de Northum-

Northumberland, fut taillé en piece, ou pris prisonnier avec le Duc de Sommerset, les Barons Ros, Molins, Hungerford, à qui Edoüard, qui vint à Durham sur la nouvelle de cette victoire, fit trancher la tête en divers lieux avec un fort grand nombre d'autres. La seule Ville d'York en vit vingt-cinq finir leur vie par le dernier supplice. Quelques places des environs tenoient encore pour la Rose rouge, mais on les envoya assieger. Quelques-uns de ceux qui y commandoient eurent encore le courage de tenir, & les François se signalerent à défendre le Château d'Alnewic. Georges de Douglas Comte d'Angus en fit lever le siege avec dix mille Ecossois. Mais enfin les uns & les autres ne voyant pas qu'il fût possible de conserver la Place au parti, qui n'avoit plus de troupes sur pied pour la secourir en cas d'attaque, ils l'abandonnerent, & suivirent Henri, qui se retira pour la seconde fois en Ecosse. 1463.

La Reine eut dans cette retraite une avanture de Roman, & que je ne rapporterois pas, si un Historien des plus graves & des plus autorisez n'en faisoit foi.

Le petit Prince de Galles étoit devenu la passion dominante de sa Mere, par tout ce qui peut rendre aimable un enfant, & faire esperer un grand homme. Comme elle ne se reposoit sur personne de la conservation d'un Fils si cher, elle le voulut avoir avec elle. Les ennemis les suivoient de si près, que la frayeur s'étant mise parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouverent tous deux seuls au milieu d'une vaste forêt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrez, les arrêterent, & commencerent par leur ôter tout ce qu'ils emportoient sur eux ou d'argent ou de pierreries. Ils n'en avoient pas apparemment assez pour satisfaire ces affamez,

famez, qui se querellerent sur le partage de leur
1463. proye, & de la querelle en vinrent aux coups. La Reine, qui n'avoit en vûë que de sauver le petit Prince des mains sanguinaires de ces brutaux, regarda leur démêlé comme une occasion que la Providence lui en presentoit, & le prenant entre ses bras, quoi qu'il fût déja dans un âge à n'être plus un fardeau leger, l'enleve, & se dérobe à la vûë de ceux dont elle craignoit la cruauté. Elle s'étoit enfoncée dans le plus épais du bois, où elle croyoit n'avoir plus rien à craindre que les bêtes feroces, lors qu'elle vit paroître un homme, dont l'air farouche la fit trembler, moins pour sa vie que pour celle de son Fils. Elle étoit si lasse, qu'elle se soûtenoit à peine elle-même, loin de pouvoir porter plus avant le poids que l'amour lui avoit aidé à porter jusques où elle étoit. Cependant le peril pressoit. Elle craignoit d'être suivie par les premiers voleurs qu'elle avoit trouvez, & elle en voyoit venir un autre, qui ne lui sembloit pas moins à craindre. Dans cette extremité, elle prit le parti de faire son confident de celui qu'elle regardoit comme son assassin, & s'approchant de lui d'un pas grave, & d'un air plein de majesté : *Sauvez*, lui dit-elle en lui montrant le Prince, *le Fils unique de votre Roi.* Elle n'en dit pas davantage. Ce peu de paroles fit un tel effet sur l'esprit de cet inconnu, qu'il prit le Fils entre ses bas, & fut le guide de la Mere. Ils marcherent long-temps dans le bois, dont cet homme savoit les routes, & se trouverent en sortant de là sur le rivage de la mer, où ayant trouvé un vaisseau, la Reine s'embarqua avec le Prince, apparemment sans qu'on les connût. Quelques Historiens disent qu'elle alla en Ecosse : s'ils disent vrai, elle s'y rembarqua quelque temps après pour passer en France, où elle vint une seconde fois, toûjours accompagnée

gnée de ſon Fils, pour ſolliciter dans ſa famille un ſecours plus capable que le premier de remettre ſon Epoux ſur le trône. 1463.

L'affaire étoit devenuë plus difficile que la Princeſſe ne penſoit. Car il y a grande apparence, que ce fut pendant ſon abſence, qu'en l'an mil quatre cens ſoixante-quatre Henri quitta bruſquement l'Ecoſſe, & rentra déguiſé en Angleterre. On ne ſait ſous quelle eſperance, & à l'inſtigation de qui ce Prince fit cette démarche: mais il fut à peine ſur la frontiere, qu'il fut reconnu, arrêté, mené à Londres les jambes liées ſous le ventre de ſon cheval, & enfin renfermé dans la Tour. 1464.

A cette nouvelle, ce qui reſtoit des Lancaſtres ſe diſperſa dans toutes les Contrées voiſines. La Reine qui ne trouvoit jamais ſon Fils aſſez loin du peril, le mena en France pour l'en éloigner davantage, en attendant quelque reſſource, dont cette grande ame ne deſeſperoit pas. Le Comte de Pembrok erra caché & inconnu par l'Angleterre. Edmond, nouveau Duc de Sommerſet depuis la mort de ſon Frere Henri, ſe retira en Flandre avec Jean ſon Cadet, & Henri Holland Duc d'Exceſtre. Quoi que la Ducheſſe de Bourgogne fût Infante de Portugal, Petite-fille d'une Lancaſtre, & affectionnée à cette Maiſon, tout parut tellement ſuſpect à ces Princes, qu'ils n'oſerent ſe déclarer, qu'après avoir demeuré longtems cachez à la ſuite de cette Cour, où à peine trouvoient-ils dequoi vivre. Philippe de Comines raconte qu'il en vit un mendiant ſon pain, marchant nuds pieds, & dans un état pitoyable, juſqu'à ce qu'étant reconnu, on lui donna une petite penſion, auſſi bien qu'aux deux Sommerſets, quand ils ſe furent fait connoître. Quelques Hiſtoriens ſe trompent, en ce qu'ils diſent, que ce Seigneur étoit Duc de Cheſtre, ils veulent dire

Duc d'Exceſtre, car Cheſtre n'étoit plus Duché;
1464. & comme ils aſſurent d'ailleurs, que cet inconnu étoit Beau-frere d'Edoüard nouveau Roi d'Angleterre, ce ne peut être un autre qu'Holland, qui avoit épouſé en effet la Sœur de ce nouveau Monarque, mais qui étant Petit-fils d'une Lancaſtre, avoit préferé le parti de la parenté à celui de l'alliance.

Ainſi demeura en poſſeſſion du trône Edoüard IV. & la Maiſon d'York, qui par les ſuretez qu'elle prit, & par la ſoumiſſion des Peuples, y fut bientôt ſi bien établie, qu'elle auroit ôté pour jamais à Henri & à la Maiſon de Lancaſtre l'eſperance d'y remonter; dans un Pays moins ſujet que l'Angleterre aux révolutions ineſperées.

Fin du ſixiéme Livre.

HISTOI-

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE SEPTIE'ME.

Henri VI. & la Maiſon de Lancaſtre rétablis ſur le trône d'Angleterre, d'où Edoüard IV. & la Faction d'York les chaſſent pour la ſeconde fois. Edoüard y meurt paiſible, mais après ſa mort, ſon Frere ayant détrôné & fait mourir ſon Fils, Henri Teuders Comte de Richemont, heritier par ſa Mere du droit des Lancaſtres, épouſe l'heritiere d'York, & éteignant les guerres civiles dans le ſang de ce qui reſtoit de la Maiſon Plantagenette, fait regner une nouvelle famille.

EDoüard avoit déja gagné l'eſtime de ſes nouveaux Sujets par ſa valeur & par ſes victoires: il gagna bientôt leur affection par des manieres populaires, & une affabilité que les gens ſages jugeoient paſſer un peu les bor- 1464.

bornes convenables à sa dignité. Comme il
1464. n'aimoit pas le sang, quoi qu'il en eût versé beaucoup, il cessa d'en verser aussi-tôt qu'il ne vit plus autour de lui de tête qui lui disputât la Couronne, & pardonna à tous ceux qu'il ne craignoit pas. Par là il se trouvoit en état de n'avoir plus personne à craindre, s'il se fût un peu craint lui-même, & si après s'être mis à couvert de l'agitation des guerres civiles, il eût été un peu plus en garde contre les mouvemens de son cœur. Une jalousie injuste contre un ami, & un amour mal assorti pour la Veuve d'un ennemi, furent deux bizarres écueils où ce Monarque fit naufrage. Il s'en sauva, mais ses Enfans, son nom, & sa Maison y perirent.

Les services que les Rois ne peuvent reconnoître les rendent d'ordinaire ingrats. Un homme de qui ils ont beaucoup reçu semble être en droit de leur demander beaucoup, & quiconque a droit de tout demander importune lors même qu'il ne demande rien. Edoüard devoit sa Couronne au Comte de Warwik: c'étoit un service au dessus de toute récompense, & lequel étant joint d'ailleurs à des actions fort éclatantes, avoit attiré à ce Seigneur de grands applaudissemens des Peuples. Le Roi en conçut de la jalousie, & s'imaginant qu'on le comparoit avec le Comte de Warwik comme Saül avec David, craignit qu'on ne dît en Angleterre comme autrefois en Israël: *Saül en a tué mille, & David dix mille.*

Quelque interêt qu'eût le Monarque à cacher une telle foiblesse, il ne pût si bien faire que de tems en tems elle ne produisît certains effets, dont le Comte entrevit la cause. Il fit semblant de ne s'en pas appercevoir, & s'en reposant sur sa bonne conduite, il crut que le mauvais procedé

cedé du Roi à ſon égard ne venant que de quelque ombrage qu'on lui donnoit, de ſa puiſſance, ſa fidelité l'en gueriroit. Ainſi il alla ſon chemin, tandis qu'il ne vit rien d'aſſez eſſentiel dans les dégoûts qu'on lui donnoit, pour lui faire ſoupçonner qu'on le voulût détruire, & ce ſoupçon ne lui entra dans l'eſprit qu'à l'occaſion que je vais raconter. 1464.

Il s'agiſſoit de marier le Roi; & on lui propoſoit trois partis, Iſabelle heritiere de Caſtille, qui épouſa depuis le Roi d'Arragon, Marguerite Princeſſe d'Ecoſſe, & Bonne de Savoye, Sœur de Charlotte Reine de France, femme de Louïs XI. Cette derniere fut préferée, apparemment pour empêcher par cette alliance avec Louïs, qu'il n'aſſiſtât Marguerite d'Anjou, qui ne cedant point à ſa mauvaiſe fortune, preſſoit continuellement ce Monarque depuis qu'elle étoit à ſa Cour, de l'aider à rétablir les affaires de ſon Mari & de ſon Fils.

Edoüard dépêcha le Comte de Warwik pour negocier ce mariage, ſoit qu'il le voulût éloigner, ſoit que dans les choſes eſſentielles il fût aſſez maître de ſa jalouſie pour ne pas manquer à la reconnoiſſance. Le Comte fit voir en cette rencontre, qu'il étoit auſſi habile Negociateur que grand Capitaine. Le mariage fut conclu malgré les ſollicitations de Marguerite, & le Comte n'attendoit plus que le retour d'un Ambaſſadeur, que Louïs avoit envoyé à Edoüard pour lui en faire ſigner le Traité, lors qu'on reçut nouvelle en France que le nouveau Roi d'Angleterre étoit marié. Le Comte de Warwik ne l'auroit pas crû, ſi des gens, qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire, ne lui euſſent mandé toutes les circonſtances de ce bizarre évenement telles que les voici.

1464. Edoüard étoit d'une complexion ſuſceptible de toutes les natures d'amours : il en avoit de vagues & de fixes, d'enjoüez & de ſerieux ; attaquant toutes les femmes par un eſprit de débauche, & s'attachant de tems en tems à quelques-unes par des paſſions ſuivies. Celle qu'il eut pour Elizabeth Wodwile, Fille du Baron de Rivers & de Jacqueline de Luxembourg, qui étant Veuve du Duc de Bethford avoit épouſé ce Seigneur, fut de ce dernier caractere. Il étoit allé à la chaſſe vers Grafton, demeure du Baron, & y étoit entré pour rendre une civilité à ſa Femme, qui malgré ce mariage inégal ne laiſſoit pas d'être regardée comme une Princeſſe d'une des premieres Maiſons du monde. Elle avoit ſa Fille avec elle, qui étant Veuve du Chevalier Jean Gray, tué au ſervice d'Henri VI. à la ſeconde bataille de Saint-Alban, avoit perdu une partie de ſon bien dans la confiſcation de celui de ſon Mari. La jeune Veuve voulant profiter d'une occaſion ſi favorable de recouvrer ce qu'on lui avoit fait perdre, prit adroitement ſon tems durant cette viſite pour demander cette grace au Roi. Elle parloit bien, mais le foible Monarque trouva en elle quelque choſe de plus touchant encore que ſon éloquence. L'Hiſtoire dit qu'elle n'avoit pas une beauté fort éclatante, mais qu'elle avoit dans toute ſa perſonne un agrément beaucoup plus capable de faire impreſſion que la plus grande beauté. Edoüard l'experimenta d'abord, & à meſure qu'il entra en converſation avec elle, après lui avoir accordé ſa demande, il découvrit des charmes dans ſon eſprit qui acheverent de lui ôter le peu de liberté qui lui reſtoit. Les paſſions d'Edoüard n'étoient pas timides : comme il étoit peu accoûtumé à trouver de la réſiſtance, il ne crût pas que le cœur de Mada-

Madame Gray fût une conquête plus difficile qu'une autre. Il reconnut ſon erreur dès qu'il lui eut parlé, par la réponſe qu'elle lui fit. *Je ne m'eſtime pas aſſez*, lui dit-elle d'un ton mêlé de hauteur & de modeſtie, *pour croire que je puiſſe être Reine, mais je ne m'eſtime pas aſſez peu pour me reſoudre à être maîtreſſe. Je ne puis aimer qu'un Mari; puiſque vous ne le pouvez être, contentez-vous que je vous honore comme mon Roi, & que j'aie pour vous toute la reconnoiſſance que l'on doit à ſon bienfacteur.* La fermeté de Madame Gray augmenta la foibleſſe du Roi, & l'adroite Veuve s'en apperçut bien. Le Chancelier Thomas Morus dit qu'elle acheva de l'enflammer, par les remontrances qu'elle lui fit pour lui perſuader d'étouffer la paſſion qu'il avoit pour elle, quand elle le vit tout-à-fait hors d'état de profiter de ſes leçons. Elle le mena ſi loin par cet artifice, qu'il réſolut de l'épouſer, quelque engagement qu'il eût ailleurs, & quelque effort que fit pour l'en détourner la Ducheſſe d'York ſa Mere, laquelle après y avoir employé inutilement les plus fortes raiſons, pouſſa la choſe juſqu'à ſolliciter une des Maîtreſſes du Roi nommée Elizabeth de Luci, de déclarer que ce Prince inconſtant lui avoit engagé ſa foi, & qu'elle ne s'étoit abandonnée à lui, qu'en conſéquence de la promeſſe qu'il lui avoit fait de l'épouſer. La Ducheſſe retarda de quelques jours le mariage du Roi ſon Fils par le bruit de cet engagement, & par la dénonciation qu'elle en alla faire elle-même à l'Evêque; mais le fait bien examiné, on trouva par le témoignage de la perſonne intereſſée, qu'elle s'étoit laiſſé ſéduire par l'eſperance, mais non pas par la promeſſe du mariage. Cet obſtacle étant donc levé, & rien n'étant plus capable d'en faire aux volontez d'Edoüard ſur ce point, il épouſa Madame Gray avec tou-

1465.

tes les ſolemnitez & toute la pompe d'une nôce
1466. Royale.

Toute l'Angleterre vit ce mariage avec une extrême indignation : mais perſonne n'en eut tant de chagrin que le Comte de Warwik, qui ne douta point que le Roi ne l'eût voulu joüer pour le rendre ridicule à toute l'Europe, en l'envoyant demander une grande Princeſſe, pendant qu'il épouſoit une Demoiſelle. Le Roi de France, que l'injure regardoit plus directement, la ſouffrit avec plus de moderation. Comme ſa politique avoit pour but d'abaiſſer les Princes de ſon ſang, particulierement la Maiſon de Bourgogne, il ſe paya aiſément des raiſons qu'Edoüard lui donna de ſon procedé, & laiſſa le ſoin de l'en punir à l'humeur violente de ſes propres Sujets. Le Comte de Warwik repaſſa en Angleterre dans une diſpoſition d'eſprit, qui fit eſperer à la Princeſſe de Savoye de ſe voir bien-tôt vangée de la legereté du Monarque Anglois, & à Marguerite d'Anjou, qui voyoit peu de reſſource deçà la mer au rétabliſſement de ſes affaires, d'en trouver bien-tôt une au delà. La conduite d'Edoüard envers le Comte, quand il fut de retour à Londres, acheva de l'irriter contre lui. Ce Seigneur avoit eſperé, que ſon Maître ſe mettroit au moins en devoir d'adoucir ſon chagrin ou par de bonnes paroles ou par de mauvaiſes excuſes : mais on ne lui parla de rien, & on le traita avec une hauteur, dont un homme moins fier que lui auroit eu peine à s'accommoder. Pour comble d'outrage, il apprit que ce Monarque débauché avoit tenté la pudeur de ſa Niece, d'autres diſent de ſa Sœur, & avoit voulu faire une Maîtreſſe dans ſa Famille, pendant qu'il prenoit une Femme dans une autre.

Tant de traitemens injurieux pouſſerent à bout la patience du Comte, & lui firent prendre

la

la réſolution d'abattre celui qu'il avoit élevé, de tirer Henri de priſon, de le remettre ſur le trône, où quoique Warwik fût aſſez puiſſant, dit Thomas Morus, pour y monter lui-même, il crut qu'il y avoit plus de gloire à faire des Rois qu'à regner. Dans ce deſſein, il fit ſes efforts pour empêcher le mariage de Marguerite d'York Sœur d'Edoüard avec le Comte de Charolois, qui n'ayant eu qu'une Fille de deux Femmes, fut engagé par le Duc ſon Pere à épouſer cette troiſiéme. Le Comte vouloit ôter cet appui à un homme qu'il vouloit perdre : mais n'y ayant pû réüſſir, loin de ſe décourager, il apporta d'autant plus de ſoin & d'application à former ſon parti, qu'il prévit que le parti contraire ſeroit plus fort, & mieux ſoûtenu. 1466.

Il commença par engager dans ſa faction ſes deux Freres, le Marquis de Montaigu, & l'Archevêque d'York. Le premier, que le Roi aimoit, & qui ſe voyoit ſous ce Prince en chemin d'une grande fortune, eut de la peine à s'embarquer dans un parti formé pour le perdre. Il ne s'y engagea qu'à regret, & ce fut ce qui l'y rendit ſi incertain & ſi équivoque, qu'on fut long-tems ſans pouvoir juger s'il y étoit entré de bonne foi. Le Duc de Clarence, l'un des Freres du Roi, s'y engagea bien plus franchement, & avec plus de facilité. Une ſeule converſation l'attacha entierement au Comte, qui s'étant aperçu que ce Prince étoit mécontent, & jaloux des graces dont le Roi combloit ſans ceſſe les parens de la Reine, ſe plaignit artificieuſement à lui de la maniere dont Edoüard le traitoit depuis quelque tems. *Par quel malheur me ſuis-je attiré la haine du Roi?* lui dit-il, *il faut bien que ce ſoit mon malheur : car ma conſcience ne me reproche rien du côté du zele & du ſervice.* Le Duc ne le laiſſa pas parler davantage, ravi de trou-

ver ouverture de décharger ſon cœur à un hom-
1467. me, qui étoit mécontent comme lui, & qui avoit ſujet de l'être: *Comte*, lui répondit-il, *ne cherchez point, d'autre cauſe de la froideur que le Roi vous témoigne aujourd'hui, que ſon peu de bon naturel. S'il n'en a guere pour ſes proches, on ne doit pas beaucoup s'étonner qu'il n'en ait point pour ſes amis. Chez lui ce n'eſt ni le ſang, ni le zele, ni l'affection, ni le ſervice, qui merite les bienfaits & les graces, mais la nouveauté, & les relations qu'on peut avoir aux femmes qu'il aime. Ainſi les Wodwiles & les Grays abſorbent tout depuis un tems. Les charges, les biens, le credit abondent dans ces Familles ſans nom, pendant que les Plantagenetes ſont pauvres & ſans conſideration. S'il y a une riche heritiere, elle eſt pour les parens de la Reine, que le Roi préfere aux ſiens propres. Après cela vous étonnez-vous qu'il mette en oubli vos ſervices? quand on a le cœur aſſez mauvais pour n'écouter pas la nature, on n'eſt gueres ſenſible à la reconnoiſſance. En verité, il faut qu'un homme du caractere de celui-là compte bien ſur notre conſtance, pour ne pas craindre en nous un changement qui en pourroit apporter à ſa fortune.*

Le Comte de Warwik écouta ce diſcours avec grand plaiſir, & ne douta point qu'il n'eût dans le Duc un partiſan déja tout gagné. Il ne s'y trompa pas. L'ouverture que ce Prince lui venoit de faire lui ayant donné occaſion de parler auſſi plus ouvertement, bien-tôt ils parlerent nettement tous deux: ils projetterent la ruine d'Edoüard, le rétabliſſement d'Henri, & pour ſe lier davantage de ſang & d'interêt l'un à l'autre, ils arrêterent que le Duc épouſeroit une des Filles du Comte, l'un des plus riches partis d'Angleterre.

Ce mariage s'accomplit peu de tems après à Calais, où le Duc & le Comte allerent s'aſſu-

rer

rer des secours de France, & d'une retraite en cas de disgrace, pendant que l'Archevêque d'York, & le Marquis de Montaigu Gouverneur de la même Ville, eurent ordre d'aller exciter quelque sedition de ce côté-là pour commencer la guerre civile. 1468.

Par la bizarre disposition où se trouvoit l'esprit du Marquis, on croit qu'il fit des rebelles, & qu'il les punit: mais le châtiment des rebelles n'ayant pas éteint la rebellion, elle eut son effet, & le succès en fut plus prompt qu'on ne l'esperoit. Une taxe imposée sur les gens de la campagne pour la subsistance d'un hôpital donna occasion au soulevement, à la secrete instigation du Marquis & de ses émissaires. Leur intrigue réüssit trop tôt. A peine eurent-ils parlé qu'on se souleva, & qu'on vit marcher vers la Ville, sous la conduite de Robert Huldren, un corps de troupes assez nombreux pour faire craindre les habitans. Il étoit de quinze mille hommes, dont la plûpart ne se proposoient gueres d'autre fruit de la guerre que la licence & le butin. Le Gouverneur se trouva surpris quand il en apprit la nouvelle. Il n'étoit pas maître de retarder leur marche, & il ne croyoit pas qu'il fût tems de se déclarer leur Chef. Dans cet embarras, il prit le parti de sortir sur eux & de les combattre, pour s'en faire à la Cour un merite, qui augmenteroit sa faveur auprès du Prince, s'il lui demeuroit attaché, ou qui rendroit ses intrigues plus sûres pour la faction de son Frere, s'il se déterminoit enfin à se dévoüer à ses interêts. Il battit & dissipa les rebelles, mais il ne les extermina pas. Les débris de leur armée se rallierent, & comme le bruit de la révolte du Comte de Warwik se répandit sur ces entrefaites en Angleterre, ils s'assemblerent de nouveau, & se déclarerent ennemis du gouverne-

ment preſent ſous ſon nom. Afin même de l'en-
1468. gager davantage à ſe joindre à eux, ils prirent pour Chefs deux de ſes parens, jeunes gens & ſans experience, mais ſoumis à la direction d'un vieux Capitaine nommé Coniers, ſous la conduite duquel eux & leurs gens prirent réſolution, non plus d'aller attaquer York, mais de marcher tout droit à Londres, à deſſein de dépoſer Edoüard, & de remettre Henri ſur le trône. Edoüard, qui en fut averti, ordonna à Guillaume Herbert de ramaſſer tout ce qu'il pourroit de troupes, & d'aller au devant des rebelles. Il y eut entre eux diverſes rencontres avec de differents ſuccès. Richard Herbert Frere de Guillaume s'étant mis dans une embuſcade avec deux mille Gallois, y fut défait par leur imprudence. Henri de Neville Fils du Baron Latimer, l'un des Chefs des Révoltez, fut pris dans une eſcarmouche où il s'avança trop, & eut ſur le champ la tête tranchée. La bataille de Bamberi donna occaſion à ceux-ci d'en tirer une prompte vangeance. Ils la comptoient preſque pour perduë par la valeur du Chevalier Richard, lorſque Jean Clappam, ancien ſerviteur du Comte de Warwik, parut tout d'un coup ſur une éminence avec environ cinq cens hommes, levez parmi la lie du Peuple de Northampton & des environs, portant dans ſes Enſeignes l'Ours blanc, qui étoient celles de ce Comte, & criant *Warwik : vive Warwik.* A ce cri l'armée des Herberts croyant là Warwik en perſonne avec les forces de ſon parti, fut ſaiſie d'une terreur panique, dont ſes deux braves Generaux ne la pûrent faire revenir. Tout prit la fuite. Il en demeura cinq mille de tuez ſur la place, & un grand nombre de priſonniers. Les deux Herberts ayant été pris, furent traitez comme Neville, quelques prieres que fit en mourant l'aîné

né pour ſauver le cadet. La vangeance n'en demeura pas là. Quelques troupes de l'armée victorieuſe ayant été détachées du corps, ſurprirent à Grafton le Comte de Rivers. L'honneur qu'il avoit d'être Pere de la Reine ne fit qu'avancer ſon ſupplice. Il perdit la tête avec un de ſes Fils, qui fut trouvé avec lui, & ces barbares executions devinrent par tout ſi frequentes, qu'on n'entendoit parler d'autre choſe. 1469.

Pendant que ſe donnoient ces combats, le Comte de Warwik, averti des avantages de ſon parti, avoit ſuſpendu ſes intrigues de France, & après avoir confié le commandement de Calais à Vaucler Gentilhomme Gaſcon, avoit repaſſé en Angleterre avec le Duc de Clarence ſon Gendre. Ils joignirent à Warwik Coniers, & l'armée qui venoit de vaincre, & l'ayant groſſie de beancoup de troupes qu'ils avoient fait lever en leur nom, ils marcherent tous enſemble au devant d'Edoüard, qui venoit en perſonne pour les combattre.

On étoit déja en preſence, & bien près d'en venir aux mains, lorſque des gens zelez pour la paix ſe mirent en devoir de la negocier. Le Roi y entendit volontiers, & le Comte fit ſemblant d'y entendre. Ainſi elle parut en peu de tems ſi avancée, & ſi proche de la concluſion, qu'Edoüard, ne ſe croyant plus en guerre, ſe relâcha de la diſcipline, & donna occaſion au Comte, qui le faiſoit obſerver avec ſoin, de le ſurprendre la nuit, & de l'aller enlever dans ſon camp.

L'affaire étoit terminée par ce coup hardi, & Warwik ſe voyoit par là maître de la deſtinée de deux Rois, s'il eût auſſi bien gardé Edouard, qu'Edoüard avoit gardé Henri. Mais l'aveuglement de ce Comte ſur le ſujet de ſes deux

Freres, lui fit faire une faute que toute ſa valeur & toute ſa prudence ne pût réparer. Il avoit 1470. d'abord enfermé Edoüard dans le Château de Warwik. Il y étoit aſſez ſurement, mais on ſavoit qu'il y étoit, & le Comte jugea ſagement, qu'il étoit de ſa politique de cacher au public le lieu où l'on mettroit un tel priſonnier. Dans cette vûë, il donna ordre qu'il fût ſecretement transferé dans le Château de Medelan, ſitué dans la Province d'York, & en confia la garde à l'Archevêque. Là le Prelat fut bien-tôt la duppe des manieres gagnantes d'Edoüard, qui l'enchanterent tellement, qu'il lui donna la liberté d'aller à la chaſſe autour du Château avec un petit nombre de Gardes. Une pareille occaſion d'échaper auroit tenté un homme moins habile, & moins entreprenant qu'Edoüard; qui jugeant bien que la liberté qu'on lui donnoit ne dureroit, qu'autant que le Comte ignoreroit ou l'imprudence ou l'infidelité de ſon Frere, ſe hâta d'avertir ſes amis de la facilité qu'ils auroient à le délivrer de priſon, pour peu qu'ils le vouluſſent entreprendre. Il y a apparence que quelqu'un de ſes Gardes lui ſervit de meſſager, & de Lettre même. Guillaume Stanley & Thomas Borogh furent ceux qu'il fit inviter à favoriſer ſon évaſion. L'évenement montra qu'il choiſiſſoit bien. Ces deux Gentilshommes ayant reçu l'avis, concerterent ſi bien l'entrepriſe, qu'ils ſe trouverent, avec une troupe de gens d'élite & déterminez, aux environs de Medelan, ſans que perſonne du Château ſe fût apperçu de leur marche. Ainſi le Prince en étant ſorti avec ſa compagnie ordinaire, ils l'enleverent ſans que ſes Gardes ſe miſſent en devoir de s'y oppoſer.

Le Comte s'en alloit à Londres pour tirer Henri de captivité, & le remettre ſur le trône, lors qu'il

qu'il apprit l'évaſion d'Edoüard. Ce fut un coup de foudre pour lui, pour le Duc de Clarence ſon Gendre, & pour tous ceux de leur parti, qui croyant avoir terminé la guerre, ſe virent en neceſſité de la recommencer avec plus de riſque qu'auparavant. Car Edoüard ſortant de priſon, avoit trouvé près de Lancaſtre Mylord Haſtings ſon Chambellan avec des troupes conſiderables, qui l'avoient remené à Londres, où il avoit été bien reçu. 1470.

On ſe preparoit de part & d'autre à de nouvelles hoſtilitez: mais ceux qui aimoient l'Etat & la paix entreprirent encore une fois la réünion des eſprits. Ils prirent mieux leurs précautions pour la ſureté des parties, qu'ils n'avoient fait au Traité de Warwik. Ils obtinrent une ſuſpenſion d'armes, & ayant jugé à propos, pour abreger les negotiations, que les intereſſez s'abbouchaſſent, ils tirerent d'Edoüard des ſaufconduits, ſous la foi deſquels le Comte de Warwik, le Duc de Clarence, & quelques autres des principaux de leur parti ſe rendirent à Weſtminſter, où ſe tinrent les Conferences.

C'eſt un mauvais moyen pour reconcilier des gens aigris, que de les faire parler enſemble avant leur reconciliation. Perſonne ne veut avoir tort. Au lieu d'excuſes, on ſe fait des reproches, on ſe dit des choſes dures, on ſe fâche de nouveau, & on ſort d'une Conference, où l'on devoit ſe reconcilier, beaucoup plus brouillez que jamais. C'eſt ce qui arriva à ceux dont je parle. Le Comte ne ſe pût tenir de reprocher au Roi ſon ingratitude. Le Roi traita le Comte de rebelle. Les deux Freres s'entre-appellerent plus d'une fois dénaturez. Sur cela leur bile s'émut plus furieuſement qu'elle n'avoit encore fait, & ils ſe ſeparerent ſans laiſſer aucune eſperance de retour.

Le

1470. Le Comte & le Duc ſe retirerent à Lincolne, où ayant levé des troupes en diligence, ils mirent une armée en campagne ſous la conduite de Robert Weles, & lui ordonnerent d'entrer inceſſamment en action, pendant qu'ils iroient ramaſſer leurs amis, que l'eſperance de la paix avoit diſperſé chacun chez eux. Edoüard ne leur en donna pas le tems. Il commença par ſe ſaiſir du Baron de Weles Pere de Robert, & l'ayant fait ſortir d'un azyle où ce Vieillard s'étoit refugié, il l'obligea d'écrire à ſon Fils pour le retirer du parti du Comte, à quoi Robert n'ayant pas déferé, le Roi fit trancher la tête au Baron, & à un autre de ſes parens, dont on s'étoit auſſi ſaiſi. La nouvelle de cette execution ne vint preſque pas plûtôt à Robert, que celle de l'arrivée d'Edoüard avec une armée formidable. Les troupes ſe trouverent en preſence près de Staford, où Robert Weles, quoi que beaucoup inferieur en nombre crût devoir hazarder la bataille: jugeant que s'il attendoit plus tard, les amniſties que faiſoit publier le Roi auroient diſſipé ſon armée, avant que les deux Chefs du parti euſſent eu le tems de la joindre. Il fut battu, pris, décollé comme un Sujet rebelle à ſon Prince; le glaive du Bourreau ſuppléant toûjours en ces occaſions à ce que celui du vainqueur n'avoit pû faire.

Les affaires du Comte de Warwik furent tellement déconcertées par cette ſubite diſgrace, que tout ſon grand genie ne lui pût fournir d'autre expedient pour ſauver les reſtes de ſa Faction, que de la laiſſer durant quelque tems agir ſous main pour ſe rétablir, & faire ceſſer les pourſuites que le vainqueur faiſoit par tout contre tous ceux qui en étoient, pendant qu'il ſe retireroit à Calais, & qu'il iroit à la Cour de France ſolliciter les ſecours qu'il s'en promettoit.

Il

Il s'embarqua avec le Duc & la Ducheſſe de Clarence, qui étoit prête d'accoucher, & la ſeconde de ſes Filles, qu'il voulut mener avec lui. 1470.
Ils firent heureuſement le trajet: mais quand ils penſerent entrer dans le port, Vaucler fit tirer le canon ſur eux, & les obligea de ſe tenir au large pour n'être pas coulez à fond. Pour comble de maux, la Ducheſſe de Clarence fut ſurpriſe en ce moment-là même des tranchées de l'enfantement, & accoucha quelques heures après d'un Edoüard Comte de Warwik, qui fut le dernier des Plantagenetes immolé à l'ambition de ceux, que les diſſentions de ces Princes éleverent ſur leurs ruines. On eut de la peine à obtenir, que l'Enfant fût porté à la Ville pour y recevoir le Baptême, & qu'on en rapportât avec lui quelques rafraîchiſſemens neceſſaires à la Mere, qui manquoit de tout.

Vaucler excuſa cette dureté par un Envoyé ſécret qu'il dépêcha au Comte, pour lui dire que le temps lui apprendroit, qu'il n'avoit pas oublié ſes bienfaits, & qu'il en conſervoit dans le cœur une veritable reconnoiſſance; qu'il avoit bien voulu paroître ingrat pour le ſervir plus ſurement, parce que s'il fût entré dans la Ville, il étoit infailliblement perdu; que cette Place étoit remplie de gens, ou attachez à Edoüard, ou dévoüez au Duc de Bourgogne, ou intereſſez à éloigner la guerre, qui auroit troublé leur commerce; qu'il allât en France chercher des ſecours, qui pûſſent remettre ſur pied ſon parti, & que quand il ſeroit en état de donner la loi dans Calais, il lui répondoit de l'entrée; qu'il tenoit ce poſte de lui, & que quand il en ſeroit tems, il lui en rendroit bon compte.

Si Warwik ne fut pas content de cette excuſe, il parut l'être, & fit comme s'il l'eût été. Ne pou-

pouvant entrer dans Calais, il remit à la voile
1470. pour aller à Dieppe, quelques-uns disent à Harfleur, où il fut reçu avec de grands honneurs, lui & toute sa compagnie. Après s'être reposé quelque tems, il alla trouver le Roi à Amboise, où ce Prince lui fit d'autant plus d'accueil, que Charles, devenu Duc de Bourgogne par la mort de Philippe son Pere, avoit osé lui faire des menaces, s'il prenoit les interêts du Comte. Louïs les embrassa hautement, & fit une alliance étroite avec lui & sa Faction.

Marguerite d'Anjou, toûjours attentive aux occasions de rétablir les affaires du Roi son Mari, n'eut pas plûtôt appris l'arrivée du Comte de Warwik à Amboise, qu'elle s'y transporta, & y mena son Fils. La consideration de cette Princesse, quoi qu'elle fût du sang de France, n'avoit pû faire résoudre Louïs XI. à lui accorder les secours, qu'elle lui étoit venu demander. Résolu de ne point entrer dans les affaires d'Angleterre, ce Prince s'étoit toûjours excusé de se mêler de celles de sa parente, sous pretexte que les siennes ne lui permettoient pas de faire passer la mer à ses troupes. Le haine qu'il avoit pour le Duc de Bourgogne, fit ce que n'avoit pas fait l'amour qu'il devoit avoir pour son propre sang. Il savoit que ce Duc haïssoit mortellement le Comte de Warwik: il n'en falloit pas davantage pour lui rendre ce Seigneur aimable. Aussi ne peut-on rien ajoûter ni aux caresses qu'il lui fit, ni au soin qu'il prit de pourvoir à tout ce qui lui étoit necessaire pour poursuivre son entreprise. Marguerite profita de cette conjoncture avec son habileté ordinaire, pour remettre sur pied son parti. Elle confera avec le Comte & le Duc de Clarence son Gendre, & il fut arrêté entre eux que l'on rétabliroit Henri, qui donneroit à ses bienfacteurs, dans la conduite de ses affaires,

res, toute la part que meritoit le ſervice qu'ils lui alloïent rendre. Louïs entra dans tous leurs deſſeins, & aſſura qu'il les appuyeroit. Pour rendre même plus ſolemnelle l'alliance qu'il faiſoit avec eux, il en fit part à ſon Parlement, & la Reine étant accouchée d'un Dauphin, qui fut Charles VIII. il choiſit le jeune Prince de Galles pour être l'un de ſes parrains. En ſe liant avec ces Familles, Louïs travailla à les lier enſemble par les nœuds qu'il jugea les plus propres à rendre leur union durable. Car il voulut que le Prince de Galles épouſât Anne de Neville, ſeconde Fille du Comte de Warwik, & que par là le Duc de Clarence & ce Prince devinſſent Beaux-freres. 1470

Pendant que ſe formoit en France cette Ligue pour Henri contre Edoüard, Edoüard, qui tenoit Henri dans les fers, & qui voyoit juſqu'aux deux Freres du Comte de Warwik ſoumis, ſe moquoit de tous ces projets. Quelques avis que lui pût donner le Duc de Bourgogne d'être ſur ſes gardes, il n'en perdit ni un jour de chaſſe, ni une des parties de plaiſir qu'il faiſoit ſouvent avec les Dames. Sa preſomption lui coûta cher. Pendant qu'il s'occupoit à lier des parties de plaiſir dans ſa Cour, les amis du Comte de Warwik raſſembloient une faction, qui le chaſſa de ſon Royaume. Tout étoit prêt, qu'il n'en ſavoit rien. Mépriſant ce qu'on projettoit au dehors, il ignoroit abſolument ce qu'on avoit tramé au dedans, & ſe croyant ſûr des Anglois, il ſouffroit preſque impatiemment, que le Duc de Bourgogne ſon Beau-frere eût envoyé une armée navalle, pour s'oppoſer au paſſage des François.

Les choſes étoient en cet état, lorſque les partiſans du Comte l'avertirent que tout étoit prêt; qu'il étoit dangereux d'attendre; qu'il pou-

1470. pouvoit donner le loisir aux Etrangers de lui préparer des secours, qui seroient des ressources en cas de malheur, mais qu'il falloit profiter du tems, & des bonnes dispositions de ceux qui s'étoient engagez à le suivre; qu'Edoüard vivoit dans une securité, qui rendoit facile tout ce qu'on voudroit entreprendre; qu'il étoit si éloigné de se défier des personnes même les plus suspectes, que le Marquis de Montaigu, & l'Archevêque d'York son Frere, étoient de ceux qui paroissoient avoir le plus de part à sa faveur; qu'à son débarquement dans l'Isle, il trouveroit de l'argent, & des troupes, qui n'attendoient pour s'assembler que d'apprendre son arrivée, & qui ne demandoient que lui, pour former une armée formidable à toute la puissance d'Edoüard.

Le Comte ayant reçu ces avis, en fit part au Roi & à Marguerite, qui ne balancerent pas un moment à lui conseiller de partir: le Roi l'assurant d'un prompt secours, & la Reine de le lui conduire aussi-tôt qu'il seroit assemblé. Ce parti pris, il fut question de penser à l'embarquement. Toute la mer étoit couverte des vaisseaux du Duc de Bourgogne, attendant le Comte pour le combattre, & résolus de tenter tout pour se saisir de sa personne. Quelque effort que pût faire le Roi, il étoit impossible que sa Flotte égalât celle de ce Prince: ainsi il falloit se résoudre à combattre à nombre inégal. Louïs avoit la chose à cœur, & le Comte, à qui le peril n'étoit pas une difficulté quand il s'agissoit d'entreprendre, ne fut point arrêté par celui-là. Le Bâtard de Bourbon, Amiral de France, ayant eu ordre de le conduire avec ce qu'il avoit de vaisseaux, il partit de la Cour, & alla s'embarquer au Havre de Grace. Son bonheur fut tel en cette occasion, qu'il vit, en arrivant à la mer, disparoître

disparoître l'armée ennemie, qu'une tempête extraordinaire surprit lors qu'elle l'attendoit au passage, & la battit si terriblement, qu'elle en fit perir une partie, & dispersa l'autre en diverses plages, où les Capitaines effrayez penserent plûtôt à chercher des ports pour mettre leurs vaisseaux à couvert, qu'à les rassembler pour combattre. C'est ainsi que Philippe de Comines raconte cet évenement. Il y a quelque diversité à ce qu'en écrit Monstrelet, quoique contemporain comme lui, disant que ce fut le manque de vivres qui fit retirer les Bourguignons, après qu'ils eurent long-temps attendu inutilement le passage du Comte. Quoi qu'il en soit, le Comte passa, & alla débarquer à Darmouth, avec ce qu'il amenoit de troupes, sans que personne se mît en devoir de s'opposer à sa descente. 1470.

Il ne fut pas hors du vaisseau, qu'il se vit une grosse armée, dont ce qu'il avoit amené de France ne faisoit que la moindre partie: tant il lui venoit de Soldats & d'Officiers de toutes parts. Aussi-tôt qu'il se crût en état de commander, & d'être obeï, il fit publier au nom d'Henri, que tous les Sujets de la Couronne, qui seroient propres à porter les armes depuis seize ans jusqu'à soixante, eussent à se venir joindre à lui, pour chasser du trône Edoüard Duc d'York, qui n'en étoit que l'usurpateur, & pour y retablir celui qui étoit leur Roi legitime.

Peu de jours se passerent depuis cette publication que Warwik se vit à la tête de plus de soixante mille hommes, avec lesquels il se mit en marche pour aller chercher & combattre Edoüard, pendant que le Comte de Pembrok, & le Bâtard de Falcombridge, Fils de Guillaume de Neville, allerent avec des camps-volans faire par tout proclamer Henri.

Edoüard

1470. Edoüard se repentit trop tard de n'avoir pas crû les avis qu'il avoit reçu du Duc de Bourgogne. Il semble que le Ciel eût pris plaisir de l'aveugler jusqu'à la fin, & de ne lui laisser voir le precipice, que quand il y fut engagé d'une maniere à n'en pouvoir sortir. Lors même que le Comte abordoit dans le Royaume avec ses troupes, à la premiere nouvelle qu'Edoüard en eut, comme s'il eût craint qu'il ne lui échapât, il avoit fait prier le Duc de Bourgogne, d'envoyer sa Flotte sur les côtes d'Angleterre, pour empêcher que le Comte de Warwik ne se sauvât encore une fois en France. La posture où il le vit peu de jours après lui dessilla les yeux, pour connoître son imprudente presomption. Ce fut sans fruit. Tout ce qu'il pût faire dans l'embarras & le desordre où il se trouva, fut d'imiter le Comte de Warwik, & de faire publier en son nom le même commandement à tous ses Sujets de le venir servir contre Henri, que ce Seigneur leur avoit fait au nom d'Henri de se joindre à lui. Quelques-uns disent qu'Edoüard eut des troupes, d'autres qu'il fut abandonné, & qu'à la reserve d'Hastings grand Chambellan, du Duc de Gloceſtre, du Baron Scales Frere de la Reine, & de quelques autres Seigneurs, qui lui furent fidelles en cette occasion, peu de personnes le suivirent. Ceux qui disent qu'il eut une armée parlent plus vrai-semblablement. Philippe de Comines assure même, qu'elle étoit plus nombreuse que celle de son adversaire. Il en est plus croyable qu'un autre, puis qu'il assure en divers endroits, qu'il avoit appris de la bouche d'Edoüard & de celle d'Hastings ce qu'il en raconte.

Edoüard étoit sorti de Londres, & avoit assemblé ses troupes eux environs de Nothingham, d'où s'étant approché de la mer, il étoit allé

allé camper près de Linnes, Place assez forte sur le rivage, & s'étoit logé au Château. La fortune lui reservoit cette ressource dans son malheur. Warwik, qui l'avoit suivi de près, vint camper à trois lieuës de lui, faisant par tout retentir l'air de ces mots: *Vive le Roi Henri.* Edoüard se disposoit déja à mettre ses Troupes en bataille pour combattre ce fier ennemi, lors qu'à l'heure de son dîné, on lui vint dire que ces mêmes cris commençoient à s'entendre dans son armée, & que le Marquis de Montaigu, en qui il s'étoit fié jusques-là, les avoit élevé le premier, que d'autres y ayant répondu, le mal s'étoit successivement communiqué à tous les quartiers, & que par tout on entendoit crier: *Vive le Roi Henri.* 1470.

On prit d'abord cette nouvelle pour une terreur panique de ceux qui l'étoient venu apporter, mais tant de gens la confirmerent, que le Roi s'arma promptement, & ordonna qu'on gardât un pont par où l'on entroit au Château, pendant qu'il déliberoit avec ses amis du parti qu'il avoit à prendre. Les choses parurent si desesperées, qu'on n'en trouva point de meilleur, que celui qu'en pareille occasion le Comte de Warwik avoit pris, de passer la mer, & d'aller chercher du secours chez les Etrangers, pendant que les serviteurs du Roi lui prépareroient le retour.

Deux raisons entre-autres déterminerent Edoüard à cette fâcheuse fuite: l'une connuë de tout le monde, qui fut la necessité; l'autre secrete, & dont il ne s'ouvrit qu'à ceux à qui il ne cachoit rien, qui fut la reconciliation du Duc de Clarence avec lui. Une femme avoit mené cette intrigue, dont quatre des meilleures têtes du siecle avoient été les duppes. C'étoit une domestique de la Duchesse de Clarence, qui étant

étant demeurée en Angleterre lorſque cette Princeſſe en étoit partie, fut gagnée par Edoüard, & employée à réünir ſon Frere avec lui, ſous prétexte d'aller retrouver la Ducheſſe ſa maîtreſſe en France. Elle paſſa par Calais, où Vaucler, à qui Edoüard avoit donné le gouvernement de cette place pour en avoir exclus Warwik, fut le premier qui y fut trompé, cette femme lui ayant fait croire, qu'elle alloit faire des propoſitions de paix de la part du Roi à ce Comte. Philippe de Comines raconte de lui-même, qu'il fut envoyé vers ce Gouverneur de la part du Duc de Bourgogne, pour le prier de chaſſer de Calais quelques partiſans de Warwik qui y pouvoient encore brouiller, ſi le Comte avoit quelque ſuccès dans l'entrepriſe qu'il meditoit; mais que Vaucler lui avoit répondu, en lui faiſant une confidence de ce que l'Angloiſe lui avoit dit, qu'il avertît lui-même ſon Maître de ménager un peu plus Warwik, & de porter les choſes à la paix, s'il la vouloit long-tems conſerver avec la Monarchie d'Angleterre. Le conſeil étoit bon, comme l'évenement le fit voir, mais il étoit fondé ſur un faux principe. L'Angloiſe n'alloit point en France pour parler de paix à Warwik, mais pour lui débaucher ſon Gendre, en lui repreſentant comme elle fit, qu'en rendant le trône aux Lancaſtres, il dégraderoit ſa Maiſon, & ſeroit à la fin lui-même la victime de ſon imprudence: la politique ne permettant pas à un Roi Lancaſtre de laiſſer vivre un Prince d'York, qui ſe croiroit toûjours en droit de lui redemander la Couronne, s'il ſe laſſoit de la vie privée. Cette raiſon avoit paru ſi plauſible au Duc de Clarence, qu'il y avoit donné les mains, & la reconciliation des deux Freres s'étoit faite avec tant d'adreſſe, que ni le politique

1470.

Louïs

Louïs XI. ni l'habile Reine Marguerite, ni le Comte, tout penetrant qu'il étoit, ne s'en étoient point apperçûs. Le Duc de Clarence étoit passé en Angleterre, dans le dessein de se déclarer aussi-tôt qu'il en trouveroit occasion, & que sa déclaration serviroit de quelque chose au Roi son Frere. Il persistoit dans ces sentimens, mais l'état où étoient les affaires ne permettoit pas qu'il se découvrît. Edoüard esperoit qu'il le feroit quelque jour aussi à propos, qu'avoit fait Montaigu pour Warwik, à qui ce Prince se flatoit de rendre quelque jour par là la pareille. 1470.

Dans cette esperance, ce Prince courageux se reservant à une meilleure fortune, se fit conduire au bord de la mer par trois mille hommes dont Hastings son Chambellan lui répondit. Il n'eut que le tems de s'embarquer en trois assez mauvais vaisseaux, dont il se servoit pour apporter des vivres par mer à son armée, & desquels deux n'étoient pas à lui. Le Duc de Gloceſtre son Frere, un petit nombre de ses amis: car en cet état en trouve-t-on beaucoup? voulurent suivre sa destinée. Six ou sept cens de ses Soldats furent choisis pour l'escorter. En cet équipage, il fit lever l'anchre, & prendre la route de Flandre.

Edoüard n'eut pas plûtôt disparu, que l'Angleterre changea de face. Tout plia sous le victorieux Comte, & il ne tint qu'à lui, qu'on ne vît en sa personne un troisiéme Roi. Il aima mieux rétablir l'ancien, & criant le premier: *Vive Henri*, il mena son armée à Londres, où étant entré dans la Tour, il tira de prison ce Prince, qu'on y tenoit depuis si long-tems, le conduisit à l'Evêché, où l'ayant laissé quelques jours, il l'alla prendre pour le mener pompeusement à la Cathedrale, revêtu des habits Royaux,

& précedé de tous les Grands, pendant que le
1470. Peuple crioit : *Dieu conſerve Henri notre Roi, & puiſſe-t-il long-tems regner.*

Cette ceremonie, qui ſe fit le treiziéme d'Oc-
13 d'Octob. tobre l'an mil quatre cens ſoixante & dix, fut ſuivie de la convocation d'un Parlement, dans lequel Edoüard fut déclaré traître & uſurpateur de la Couronne, ſes biens confiſquez, & les Edits portez ſous ſon nom annullez, la Royauté confirmée à Henri, & à tous ſes deſcendans mâles, à leur défaut au Duc de Clarence & à ſa poſterité, ce même Duc & ſon Beau-pere proclamez Gouverneurs du Royaume ſous l'autorité du Roi, les Comtes de Pembrok & d'Oxford rétablis dans leurs charges & dans leurs biens, le Marquis de Montaigu abſous du crime, qu'il avoit commis contre Henri en prenant le parti d'Edoüard, parce qu'il avoit contribué à chaſſer Edoüard pour rétablir Henri, les partiſans de ce Roi dépoſé déclarez criminels & dignes de mort, en conſequence de quoi Jean Typtoſt Comte de Worcheſtre, & Gouverneur d'Irlande, ayant été pris dans le creux d'un arbre, fut mené à Londres, & décapité.

Pendant que la révolution donnoit ce cours de proſperité à la nouvelle fortune d'Henri, & que le Comte de Warwik en envoyoit porter la nouvelle à la Reine Marguerite ſa femme, & à leur commun Protecteur, Edoüard & ſa famille éprouvoient tout ce que l'adverſité a de dur pour des perſonnes de ce rang. La Reine ſon Epouſe avoit cherché un azyle au pied des autels dans l'Egliſe de Weſtminſter, où elle avoit mis au monde, avec des douleurs plus vives que celles de l'enfantement, une nouvelle victime de l'ambition des malheureux Plantagenetes, comme nous le verrons en ſon tems. Ce fut l'aîné des

Fils

Fils d'Edoüard, auquel on donna le nom de ſon Pere, qui pendant qu'il recevoit du ciel un heritier à contre-tems, perdoit ſon heritage, & couroit riſque à tout moment de ſe perdre ſoi-même. 1470.

Ce Prince étoit à peine en mer, qu'il fut découvert par des Pirates, que Comines appelle Oſtrelins, ennemis jurez des Anglois. Ils ne l'eurent pas plûtôt aperçû, qu'ils vinrent vers lui à toutes voiles au nombre de huit gros vaiſſeaux. Les forces étoient ſi inégales, qu'Edoüard fut obligé de fuir. Il étoit aſſez loin devant eux en tirant du Midi au Nord, pour eſperer d'arriver en Hollande avant qu'ils euſſent pû le joindre. Il y arriva en effet, à la rade d'Alcmaar en Friſe : mais ce fût là qu'il ſe trouva le plus en danger d'être pris. La mer s'étoit retirée ; il falloit l'attendre pour entrer dans le port. Les Corſaires profiterent de ce tems, & quoi qu'ils ne pûſſent approcher ſi près de la Ville que les Anglois, dont les vaiſſeaux étant moins grands ne demandoient pas tant d'eau que les leurs, ils jetterent l'anchre aſſez près d'eux, pour les atteindre à l'entrée du port quand la marée ſeroit venuë, ſi le Seigneur de la Grutuſe, Gouverneur de Hollande pour le Duc de Bourgogne, averti de l'avanture, & du peril où étoit Edoüard, ne ſe fût trouvé à Alcmaar tout-à-propos pour l'en tirer. Ce genereux Gouverneur fit plus. Edoüard & ſa troupe étant partis à l'improviſte & à la hâte avec leurs habillemens de guerre, la plûpart d'entre eux étoient preſque nuds, & perſonne n'avoit d'argent pour ſe faire faire des habits, la Grutuſe en donna à pluſieurs, & défraya le Roi & ſa troupe juſques à la Haye, où il les mena.

Ces commencemens de bon accueil firent eſperer au Roi malheureux quelque adouciſſement

à ſa mauvaiſe fortune : mais ce n'en étoit pas
1470. encore la ſaiſon. Tant de nouvelles deſagreables lui vinrent tout à la fois à la Haye, qu'un homme moins courageux que lui ſeroit tombé dans l'abbattement. Là il apprit preſqu'en même tems toutes les circonſtances de la révolution d'Angleterre, la déclaration de Calais pour Henri, la mauvaiſe foi de Vaucler, qu'il avoit crû dans ſes interêts, & de la politique duquel il ſe voyoit honteuſement la duppe, & ce qui l'inquietoit beaucoup plus que tout cela, le bruit ſourd qui couroit, que le Duc de Bourgogne ſe trouvoit embaraſſé de lui.

En effet ce fut pour ce Prince un aſſez fâcheux contre-tems, que de ſe voir chargé d'un Beau-frere à rétablir ſur le trône dans les conjonctures où il ſe voyoit. Il avoit la guerre avec la France, & Louïs XI. attaché à ſa ruine lui venoit d'enlever deux Villes des meilleures de ſes Etats : c'étoit courir de lui-même à ſa perte, que de s'attirer en même tems les forces d'Angleterre ſur les bras ; ce qu'il ne pouvoit éviter, en protegeant contre le Monarque qui y regnoit actuellement un concurrent qu'on en venoit de chaſſer. Loin de vouloir donner aux Anglois un ſujet de lui faire la guerre, il cherchoit à appaiſer Warwik, à qui il en avoit tant donné de le haïr, & qui étoit devenu l'arbitre de la paix & de la guerre chez les Anglois. Auſſi étoit-ce le deſſein du Comte de ſe vanger de lui : mais ce n'en étoit pas le tems, & quoique ce Seigneur eût d'abord fait quelques démarches pour porter les armes d'Angleterre en Flandre, il ſuſpendit ſon reſſentiment, quand il eut fait reflexion, que le ſolide étoit d'empêcher le Duc de ſe déclarer pour Edouard.

Ce

Ce fut dans cette vûë, qu'Henri envoya des Ambaſſadeurs à ce Prince, leſquels ſe joignant aux deux Sommerſets & au Duc d'Exceſtre, qui depuis leur fuite n'avoient point quitté cette Cour, ſolliciterent fortement Charles, de reprendre les ſentimens, que ſa Mere lui avoit inſpiré pour le ſang de Lancaſtre dont il ſortoit. La Ducheſſe de Bourgogne Sœur d'Edoüard avoit préparé les voyes à ſon Frere pour tourner le Duc de ſon côté : mais il plaida lui-même ſa cauſe d'un air ſi touchant quand il fut venu, que l'embarras du Duc rédoublant, la gloire d'être regardé comme l'arbitre du ſort de deux grands Monarques, lui devint à charge, & le fatigua. Son penchant étoit pour la Roſe rouge, ſon interêt demandoit que la blanche prévalût, pour contre-balancer la France, qui avoit des liaiſons avec les Lancaſtres, qu'il n'eſperoit pas ſi-tôt rompre. La bonne politique vouloit que le penchant cedât à l'interêt, mais la prudence vouloit auſſi, qu'on écoutât un peu la crainte d'offenſer les Lancaſtres dans un tems, où ils étoient maîtres de l'Angleterre & alliez avec la France, pendant que la Maiſon d'York étoit ennemie de la France, & n'étoit plus rien en Angleterre. 1471.

Dans cette perplexité, le Duc entretint long-temps Edoüard d'eſperance, & traitoit cependant Henri comme legitime Roi d'Angleterre, lorſque le premier s'impatientant, & le preſſant de ſe déclarer : *Prince*, lui dit-il, *il eſt tems de m'aſſiſter, ou de me perdre. J'oſe même vous dire, que c'eſt me perdre que de differer à m'aſſiſter. Pendant que je vous preſſe en vain de m'accorder quelque ſecours, pour reparoître ſur une ſcene, où je ne puis faire qu'un mauvais perſonnage ſi je n'y parois pas en Roi, mes amis,*

1471. *qui m'attendent ſe laſſent; mes ennemis, qui me craignent, ſe fortifient: pour peu que je tarde encore à me montrer, je me montrerai quand mes amis ne m'attendront plus, & que mes ennemis auront eu le tems de me faire attendre par tout, pour me fermer tous les paſſages. Decidez là-deſſus, aidez-moi à remonter ſur le trône, ou ſouffrez qu'éternellement il ſoit dit, qu'un Duc de Bourgogne, l'un des plus grands & des plus puiſſans Princes du monde, ait eu pour Beau-frere, pour Allié, pour Ami déclaré un Roi, qui ayant été malheureux ſans avoir trop merité de l'être, fut ſans reſſource dans ſon malheur.*

Le Duc fut frappé d'un diſcours ſi ferme, & ſe déterminant enfin à prendre un parti, qu'il meditoit il y avoit déja quelque tems: *Seigneur*, répondit-il, *les grands Princes ont de grandes meſures à garder. Souvent leurs inclinations s'oppoſent à leurs plus importans devoirs. J'ai toute l'envie de vous ſervir, que vous avez droit d'attendre d'un Beau-frere, d'un Allié, d'un Ami zelé; mais je dois avant toutes choſes veiller à la conſervation des Peuples, que le Ciel a commis à mes ſoins. Ils ont la France ſur les bras: ſi je leur attire encore l'Angleterre, nous y ſuccomberons eux & moi, & vous demeurerez ſans reſſource. Accordons tout: j'ai ſouvent affaire à un ennemi qui m'apprend à feindre: ſouffrez que je feigne en cette occaſion, & que je vous refuſe en public les ſecours, que je vous donnerai en ſecret. Vous n'en ſerez pas moins aſſiſté, & j'en ſerai plus en aſſurance.*

Il eût été fort convenable à l'état des affaires d'Edoüard, qu'un Prince tel que le Duc de Bourgogne ſe fût déclaré ouvertement pour lui. Rien n'étoit plus propre à donner du courage à ſes partiſans, & à autoriſer les intrigues, qui ſe faiſoient en Angleterre pour le

le remettre ſur le trône : mais il vit bien qu'inutilement il inſiſteroit ſur ce point. Ne pouvant tout avoir, il prit ce qu'on lui donna. Il reçut trois cens mille florins, & trois vaiſſeaux, qui furent équipez ſecretement aux dépens du Duc, avec une eſcorte de navires Oſtrelins, qui s'obligerent, moyennant une ſomme, de ſervir le Monarque Anglois durant tout le tems de ſon paſſage, & quinze jours après ſon débarquement. 1471.

Avec ce ſecours Edoüard fit voile, n'ayant gueres plus de deux mille hommes propres à mettre à terre avec lui, mais ſe fiant ſur les amis qu'il avoit laiſſé dans le pays, ſur les Lettres qu'il en recevoit, & plus encore ſur le penchant du Peuple Anglois pour les nouveautez. Sa propre diſgrace lui faiſoit eſperer une heureuſe entrepriſe. Il lui ſembloit voir toutes les choſes diſpoſées pour lui, comme elles l'étoient pour ſes ennemis, lorſqu'il avoit été chaſſé. En effet: on eût dit que la révolution de ſon rétabliſſement eût été concertée ſur celle de ſa dépoſition, tant les circonſtances en furent ſemblables. Le Comte de Warwik n'étoit ſorti du Royaume, que pour laiſſer à ſes amis le tems de réunir ſon parti : Edoüard ne s'étoit retiré que pour laiſſer agir les ſiens avec plus de pouvoir, & leur donner le loiſir neceſſaire à raſſurer ſes creatures. Warwik étoit retourné en Angleterre aſſiſté par le Roi de France : Edoüard y étoit retourné aſſiſté par le Duc de Bourgogne. Le premier, pour n'être pas aſſez craint, avoit trouvé la deſcente facile, & avoit penetré ſans oppoſition juſques dans le cœur de l'Etat : le ſecond, pour ne l'être point du tout, débarqua dans un tems, où l'on ne croyoit pas qu'il eût de quoi ſe mettre en mer, &

penetra juſqu'à la Capitale. Un Frere de Warwik, qui avoit deſerté Edoüard, avoit ruiné
1471. les affaires de ce Roi : un Frere d'Edoüard, qui deſerta Warwik, fit la premiere playe mortelle à la faction de ce Comte. Une ſeule difference fit celle de la fortune de ces deux hommes, & vuida enfin leur querelle, qui fut que le Comte tenta à contre-tems, dans le deſordre de ſes affaires, une bataille déciſive, que le Roi avoit évité à propos dans le mauvais état des ſiennes.

Le Comte n'étoit pas à Londres quand Edoüard débarqua en Angleterre. Des affaires importantes l'avoient appellé fort avant au Nord du Royaume, & il y avoit mené ſes troupes. Il fut mal ſervi de tous ceux, qu'il avoit laiſſé, pour veiller en ſon abſence, dans les lieux dont il s'éloignoit. Le Bâtard de Falcombridge, à qui il avoit donné le ſoin de croiſer ſur la mer, laiſſa paſſer l'ennemi ſans s'y oppoſer, ſoit par negligence, ſoit par foibleſſe. On avoit laiſſé tout ouvert le chemin de la Capitale, & le Marquis de Montaigu, qui étoit poſté ſur le paſſage avec un corps ſuperieur à celui d'Edoüard, ne lui fit point d'autre embarras, que de l'obliger à prendre un détour, qui n'alongeoit gueres ſa marche que de quatre lieuës. Un peu plus avant, le Duc de Clarence, ſous prétexte de s'oppoſer à lui, alla le joindre avec ſes amis, & ce qu'il avoit pû débaucher de Soldats au parti contraire, qu'il abandonna ſans ménagement. Quoi que le Roi Henri fût dans Londres avec un nombre conſiderable de Seigneurs de ſa faction, & que le Comte leur eût mandé qu'ils tinſſent ſeulement trois jours, & qu'il les aſſuroit du ſecours, Edoüard ne ſe fut pas plûtôt preſenté, qu'il trouva toutes les portes ouvertes.

Phi-

Philippe de Comines dit que trois choſes rendirent ſi facile à ce Roi l'entrée de cette grande Ville. La premiere fut le nombre de ſes amis, qui s'étoient ſauvez dans les Egliſes, regardées encore en ce tems-là comme des azyles inviolables. La ſeconde fut les grandes dettes qu'Edouard avoit contractées dans Londres, chacun étant bien aiſe de voir ſon creancier en état de payer. La troiſiéme, furent les Bourgeoiſes qui avoient eu part à ſes bonnes graces, leſquelles lui gagnerent leurs Maris. 1471.

A la vûë du nouveau Monarque, l'ancien fut plus abandonné que jamais ; & tombant pour la quatriéme fois entre les mains de ſon ennemi, il fut remis dans la Tour ſans que perſonne s'y oppoſât.

Edoüard ne s'arrêta dans Londres, qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour ramaſſer ſes partiſans, qui le vinrent joindre de toutes parts, & lui firent bien-tôt une armée capable de tenir la campagne. Car ayant appris que Warwik venoit à lui pour le combattre, il alla au devant, ne doutant point, de l'air dont le traitoit la fortune dans ce commencement de ſa reconciliation avec elle, qu'une victoire déciſive ne dût mettre le comble à tant de faveurs.

Les armées ſe trouverent en preſence proche d'un lieu nommé Barnet, ſitué entre Londres & Saint Alban. Jamais on ne vit mieux qu'en cette occaſion combien le dépit eſt un mauvais guide, & combien il eſt pernicieux à un grand courage de s'y abandonner. Malgré la deſertion du Duc de Clarence, le Comte de Warwik avoit aſſez de troupes, pour ſoûtenir ſon parti avec honneur, s'il ſe fût donné le loiſir, comme il le pouvoit aiſé-

ment, d'attendre Marguerite d'Anjou, qui
1471. accouroit à ſon ſecours. Cette Reine, dont le grand courage ne ſe rebutoit point de combattre la mauvaiſe fortune de ſon Mari, après avoir ſix mois durant inutilement tenté le paſſage des Côtes de France en Angleterre, toûjours repouſſée par les vents contraires, les avoit enfin ſurmontez, & étoit deſcenduë dans l'Iſle avec ſon Fils, le Comte de Pembrok, & des Soldats en aſſez grand nombre, que Louïs XI. & le Roi de Sicile lui avoient donné pour l'eſcorter. A ſon arrivée, tous les partiſans de la Maiſon de Lancaſtre s'étoient réveillez, & ſe rangeant ſous ſes étendarts, lui avoient fait une belle armée, ſans compter un gros camp volant, que le Comte de Pembrok étoit allé ramaſſer au pays de Galles, où il avoit de grandes terres, & encore un plus grand credit. Warwik ſavoit que cette Amazone s'avançoit pour ſe joindre à lui, & il ne lui falloit qu'un peu de cet art, qu'il ſavoit mieux qu'homme du monde, pour éviter d'en venir aux mains avant la jonction de ce ſecours. Quand ſes troupes euſſent été égales à celles de ſon ennemi, il avoit une raiſon preſſante d'attendre à combattre qu'il fût plus fort, la conduite du Marquis ſon Frere, qui l'étoit venu joindre il y avoit quelques jours, ayant été fort incertaine depuis le commencement de la guerre.

Malgré tout cela, l'inconſtance de Londres, & le deſertion du Duc de Clarence avoient tellement piqué au jeu l'eſprit hautain du Comte de Warwik, qu'il aima mieux riſquer ſa fortune que de differer ſa vangeance. Comines, que je m'attache à ſuivre dans la plûpart des circonſtances de l'évenement que j'écris, comme un Hiſtorien plus autoriſé, plus exact, plus

net

net que les autres, donne un motif plus politique à ce celebre Capitaine. Cet Auteur, dit que cet homme ambitieux craignoit la Reine Marguerite, & encore plus le Duc de Sommerſet, qui ayant repaſſé la mer avec ſon Frere & le Duc d'Exceſtre depuis le rétabliſſement d'Henri, s'étoit joint à cette Princeſſe, & étoit actuellement un des principaux Chefs de ſon armée. Cette vûë étoit fort conforme au caractere de l'ambition du Comte, qui ne le portant pas à regner, mais à gouverner ceux qui regnoient, lui devoit naturellement faire craindre, que ſi Marguerite & le Duc de Sommerſet ſe pouvoient vanter d'avoir rétabli les affaires, ils n'en vouluſſent être les maîtres. Soit raiſon, ſoit emportement, ſoit un mêlange de l'un & de l'autre, le Comte voulut combattre à Barnet, & ce fut là le terme fatal de la carriere de ce Guerrier, qui avoit fait & défait les Rois, & qui eût eu un ſort plus heureux, s'il eût ſû ſe ſoûmettre à ceux que l'ordre du Ciel avoit faits. Il perit dans cette bataille, qui fut donnée le jour de Pâques l'an mil quatre cens ſoixante & onze, & le Marquis ſon Frere avec lui, après avoir donné tous deux des marques de conduite & de valeur, qui malgré le nombre inégal firent balancer la victoire. Ils crûrent longtems l'avoir gagnée, par le terrain qu'ils firent perdre aux ennemis en les pouſſant. Un corps de reſerve qu'avoit Edoüard répara ce deſavantage, dont le bruit s'étant répandu, avoit déja couru juſqu'à Londres, & y avoit été ſuivi de la nouvelle d'une entiere défaite. Ce Corps donna ſi à propos, & fut ſi vivement animé de la parole & de l'exemple du brave Roi qui le conduiſoit, que le Comte, qui n'avoit pas de troupes fraîches pour y oppoſer,

1471.

14. d'Avril.

poſer, ne pouvant donner de forces aux ſiens
1471. pour ſoûtenir ce nouveau choc leur donna inutilement du courage. Il en fut tué plus de dix mille avec lui, & par leur propre opiniâtreté à combattre, & par la nouvelle conduite que garda le vainqueur en cette occaſion. Car ordinairement ce Prince avoit ſoin de faire crier, quand la victoire étoit déclarée, qu'on fit main baſſe ſur les Seigneurs, mais qu'on donnât la vie au Peuple: ici il n'en uſa pas de même, abandonnant à la fureur du Soldat également le Peuple & les Grands.

Après cet exploit, Edoüard alla lui-même détromper Londres du faux bruit, qui avoit couru de ſa défaite; & pour convaincre tout le monde, que ſa Couronne étoit à couvert des entrepriſes de Warwik, il fit expoſer dans Saint Paul ſon corps & celui de ſon Frere, avant de permettre qu'on leur rendît les honneurs de la ſepulture.

Avec tout ce ſuccès, Edoüard n'étoit pas ſans inquietude, aux nouvelles qui lui venoient touchant les forces de Marguerite, & de la Faction des Lancaſtres. Et en effet, Comines aſſure avoir ouï dire à des perſonnes qui avoient ſervi dans cette armée, qu'elle étoit de quarante mille hommes. Quelques Hiſtoriens ont écrit, que l'amour maternel avoit amolli le cœur de cette Reine guerriere, & que depuis que ſon Fils fut grand, comme ce Prince étoit aimable, bien fait, donnant de grandes eſperances, la tendreſſe de la Mere augmentant à proportion du merite de l'Enfant, à force de le conſerver comme une reſſource aux malheurs de ſa Famille, elle prenoit le chemin, par ſes craintes & ſes précautions exceſſives, de le rendre inutile à la cauſe commune. Ces Auteurs ajoûtent, que lors qu'elle

qu'elle apprit la défaite du Comte de Warwik elle proposa de faire repasser la mer au jeune Prince, mais que le Duc de Sommerset l'avoit détournée de ce dessein, en lui remontrant que ce même Prince étoit le nœud de tout le parti, qui se dissiperoit dès qu'on ne le verroit plus. Quoi qu'il en soit de ces circonstances, que Comines ne marque pas, parce qu'il ne rapporte que l'essentiel de ces évenemens de l'Histoire Angloise qui n'étoient pas de son sujet, il est sûr qu'après la victoire d'Edoüard sur le parti de Warwik, Marguerite d'Anjou parut à la tête de celui des Lancastres pour l'aller combattre, ne changeant rien dans ses desseins par la nouvelle de ce mauvais succès, sinon de prendre la route de Galles, pour fortifier ses troupes de celles que son Beau-Frere avoit levées, & commandoit en ces contrées-là. 1471.

Elle étoit en marche pour executer ce dessein, lors qu'Edoüard, qui en fut averti, fit diligence pour l'atteindre avant qu'elle passât la Saverne. Il seroit arrivé trop tard si elle eût pû passer à Gloceſtre, qui étoit son plus court chemin : mais ce passage lui ayant été refusé, & étant suivie de trop près par toutes les forces du Roi pour s'arrêter à le forcer, elle fut obligée de prendre un détour par le pont de Teukesbury, où elle eût encore pû passer l'eau avant que le Roi l'eût atteinte, si un caprice de fausse gloire n'eût fait regarder au Duc de Sommerset cette diligence necessaire comme une fuite honteuse. Il s'obstina à attendre Edoüard, & il fallut que malgré elle la Reine suivit son sentiment. Sa vanité le poussa plus loin. On s'étoit retranché dans un parc, où l'on pouvoit, sans danger d'être forcez, attendre le Comte de Pembrok, qui s'avançoit de

son côté. Le Duc se mit encore dans l'es-
1471. prit, qu'il y alloit de son honneur de se tenir ainsi sur la défensive. Sur cette fausse maxime, le Duc de Gloceſtre, qui commandoit l'avant-garde des troupes du Roi, ayant attaqué inutilement les retranchemens de celles de la Reine, Sommerset, qui en étoit le plus près, le voulut suivre dans sa retraite, croyant que le Baron de Venloc, posté derriere lui, le soûtiendroit en cas qu'il eût besoin de secours. Gloceſtre, plus habile que lui, fit semblant de fuir pour l'attirer, & quand il le vit assez engagé, il le chargea avec tant de vigueur, qu'il le défit, & le mena battant jusques dans ses travaux. Là Sommerset trouvant Venloc dans le poste où il l'avoit laissé, lui fendit la tête d'un coup de hache, comme à un perfide qui l'avoit trahi.

Cette action augmenta le desordre que la défaite de ce Prince avoit déja mis dans le camp. L'arrivée du Roi y mit le comble. Il avoit suivi de près son Frere: ainsi entrant avec lui dans le parc à la poursuite des fuyards, il ébranla tellement d'abord tout le corps de l'armée de la Reine, qu'elle ne revint pas de cette secousse. On y combattit long-tems avec assez de valeur pour avoir la gloire de s'être bien défendu, mais toûjours avec trop de confusion pour esperer celle de vaincre.

La victoire demeura à Edoüard, avec la Couronne, qu'enfin on ceſſa de lui disputer. Il n'épargna point le sang, pour empêcher que personne ne fût desormais ni en droit ni en état d'y prétendre. Les deux Princes de Sommerset ayant été pris dans le combat, eurent la tête tranchée avec plusieurs autres. Edoüard Fils d'Henri perit aussi: Comines dit qu'il fut tué dans la mêlée, mais Polydore Virgile

Virgile marque qu'ayant été fait prisonnier, il fut presenté au vainqueur, & que le Roi lui ayant demandé, pourquoi il avoit eu l'audace d'entrer dans ses Etats à main armée, il avoit répondu fierement, qu'il étoit venu délivrer son Pere, & recouvrer son propre heritage, qu'on lui retenoit injustement. Surquoi le Roi l'ayant poussé de la main, pour le faire retirer de devant lui, d'autres disent lui ayant donné de son gantelet sur le visage, le barbare Duc de Gloceſtre, le Duc de Clarence, quoique son Beau-frere, & le grand Chambellan Hastings se jetterent sur lui & le massacrerent avec une ferocité sans exemple. 1471.

Henri Pere de ce Prince ne lui survêquit gueres. Edoüard étant de retour à Londres, où le bâtard de Falcombridge avoit tenté quelque surprise sous le nom du Roi prisonnier, après qu'on eut puni Falcombridge, on résolut de sacrifier Henri. Le Duc de Gloceſtre presida à ce parricide, & le bruit même fut fort grand qu'il en avoit été l'executeur. Quoiqu'il en soit, ce fut ainsi que finit Henri VI. fameux exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Prince de peu de talens, & de grandes vertus: fort malheureux selon le monde, fort heureux selon l'Evangile. Il fut mépriſé des hommes, qui l'ont regardé comme un esprit foible, imprudent, stupide même & peu sensé, c'est ainsi qu'en parle Comines, injuste contre son ordinaire à la memoire de ce pieux Roi: mais le Ciel a relevé sa gloire par des miracles faits à son tombeau, qui l'ont fait reverer comme un Saint. Henri VII. demanda sa canonization: on ne sait ce qui l'empêcha de la poursuivre ou de l'obtenir. Quelques-uns croyent que ce Monarque, naturel-

turellement ménager, craignit les frais de cette ceremonie: choſe peu croyable d'un ſi grand Roi: d'autres diſent qu'on répondit à Rome, qu'il falloit mettre de la difference entre un homme de bien & un ſaint, raiſon encore moins vrai-ſemblable, puiſque l'Egliſe ne connoît point de ſainteté plus élevée, que celle d'un homme qui ſait conſerver une vie pure dans la corruption de la Cour, & une patience conſtante parmi de longues adverſitez. Il y a bien plus d'apparence à ce que d'autres en ont écrit, qu'Henri VII. mourut avant qu'on eût fait les informations neceſſaires à cette canonization, à laquelle ſon Succeſſeur ne ſe trouva ni en meſures, ni en humeur de s'intereſſer.

1471.

Par la mort d'Henri furent éteints le nom & la Maiſon de Lancaſtre. Edoüard rechercha juſqu'à ceux qui en étoient ſortis par les femmes. Le jeune Comte de Richemont n'auroit pas échapé à ſon ambition, ſi ſon Oncle, toûjours habile à ſe ſauver dans les naufrages, ne l'eût emmené en France avec lui. Après la bataille de Teukesbury, le Roi envoya Thomas Vagham dans la Principauté de Galles, pour ſe ſaiſir adroitement & ſans bruit de ces deux Seigneurs; mais Pembrok en fut averti, & ayant prévenu Vagham, le fit luimême donner dans un piege, où il le prit, & le fit mourir. S'étant défait de cet ennemi caché, il eut à ſe défendre d'un autre, qui l'attaqua à force ouverte, & l'aſſiegea dans ſon Château, mais y ayant été ſecouru, il en ſortit avec ſon Neveu, dont il ne ſe ſeparoit point, & trouvant un vaiſſeau tout prêt à faire voile en Normandie, il s'embarqua pour y paſſer, à deſſein de ſe retirer à la Cour de France. La tempête le jetta ſur les Côtes de Bretagne,

Bretagne, où ayant pris terre, il fut mené au Duc, qui le retint lui & ſon Neveu dans une longue captivité, mais que ce Prince ſut adoucir par tous les bons traitemens poſſibles, ſur tout par l'aſſurance qu'il leur donna; que s'il les retenoit pour ménager quelque interêt de ſon Etat avec le Roi d'Angleterre, ce n'étoit point dans le deſſein de les lui remettre entre les mains. 1471.

Tous les partiſans de la Roſe rouge furent punis à proportion du rang qu'ils tenoient dans la Faction, & des ſervices qu'ils y avoient rendus. L'Archevêque d'York fut envoyé priſonnier au Château de Guynes, d'où il ne ſortit que pour mourir d'un noir chagrin qui l'y avoit ſaiſi. Le Comte d'Oxford fut enfermé à Hames, & y demeura douze ans entiers, & ſa Femme, Sœur du Comte de Warwik, obligée à vivre de ſon travail par la confiſcation de tous ſes biens. Le Duc d'Exceſtre Beau-frere d'Edoüard s'étoit retiré dans un azyle, croyant que le crédit de ſa femme lui pourroit obtenir quelque grace: mais cette dénaturée Princeſſe, bien loin de s'employer pour lui, demanda d'en être ſeparée, & l'obtint. Le deſeſpoir lui fit quitter le lieu où il s'étoit refugié, & il fut quelque temps après trouvé mort ſur le bord de la mer, ſans qu'on pût jamais découvrir par quel accident il avoit peri.

Il y a apparence qu'Edoüard ne haïſſoit davantage perſonne dans la Faction de Lancaſtre, que la courageuſe Amazone qui l'avoit ſoûtenuë ſi long-temps, & remis ſur pied tant de fois. On la prit ſur le champ de bataille, où elle animoit les ſiens au combat, qui leur eut été plus heureux, ſi ſes avis euſſent été ſuivis. On la mena dans la Tour de Londres, où le reſpect de ſon ſexe & de ſon ſang, peut-être même

même de ſa vertu, donna au vainqueur des
1471. égards pour elle, dont elle ne lui tint pas grand compte. La vie, qu'il ne lui ôta pas en lui ôtant la liberté, fut une triſte grace pour elle, puiſque ſon Hiſtoire nous aſſure, qu'elle paſſa le reſte de ſes jours en pleurs, ayant toûjours devant les yeux l'image du Prince de Galles ſon Fils, de la perte duquel rien au monde ne fut capable de la conſoler que l'eſperance de le ſuivre. Après quelque tems de priſon, les Rois de France & de Sicile la redemanderent, & l'obtinrent à certaines conditions, qui ne ſont
pas de mon ſujet. Ainſi elle quitta l'Angle-
1475. terre l'an mil quatre cens ſoixante & quinze, & vint montrer en ſon pays un exemple des injuſtices que fait ſouvent la fortune aux plus grandes vertus. Elle y mourut ſept ans après, & fut inhumée à ſaint Maurice d'Angers.

Edoüard étoit tellement réſolu à tout ſacrifier pour regner ſûrement, qu'il ne pardonna pas même à ſon Frere des paroles inconſiderées, qui marquoient plus de mauvaiſe humeur que de mauvaiſe volonté.

Le Duc de Clarence, eſprit inquiet & naturellement jaloux, avoit retrouvé dans la Cour d'Edoüard les mêmes ſujets de chagrin, qui l'en avoient autrefois éloigné. Les parens de la Reine y étoient les maîtres, & toutes les graces alloient à eux. Rien n'étoit au deſſus de leur ambition, & tout nouvellement Rivers ſon Frere avoit bien oſé aſpirer à épouſer l'heritiere de Bourgogne, le plus grand parti qui fut en Europe. La jalouſie, l'indignation, le dépit fit parler le Duc d'autant plus indiſcretement en cette occaſion, qu'il aſpiroit à ce mariage, & qu'il intriguoit pour cela ſecretement avec la Ducheſſe de Bourgogne

gogne ſa Sœur. Sa colere éclata contre le Roi même, dont il tint de mauvais diſcours, diſant entre beaucoup d'autres choſes injurieuſes à ce Prince, qu'il n'étoit pas Fils du Duc d'York, qu'il avoit uſurpé le trône contre la bonne foi ſur Henri, qui ſelon un Traité ſolemnel & autoriſé par le Parlement, en devoit demeurer en poſſeſſion durant ſa vie. 1476.

La Reine & ſes parens ne manquerent pas de relever toutes ces paroles, & d'y mettre toute la gloſe neceſſaire à les faire entendre dans le ſens qu'ils leur vouloient donner. La Reine étoit piquée d'un côté, de ce que le Duc de Clarence traverſoit le mariage de ſon Frere, & de l'autre, elle craignoit toûjours que le Roi venant à mourir, il ne s'emparât de la Couronne, & ne l'ôtât à ſes Enfans. Le Traité fait en France entre lui, la Reine Marguerite & ſon Fils, par lequel il devoit regner, la Famille d'Henri manquant, lui revenoit ſouvent dans l'eſprit, & une eſpece de prophetie, portant qu'un homme dont le nom commençoit par la lettre G. devoit ſucceder à Edoüard, avoit augmenté ſes ombrages, le Duc de Clarence ayant nom Georges, & perſonne ne s'aviſant qu'il y avoit un Duc de Gloceſtre, tant les hommes ſont peu clairvoyans dans le myſtere de leur deſtinée. On peut juger combien les diſcours imprudens du Duc de Clarence redoublerent les craintes de la Reine, & avec quelle éloquence elle les inſpira au Roi. Ce Prince, qui n'en étoit déja que trop ſuſceptible, en fut ſi vivement frappé, qu'il traduiſit ſon Frere au Parlement, & lui fit faire ſon procès. On prétend qu'il adoucit ſa peine, en changeant le genre de mort auquel il avoit été condamné en celui d'être noyé dans un tonneau de vin grec. 1477.

L'adou-

L'adouciſſement eſt bizarre, & quoi qu'en di-
1478. ſe le Chancelier Morus, qui veut faire paſſer cette action pour un effet de clemence en ce Roi, j'y trouve quelque choſe de barbare, qui choque plus l'humanité que le plus cruel ſupplice.

Jamais Couronne conteſtée ne parut mieux affermie dans une Famille, que celle d'Edoüard dans la ſienne. La crainte, l'eſtime, l'affection des Peuples, qui ſont les trois appuis des trônes, ſembloient rendre inébranlable celui de ce Prince pour lui & pour ſa poſterité. Il s'étoit défait de tous ceux qui pouvoient avoir quelque droit, ou qui témoignoient envie d'y prétendre, hormis du Comte de Richemont: mais il avoit tellement mis le Duc de Bretagne dans ſes interêts, par les ſolides avantages qu'il faiſoit trouver à ce Prince à bien garder ſon priſonnier, qu'il n'en apprehendoit plus rien.

D'ailleurs le merite d'un Roi qui avoit gagné ſept ou huit batailles, & conquis deux fois un grand Royaume, faiſoit regarder Edoüard comme un homme extrémement ſuperieur aux autres, & digne de leur commander. Le bon ordre qu'il mit dans l'Etat, & le credit qu'il acquit au dehors augmenta beaucoup cette eſtime. Diverſes raiſons l'engagerent à vivre en paix avec Loüis XI. malgré les ſollicitations de l'inquiet Duc de Bourgogne, & l'inclination des Anglois. Quelques-uns le blâmerent d'avoir laiſſé échaper cette occaſion de recouvrer en France ce que ſon Prédeceſſeur y avoit perdu. Il avoit dequoi s'en juſtifier ſur l'eſprit vague du Bourguignon, qui ne donnoit nulles bornes à ſes entrepriſes, & qui perit enfin dans ſes vaſtes projets: mais ſans avoir recours à cette apo-

apologie; il fit la paix avec Louïs avec tant de dignité, & de gloire pour lui & pour sa Nation, qu'elle lui donna un nouveau relief. Excité par le Duc de Bourgogne, il avoit amené en France une grande armée, & toutes choses paroissoient se disposer à une seconde Ligue des Bourguignons & des Anglois, aussi funeste à la France que la premiere: mais Edoüard s'apperçut bientôt, que ni Charles n'avoit la solidité de son Pere, ni Louïs la foiblesse de son ayeul. Charles étant déja attaché à une nouvelle entreprise, ne lui tint rien de ce qu'il lui avoit promis, & dans une Conference qu'Edoüard eut à Amiens avec Louïs, il conçut une idée de ce Prince, qui lui ôta l'envie de l'avoir pour ennemi. 1479.

Ce fut le Chef d'œuvre de Louïs XI. dans le mauvais plan que lui fit former sa haine pour le sang de Bourgogne, que cette paix avec Edoüard, & la soupleſſe avec laquelle il sut l'entretenir jusqu'au bout: mais elle fut si glorieuse à Edoüard, que ceux des François qui n'alloient pas autant au solide que leur Roi, & qui ne voyoient pas si loin, en eurent honte, & eussent mieux aimé courir encore un plus grand risque que d'être en sureté à ce prix. En effet le Roi d'Angleterre se fit rechercher d'une maniere, que la majesté de la Monarchie Françoise peut à peine souffrir dans la necessité. Une pension de cinquante mille écus, payable dix ans durant à ce Prince pour les frais de son entreprise, fut ce qu'il y eut dans ce Traité de plus humiliant pour la France, & de plus honorable à Edoüard, qui retourna dans son pays chargé des depouilles d'un Prince avec qui il avoit fait amitié. La restitution qu'il se fit faire par Jacques III. Roi d'Ecosse

coſſe de la celebre Place de Barwik, donnée
1480. aux Ecoſſois par Henri VI. fut une nouvelle proſperité qui donna de l'éclat à ſon regne, & augmenta notablement la veneration qu'on avoit pour lui.

Pendant qu'Edoüard s'attiroit ainſi le reſpect de ſes Sujets par des actions d'éclat, il s'en faiſoit aimer avec tendreſſe par des manieres populaires, qui lui gagnerent le cœur de ceux même qui autrefois l'avoient haï.. A lire les Hiſtoriens de ſa vie dans ces paiſibles années de ſon regne, il paroît qu'on avoit oublié qu'il eût jamais verſé de ſang : tant chacun le conſideroit comme le modelle des bons Rois. Heureux ſi parmi les qualitez qui le rendoient cher aux hommes, il eût un peu plus mêlé les vertus qui rendent les hommes agreables à Dieu; Prince peu religieux, & ce qui en eſt une ſuite, d'une probité peu exacte; voluptueux juſqu'à la débauche, & d'une vie qu'un Epicurien moderé eût deſavoüée. Son apparente proſperité ne trompa pas long-temps ſa Cour. Il mourut le treiziéme d'Avril l'an mil quatre cens quatre-vingt-trois, le quaran-
1483. te-uniéme de ſon âge, pour verifier ces mots de David, que les hommes de ſang abregent leurs jours. Les uns attribuerent ſa mort à un embonpoint exceſſif, d'autres au chagrin que lui donna le mariage du Dauphin, promis par Louïs à ſa Fille, avec la Princeſſe d'Auſtriche. Il n'eut pas plûtôt expiré, que quelques précautions qu'il eût priſes pour aſſurer la Couronne à ſon Fils, qui fut Edoüard cinquiéme du nom, on s'apperçût que celui-même, qu'il avoit chargé en mourant de la lui affermir ſur la tête, caballoit pour la lui ravir.

Pour exercer cette juſtice ſur la poſterité d'Edoüard

Tom. II. pag. 288

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

doüard IV. comme le Ciel s'étoit ſervi de lui pour en exercer une pareille ſur le petit-Fils d'Henri IV. & d'Henri IV. pour punir Edoüard III. dans Richard ſecond, l'inſtrument dont Dieu ſe ſervit fut le cruel Duc de Gloceſtre: ame perverſe dans un corps mal-fait. Thomas Morus, qui a écrit ſon Hiſtoire, fait de lui un portrait affreux, dont voici les principaux traits. C'étoit un petit homme, laid, contrefait, d'un regard farouche, d'un tour de viſage auquel il falloit s'accoûtumer. Il avoit eu dès ſa naiſſance quelque choſe de monſtrueux. Il fallut ouvrir le ventre à ſa Mere pour le faire venir au monde: il vint les pieds les premiers, & à ce que quelques-uns diſoient, ayant déja des dents. Mais ce qui rendit ſa naiſſance plus funeſte, c'eſt qu'il nâquit ſans foi, ſans principes, ſans conſcience, ſans probité, fourbe, hypocrite, diſſimulé, & ne faiſant jamais plus de careſſes, que quand il vouloit plus de mal. Cruel par ferocité & par ambition, comptant pour rien la mort d'un homme, dont la vie nuiſoit à ſes deſſeins. Brave au reſte, & aſſez né pour la guerre, mais plus encore pour les intrigues de la Cour, dont il ſavoit mieux qu'homme du monde l'art de nourrir des factions, & d'en profiter à propos. Perſonne ne conduiſoit un deſſein ni avec plus d'eſprit, ni avec plus de ſecret. Jamais il ne dit à deux une choſe qu'il ſuffiſoit de dire à un, jamais il ne prévint le temps de la dire, & il étoit ſi maître de faire le perſonnage qu'il vouloit, qu'on ne le devinoit pas aiſément. L'argent ne lui coûtoit rien à répandre: mais comme il donnoit ſon bien ſans retenuë, il prenoit celui d'autrui ſans ſcrupule. 1483.

Tel fut Richard Duc de Gloceſtre, l'Uſurpateur

teur de la Couronne d'Angleterre ſur le jeune
1483. Edoüard V. ſon Neveu. Quelques-uns croyent que prévoyant par les intemperances du Roi ſon Frere, qu'il laiſſeroit ſes Enfans mineurs, il avoit formé & préparé cette entrepriſe dès le vivant du Roi Henri, & que c'étoit en cette vûë qu'il avoit voulu être lui-même témoin de ſa mort, s'il n'en avoit pas été le Miniſtre. On le ſoupçonna d'avoir eu part à celle du Duc de Clarence, par la froideur avec laquelle il ſollicita pour ce Prince, qui étant ſon aîné, lui auroit été un obſtacle pour parvenir à la Couronne. D'autres diſent que ce fut l'occaſion du bas âge de ſes Neveux, qui les rendant faciles à ſupplanter, lui en fit naître le deſſein. Quoi qu'il en ſoit, dès qu'il eut appris à York, où il étoit alors, la mort inopinée du Roi, qui l'avoit déclaré tuteur du Prince ſon Fils aîné, & de tous ſes autres enfans, il prit la réſolution d'opprimer ſes pupilles, & de profiter de leurs dépouilles.

Pour venir à bout de ce deſſein, Richard avoit bien des choſes à faire, toutes également difficiles. Premierement il falloit retirer le Roi d'entre les mains des parens de la Reine, qui avoient une Faction puiſſante, & qui étoient tous gens de cœur. Le feu Roi leur avoit confié l'éducation de ce jeune Prince, actuellement élevé à Ludlow par Antoine Wodwile Comte de Rivers, un de ſes Oncles maternels, qui le devoit amener à Londres accompagné de bonnes troupes, de crainte que d'autres ne s'en ſaiſiſſent, le Duc ne le pouvant enlever ſans mettre auſſi des troupes ſur pied, & faire un éclat dangereux, même pour le ſuccès de ſon projet. Après s'être rendu Maître du Roi, il falloit l'être des affaires, & avoir un titre

pour

pour employer l'autorité & les forces de l'Etat à l'execution des actions violentes, qui devoient préparer la révolution. Il falloit de plus donner au moins quelque couleur à la tyrannie, pour la rendre moins odieuſe au Peuple, & l'établir plus ſolidement. Enfin il falloit couvrir ſa marche, & juſqu'au tems de l'invaſion paroître bon ſerviteur du Roi. Que ne fait point un habile ſcelerat, à qui nul crime n'eſt un obſtacle, & que la conſcience ne contraint point? Pour commencer par couvrir ſa marche, le Duc ſe trouvant alors près d'York, y aſſembla la Nobleſſe, & ayant lui-même prêté ſerment de fidelité au nouveau Monarque, il le reçut des autres en ſon nom. Outre cela il écrivit à la Reine des Lettres pleines d'aſſurances & de ſon attachement pour elle, & de ſon zele pour ſes enfans. 1483.

Après avoir ainſi ébloui le public, il crût pouvoir intriguer ſûrement, & voici comme il s'y prit. Deux Factions avoient partagé fort long-tems la Cour du feu Roi : l'une des parens de la Reine, que ce Prince combloit de richeſſes, & élevoit aux plus grandes charges, au préjudice même des ſiens : l'autre de tous ceux à qui la fortune de ces hommes nouveaux donnoit de la jalouſie, à la tête deſquels le Duc de Clarence avoit malheureuſement peri. La mort de ce Prince n'avoit pas éteint la haine des Wodwiles & des Grays dans les cœurs du parti contraire. En étant devenus plus odieux, ils n'en avoient que plus d'ennemis, dont le grand Chambellan Haſtings, & Henri Duc de Buckingham avoient été ouvertement les Chefs, juſqu'à ce qu'Edoüard ayant appellé à la mort les uns & les autres, & les ayant reconciliez, ils étoient demeurez aſſez calmes, & conſpiroient d'aſſez bonne foi à établir

blir l'heritier d'un Maître, dont le ſouvenir leur
1483. étoit cher.

Richard ne laiſſa pas long-tems ces deux Factions dans cette union. Ayant beſoin de l'une pour détruire l'autre, il reveilla ſi à propos la jalouſie de Buckingham & du grand Chambellan Haſtings contre les Wodwiles & les Grays, qu'il les anima plus que jamais. La poſſeſſion où ceux-là étoient de la perſonne du jeune Roi, les meſures qu'ils prenoient pour la conſerver, furent des ſujets plauſibles au malicieux Duc pour faire élever ceux-ci contre eux, & les faire entrer, ſans qu'il eût beſoin de s'ouvrir pour lors davantage, dans le deſſein qu'il avoit de s'emparer du Prince. La maniere dont il parla au Duc de Buckingham, qui l'étoit allé trouver, & à d'autres du même parti, qui s'étoient aſſemblez autour de lui, aida encore beaucoup à la perſuaſion. *Pourrions-nous ſouffrir*, leur dit-il, *qu'un Roi, à l'âge où eſt le nôtre, demeurât entre les mains des parens de ſa Mere, en ayant du côté paternel, à qui la naiſſance, les talens, les ſervices rendus à l'Etat donnent tant d'avantage ſur eux? Il n'eſt ni de la dignité de la Couronne, ni de notre interêt qu'il en ſoit ainſi. Un Roi d'Angleterre n'eſt pas honoré de cette foule de parens d'un ſang ſi diſproportionné au ſien. Nous lui convenons mieux, nous parons plus ſa Cour, nous lui donnons des ſentimens & des conſeils plus dignes de lui. L'experience nous a fait voir, qu'ils lui en peuvent inſpirer contre nous, qui nous doivent faire ſouhaiter qu'on les éloigne de ſa perſonne. Je crois que vous n'avez pas oublié, que le Pere, quoique d'un âge mûr, s'eſt laiſſé gouverner par eux; nous en avons ſenti les effets: à combien plus forte raiſon devons-nous craindre que le Fils, tendre encore & ſans experience, ne voyant qu'eux, n'écoute*

n'écoute qu'eux? hé que n'avons-nous point à craindre de gens violens auprès d'un enfant credule, quand nous nous ſouvenons qu'à leur ſuggeſtion, un Monarque fort éclairé a trempé ſes mains dans le ſang d'un Frere. Nous avons échapé ces perils: il n'eſt pas de notre prudence de nous y expoſer une ſeconde fois. Je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de prévenir des gens d'eſprit contre la vaine confiance, que pourroit inſpirer à des dupes une fauſſe reconciliation. Vous ſavez trop le monde, pour ignorer que de tels ennemis ne pardonnent point, & que l'unique moyen de ſe mettre à couvert du mal qu'ils font, eſt de les mettre en état de n'en pouvoir faire. 1483.

Ces remontrances intereſſoient ceux qui les ouïrent par trop d'endroits, pour n'avoir pas un prompt effet. Les lettres que Richard écrivit par des gens affidez à Haſtings, & à d'autres perſonnes abſentes, pour leur repreſenter les mêmes choſes, trouverent les mêmes diſpoſitions. Ainſi fut formée la caballe, & le projet d'éloigner du Roi ceux qui s'en étoient rendu maîtres, & pour le faire plus ſûrement, on convint d'uſer d'artifice avant que d'en venir à la force. On fit repreſenter à la Reine par des gens même de ſa confidence, que la maniere dont ſes parens vouloient conduire le Roi à Londres commençoit à remuer les eſprits; que pour prendre trop de ſûretez, ils s'expoſoient eux-mêmes à de grands revers, & mettoient l'Etat en danger; que les parens paternels du Roi ne le verroient pas patiemment poſſedé ainſi par autrui; que les Factions ſe renouvelleroient; qu'elles cauſeroient une guerre civile, & qu'il reſtoit encore aſſez d'étincelles des anciens incendies, pour faire de nouveaux embraſemens; qu'il s'agiſſoit d'établir le Roi, & non

point de s'en rendre maître, de lui assûrer la Couronne, & non de s'assûrer de lui; que le premier interêt d'une Reine Mere, étoit de voir son Fils sur le trône recevoir indifferemment les hommages de tous ses Sujets; qu'on faisoit le reste à loisir; qu'étant habile comme elle étoit, le cœur du Roi ne lui pouvoit échaper, & qu'elle seroit toûjours maîtresse de le tourner où elle voudroit; que pour le present il importoit au repos de l'un & de l'autre, que le Prince parût aux yeux des Peuples comme le commun Maître de tous ses Sujets, non comme esclave d'une partie, & qu'il entrât dans la Capitale, non pas gardé par des Soldats, mais entouré de tous les Grands, & de toute la noblesse de son Royaume.

1483.

Ce discours persuada la Reine, qui dépêchant incontinent des Courriers au Comte son Frere, lui fit changer de résolution. Il prit celle d'amener le Roi sans autre escorte que de sa suite, Richard Gray, l'un des Fils de la Reine, & Thomas Vagham son parent étoient avec lui. Ils se mirent en chemin, & comme ils furent arrivez à Northampton, le Comte y ayant quelque affaire, laissa partir le Roi avec Gray, qui alloient coucher à Stonyngtratford, faisant son compte de les rejoindre le lendemain ou le jour d'après.

Rivers étoit occupé des choses qui avoient causé son sejour, lors qu'on lui vint annoncer la venuë des Ducs de Gloceſtre & de Buckingham, qui ayant été informez des ordres donnez par la Reine, & du peu d'escorte du Roi, étoient venus avec main-forte se mettre en possession de ce Prince, & s'assûrer de ses conducteurs. Il ne parut pas à leur arrivée qu'ils fussent venus à ce dessein. Leurs gens étoient

étoient demeurez derriere, & ils étoient entrez dans la Ville ſuivis ſeulement de leurs domeſtiques, comme allant au devant du Roi, & cherchant par civilité le Comte, qu'on leur avoit dit être demeuré en chemin. Rivers averti de leur venuë, & n'y ſoupçonnant rien de mal, alla gayement au devant d'eux, & les reçût avec une franchiſe à laquelle ils répondirent mal. Pendant qu'ils s'entretenoient enſemble, les troupes des deux Ducs avançoient, & ſe ſaiſiſſoient des chemins aux environs de Northampton: Surquoi la nuit étant ſurvenuë, & chacun s'étant retiré, la Ville même s'en trouva pleine, & Rivers qui s'étoit mis au lit, fut averti par le tumulte qu'il étoit priſonnier ſans le ſavoir, qu'on gardoit toutes les avenuës, & que perſonne ne ſortoit plus de Northampton ſans être arrêté. A cette nouvelle le Comte ſe leve, & s'en allant trouver les deux Ducs, qui ne s'étoient point couchez, il leur demande l'éclairciſſement de ce qui lui paroiſſoit un ſonge. Les reproches qu'ils lui firent lui expliquerent l'énigme, & plus encore l'ordre qu'ils donnerent à leurs Gardes de l'arrêter. Cette expedition faite, ils partirent, & firent tant de diligence, qu'ils arriverent à Stonyngtratford au moment que le Roi en alloit ſortir. Ayant eu loiſir de l'aborder avant qu'il ſe fût mis en chemin, ils ſe jetterent à ſes pieds, & lui firent mille proteſtations d'un attachement inviolable: mais appercevant près de lui Richard Gray & Thomas Vagham, ils quitterent le ton ſoumis, & parlerent à ces deux Seigneurs avec une hauteur menaçante, qui conſterna les aſſiſtans, & remplit de crainte le jeune Roi. Ils ne s'en tinrent pas aux menaces. Après avoir objecté à Gray divers cri-

1483.

mes, dont ils accuſoient ſon Frere le Comte
1483. de Dorceſtre & lui, ils l'arrêterent, & l'envoyerent avec le Comte de Rivers, & Vagham leur parent à Pomfret, avec ordre de les bien garder. Le Roi, qui avoit pour Richard Gray une tendreſſe particuliere, parla à ſon Oncle pour le juſtifier, & voyant que les paroles étoient inutiles, il eut recours à ſes larmes; qui furent auſſi peu écoutées. A cela près, le Duc de Gloceſtre en uſa toûjours à ſon égard avec une grande affectation de reſpect. Il lui changea ſes Officiers, mais il eut ſoin qu'il fût ſervi avec plus d'exactitude qu'il ne l'avoit encore été.

Ce changement obligea la Cour à faire quelque ſejour de plus qu'elle ne s'étoit propoſé d'abord. Quand tout fut reglé, on ſe mit en chemin, & le reſte du voyage ſe fit avec d'autant plus de dignité, que le cortege étoit plus noble, & devenoit tous les jours plus nombreux.

Le premier bruit qui vint à Londres de l'empriſonnement des Seigneurs qu'on avoit envoyé à Pomfret, mit toute la Ville en émeute. La Reine crût ſes enfans perdus, & le Peuple ne douta point, qu'une nouvelle révolution ne fit bientôt voir ſur le trône quelque nouvel Uſurpateur. La Reine ne ſe raſſura point, & croyant déja voir ſon Palais aſſiegé par le Duc de Gloceſtre, elle chercha au pied des autels un azyle contre la tyrannie; en ſe retirant précipitamment dans l'Abbaye de Weſtminſter, où elle emmena ſes Enfans. Le Peuple ſe calma par les ſoins d'Haſtings, qui ſur les Lettres qu'il reçut de ceux qui étoient à la ſuite du Roi, fit ſavoir par tout, que les deux Ducs qui en avoient pris la conduite, étoient les premiers à lui rendre tous les honneurs qu'on devoit

devoit à ſa dignité. Leurs amis ajoûtoient à cela, que les Seigneurs envoyez à Pomfret étoient des eſprits factieux, qui vouloient ſeuls poſſeder le Roi pour s'enrichir des dépouilles du Peuple; qu'on avoit découvert leurs deſſeins, & qu'on en inſtruiroit le public par des preuves ſi évidentes, que chacun loueroit la moderation de ceux qui s'étoient contentez de les mettre hors d'état de nuire. 1483.

Plus la Cour approchoit de Londres, plus les ombrages ſe diſſipoient, & ils s'évanoüirent enfin tout-à-fait, quand le Peuple eut vû de ſes propres yeux, à l'entrée du Roi dans la Ville, l'empreſſement du Duc de Gloceſtre à honorer la ceremonie par tout ce qui en pouvoit augmenter l'éclat. Par là il prévint tellement les eſprits, que le Parlement, qu'on avoit eu ſoin de convoquer pour ce tems-là, le déclara Protecteur du Royaume, avec toute l'autorité attachée par les Loix à ce titre.

Richard ſe trouvoit avancé dans l'execution de ſes plans, par l'uſage du pouvoir Souverain qu'on lui venoit de confier, mais il ne ſe crut pas au bout. Il avoit le Roi entre les mains, mais le Duc d'York lui manquoit, enlevé par la Reine ſa Mere dans un lieu dont nulle puiſſance n'avoit encore tenté juſques-là de violer l'immunité. Il ne pouvoit faire perir l'un ſans l'autre, qu'il ne ſe laiſſât un Concurrent, duquel ſon parricide même rendroit tous les gens de bien partiſans. Eclairé comme il étoit, il jugea bien qu'en les faiſant mourir tous d'eux, il lui falloit un grand parti, pour monter & ſe maintenir ſur un trône, où après un tel attentat, il n'y avoit que la crainte & le tems, qui pût accoûtumer les Peuples à le voir.

1483. Pour tirer le Duc d'York de l'azyle où la Reine le retenoit, le Protecteur comprenant bien que ſes prieres ſeroient inutiles, & que tout ce qui viendroit de lui ſeroit ſuſpect à la Princeſſe, engagea le Parlement à ſe mêler de cette affaire, dont il repreſenta l'importance par un diſcours fort artificieux. L'injure que faiſoit la Reine à la Nation Angloiſe par cette défiance affectée, les mauvais effets qu'elle auroit pour l'honneur de la Monarchie chez les Etrangers, le préjudice que recevroient les deux Princes d'être élevez ſeparement, de prendre des airs, des maximes, des inclinations oppoſées, les malheurs que l'Etat avoit ſujet de craindre de ces principes de contrarieté, & diverſes raiſons ſemblables furent étallées dans cette harangue avec beaucoup d'art, & d'apparence de zele pour le bien public. Enſuite dequoi l'Orateur conclut à charger le Cardinal Burſchier Archevêque de Cantorbery de tenter ſur cela la Reine, & s'il ne la perſuadoit pas, à lui ôter ſon Fils de force, prétendant que l'azyle n'étoit que pour ceux qui avoient quelque choſe à craindre, & que le Prince étant en ſeureté, ce qui étoit un azyle aux autres ne l'étoit point à ſon égard.

Le Duc ayant ceſſé de parler, pluſieurs furent de ſon avis : mais les Evêques ſe récriant contre la propoſition de violer l'azyle, ſous quelque prétexte que ce fût, on ne décida rien ſur ce point, & ſuppoſant que l'autorité & les remontrances du Cardinal vaincroient enfin l'eſprit de la Reine, on le pria de n'omettre rien pour obtenir ſon conſentement à la réünion des deux Freres.

Jamais éloquence ne fut employée plus inutilement pour perſuader, que celle de Burſchier

en

en cette occaſion. Après de longues converſations, où ce Prelat, bien intentionné pour la bonne cauſe, plaida la mauvaiſe avec toute l'ardeur poſſible, la Reine, à qui il fit entendre le doute qu'on formoit ſur l'azyle, & le danger qu'il y avoit, qu'on ne lui ôtât par violence ce qu'elle ne donneroit pas de bon gré, ſe rendit moins à ſes raiſons, qu'à la neceſſité & au tems. Elle ſe fit amener le Prince, & le prenant par une main : *Vous le voulez, mon Pere*, dit-elle, en le montrant au Cardinal, *je vous le donne : ayez-en ſoin. Puiſque vous êtes ſon Paſteur, défendez cette brebis innocente de la fureur des loups ſanguinaires, qui la cherchent pour la devorer. Vous vous chargez de plus que vous ne penſez ; je vous en demanderai compte un jour devant Dieu & devant les hommes. Vous m'accuſez de timidité, prenez garde que je n'aye ſujet de vous accuſer de trop de confiance.* En prononçant ces mots, elle donna la benediction à ſon Fils, le baiſa tendrement, diſant que ce ſeroit peut-être la derniere fois, & ſe retira pour donner plus de liberté à ſes larmes, & à ſes triſtes reflexions. 1483.

Le Duc de Gloceſtre reçut le Prince des mains du Cardinal Archevêque avec des demonſtrations de tendreſſe, auſquelles il ne manquoit que la ſincerité. Perſonne ne pouvoit néanmoins ſe perſuader qu'il n'y en eût pas, à voir les ordres empreſſez que cet eſprit fourbe donnoit pour le Couronnement du Roi, qu'il mena avec ſon Frere loger en attendant dans la Tour, d'où la coûtume eſt que ceux qui ſont de cette ceremonie commencent leur marche, pour conduire le nouveau Monarque à Weſtminſter.

Pendant que tout Londres étoit occupé aux préparatifs de la fête, d'autres ſoins & d'autres

1483. penſées agitoient l'eſprit du faux Protecteur. Maître des Princes & de leur deſtinée, il vouloit être ſûr de la ſienne, & ne ſe rendre pas ſon crime inutile. Pour cela il avoit beſoin de gagner quelques-uns des Grands, & d'en perdre d'autres, s'il ne les pouvoit gagner. Le Duc de Buckingham & Haſtings étoient ceux qui en ce tems-là donnoient le branle aux grandes affaires. Il parla au premier lui-même, & ſe ſervit de Catesbi, ami infidelle du ſecond, pour l'attirer, ou pour mieux prendre le tems de le faire perir. Le Duc de Buckingham parut ſurpris à la propoſition d'un crime, auquel n'ayant jamais penſé, car c'eſt la plus commune opinion, il n'avoit pas eu le loiſir d'accoûtumer ſa conſcience. Il demeura interdit, & la foule de penſées confuſes, qui ſe preſenterent tumultuairement à ſon eſprit, lui ôta durant quelque tems la liberté de la parole. Le Protecteur, qui s'apperçut de l'embarras où il l'avoit mis, jugea qu'il le falloit pouſſer dans ce moment d'incertitude. *Il n'eſt plus tems de déliberer ſur un parti pris*, lui dit-il: *nous ſommes engagez trop avant pour ne pas aller juſqu'au bout. Quand on offenſe juſqu'à un certain point, comme il ne faut point eſperer de pardon, il ne faut point faire de miſericorde. Il faut achever de perdre les Grays & les Wodwiles, ou ils nous perdront; & ſi nous ne perdons avec eux ceux qui ſeront un jour en pouvoir, & en obligation même de les vanger, qu'aurons-nous fait, que de nous être creuſé de nos propres mains un precipice, où nos ennemis nous feront perir? Prévenons-les. Ma naiſſance me donne le Sceptre, que j'arrache d'une foible main qui en ſoûtiendroit mal le poids: j'en porterai la charge, & vous en partagerez les fruits. Voyez dès cette heure ce qui vous convient, & ſoyez*

ſoyez ſûr que les effets ſurpaſſeront toûjours mes promeſſes. 1483.

Quelque intereſſant que fût ce diſcours, le Chancelier Morus aſſure, que ce ne fut pas tant l'interêt qui engagea le Duc de Buckingham dans la conſpiration du Duc de Gloceſtre, que les pas qu'il avoit déja faits, qui l'avoient mené trop avant pour lui laiſſer le retour facile. Il ne laiſſa pas neanmoins de tirer promeſſe du Protecteur, que quand il ſeroit Roi, il le mettroit en poſſeſſion du Comté d'Hereford qu'il prétendoit lui appartenir, à quoi le feu Roi Edoüard IV. n'avoit jamais voulu entendre.

Ce complot fait, les Ducs travaillerent à ramaſſer chacun leurs amis, & à en former un parti. Leurs intrigues eurent un prompt ſuccès : mais quelque ſoin qu'ils ſe donnaſſent de recommander le ſecret, ils ne pûrent empêcher qu'un bruit ſourd ne ſe répandît dans la Ville, qu'il ſe préparoit ſous main quelque ſcene, dont l'iſſuë ſeroit tragique. Ce bruit paſſa d'abord chez les Grands pour une de ces terreurs populaires, qui n'ont point d'autre fondement que l'oiſiveté de ceux qui n'ayant rien à faire, s'occupent à deviner les ſecrets de l'Etat : mais les frequentes Aſſemblées qui ſe tenoient chez le Protecteur, où peu de gens, & toûjours les mêmes, ſe trouvoient à certaines heures, commencerent à donner des ſoupçons, qui firent peine aux moins timides. Des paroles échapées aux Conjurez, pour avertir leurs amis & leurs proches d'être moins aſſidus auprès du Roi ; la ſolitude qu'on remarqua depuis un certain tems chez ce Prince ; la groſſe cour du Protecteur firent ouvrir les yeux à pluſieurs. Le ſeul Haſtings parut tranquille parmi l'émotion de tous les autres,

& la raiſon qu'il en apporta à Thomas Stanley,
1483. celui que Marguerite de Lancaſtre Mere du Comte de Richemond avoit épouſé en troiſiémes nôces, étoit que Catesbi ſon ami, confident du Duc de Gloceſtre, ne lui avoit parlé de rien. Il éprouva bientôt lui-même que c'étoit une mauvaiſe raiſon. Catesbi étoit un perfide, qui le vendoit au Protecteur, & qui ayant deſeſperé de le faire entrer dans ſes deſſeins, preſſa ce Prince de s'en défaire, comme du plus dangereux ennemi qu'euſſent dans Londres les Conjurez.

Le Protecteur vit bien qu'en effet il n'y avoit plus de tems à perdre, & que l'affaire étant venuë au point de ſa maturité, on la gâtoit en la retardant. Sur cette neceſſité, ayant pris ſa derniere réſolution, il prit ſes meſures, il donna ſes ordres, & diſpoſa ſes ſatellites pour les ſanglantes executions, qui devoient lui frayer le chemin au trône. Il fut ſi bien ſervi, qu'en même tems on mit à mort les priſonniers qu'il faiſoit garder à Pomfret, & on coupa dans la Tour de Londres la tête au grand Chambellan Haſtings. Il fit arrêter l'Archevêque d'York, l'Evêque d'Ely, & Thomas Stanley, & jetta tant de terreur dans tous les eſprits, que perſonne n'oſa rien tenter pour s'oppoſer à ſes cruautez. Il vit bien qu'il ne trouveroit gueres plus d'obſtacle à ſon ambition, & qu'il ne tenoit qu'à lui de ſe faire proclamer Roi: mais il ne crut pas cet évenement encore aſſez bien préparé. Malgré tant d'actions violentes, qui le faiſoient regarder comme un tyran, il avoit la délicateſſe de ne pas vouloir paſſer pour un Uſurpateur, & il pouſſa la choſe ſi loin, qu'il voulut paroître forcé à accepter une Couronne, qu'il envahiſſoit par tant d'attentats.

Pour

Pour diminuer l'infamie d'un crime, le Duc de Gloceſtre en commit un autre. Pour ne pas paroître Uſurpateur, il deshonora ſa Famille, même ſa Mere, qui vivoit encore, alleguant qu'Edoüard quatriéme, & ſon Frere le Duc de Clarence n'étoient point Fils de Richard Duc d'York, mais de certains amans qu'il donnoit à la Ducheſſe, & auſquels il diſoit que ces Princes reſſembloient trop, pour n'être pas de même ſang. Comme il avoit ſur tout interêt que ſes Neveux paſſaſſent pour illegitimes, il s'appliqua particulierement à rappeller le ſouvenir du mariage de leur Pere, & prétendit tout de nouveau, qu'avant que d'épouſer la Reine, il avoit promis la foi conjugale à Eliſabeth de Luci. Il ſe ſervit de diverſes perſonnes pour perſuader ces fables au Peuple, mais particulierement de Sah Maire de Londres, & de ſon Frere, mauvais Eccleſiaſtique & bon Predicateur. Il convint avec celui-ci, qu'il ſe trouveroit à un de ſes Sermons, où il entreroit à propos pour entendre une ſubite apoſtrophe, que lui devoit faire cet Orateur venal avec un air d'inſpiration capable d'impoſer au vulgaire, ſi l'enthouſiaſme eût mieux quadré avec le moment de l'entrée du Prince. Mais par malheur, le Prince vint trop tard, ou l'Orateur alla trop vîte. Comme ſon Diſcours rouloit tout entier ſur ce paſſage de l'Ecriture, *Les rejettons bâtards ne pouſſeront point de profondes racines*, après en avoir fait un long commentaire pour montrer que la dépoſition d'Edoüard, enfant doublement illegitime, étoit conforme aux oracles du Ciel, & que le ſeul Duc de Gloceſtre étoit le veritable heritier de la Couronne d'Angleterre, l'endroit de l'apoſtrophe vint; mais le Duc ne venant pas encore, l'apoſtro- 1483.

phe ne fit point d'autre effet que tout le reſte
1483. du Diſcours. On eut horreur d'un flateur impie, qui abuſoit des paroles ſacrées pour favoriſer un parricide, & le Duc venant à paroître à contre-tems un peu après, une froide répetition que fit le Predicateur de ce qui devoit ſurprendre, ajoûta le ridicule à l'impieté. A ces mots, qu'on avoit déja ouïs: *Le voici le vrai & unique heritier du grand Duc d'York: voilà ſa figure, voilà ſes traits: vous l'avez trop avant dans le cœur, pour l'avoir effacé de votre memoire*: à ces mots, dis-je, repetez d'un air languiſſant & déconcerté, il parut ſur le viſage de ceux qui compoſoient cet Auditoire un ris mocqueur, qui fit tant de honte à cet Orateur ſeditieux, qu'il en mourut peu de jours après.

Le mauvais ſuccès de ce Sermon obligea le Duc de Buckingham à faire au Peuple une harangue à peu près ſur le même ſujet, où l'éloquence de ce Seigneur parut d'autant plus, qu'elle étoit plus naturelle. On l'admira, mais perſonne n'en fut perſuadé. Son but étoit d'émouvoir Londres, & de lui faire demander le Duc de Gloceſtre pour Roi. Il n'y réüſſit pas. Il eut beau parler, on garda toûjours un profond ſilence. Il n'y eut qu'un tas de canaille, qu'un homme de la conſpiration avoit aſſemblé autour de lui, laquelle après s'être tû long-tems, éleva une voix confuſe, & s'écria: *Vive le Roi Richard.* A ce cri, le Duc de Buckingham, diſſimulant adroitement le chagrin que lui donnoit le morne & opiniâtre ſilence de tous les honnêtes gens à qui il parloit, fit paſſer ce bruit de la populace pour un conſentement general, & avertit ceux qui avoient crié, de l'accompagner le lendemain au Palais du Protecteur,

pour

pour le prier d'accepter la Couronne, que tout le monde lui déferoit. 1483.

Les Conjurez ſe trouverent dans la place, le Duc à leur tête, à l'heure marquée. Là la même populace, qui avoit crié le jour precedent, *Vive Richard*, s'étant joint à eux, on alla chez le Protecteur, & on demanda à lui parler. Cet eſprit fourbe, qui vouloit être preſſé de ce qu'il brûloit d'envie de faire, forma mille difficultez au choix qu'on lui venoit ſignifier. Un homme modeſte, & redoutant par moderation le poids du Diadême, auroit moins fait de reſiſtance. Sur tout, il allegua ſouvent ſa tendreſſe pour ſes Neveux, & le reſpect qu'il conſervoit pour la memoire de ſon Frere. Buckingham pouſſa bien cete ſcene, & la comedie ne finit, que par une proteſtation qu'il fit de la part des Grands & du Peuple, que des Enfans illegitimes ne monteroient point de leur aveu ſur le trône des Rois d'Angleterre, ajoûtant par maniere de menace, que ſi le Protecteur perſiſtoit à refuſer ſes ſoins à l'Etat, ils trouveroient qui ſe chargeroit aſſez volontiers d'un fardeau, que tout le monde ne redoutoit pas.

A ces mots, pour ne pas paroître préferer ſon repos au bien public, le Duc de Gloceſtre acquieſça, & continuant ſur le même ton de modeſtie qu'il avoit commencé : *Je ſuis autant fâché*, leur dit-il, *que le Roi qu'on vous deſtinoit n'ait pas eu le don de vous plaire, que je ſuis perſuadé qu'il faut que vous en ayez un qui vous plaiſe. Je crois dans le fond être l'heritier legitime de la Couronne, mais j'aime bien mieux être Roi par votre choix que par mon droit. Je m'en rendrois indigne, ſi je préferois mon propre repos au bonheur public, que vous attendez de mes ſoins : ainſi je me ſoumets enfin à ce que vous voulez de moi. Je prens les Couronnes que vous m'offrez,*

frez, & je vous assure que s'il y a des épines elles se-
1483. *ront pour moi : je ferai en sorte que vous en cueilliez les fleurs ; & si je suis jamais capable de m'éloigner de ces sentimens, je prie le Ciel, qui les connoît, de me priver non seulement du Royaume, mais de la vie.*

Ces paroles furent reçuës avec l'applaudissement de tous ceux qui les entendirent, & chacun cria : *Vive le Roi Richard.* Alors ce Prince quittant tout-à-fait le personnage de Philosophe, qui ne lui convenoit point du tout, prit celui de Tyran pour lequel il étoit né, & la premiére chose qu'il fit fut de faire mourir ses Neveux, dont l'aîné ne regna que deux mois. Jacque Texel fut le ministre dont Richard se servit pout ce parricide, au refus de Robert Brachimbury. L'Histoire doit conserver au public des noms que des actions semblables rendent dignes ou d'une gloire, ou d'une infamie éternelle. On s'étonna que Richard eût épargné le petit Comte de Warwik, ce Fils du malheureux Duc de Clarence né à la rade de Calais, que le Tyran se contenta de renfermer dans un Château. Il envoya en même temps des Ambassadeurs en Bretagne, prier le Duc de continuer à garder le Comte de Richemond, l'assurant qu'il seroit exact à payer les pensions promises par le feu Roi Edoüard son Frere. Ces Ambassadeurs avoient ordre de passer de Bretagne en France, & d'aller demander au Roi son amitié pour leur nouveau Maître : mais Louïs XI. refusa de les voir, & protesta qu'il ne vouloit avoir ni amitié ni commerce avec un Usurpateur, souillé du sang innocent de ses Neveux. Action digne de terminer la vie de ce Roi, qui peu de temps après laissa sa Couronne à son Fils. Celle d'Angleterre fut imposée

Tom. II. pag. 306

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

posée solemnellement à Richard, & à Anne de Neville sa femme, veuve d'Edoüard Fils d'Henri VI. Il n'avoit qu'un enfant âgé de dix ans, qu'il déclara Prince de Galles, en même temps qu'il éleva Jean Howart & Thomas son Fils, Seigneurs fort attachez à lui, celui-là à la dignité de Duc de Norfolk, celui-ci à celle de Comte de Surrey. 1483.

Avec ces appuis l'Usurpateur croyoit son trône inébranlable, & après quelque temps de contrainte, qui avoient donné esperance d'un gouvernement moderé, il s'abandonna à son genie violent, hautain, intereſſé, & mécontenta ses meilleurs amis. Le Duc de Buckingham fut du nombre de ceux qui éprouverent davantage son mauvais cœur & sa mauvaise foi. Richard lui devoit la Couronne. Il lui avoit promis de lui rendre les biens de la Maison d'Hereford pour l'engager dans son parti : la reconnoissance étoit mediocre pour un service si important ; son ingratitude fut telle, que sans le ménager beaucoup, il lui manqua tout d'un coup de parole. Cet outrage piqua le Duc, l'homme le plus fier de son tems, & son ressentiment fut si vif, qu'il forma dès-lors le dessein de détruire son propre ouvrage, sans que l'avanture recente du fameux Comte de Warwik fût capable de l'en détourner. Quand il eut pris sa résolution, il se retira à la campagne pour mediter plus à loisir les moyens de l'executer. Brechenot, l'une de ses maisons, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Comme c'étoit un lieu fortifié, il y faisoit garder Jean Morton, Evêque d'Ely, mis en prison pour s'être opposé au parricide & à l'Usurpation de Richard. Morton étoit un homme de bonne tête, dont Thomas Morus faisoit gloire d'avoir reçu l'éducation. 1484.

C'é-

C'étoit un eſprit de ſon fond un peu dur, mais
1484. adouci par un long uſage de la Cour, qui ne lui avoit laiſſé de ſa dureté naturelle, que d'être inflexible dans les bons partis, d'avoir une droiture à l'épreuve de l'interêt & de l'ambition, & de conſerver une grande integrité de mœurs parmi la corruption du grand monde. Il avoit été attaché aux Lancaſtres, pendant qu'il y en avoit eu. Edoüard IV. loin de l'en punir, ſe l'étoit acquis par ſes bienfaits, & c'étoit par reconnoiſſance auſſi bien que par devoir, que Morton avoit ſoûtenu ſon Fils, & s'étoit attiré la vangeance du meurtrier de ce jeune Roi. Apparemment le caractere Epiſcopal lui avoit conſervé la vie, & l'eſtime qu'avoit pour lui le Duc de Buckingham avoit fait ſouhaiter à ce Seigneur de l'avoir en ſa garde, pour s'en ſervir dans les occaſions où il auroit beſoin de conſeil. Il n'avoit point encore eu d'affaire, où les lumieres de ce grand homme lui fuſſent plus neceſſaires qu'en celle-ci, & ce fut pour les conſulter à loiſir, qu'il ſe retira à Brechenot.

Les converſations qu'eurent ces deux hommes furent d'abord fort énigmatiques. Ils ſe ſonderent long-temps l'un l'autre avant que de ſe parler nettement, & ce ne fut qu'après des promeſſes & des ſermens réïterez d'une fidelité mutuelle, qu'ils ouvrirent enfin réciproquement de ce qu'ils avoient tous deux dans l'eſprit. Car il ſe trouva que le Prelat, qu'on inſtruiſoit dans la priſon de ce qui ſe paſſoit dans le monde, & du peu de ſatisfaction que les Anglois avoient de Richard, avoit eu les mêmes vûës que le Duc, lequel étant & libre & puiſſant, avoit déja ſelon ſes vûës formé des plans & des projets.

Il eſt remarquable, & rien ne montre mieux com-

combien les hommes ſont differens d'eux-mêmes, que le Duc de Buckingham avoit eu d'abord deſſein de monter ſur le trône après en avoir chaſſé Richard, ſe croyant le plus proche heritier de la Maiſon de Lancaſtre, dont ſa Mere étoit. Il n'avoit jamais fait reflexion, que la Mere du Comte de Richemond étoit d'un degré plus proche que lui de la tige de cette Famille; lorſque cette Dame l'étant venu voir, pour le prier de ſolliciter quelque choſe en faveur de ſon Fils, la penſée lui vint que ce Comte le devoit préceder dans l'ordre de la ſucceſſion. L'eſprit d'équité, que Buckingham avoit ſi peu écouté dans l'affaire de l'Uſurpation de Richard, l'avoit trouvé docile dans celle de la ſucceſſion d'Henri. Dès lors il avoit réſolu d'élever ce Seigneur ſur le trône, & y avoit imaginé d'autant plus de facilité, que mariant le Comte de Richemond avec la Princeſſe Elizabeth, Fille aînée d'Edoüard IV. il réuniſſoit par là tous les droits des prétendans à la Royauté dans une nouvelle Maiſon, compoſée du ſang d'York & de Lancaſtre, dont les longues conteſtations ſe trouveroient enfin aſſoupies par cet heureux aſſortiment. 1484.

Ainſi le Duc expliquoit au Prelat le ſyſteme qu'il avoit formé pour chaſſer l'Uſurpateur du trône, & mettre fin aux révolutions qui deſoloient depuis ſi long-tems toutes les Provinces d'Angleterre, lorſque le Prelat l'embraſſant, lui dit qu'il ſe trouvoit bien-heureux de s'être rencontré avec lui dans des idées ſi avantageuſes au ſalut de la Monarchie, qu'il y avoit déja long-temps qu'il avoit inutilement penſé ce qu'un auſſi grand Capitaine executeroit aiſément. Quand ils eurent fixé ce deſſein, ils prirent des meſures pour

le

1484. le faire réüſſir. La Reine Veuve d'Edoüard IV, la Mere du Comte de Richemond, & Thomas Stanley ſon Mari leur parurent y devoir entrer. Ils les en firent avertir, & les trouverent diſpoſez à ſeconder leurs intentions. Regnaud de Brai leur ſervit beaucoup pour attirer dans le parti un bon nombre de grands Seigneurs, dont les premiers furent Edoüard Wodwile, l'un des Freres de la Reine veuve, le Marquis de Dorceſtre ſon Fils, Edoüard & Pierre de Courtenay, le premier Comte de Den, le ſecond Evêque de Dorceſtre, Thomas Burſchier, Thomas d'Arundel, Jean Weles, Robert Willougby, Jean Cheſne, Guillaume Brandon, Guillaume Barkley, Thomas Ramney, Hugues Connevey, Roger & Robert de Clifford.

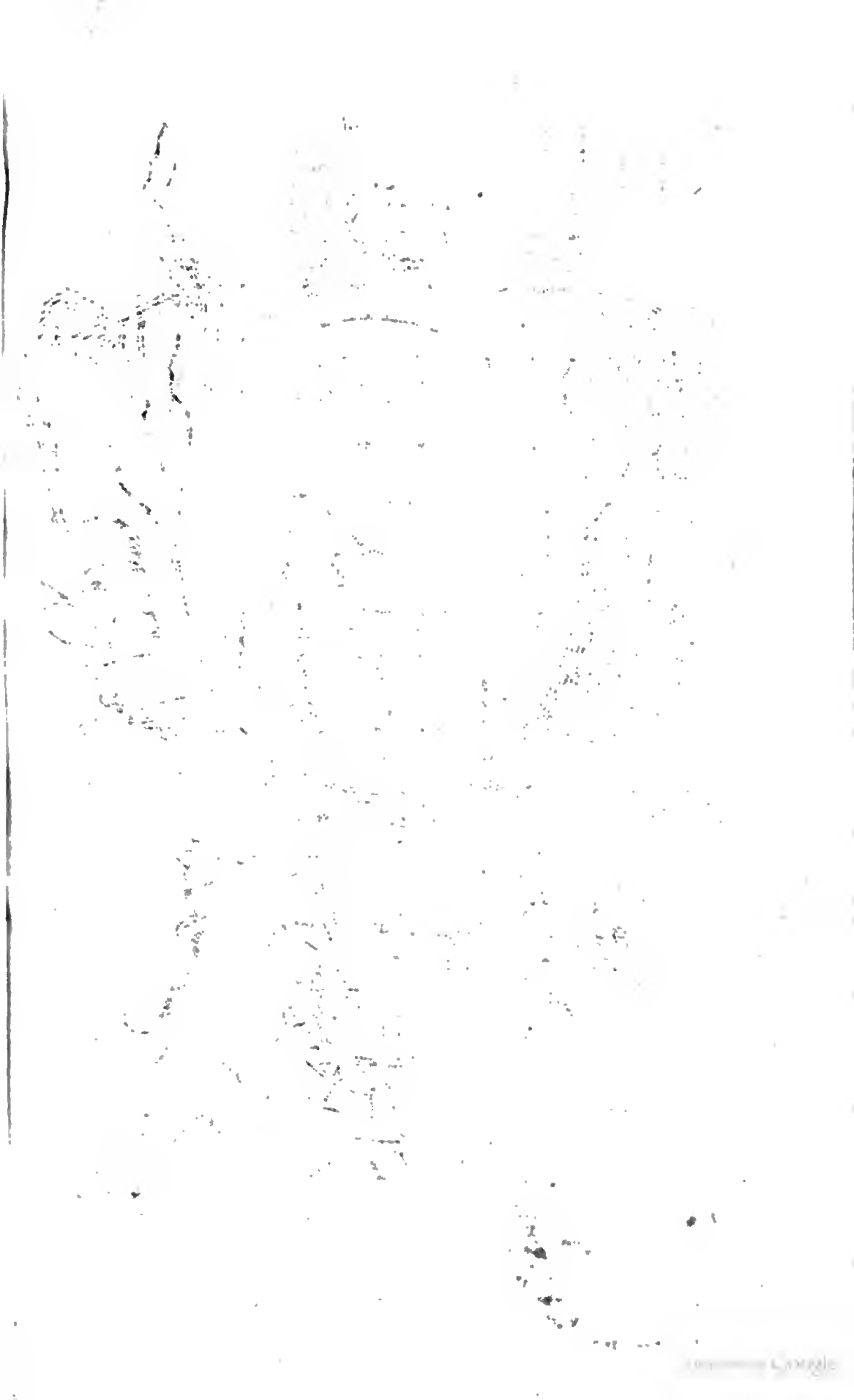
Quand tout fut prêt, Connevey fut choiſi pour être envoyé en Bretagne, avertir le Comte de Richemond de ce qui ſe tramoit en ſa faveur. Heureuſement ce jeune Seigneur commençoit à jouïr de quelque liberté depuis le regne de Richard, pour lequel le Duc de Bretagne n'avoit pas les mêmes égards, qu'il avoit eu pour Edoüard ſon Frere. Il y avoit déja dix-ſept ans qu'Henri étoit priſonnier en Bretagne, où il avoit deux fois couru riſque d'être mis entre les mains d'Edoüard, qui par de ſpécieuſes promeſſes de le bien traiter, de vouloir même prendre un ſoin particulier de ſa fortune, avoit fait condeſcendre le Duc à le renvoyer de là la mer. On l'avoit embarqué, & on avoit mis à la voile : mais des tempêtes ſuſcitées par une Providence ſuperieure, qui conſervoit Henri pour pacifier les troubles interieurs dont l'Angleterre étoit agitée depuis ſi long-temps, l'avoient toûjours rejetté dans le port, & les avis que le Duc reçut

reçut des mauvaiſes intentions d'Edoüard, avoient engagé ce Prince, qui aimoit ſon priſonnier, à ne le plus laiſſer ſortir. Pour garder neanmoins toûjours quelques meſures avec un Monarque, dont il pouvoit avoir beſoin, il l'avoit fait étroitement garder juſqu'au regne de l'Uſurpateur, qu'on commença à n'avoir plus cette ſeverité pour lui. 1484.

Henri étoit devenu libre tout à propos pour être Roi, & l'on peut dire, qu'il ne lui manquoit que cela pour le devenir. Il avoit toutes les qualitez, qu'on peut deſirer à un homme né pour gouverner les autres, & dans un degré éminent cette ſageſſe qui l'a fait nommer le Salomon de l'Angleterre. En acceptant le mariage qu'on lui étoit venu propoſer, il réüniſſoit tous les droits des deux Maiſons ſi long-temps rivales, dans un pays où la Loi Salique n'exclud point les Filles de la ſucceſſion: dequoi Richard étoit lui-même ſi perſuadé, qu'on prétendoit qu'il avoit empoiſonné ſa femme, pour épouſer l'aînée de ſes Nieces. Il n'y avoit plus qu'à paroître pour chaſſer le Tyran du trône, & la partie étoit ſi bien faite, que quoi qu'on l'en eût averti, qu'il eût puni des Conjurez, qu'une armée de Gallois eût abandonné le Duc de Buckingham ſur le point de combattre, que Richard lui eût fait trancher la tête; qu'un premier embarquement eût mal réüſſi à Henri, & qu'il eût été obligé de recourir à Charles VIII. alors Roi de France, pour avoir une nouvelle Flotte & de nouvelles troupes, il ne laiſſa pas de trouver en arrivant en Angleterre, où il aborda le ſeptiéme d'Août de l'année mille quatre cens quatre vingt-cinq, un aſſez grand nombre de partiſans conſiderables par leur 1485. 7. d'Août.

leur ſuite, pour lui faire une groſſé armée. Il
1485. y joignit quatre mille Normands, choiſis, dit Philippe de Comines, parmi les plus méchants du pays, & marcha vers Leyceſtre en bon ordre. Richard vint au devant de lui, ne lui cedant point en courage, & ayant une armée égale à la ſienne. Ils ſe joignirent près de Boſworth, & ce fut là que ſe donna cette bataille déciſive de tant de guerres & combats, qui avoient enſanglanté l'Angleterre depuis l'Uſurpation d'Henri IV. juſqu'à celle de Richard III. Ce cruel meurtrier de deux Rois y perdit la vie avec la victoire, & cette victoire acquit la Couronne au brave Comte de Richemond, Henri ſeptiéme de ce nom, qui épouſant ſelon ſa promeſſe Elizabeth Fille aînée d'Edoüard IV. unit en ſa perſonne les droits des Maiſons d'York & de Lancaſtre, qu'il ne croyoit pas deſormais lui pouvoir être conteſtez.

Il eut ſujet de s'en flatter dans les commencemens de ſon regne, par tout ce qui pouvoit l'aſſurer, qu'il étoit Roi avec l'agrément univerſel de la Nation. Ainſi paroiſſoient le promettre les réjoüiſſances publiques & ſinceres, qu'on fit dans Londres à ſon entrée, les applaudiſſemens qu'il reçut de tous les ordres de l'Etat à la ceremonie de ſon Couronnement: la complaiſance qu'il trouva dans le Parlement à toutes ſes volontez, dès la premiere fois qu'il l'aſſembla; la confiance avec laquelle la plus grande partie de ceux qui avoient combatu contre lui reçurent l'amniſtie qu'il fit publier; la ſatisfaction que témoignerent avoir de ſa reconnoiſſance les Seigneurs de ſon parti, qu'il avoit recompenſez à proportion de leurs ſervices; l'habileté de ceux d'entre eux à qui il avoit confié les affaires, parmi leſquels il avoit choiſi Morton,



Tom. II. pag. 312

NAPOLI

ton, ſucceſſeur de Burſchier à l'Archevêché de Cantorbery, pour être Chancelier d'Angleterre, & Fox, depuis Evêque de Wincheſtre, pour Garde de ſon privé ſceau: mais plus encore que tout cela, l'union des deux heritiers inconteſtables de la Couronne dans l'une & dans l'autre Maiſon de celles qui la conteſtoient; à quoi l'on peut même ajoûter la facilité avec laquelle le Comte de Pembrok ſon Oncle, qu'il avoit fait Duc de Bethford, diſſipa un reſte du parti de Richard, que commandoit le Baron Lowel, en faiſant ſeulement publier, à la tête des revoltez, un pardon pour tous ceux qui ſe ſoumettroient. Après tant d'évenemens heureux, Henri, qui avoit naturellement une confiance en ſa bonne fortune aſſez ſemblable à la préſomption, ſe croyoit paiſible poſſeſſeur d'un Royaume, ſur lequel il eût pû prétendre quelque droit même de conquête. 1486.

Il ne ſe paſſa pas long-temps, qu'il ne s'apperçût de ſon erreur. L'une des Maiſons rivales avoit d'abord étourdi les haines, l'ambition, l'eſprit factieux. Un évenement ſi nouveau avoit ébloui l'Angleterre. Tout étoit demeuré ſuſpendu: mais le temps ralluma dans la Faction d'York tout ce que la nouveauté y avoit aſſoupi, la partialité, l'averſion, l'émulation, les pretentions mêmes. On dit que le procedé d'Henri à l'égard de cette Maiſon contribua beaucoup à ces mouvemens, ce Prince ayant toûjours affecté d'abaiſſer ceux qui en étoient, & fait profeſſion de regner par le ſeul droit de celle de Lancaſtre: ce qui irrita non ſeulement les Seigneurs qui s'y intereſſoient, mais le Peuple même, à qui la memoire d'Edoüard IV. rendoit chere celle de la Maiſon d'York.

Un

1486. Un Prêtre ambitieux voulant profiter de cette diſpoſition des eſprits, forma une idole ſous ce nom, dont il eſpera partager les offrandes Ce fourbe, nommé Richard Simondi, demeuroit à Oxford, où il avoit un pupille, qu'on appelloit Lambert Simnel, jeune homme d'environ quinze ans, d'une mine & d'un air tout propre au perſonnage qu'il lui fit faire d'Edoüard Comte de Warwik, tenu priſonnier dans la Tour de Londres. Le Chancelier Bacon remarque fort bien, que cette Hiſtoire eſt de celles qui ſont vrayes, & qui ne ſont pas vrai-ſemblables. Il n'eſt pas incroyable, qu'un homme feigne être ce qu'il n'eſt pas pour être Roi: l'antiquité en fournit des exemples. Il n'eſt pas même trop inouï, que des gens de baſſe naiſſance ayent formé de pareils deſſeins. Mais ce qui paſſe toute croyance, c'eſt qu'un homme, qui ne connoiſſoit point le Comte de Warwik, ait pû ſe mettre dans l'eſprit d'apprendre à un autre à le contrefaire, à répondre à propos à toutes les queſtions qu'il prévoyoit bien qu'on lui feroit: ce Prince n'étant point un enfant enlevé & caché au berceau, mais nourri juſqu'à l'âge de dix ans à la Cour du Roi Edoüard IV. ſon Oncle, qui n'avoit pas voulu l'envelopper dans le malheur du Duc ſon Pere; de ſorte qu'il paroiſſoit impoſſible que quelqu'un ne l'eût pas connu, & n'en eût pas encore au moins quelques traits preſens à l'eſprit. Malgré tout cela, le Prêtre d'Oxford ne deſeſpera pas de réüſſir dans ſon entrepriſe, & il la conduiſit aſſez loin pour embaraſſer Henri: tant un eſprit hardi eſt à craindre parmi un Peuple aiſé à émouvoir.

On ne peut mieux prendre ſon temps, que le prit Simondi pour debiter ſa fable. Il avoit d'abord fait ſon plan de reſſuſciter le Duc d'York,

d'York, le cadet des Fils d'Edoüard IV. mais le bruit qui courut, qu'Henri avoit fait mourir le Comte de Warwik ayant fait murmurer le Peuple, & un autre bruit, qui se répandit immediatement après, que ce Prince étoit échapé, ayant causé au contraire une joye publique, Simondi changea de dessein, & crut que ce dernier personnage seroit plus propre à réussir, dans une conjoncture où tout le monde paroissoit tant s'interesser aux avantures du Comte de Warwik. Il sut prendre son terrain comme son tems. Un pays éloigné lui sembla plus convenable aux premieres scenes de sa comedie, que les environs de Londres; & comme l'Irlande avoit toûjours favorisé la Maison d'York, & qu'Henri même avoit negligé de prendre contre les Irlandois certaines précautions necessaires à prévenir leurs mouvemens, l'imposteur passa d'abord en cette Isle, & fit répandre en y arrivant le bruit de la fuite du Comte de Warwik, qui y venoit chercher un azyle contre la cruauté d'Henri, & y lever l'étendart d'York, non plus contre la Maison de Lancastre, mais contre une Maison inconnuë, qui s'étoit emparée du trône. 1486.

Un Plantagenete, un Prince de la Maison d'York parut aux Irlandois, sans autre discussion, un homme fort propre à regner. Un nom nouveau, un Prince qui regnoit par le droit de la Maison de Lancastre, passa aisément pour un Usurpateur. Le Comte de Kildare Gouverneur d'Irlande n'eut pas plûtôt vû le faux Comte de Warwik, dont la figure & les manieres étoient en effet capables d'imposer, qu'il eût juré que c'étoit le veritable. Les grands Seigneurs de la Nation donnerent dans son sens avec joye, & le Peuple avec fureur; ainsi tout

d'une voix l'Irlande proclama Simnel Roi d'An-
1486. gleterre, ſous le nom d'Edoüard ſixiéme, ſans qu'il ſe trouvât un ſeul homme qui tirât l'épée pour Henri.

La nouvelle de cette revolte ayant paſſé en Angleterre, & étant parvenuë juſqu'au Roi, ce Prince, tout ferme qu'il étoit, ne laiſſa pas d'en être troublé. Le titre de la Maiſon d'York avoit toûjours été pour lui un fantôme qui lui faiſoit peur, & il avoit travaillé juſques-là à en abolir la memoire. D'ailleurs, comme ſa maxime étoit de conduire lui-même ſes armées auſſi bien que ſes affaires, ne s'en fiant jamais gueres à autrui, l'Irlande lui ſembloit un lieu, où difficilement il ſe pouvoit tranſporter. En attendant qu'il fût en état de prendre ſon parti là-deſſus, il fit trois choſes pour empêcher que la contagion du ſoulevement ne ſe communiquât à l'Angleterre. La premiere fut de faire enfermer la Reine ſa Belle-mere dans un Monaſtere, où elle paſſa le reſte de ſes jours, ce qui la fit ſoupçonner d'intelligence avec le Prêtre impoſteur, d'autant plus qu'elle étoit mécontente, & que ſon mécontentement avoit éclaté. La ſeconde fut de montrer aux Grands, & au Peuple de la Capitale le veritable Comte de Warwik, dans tous les lieux où on le pourroit voir plus à découvert, & plus à l'aiſe. La troiſiéme de faire renouveller l'amniſtie generale qu'il avoit donnée, & de l'étendre juſqu'aux criminels de Leze-majeſté au premier Chef.

Ces démarches furent pour l'Angleterre des préſervatifs, qui empêcherent que le mal ne s'y répandit ſi tôt, mais elles ne furent point pour l'Irlande un remede capable de l'en guerir. On y crut ſi peu que le Comte de Warwik, montré par le Roi au Peuple de Londres,

fût

fût le vrai Fils du Duc de Clarence, qu'on publia qu'Henri étoit un impoſteur, qui avoit voulu faire paſſer un jeune homme ſuppoſé pour ce Prince: ſurquoi les principaux du pays ayant envoyé ſecretement & en Angleterre & en Flandres, pour ménager des partiſans, ils y trouverent deux perſonnes puiſſantes, qui ſans donner dans leur erreur, ſe mirent en devoir d'en profiter. 1486.

La premiere fut Marguerite d'York, Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne. C'étoit la Princeſſe du monde la plus paſſionnée pour ſon ſang, ſi irreconciliable ennemie de tout ce qui étoit Lancaſtre, & en particulier d'Henri, que loin d'avoir été appaiſée par le choix qu'il avoit fait de ſa Niéce pour partager le trône avec lui, elle étoit preſque devenuë auſſi implacable pour ſa Niéce, depuis que par ſon mariage, elle lui avoit communiqué le droit qu'elle avoit ſur le trône. Princeſſe au reſte, que rendoient à craindre de grandes richeſſes, un grand credit, & plus que tout cela un eſprit fecond à trouver des moyens de nuire, & fort appliqué à les mettre en uſage. La Ducheſſe de Bourgogne n'eut pas plûtôt appris ce qui ſe paſſoit en Irlande par les Envoyez des Irlandois, qu'elle réſolut de ſe ſervir du fantôme qu'ils produiſoient, pour élever ſur le trône d'Angleterre le veritable Comte de Warwik, ne doutant point que ſi une fois ce parti prévaloit contre Henri, il ne fût aiſé de détromper les Peuples, particulierement les Anglois, & de faire ſubſtituer à un impoſteur le veritable Plantagenette.

Pour prendre des meſures plus ſûres, la Princeſſe ne ſe contenta pas de promettre de grands ſecours, elle ſe joignit même aux Irlandois, pour attirer dans leur parti Jean de

la Pôle Comte de Lincolne, Fils aîné du Duc
1487. de Suffolk & d'une Sœur d'Edoüard quatriéme, Seigneur tout propre à être Chef d'une semblable Faction. Il étoit jeune, riche, ambitieux. Edoüard III. l'avoit deſtiné, après avoir perdu ſon Fils, à lui ſucceder à la Couronne. Le Comte n'avoit que trop conſervé la memoire d'une ſi belle deſtination, & n'avoit perdu l'envie de regner, que parce qu'il en avoit perdu l'eſperance. L'eſperance lui en revint à la propoſition de la Ducheſſe de Bourgogne, & lui en fit renaître l'envie. Car il en uſa envers elle avec la même diſſimulation, qu'elle en uſoit envers les Irlandois, & prétendit agir pour lui-même ſous prétexte d'agir pour le Duc de Warwik, remettant à la fin de l'action à en changer la cataſtrophe, ſelon la diſpoſition des choſes & la nature des évenemens. La concurrence de deux Comtes de Warwik lui paroiſſoit un nœud tout propre à ſe démêler en ſa faveur, en attendant il crût ne devoir penſer qu'à faire changer les affaires, & pour les faire changer, les mettre en mouvement.

Dans cette vûë, le Comte paſſa en Flandres pour conferer avec la Ducheſſe, & avec Mylord Lowel, qui ne s'étant point reconcilié avec le Roi, s'étoit retiré auprès d'elle. Leurs déliberations ne furent pas longues. La Ducheſſe & le Comte de Lincolne convinrent avec les Irlandois, qu'on éleveroit Simnel ſur le trône, le Comte de Lincolne convint avec la Ducheſſe, qu'on y éleveroit Warwik, & Lincolne avec ſes amis, qu'on l'y éleveroit lui-même. Ces conventions de mauvaiſe foi furent ſuivies d'autres plus ſinceres, dont l'une fut, que la Ducheſſe donneroit deux mille Allemans de vieilles troupes & bien aguerries, ſous la conduite

de

de Martin Souart, experimenté Capitaine; l'autre, que le Comte & Mylord Lowel les meneroient eux-mêmes en Irlande, en attendant que par leurs amis, & particulierement par Broughton, homme puiſſant dans le Comté de Lancaſtre, ils gagneroient en Angleterre des gens pour fortifier leur parti. 1487.

L'arrivée de ces troupes en Irlande, & des Seigneurs qui les conduiſoient, redoubla le courage des factieux. L'armée de Simnel groſſit à vûë, & devint peu à peu ſi forte, que perſonne ne doutant du ſuccès, on couronna ſolemnellement le faux Plantagenette à Dublin. On tint enſuite un grand Conſeil, pour ſavoir ſi on attendroit Henri en Irlande, ou ſi on l'iroit chercher en Angleterre. Les avis furent partagez. Ceux qui vouloient qu'on attendît Henri, diſoient qu'infailliblement ſon abſence cauſeroit des troubles de-là la mer, & que ce nouvel embarras pour lui, ſeroit un ſûr avantage pour eux. Ceux qui vouloient qu'on l'allât chercher, alleguoient la pauvreté du pays, peu propre à faire ſubſiſter des armées, & étoient encore excitez à faire valoir cet avis, par le Soldat qui ſe propoſoit de s'enrichir, des dépouilles de l'Angleterre, après une victoire, ſur laquelle chacun comptoit comme ſur une choſe certaine. A cela ſe joignit le plaiſir ſecret que ſe faiſoient les Irlandois, de donner de leur main un Roi à ceux qui ſe diſoient leurs maîtres. Ainſi ce ſentiment prévalut. On paſſa la mer, on aborda dans la Province de Lancaſtre, on s'avança dans celle d'York avec un ordre & une diſcipline affectée, pour gagner les Peuples; mais qui n'eut pas pourtant grand effet: fort peu de gens, à la réſerve de Broughton & de ſes amis, s'étant joints à l'armée rebelle.

1488. Deux choſes attacherent les Peuples à Henri dans cette importante rencontre. L'une, que les Anglois eurent honte de recevoir un Roi de la main des Allemans & des Irlandois, ceux-là étrangers, ceux-ci Sujets de la Couronne d'Angleterre : l'autre, qu'Henri avoit uſé de diligence pour lever des troupes, & d'induſtrie pour gagner les Provinces qu'il avoit prévû devoir être les plus favorables à ſes ennemis; & celle d'York en étoit une. Par là les revoltez ſe trouverent doublement éloignez de leur compte, mais ils ne perdirent pas cœur pour cela. Henri étant venu à eux avec une fort belle armée, ils réſolurent de le combattre. Il douta lui s'il les combattroit, ou ſi ſans riſquer un combat, dont le ſuccès eſt toûjours douteux, il les laiſſeroit peu à peu ſe conſumer eux-mêmes dans un pays étranger, où les vivres leur manqueroient, & l'air leur cauſeroit des maladies. Un renfort de troupes, que lui amenerent le Comte de Salisbery & un autre Mylord nommé Stange, le détermina à donner bataille. Le Duc de Bethford, & Jean Vere Comte d'Oxford commandoient ſon armée ſous lui. Le Comte de Lincolne ſembloit avoir quelque ſuperiorité dans la ſienne : mais en effet Thomas Fitz-Gerard Frere du Comte de Kildare, & non le Comte de Kildare même, comme dit le Chancelier Bacon, Mylord Lowel, Broughton & Souart en partageoient avec lui le commandement. Cette égalité de quatre Chefs ne fit neanmoins aucun deſordre. Les troupes furent rangées en bataille devant un village nommé Stoke, pendant que le Roi rangeoit les ſiennes dans une plaine au deſſus de Newark. Bacon ſe plaint, qu'aucun memoire n'a décrit l'ordre & le détail d'une action ſi memorable en beaux faits [illegible]mes de part

part & d'autre. Tout ce qui en eſt venu juſqu'à nous, eſt que le combat dura trois heures avant que la victoire ſe déclarât, qu'on en augura neanmoins bien pour le Roi, parce qu'il n'y eut preſque que la premiere ligne de ſon armée qui combattit, que les Allemans de Soüart y firent bien, que les Anglois les imiterent, que les Irlandois y parurent ou fort vaillans ou fort feroces, mais qu'étant neanmoins mal armez, il s'en fit un très-grand carnage, que les cinq Chefs y furent tuez en combattant en braves gens, que Richard & Simnel tomberent vifs entre les mains du Roi vainqueur, qui ne voulut pas leur ôter la vie pour les faire ſervir plus long-tems d'exemple; que le Prêtre avoit été confiné dans une priſon inconnuë, où il paſſa le reſte de ſes jours, le jeune homme dans une cuiſine du Palais, où par un jeu bizarre de la fortune, après avoir aſſez bien fait un perſonnage pour lequel il n'étoit pas né, il en fit mal un conforme à ſa naiſſance. On l'en tira quelque tems après pour le faire fauconnier, & ce fut là que ſe termina ſa Royauté & ſes honneurs. On dit qu'Henri fit un jour la malice à des Députez d'Irlande, de les faire ſervir à table, dans un repas qu'il leur donnoit, par ce Roi imaginaire: puniſſant peut-être mieux par là la vanité de l'un, & la credulité des autres, que par un châtiment éclatant. 1488. 1489.

Ce peril & ce ſuccès contribuerent également à affermir le trône de ce Prince: le ſuccès le délivra de beaucoup d'ennemis, le peril le rendit circonſpect à ne s'en pas attirer de nouveaux. Quoi qu'il pût faire, il en eut long-tems. Une maladie populaire, qu'on nommoit la ſueur d'Angleterre, parce qu'elle en cauſoit de fort grandes, s'étant allumée au com-

mencement de ſon regne, avoit fait dire à quel-
1489. que diſeur de bons mots, que ce ſeroit un regne laborieux, puis qu'il commençoit par la ſueur. Cette plaiſanterie paſſa dans la ſuite pour une prédiction. La plus grande partie du regne d'Henri VII. fut troublée par de frequentes revoltes, parmi leſquelles un moins habile homme auroit eu peine à ſe ſoûtenir. Bacon dit que ſes prévoyances n'étoient pas de celles qui s'étendent le plus avant dans l'avenir, mais que perſonne ne voyoit mieux ce qui étoit une fois à portée, & qu'il ſavoit admirablement l'art de ſuppléer à ce qu'il n'avoit pas prévû, par ſon adreſſe à mettre en œuvre à propos tout ce qu'il voyoit. Je croi que ce manque de prévoyance venoit moins de ce que ce Prince ne voyoit pas les perils de loin, que de ce qu'il les mépriſoit quand il ne les voyoit pas proches, & que ſon défaut conſiſtoit plûtôt à ne les pas prévenir, qu'à ne les pas prévoir. Quoiqu'il en ſoit: il ne pecha gueres ſur cet article, qu'au commencement de ſon regne. Un peu de tems & d'experience l'eut bientôt corrigé de ce vice, & l'on peut dire que peu de Rois, montez comme lui ſur le trône l'épée à la main & par des batailles, ſe ſont plus utilement ſervis de leurs lumieres pour s'y maintenir. Parmi les preuves qu'il en donna, ſon procedé avec la France en fut une fort remarquable.

Charles VIII. ne voulant pas perdre l'occaſion qui ſe preſentoit d'unir la Bretagne à ſa Couronne, en épouſant la Princeſſe Anne heritiere de ce Duché, employa toute ſa politique à empêcher que l'Angleterre ne mît obſtacle à ce deſſein. Henri vit bien qu'il n'y en pouvoit mettre ſans faire la guerre à ce Prince, pour laquelle il avoit d'un côté toutes les facilitez, que trouvent toûjours les Rois d'Angleterre à faire la guerre aux Fran-

François, beaucoup d'animosité & beaucoup d'argent; de l'autre un grand engagement, par l'interêt qu'avoient les Anglois, que la France ne s'accrût pas de la possession d'une Province, qui leur étoit presque toûjours & un passage si commode, & un secours si assuré. Malgré ces raisons, Henri résolut de ne se point brouiller avec Charles. Il en fit semblant, pour l'obliger à abandonner son dessein avant qu'il l'eût executé; & plus encore pour adoucir le chagrin de la Nation, quand nonobstant ses negotiations, il apprit que l'affaire étoit faite. Car alors il passa à Calais avec une armée formidable, mais dont il ne fit point d'autre usage, que de se faire demander la paix, d'en tirer une pension annuelle, à laquelle Charles entêté de son expedition d'Italie s'obligea sans en limiter le tems, de garder pardevers soi les sommes immenses, que son Parlement lui avoit accordées pour cette entreprise. Ceux qui se mêlent de politiquer sans connoître les interêts des Princes, vouloient qu'il declarât la guerre pour empêcher l'union de la Bretagne, on du moins après qu'elle fut faite, pour s'en vanger, & en dédommager l'Angleterre; mais ils ne faisoient pas reflexion, qu'Henri étoit dans des conjonctures, où il n'étoit ni sûr pour lui, ni avantageux même pour son Etat de faire la guerre à ses voisins, ses ennemis trouvant toûjours des partisans parmi ses Sûjets: de sorte qu'il ne pouvoit empêcher que la France n'acquît la Bretagne, qu'il ne se mît en danger de perdre l'Angleterre, ni porter le feu chez autrui, sans se mettre hors d'état d'éteindre celui qu'il voyoit allumer chez lui. L'incendie étoit déja grand lorsqu'il fit la paix avec Charles, & Charles avoit l'incendiaire auprès de lui, dont il se servoit utilement pour faire une diversion necessaire. L'Histoire en est trop belle pour l'omettre, &

1490.

1491.

1492.

l'évenement en eſt ſi lié avec la revolution que
1493. j'écris, qu'il ne ſe pourroit ſupprimer ſans rendre ma narration imparfaite. Le voici tel, à peu de choſe près, que le raconte le grand homme, qui nous a laiſſé une ſi belle vie, & un portrait ſi fidelle d'Henri. Je ne puis ſuivre un meilleur Guide.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, qu'on
1494. appelloit la Junon du Roi d'Angleterre, à cauſe des perſécutions qu'elle lui faiſoit, comme Junon avoit fait à Enée, remuant le Ciel & l'Enfer pour lui nuire, avoit établi pour premier mobile des machines qu'elle faiſoit joüer, un bruit ſourd qui s'étoit répandu, que Richard Duc d'York, ſecond Fils d'Edoüard IV. vivoit encore, qu'il avoit échapé la main des bourreaux par la compaſſion qu'il leur avoit faite, & qu'il les avoit même touchez juſqu'à les engager à le ſouſtraire à la cruauté de l'Uſurpateur, en lui aidant à ſortir de la Tour, & à chercher une retraite. La Ducheſſe ayant affecté de croire ce bruit pour le faire croire aux autres, & ne s'étant point rebutée du mauvais ſuccès qu'avoit eu le faux Comte de Warwik, s'appliqua elle-même à former un faux Duc d'York plus reſſemblant. Après avoir longtems cherché un ſujet propre à faire un fantôme, il lui en tomba un entre les mains, qui ne lui laiſſa rien à ſouhaiter pour l'uſage qu'elle en vouloit faire. Son âge étoit à peu près le même que celui du Duc d'York, s'il eût vêcu. C'étoit un parfaitement bel enfant, dont le viſage, la taille, les traits avoient beaucoup de délicateſſe, & je ne ſai quoi même de grand. On l'aimoit dès qu'on l'avoit vû, & l'on ſe perſuadoit aiſément, qu'il y avoit quelque choſe en lui qui exigeoit plus que de l'amitié. Ses mœurs, ſes manieres, ſon air, ſes geſtes même étoient ſi faits pour le perſonnage qu'il avoit à faire, ſoit pour être crû, ſoit

soit pour être plaint, qu'on y eût pû croire de l'enchantement. Il avoit une inclination & un talent pour les voyages, qui lui rendoit facile la necessité où il étoit de changer souvent de demeure : nul pays ne lui étant étranger, & nul étranger longtems inconnu, par où il évitoit aisément le danger de l'être trop. Il étoit je ne sai comment arrivé, que sa Mere, quoi que Flamande & d'assez basse condition, étant accouchée de lui à Londres, Edoüard IV. avoit été son Parrain, ce qui l'avoit fait souvent appeller par raillerie le Fils du Roi : nom auquel il est vraisemblable que s'étant accoûtumé dès l'enfance, il en fut moins embarrassé quand il fut grand. 1494.

Un Bourgeois de Tournay, Juif d'extraction, mais converti à la foi Chrétienne, nommé Jean Orbek, étoit Pere de ce fourbe. Sa Mere s'appelloit Catherine de Fare. Leurs affaires les ayant obligez de faire un voyage en Angleterre, ils y eurent l'Enfant dont je parle, qu'on appella depuis Warbek, apparemment du nom de son Pere, comme de celui de Pierre, on le nomma tantôt Perkin, tantôt Petrekin, qui en sont des diminutifs. Pendant qu'il étoit encore enfant, ses parens le ramenerent à Tournay, & l'ayant quelque tems après mis à Anvers chez un de ses proches, les voyages qu'il fit d'une Ville à l'autre l'accoûtumerent à en faire de plus grands, & le commerce qu'il y eût avec les Negotians Anglois fut cause qu'il apprit leur Langue.

C'étoit l'état du fameux Perkin, lors que quelqu'un le fit connoître à la Ducheſſe de Bourgogne, qui ne l'eut pas plûtôt connu, qu'elle le jugea propre pour son dessein. Elle le retint caché auprès d'elle, & l'ayant preparé de longue-main à l'ouverture qu'elle avoit envie de lui faire, elle lui parla un jour ainsi. *Perkin*, lui dit-elle, *j'ai besoin de vous, & c'est pour vous mettre en état de*

1494. *n'avoir plus besoin de personne. Vous avez des talens au dessus de votre naissance : je veux vous faire une fortune proportionnée à vos talens : aidez-moi seulement à vous feindre une naissance capable d'une haute fortune : je vous en donnerai les moyens, si vous êtes docile à écouter mes leçons. Vous savez l'avanture de Simnel : il n'a manqué que d'une victoire, qui balança trois heures durant entre son ennemi & lui, pour être aujourd'hui Roi d'Angleterre. Ayez le courage de tenter si vous ne serez point plus heureux. Vous serez mieux instruit, plus aidé : on ne vous produira qu'à propos. Apprenez seulement à parler en Roi : J'aurai soin de vous préparer un chemin sûr à la Royauté.*

Ce peu de paroles fut suffisant pour inspirer à Perkin toute l'ardeur, que lui vouloit donner la Princesse. Il étoit né pour les avantures, & avoit toute la hardiesse necessaire à en courre les risques, afin d'en recueillir les fruits. Il fut charmé d'une proposition qui le rempliſſoit de si grandes esperances, & rendit graces à la Ducheſſe d'avoir jetté les yeux sur lui pour executer un si beau projet. Alors Marguerite lui dévelopa plus en détail le dessein qu'elle avoit de le faire passer pour le Duc d'York, de le mettre en état par ses richesses, par son credit, par ses amis d'enlever la Couronne à Henri, & commença par l'instruire à fond de tout ce qu'il devoit savoir & feindre, pour tromper le public là-dessus. Elle lui apprit d'abord à parler en Prince affligé & malheureux, qui sent son malheur sans en être abattu, & qui se plaint sans perdre courage. Ensuite elle lui fit connoître avec soin tout ce qui regardoit le Duc d'York, la figure, le visage, les traits du Roi & de la Reine dont il étoit Fils, de ses Freres mêmes, & de ses Sœurs, des domestiques, & autres personnes qui avoient eu part à son éducation. Elle ajoûta beaucoup de choses publiques

&

& ſecretes arrivées à ce Prince juſqu'à la mort d'Edoüard IV. & dont pluſieurs avoient tout l'air de ces reſſouvenirs des enfans, que d'autres qu'eux ne conſervent pas. Elle démêla les circonſtances de ſa retraite dans l'aſyle où la Reine ſa Mere l'emporta, & de la maniere dont on l'en tira pour le conduire dans la Tour de Londres; & pour ce qui regardoit ſa priſon, la mort de ſon Frere, & ſa feinte évaſion, comme il n'y pouvoit avoir que peu de perſonnes qui en euſſent connoiſſance, leſquelles même étoient d'un caractere à être aiſément dédites, elle en compoſa une fable d'autant plus vraiſemblable qu'elle étoit moins vraye, & exerça Perkin à la raconter d'un air naturel & touchant, qui impoſoit aux moins credules. Elle n'eut pas beaucoup de peine à le précautionner contre certaines queſtions, qu'elle croyoit bien qu'on lui feroit pour le ſurprendre, & pour l'éprouver. Parmi les talens qu'il avoit pour bien ſoûtenir un menſonge, ceux de feindre avec vraiſemblance, de parler de ſuite, de ſe démêler avec adreſſe, étoient en lui au ſouverain degré. Ainſi la Ducheſſe vit bien qu'elle s'en pouvoit repoſer ſur lui, & qu'il n'y avoit plus qu'à le laiſſer faire. 1494.

Quand Perkin eut atteint le point de perfection où ſa Maîtreſſe le vouloit, il commença à voyager, pour jetter inſenſiblement les ſemences de ſon impoſture. Il alla d'abord en Portugal, où il ne fit pas grand progrès; mais de là il paſſa en Irlande, où il aſſura depuis lui-même, qu'il en fit de plus prompts qu'il n'eût voulu. Son Hiſtoire y trouva tant de croyance, malgré la cataſtrophe de Simnel, qu'il y fut reconnu, honoré, & ſervi même comme Duc d'York: de ſorte que le bruit de ſon avanture ſe répandit bien-tôt en France, ce qui arriva juſtement au tems qu'Henri faiſoit ſemblant d'y vouloir porter la guerre.

1494. La conjoncture parut admirable à la Ducheſſe de Bourgogne pour l'avancement de ſes deſſeins. Elle intrigua à la Cour de Charles, & un Anglois nommé Frion, qui avoit deſerté ſon Roi, y fortifia beaucoup ſes intrigues. Ils les pouſſerent ſi loin l'un & l'autre, & en France & en Angleterre, qu'en peu de tems on vit Perkin invité & reçu à la Cour de France ſous le nom de Duc d'York, quoi que perſonne ne l'y crût tel, & reconnu de ſi bonne foi en celle d'Angleterre, que Georges de Neville, Jean Tayler, & plus de cent perſonnes avec eux paſſerent la mer pour ſe joindre à lui. La paix des Couronnes, dont cette revolte juſtifia aiſément Henri auprès de ceux de ſa Nation qui entroient dans ſes interêts, fit évanouïr les eſperances que la faction de Perkin avoit fondées ſur l'appui de Charles. Henri ne pût obtenir de ce Prince qu'il le lui mît entre les mains; mais il falut que l'Impoſteur allât chercher un autre theatre, pour joüer le reſte de ſa comedie.

La Cour de la Ducheſſe de Bourgogne lui étoit un aſyle ouvert. Il s'y retira, en demandant la protection de cette Princeſſe comme s'il ne l'eût jamais connuë, & comme à l'unique refuge du ſang d'York dont il ſe diſoit. La Ducheſſe de ſon côté le queſtionna publiquement comme ſi elle eût craint d'être trompée, & de trouver en Perkin un autre Simnel, & parut ſe défier de ſi bonne foi, que quand on la crut perſuadée, on eut honte de douter. Les effets de ſa fauſſe perſuaſion furent ſi éclatans, qu'ils auroient ſuffi pour la faire croire veritable. Dès qu'elle feignit d'être ſatisfaite, elle ſe récria, comme admirant le ſoin que le Ciel avoit pris de la conſervation d'un Prince innocent, & en tira un augure aſſuré de la juſtice qu'il lui vouloit faire de l'Uſurpateur de ſon bien; elle l'embraſſa, l'appella ſon Neveu,

Neveu, & lui donna le joli nom de la Roſe blanche d'Angleterre, lui faiſant un train & des penſions convenables à un ſi haut rang. 1494.

Au bruit que fit cette reconnoiſſance, les Factieux de delà la mer un peu déconcertez par la paix, reprirent courage, & ſe confirmerent plus que jamais dans la croyance que Perkin étoit le Duc d'York, reconnu, diſoient-ils, en Irlande, vendu en France, honoré en Flandres conformément à ſa naiſſance. La malice, l'ambition, l'ignorance, la legereté, la nouveauté lui firent de nouveaux partiſans. Mille murmures ſecrets s'éleverent contre le Roi & le gouvernement, on fit des vœux pour voir ſur le Trône des Rois d'Angleterre un digne rejeton des Plantagenettes, ſupplantez par un homme nouveau, & d'une naiſſance fort équivoque. Les colomnes de l'Etat furent ébranlées, & quoi que perſonne ne ſe déclarât encore, ceux qui connoiſſoient la cabale, ſavoient bien que Guillaume Stanley Frere du Comte de Derby, à qui le Roi étoit redevable du gain de la bataille de Boſworth, & par conſequent de la Couronne, Mylord Fitz-Gautier, Simon de Montfort, Thomas Thouais, Robert Clifford, Guillaume Barley, & pluſieurs autres s'étoient unis pour faire valoir les droits du nouveau Duc d'York. On apprit même que pour s'éclaircir plus à fond de ce qui regardoit la reſurrection de ce Prince, les Conjurez avoient ſecretement député en Flandre ces deux derniers Seigneurs, qui leur avoient confirmé les choſes, comme des veritez, dont il n'étoit pas permis à des gens éclairez de douter. Clifford écrivit qu'à l'heure qu'il étoit, il connoiſſoit le Duc d'York, comme il ſe connoiſſoit lui-même. Ce témoignage, & plus encore la hardieſſe qu'eut Clifford de ſe declarer pour Perkin, donna une grande vogue au parti, & multiplia beaucoup les

les partisans, soit en Flandres, soit en Angleterre. Henri, qui n'avoit presque fait jusques-là, qu'observer d'une vûë generale cette rebellion naissante, & se débarrasser par la paix de ce qui auroit pû l'occuper ailleurs, quand il en seroit attaqué, commença à prendre des mesures pour la détruire avant qu'elle l'attaquât. Il ne crut pas qu'il fût à propos de courir le premier aux armes, ne voulant pas que les Factieux s'apperçûssent qu'il les craignoit. Il fit par politique ce qu'ils faisoient par necessité; il se cacha, pour rendre plus sûrs les moyens qu'il prit pour les perdre. Il en choisit entr'autres trois. Le premier fut de faire éclaircir la mort des enfans d'Edoüard IV. par ceux qui en avoient été les Ministres. Ce moyen fut de peu d'efficace, ne restant que deux de ces parricides, qui meritoient peu d'être crûs. Le second fit plus d'impression, qui fut de faire faire par tout, par des émissaires secrets, des informations authentiques de la naissance, de la vie, des avantures de Perkin, & d'en donner l'Histoire au public, non dans des Livres, ni dans des actes, qui auroient pû être suspects; mais dans des lettres, & des nouvelles écrites par des gens apostez, avec une grande affectation d'écrire sans autre dessein, que de mander à leurs amis ce qui se disoit de nouveau. Cette voye réüssit mieux que l'autre: mais celle qui eut le plus d'effet, fut les espions que le Roi commit, soit en Flandres, soit en Angleterre, premierement pour découvrir ceux qui entroient dans cette cabale, ensuite pour débaucher quelques-uns de ceux qui en savoient les secrets, particulierement Clifford. Il poussa cet artifice si loin, que pour mieux couvrir la marche de ceux qu'il employoit à ces découvertes, il les faisoit excommunier nommément dans Saint Paul de Londres avec ses autres ennemis, comme on le pra-

1495.

pratiquoit alors. Abus du glaive de l'Egliſe blâmable dans un Roi Chrétien, mais beaucoup plus encore en ceux qui ayant reçû ce glaive en dépôt, lui en permettoient un tel uſage. De quoi n'abuſe point la Politique, quand la Religion même ne lui ſert point de digue? Henri étoit un Prince religieux, on dit néanmoins qu'en cette occaſion, il ſe ſervit, pour découvrir ce qu'il avoit envie de ſavoir, de moyens encore plus contraires aux maximes de la Religion, que celui dont je viens de parler. 1496.

Il vint à bout par cette voye de ce qu'il avoit pretendu. Il découvrit ceux de ſes Sujets qui s'étoient engagez à Perkin, & détacha de ce parti Clifford, qui lui en revela le ſecret. Quand il fut bien inſtruit de tout, il fit deux choſes, dont l'une lui réüſſit, & l'autre n'eut pas de ſuccès. Celle qui n'eut pas de ſuccès, fut une Ambaſſade qu'il envoya au jeune Archiduc Philippe d'Auſtriche, alors Prince des Païs-bas, pour le prier de reprimer la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne. Mais ce Prince, ou plûtôt ſon Conſeil, répondit aux Ambaſſadeurs, que la Ducheſſe étoit maîtreſſe de faire ce qu'il lui plaiſoit ſur ſes terres, ce qui ne ſatisfit pas Henri, qui ſavoit combien les Flamans avoient de déference pour elle, & favoriſoient ſous main ſes deſſeins. Mais ſi la negociation du Monarque n'eut pas de ſuccès chez les Etrangers, ſes recherches en eurent beaucoup chez lui, où ayant découvert les conſpirateurs, il en fit une punition exemplaire, qui déconcerta la conſpiration. Le ſupplice de Daubeney, de Ratclif, de Montfort, de Fitz-Gautier, & plus encore que tout cela, celui de Guillaume Stanley, déferé & accuſé par Clifford, jetta la conſternation dans l'eſprit des autres, & en obligea pluſieurs d'implorer la clemence du Roi. Il en uſa envers quelques-uns, & envoya Poyning

ning en Irlande, qui y porta le même tempe-
1496. rament de severité & d'indulgence.

En coupant tant de têtes illustres, Henri ne pût empêcher que de leurs cendres il ne s'élevât des voix lugubres, qui par des libelles sanglans l'accusoient de cruauté, décrioient son gouvernement, & faisoient des vœux au Ciel, pour voir le veritable heritier d'York & des Plantagenettes sur le trône de ses ancêtres. La Duchesse de Bourgogne & Perkin jugerent par là qu'ils avoient encore des partisans en Angleterre, qui n'attendoient que l'occasion de voir un étendart levé pour le suivre : ne faisant pas reflexion sans doute, qu'un parti réduit à écrire est battu, ou bien près de l'être. Dans cette esperance, & voyant d'ailleurs que leur trame étant découverte, ils alloient perdre ce qu'il leur restoit de partisans, épouvantez par le supplice des autres, s'ils ne leur relevoient le courage par quelque entrepriſe d'éclat, ils arrêterent que le faux Duc d'York iroit tenter une descente sur les Côtes de la Province de Kent.

Cette resolution étant prise, ils leverent des troupes, qui se trouverent composées de Nations differentes, & presque toutes de ces vagabonds qui fuyent la pauvreté ou la justice, que la necessité rend déterminez, ou la mauvaise conscience farouches. Le nombre s'en trouva assez grand pour en faire une petite armée, qui n'étoit pas à mépriser. Les vaisseaux furent prêts à temps par les soins de l'agissante Duchesse, & l'embarquement assez prompt pour être en mer au mois de Juillet. Le trajet ne fut pas moins heureux, & ne dura que le tems ordinaire.

Comme le fourbe étoit circonspect, il n'exposa pas d'abord toutes ses troupes, il jetta l'anchre à la vûë de Sandwik, & mit seulement à terre quelques Compagnies, pour sonder le gué,

&

& remuer les Peuples. Il auroit pû réüſſir, s'il eût paru plus de perſonnes de qualité du Pays à la tête de ſon armée, & quelques Chefs de la premiere Nobleſſe : mais le Peuple ne voyant dans ces troupes que des gens inconnus, & auſſi redoutables à leurs amis, qu'à leurs ennemis, par leur avidité pour le butin, députa vers les grands Seigneurs qui avoient leurs maiſons dans ces quartiers-là, pour s'offrir de ſe joindre à eux contre les ennemis du Roi, de les combattre, & de les chaſſer. 1496.

Les Seigneurs loüerent le zéle & la fidelité de ce Peuple, & en voulurent profiter pour attirer Perkin à terre avec le reſte de ſes Soldats, en intention de terminer tout d'un coup cette affaire importune au Roi & à la Monarchie. Dans ce deſſein ils firent armer aſſez diligemment la Province, & y joignant quelques troupes reglées, qu'ils trouverent par hazard ſous leur main, ils en mirent le gros en embuſcade, & en envoyerent quelques-unes pour feindre de ſe joindre à Perkin, & le tirer hors de ſes vaiſſeaux. Un trompeur ſe connoît mieux en tromperies qu'un autre. Perkin obſervoit de ſon vaiſſeau ce qui ſe paſſoit ſur le rivage, & ne voyant point dans les troupes qui l'invitoient à ſa deſcente ce tumulte qui accompagne preſque toûjours la rebellion, il ſe tint ſur ſon bord, aima mieux perdre ce qu'il avoit expoſé des ſiennes, que de ſe mettre en hazard lui-même, & le reſte de ſon armée. Il raiſonna juſte. Les Seigneurs Anglois voyant qu'on ne le pouvoit attirer, fondirent ſur ceux de ſes Soldats qu'ils trouverent ſur le rivage, les taillerent en pieces, en tuerent beaucoup, & en ayant pris auſſi un grand nombre, ils les pendirent tout du long des Côtes de Kent, de Suſſex, & de Norfolk.

On étoit prévenu d'une telle eſtime pour la prudence du Monarque, que tout ce qui arriva de fortuit dans cette occaſion fut attribué à la profondeur

fondeur de ſes Conſeils, juſqu'à un voyage de plaiſir auquel il ſe préparoit dans le temps même que
1496. Perkin paroiſſoit ſur les Côtes. Car le bon ſuccès de cette affaire, arrivé à propos la veille qu'il ſe devoit mettre en chemin, lui ayant permis de partir au jour qu'il avoit reſolu, donna au Peuple un nouveau ſujet d'admirer & la ſureté de ſes vûës, & la juſteſſe de ſes meſures, tant certains hommes impoſent aiſément aux autres.

Ni Perkin, ni ſa Protectrice ne ſe rebuta du malheur de la deſcente. Perkin retourna en Flandres, & y fut reçu avec le même accueil, que s'il y fût retourné victorieux. La Ducheſſe jugea à propos qu'il s'allât montrer en Irlande. Il y alla, mais il y trouva ſi peu de diſpoſition à le ſuivre, par le ſoin qu'avoit pris Poyning d'y établir l'autorité du Roi, qu'il fut contraint de s'en revenir.

Un voyage inutile ne laſſa pas celui que tant de meſures rompuës n'avoient encore pû rebuter. Le projet d'une nouvelle intrigue conſola Perkin de toutes ſes diſgraces, & fit oublier à la Ducheſſe de Bourgogne le chagrin des travaux paſſez, par l'eſperance qu'elle lui donna d'en recueillir bien-tôt les fruits.

Jaques IV. Roi d'Ecoſſe jeune Prince fort cheri des ſiens, n'aimant gueres Henri, & ayant pour la Nation Angloiſe les yeux & le cœur d'un bon Ecoſſois ne paroiſſoit pas éloigné de leur faire la guerre, & ſembloit ne plus manquer que d'un pretexte. La Ducheſſe de Bourgogne & Perkin en furent bien-tôt avertis, & ne l'eurent pas plûtôt été, qu'ils reſolurent de profiter des diſpoſitions qu'ils voyoient dans ce Prince à les ſeconder. Dans ce deſſein Perkin fit ſonder ſecretement le Roi d'Ecoſſe & negocia ſi bien avec lui, que ce Monarque conſentit à le recevoir dans ſes Etats, & à joindre ſes forces avec celles qu'il pourroit recevoir d'ailleurs, pour ſe réta-

rétablir ſur le trône, dont il ſe diſoit héritier. Quelques-uns croyent que Charles VIII. entroit ſous main dans cette intrigue, ſollicité par la Ducheſſe, & depuis peu mécontent d'Henri, qui s'étoit ligué contre lui avec les Princes d'Italie, afin de traverſer les conquêtes qu'il entreprenoit en ce pays-là, & d'autres ajoûtent que le Roi des Romains refroidi auſſi pour l'Anglois par des raiſons particulieres, entroit encore dans ce complot. Quoi qu'il en ſoit, Perkin fut reçu avec de grands honneurs en Ecoſſe, où le Roi lui voulant donner une marque publique de ſon eſtime, lui fit épouſer Catherine de Gourdon ſa parente, Fille du Comte de Huntlei, jeune perſonne en qui la beauté, les richeſſes & la vertu concouroient avec la nobleſſe, pour en faire un parti digne d'un grand Prince. 1497.

Après que le Roi & le faux Duc d'York eurent contracté cette alliance, ils leverent des troupes, & entrerent dans la Province de Northumberland, à l'entrée de laquelle Perkin fit publier inſolemment, ſous le nom de Richard IV. un Edit de proſcription contre Henri, où il mettoit ſa tête à prix, promettant de grandes recompenſes à ceux qui contribuëroient avec lui à chaſſer au moins du trône le commun Tyran d'Angleterre, c'eſt ainſi qu'il nommoit le Roi, & accordoit une ample amniſtie à ceux qui abandonneroient ſon parti.

Ni cet Edit, ni cette guerre n'avoient fait grande peur à Henri. L'Edit n'avoit remué perſonne, & la guerre n'avoit encore abouti qu'à quelque butin enlevé par les Ecoſſois : mais une ſedition qui s'émut dans la Province de Cornoüaille, à l'occaſion d'un grand ſubſide accordé au Roi par le Parlement pour ſe vanger de cette irruption, troubla un peu ſa tranquillité. On étoit perſuadé qu'Henri aimoit l'argent, qu'il mettoit tout en commerce pour en avoir juſ-

jusqu'à la paix & à la guerre, vendant la guerre
1497. à ses Sujets, & la paix aux étrangers. Dans cette prévention le Peuple Anglois le moins docile de tous les Peuples à payer des subsides à ses Rois, étoit toûjours en garde contre lui quand il s'agissoit de cet article. La populace de Cornoüaille s'étant mutinée sur celui-ci, prit les armes, sous pretexte d'abord d'en vouloir à quelques Officiers du Roi, accusez de favoriser ces excessives exactions, & sur tout au Chancelier Morthon, homme entierement dépendant de ce Prince, qui lui avoit encore depuis peu fait donner le chapeau de Cardinal. Un Serrurier & un Docteur en Droit se mirent à la tête des mutins, & traversant la Province de Devonshire, vinrent en celle de Sommerset où le Baron Audley se fit leur Chef. Commandez par ce nouveau General, qui prit leur conduite à Taunton, ils marcherent à Weles, à Salisbery, à Wincheſtre, & par cette route entrerent dans la Province de Kent, où ils avoient grande esperance de faire revolter le pays. Ils n'y réüssirent pas, les Cantiens ne vouloient point perdre la gloire d'être bons serviteurs du Roi, que la défaite de Perkin leur avoit acquise: ce qui n'ayant fait qu'irriter davantage les plus desesperez des mutins, ils firent menacer Henri, ou de le combattre s'il osoit paroître, ou de prendre Londres à sa vûë.

Une revolte, une guerre étrangere, la cabale d'un Concurrent parurent au Roi un assemblage de choses fâcheuses, qui l'inquieterent, mais qui ne lui firent rien perdre de sa presence d'esprit ordinaire. Il envoya du côté d'Ecosse Jean Howard Comte de Surrey, & se tint lui-même dans Londres, jusqu'à ce qu'il eût assez de troupes pour attaquer sûrement les rebelles, campez à la vuë de la Ville sur la colline de Blackeheath.

Cette lenteur du Roi, autrefois si prompt à mar-

marcher contre les rebelles, jetta une grande terreur dans Londres : mais on y fut bien-tôt raſſuré, quand on eut vû l'ordre admirable, avec lequel ce ſage Prince ſe prépara, quand il eut des troupes, à attaquer les ennemis. Car premierement il arma la Ville, & avec le ſoin qu'il en prit, mit les Bourgeois en état de ſe défendre eux-mêmes. Enſuite il alla camper en perſonne dans la plaine de ſaint Georges, juſtement ſituée entre Londres & le camp ennemi. Enfin il fit inveſtir ce camp par le Comte d'Oxford, qui avoit ſous lui le Comte de Suffolk & d'Aubeney. Le Duc de Bethford, à qui Henri donnoit d'ordinaire le principal commandement de ſes armées, étoit malade, & mourut bien-tôt après, Seigneur habile, & l'homme de ſon tems le plus fecond en reſſources dans la mauvaiſe fortune. Son abſence n'empêcha pas que les autres n'attaquaſſent les rebelles avec tant de valeur & d'art, qu'ils les eurent défaits en peu d'heures, quoi qu'ils ſe défendiſſent aſſez bien. Deux mille y demeurerent ſur la place. Les trois Chefs furent pris, & punis de mort. Le Roi pardonna aiſément au reſte, mettant, dit Bacon, de la difference entre un ſoulevement que cauſe la pauvreté, & celui que produit l'eſprit de revolte. 1497.

La guerre d'Ecoſſe que l'émotion de Cornoüaille rendoit aſſez vive, languit bien-tôt quand on apprit cette défaite des mutins: à quoi ne contribua pas peu une Ambaſſade de Ferdinand, Roi d'Arragon & de Caſtille, qui voulant prendre les liaiſons qu'il prit depuis avec Henri, envoya un Ambaſſadeur offrir ſa médiation aux deux Rois pour la paix. On n'en pût pas ſi tôt convenir, parce qu'Henri voulut que Perkin lui fût livré entre les mains, & qu'il ne le pût obtenir: mais la priere que le Roi d'Ecoſſe fit à l'impoſteur peu de temps après, de chercher un azyle ailleurs,

ailleurs, y mit de grandes dispositions. En attendant on fit une trêve, durant laquelle Perkin fut
1498. contraint de se retirer avec sa femme encore une fois chez les Irlandois. Car Henri venoit de conclure un Traité avec l'Archiduc, portant expressément que Perkin ne seroit plus toleré en Flandres, même sur les terres données en doüaire à la Duchesse de Bourgogne.

Perkin ne pouvoit demeurer en Irlande, alors soumise au Roi legitime, qu'errant, obscur & inconnu. Cela n'accommodoit pas ses desseins. A force de vouloir persuader aux autres qu'il étoit le Duc d'York, il sembloit se l'être persuadé à lui-même, & le nom de Richard IV. lui avoit fait oublier qu'il étoit Warbek. Un homme né Roi n'auroit pas souffert avec plus d'impatience de ne l'être plus. Il s'occupoit à imaginer une nouvelle intrigue pour revenir sur la Scene, lorsque la sedition de Cornoüaille recommença à propos pour lui en donner occasion. Il y a apparence qu'il eut part à ce second soulevement, & que la proximité du païs où ils apprirent qui il étoit, leur donna envie de tenter encore une fois la fortune, sous un Chef dont le nom imposoit; outre que Perkin promettant toûjours dans les écrits qu'il publioit une exemption de tout subside, ce Peuple, qui ne prenoit les armes que pour obtenir ce soulagement, crut ne pouvoir pas mieux choisir pour conduire son entrepriſe, qu'un homme qui avoit des vûës si conformes à ses intentions.

Poussez par ces motifs, les rebelles ayant député en Irlande, persuaderent aisément Perkin de passer le détroit qui les separoit de lui, & de se venir mettre à leur tête. Aussi-tôt qu'il y fut, ils convinrent ensemble de commencer la guerre civile par quelque conquête importante, qui donnât de la réputation à leurs armes, qui leur ser-

ſervît au beſoin de retraite, & de place de ſeureté. Dans ce deſſein ils aſſiegerent Exceſtre, & l'attaquerent aſſez vivement, pour le prendre avant que le Roi fût en état de le ſecourir, s'ils euſſent eu de l'artillerie, & un peu plus de diſcipline: mais l'une & l'autre leur manquant, le Roi ſurvint, & fit lever le ſiege. Perkin ſe retira à Taunton, où après avoir employé le jour à ſe preparer au combat; par une cataſtrophe indigne d'une Comedie ſi intriguée & ſi pleine d'évenemens, il ſe retira durant la nuit dans un azyle du pays, abandonnant ſon armée à elle-même, & à la diſcretion du Roi, qui pardonna encore une fois à cette populace inconſiderée, après en avoir châtié quelques-uns. 1498.

Henri étoit aſſez content de tenir Perkin aſſiegé, dans l'azyle où cet impoſteur avoit voulu choiſir ſa retraite. Pluſieurs conſeillerent au Roi de l'en retirer par force, & de lui faire porter ſur le champ la peine de ſes impoſtures: mais le violement de l'azyle paroiſſant à ce Prince circonſpect une affaire trop délicate, il prit un parti tout contraire, qui fut d'inviter le coupable à ſe remettre entre ſes mains, promettant de lui ſauver la vie. Perkin accepta la propoſition, apparemment faute de mieux, & fut mené dans la Tour de Londres. Sa femme, qui mit le comble à ſes vertus par l'amour conjugal qu'elle eût pour lui dans l'une & dans l'autre fortune, fut fort honorablement traitée. Le Prince ne l'eut pas plûtôt vûë, qu'il l'aima: mais d'une amitié qui ne fit point de ſcandale. Il la donna à la Reine, & eut avec elle un procedé ſi reſpectueux, & ſi plein de circonſpection, que ni la vertu de la Dame, ni la délicateſſe de la Reine, ni la malignité des Courtiſans n'eut aucun ſujet d'en prendre ombrage. Elle eût été auſſi heureuſe à la Cour d'Henri, qu'elle meritoit de l'être, ſi elle eût

moins aimé un mari si peu digne de son amour.
1499. La prise de ce malheureux lui avoit donné un chagrin mortel, sa mort la rendit inconsolable. Cet esprit inquiet s'attira lui-même le supplice que la clemence du Roi sembloit s'obstiner à lui épargner. Il s'étoit sauvé de la Tour, le Roi lui avoit encore pardonné: mais une telle comedie devoit ensanglanter la scene, & avoir une catastrophe tragique. Perkin ne se pût empêcher de cabaler en prison aussi-bien qu'ailleurs. Il gagna quatre de ses Gardes, qui devoient tuer le Gouverneur, se saisir des clefs, ouvrir les portes, donner la liberté à Perkin, & au vrai Comte de Warwik, qui avoit pris, selon quelques-uns, des liaisons avec lui contre Henri. Cette conjuration découverte, Perkin fut enfin conduit au supplice, qu'il avoit tant de fois merité.

La mort de ce fameux imposteur auroit fait honneur à Henri, si elle n'eût servi d'occasion à celle du Comte de Warwik, reste du sang des Plantagenetes encore precieux à l'Angleterre. Je dis qu'elle lui servit d'occasion: car la vraye cause de cette mort, fut une politique cruelle de ce Prince, & de son ami Ferdinand Roi d'Arragon, qui pour marier Catherine sa Fille à Artus Fils aîné d'Henri, fit entendre au Monarque Anglois,
1500. qu'il ne se tiendroit point assûré de marier sa Fille à un Roi, pendant que ce Comte vivroit. Par-là le Prince infortuné fut la victime de ce mariage, dont Catherine attribua toûjours les malheurs qui en furent les suites, au sang du Comte de Warwik, qui en avoit souillé les liens.

Ce fut une tache à la vie d'Henri, mais qu'il couvrit, devant & après, de tant d'actions dignes d'un grand Roi, que si Dieu ne l'oublia pas, & l'en punit dans ses enfans, bien-tôt les hommes n'y penserent plus. Devenu paisible, & sans con-
1501. current, il vint à un point de puissance, d'autorité

rité & de reputation, qui rend encore aujourd'hui sa memoire venerable à tous les Anglois. Il fut moins aimé, qu'estimé. Son avidité excessive à accumuler des tresors fit souvent murmurer son Peuple. Dudley & Empson Ministres de son avarice en porterent les maledictions publiques, mais il n'évita pas les plaintes secretes, & fut quelquefois en danger d'en sentir de plus fâcheux effets. A cela près ce fut un grand Prince, d'un esprit élevé & solide, d'une valeur éprouvée, d'une profonde politique, d'une grande application aux affaires; faisant bien la guerre sans l'aimer, aimant la paix, & se la faisant demander; vif & agissant, mais toûjours circonspect; connoissant mieux que Prince du monde les solides interêts de son Etat, & les alliances qui lui convenoient, écoutant les conseils sans s'en faire des Loix, gouvernant par lui-même sans l'affecter; autant exempt de faste & de vanité, qu'il avoit de grandeur, & aimoit la vraye gloire. Aucun Roi d'Angleterre ne trouva mieux le secret d'accorder la Dignité Royale avec les privileges de la Nation, & ce temperament qu'il faut garder pour être maître du Parlement, sans trop vouloir l'assujettir. Il n'avoit ni Favoris ni Maîtresses, aimant en Roi tout ce qu'il aimoit, même sa Mere qu'il respectoit fort, sa Femme qu'il estimoit beaucoup, ses Enfans qu'il élevoit bien; mais ne donnant à sa Famille que peu de credit auprès de lui dans les choses qui regardoient l'Etat. Il se servoit plus volontiers dans le commandement des Armées, & dans l'administration des affaires, de gens de qualité que d'autres: les plus habiles étoient toûjours ceux qu'il employoit le plus volontiers, n'ayant rien de cette foiblesse qui rend quelquefois les grands Princes jaloux de leurs propres Ministres, allant au solide, & n'achetant point la gloire d'avoir fait lui-même ce qu'il entreprenoit de faire, par

1502. 1503. 1504. 1505.

le risque de n'y pas réüssir. Il y avoit de la grandeur dans ses projets, mais jamais rien d'outré & de chimerique : de là vient qu'ils lui réüssirent tous, & qu'il passa pour fort heureux. Bacon infere de là que ce fut sa faute, s'il ne fit pas plus qu'il ne fit : mais je crois qu'on peut inferer plus juste, que ce fut un effet de sa prudence, de n'avoir pas plus entrepris qu'il ne pouvoit faire. D'ailleurs n'étoit-ce pas avoir beaucoup fait, pour un Prince qui étoit passé de l'exil au trône, que d'avoir trouvé le Royaume déchiré de grandes & de longues factions, & de l'avoir laissé paisible ; d'avoir commencé une nouvelle Maison Royale, & de laisser dans la personne d'Henri son second Fils, devenu Prince de Galles par la mort d'Artus, un Successeur agreable à tous ses Sujets, Marguerite sa Fille aînée mariée au Roi d'Ecosse, & Marie sa cadette accordée avec l'Archiduc d'Aûtriche, que tant de Couronnes regardoient.

1506. 1507. 1508.

Telle étoit la situation d'Henri VII. lors qu'une maladie de langueur l'attaqua, & ajoûta aux prosperitez de sa vie le loisir de se préparer à la mort. Il y apporta toutes les dispositions qu'un Prince pieux & vrayement Chrétien, tel qu'il étoit, y doit apporter. Il montra de grands sentimens de devotion & de penitence. Il fit racheter tous les prisonniers qui étoient retenus pour leurs dettes. Il ordonna qu'on examinât les comptes de ses Officiers, pour rendre au Peuple ce qu'ils auroient pû en avoir exigé sans droit. Il fit des fondations, il redoubla ses aumônes, & ayant reçu les Sacremens avec une pieté exemplaire, il mourut à Richemond le vingt-deuxiéme d'Avril de l'année mil cinq cens neuf, la cinquante-deuxiéme de son âge, & la vingt-quatriéme de son regne.

1509. 22. d'Avril.

Fin du septiéme Livre.

HIS-

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE HUITIE'ME.

Changement de la Religion ſous les Teuders, & les évenemens tragiques, que ce changement a produit dans l'Etat ſous les Stuarts. Plan d'une Hiſtoire de cette Maiſon, qui doit faire un troiſiéme volume de celle des Revolutions.

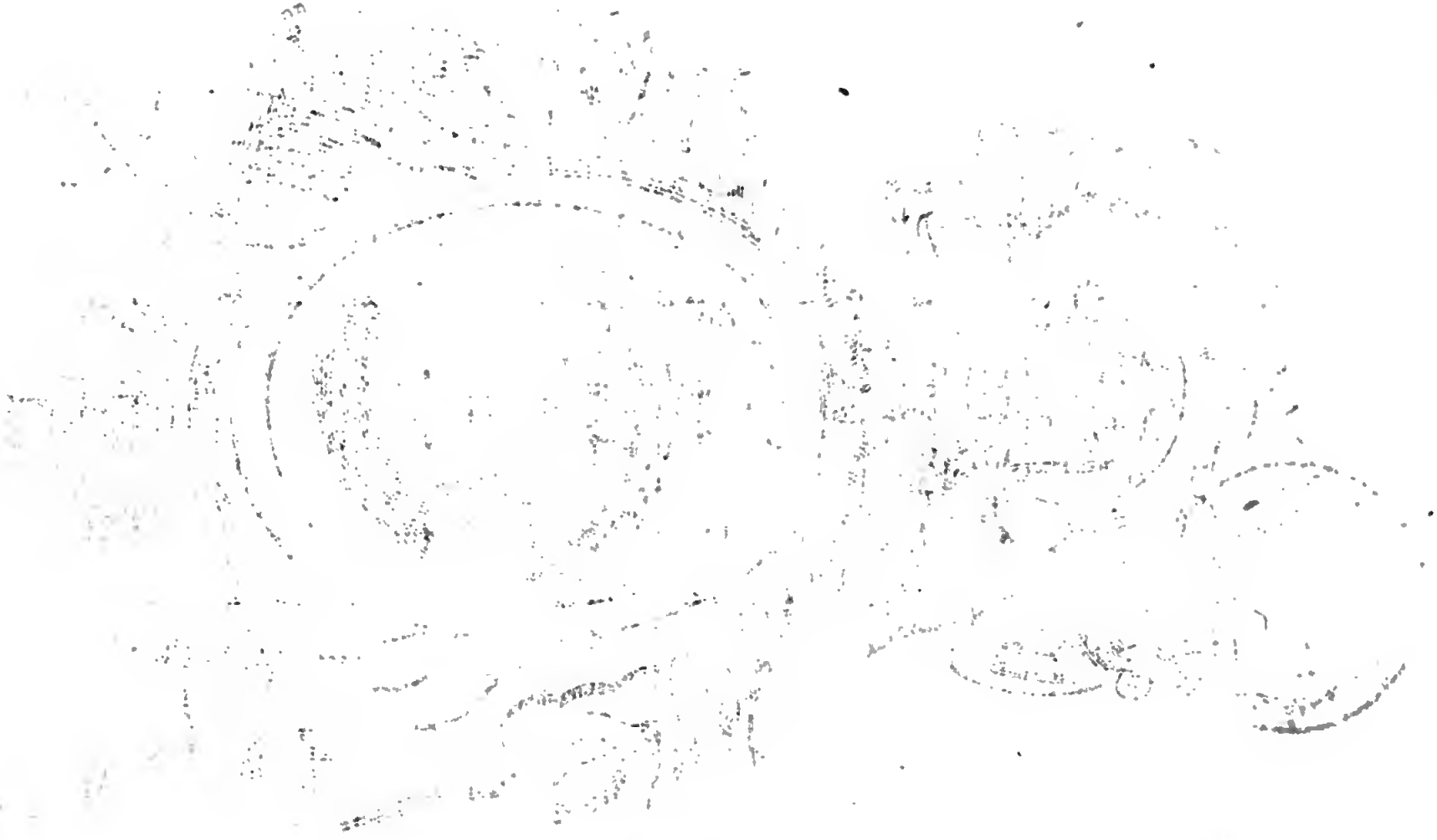
JE change de methode en ce Livre, & j'en prens une toute oppoſée à celle que j'ai ſuivi dans les autres. Dans les Revolutions précedentes, j'ai ſeparé les évenemens, & leur ai donné à chacun toute l'étenduë dont je les ai cru capables: dans celles que je vais écrire, j'aſſemble, & abrege les faits. La raiſon que j'ai d'en uſer ainſi, eſt que les choſes éloignées de nos tems n'étant connuës qu'en general, & la plû- 1509.

1509. part confuſément; j'ai cru faire plaiſir au Lecteur, de lui en donner un détail aſſez étendu pour l'en bien inſtruire. Par une raiſon contraire, j'ai jugé que les Revolutions arrivées en Angleterre les deux derniers ſiecles étant auſſi connuës qu'elles ſont, la plûpart de mes Lecteurs me ſauroient bon gré, d'avoir terminé cet Ouvrage par une eſpece de portrait hiſtorique, qui raſſemblant ces évenemens dans un eſpace plus limité, les repreſentât plus vivement, & en fit mieux voir tout le merveilleux. Je ne laiſſerai pas dans la ſuite de donner une plus longue étenduë à l'Hiſtoire de la Maiſon Stuart. Une deſtinée, dont Dieu ſeul qui la fait, connoît les reſſorts, lui donne une trop grande part aux Révolutions d'Angleterre, pour en avoir ſi peu dans cet Ouvrage. Ce que j'en dirai ici n'eſt que le ſujet d'un Volume particulier, dont l'impreſſion demande une ſituation de la Monarchie Britannique plus fixe que celle où nous la voyons. En attendant, pour donner à cette Hiſtoire une fin qui la rende complete independamment de ce que je me reſerve à y ajoûter en ſon tems, j'ai cru pouvoir renfermer dans ce Livre ce que l'Angleterre a pû produire dans l'eſpace d'un ſiecle & demi, de Revolutions & de changemens les plus ſurprenans qu'on vît jamais. On peut dire que le premier ſe fit dans la perſonne d'Henri VIII. en même tems qu'il en fit un ſi déplorable dans la Religion.

Ce Monarque parut ſur le Trône avec des qualitez ſi brillantes, tant de diſpoſitions à bien faire, tant d'avantages pour regner heureuſement, que perſonne ne douta en Angleterre, qu'il ne dût effacer la gloire de ſes plus illuſtres Prédeceſſeurs. Chacun reconnut d'abord en lui un bon eſprit & bien cultivé, de la Science plus que

n'en

Tom. II. pag. 344.



n'en ont d'ordinaire ceux mêmes de ce rang qui ont étudié; un beau naturel, un genie facile, une ame noble & élevée dans un corps bien fait, majeſtueux, adroit, robuſte, d'une bonne ſanté; du talent pour la guerre, de la capacité pour les affaires, une grande intelligence des interêts des Princes particulierement des ſiens; de la Religion, de l'équité, un accès facile, un air affable, enfin tout ce qui attire aux Rois l'amour ſans préjudice du reſpect. 1510.

Il commença à regner dans les circonſtances les plus heureuſes qu'on eût pû ſouhaiter, pour mettre en œuvre toutes ſes bonnes qualitez. Il trouva un Royaume paiſible, des treſors immenſes, un Peuple prévenu d'eſtime & d'affection pour lui, ſes voiſins diviſez, qui le recherchoient comme l'arbitre de la paix & de la guerre; en état de tenir la balance entre les Maiſons de France & d'Aûtriche, dont l'émulation s'allumoit. 1511.

Ses premieres demarches montrerent l'uſage qu'il étoit capable de faire de ſes avantages & de ſes talens. Dans la Ligue que fit Jules II. en l'an mil cinq cens douze avec ce Prince, l'Empereur, & Ferdinand Roi d'Arragon contre Louïs XII. Roi de France; Henri prit de ſon côté Theroüanne, qu'il alla aſſieger en perſonne, gagna la bataille des Eperons, où le Duc de Longueville fut fait priſonnier avec pluſieurs autres Seigneurs. Là le jeune Roi eut le plaiſir de voir l'Empereur porter ſon écharpe, & faire la guerre à ſa ſolde. Il prit la même année Tournay, pendant que le Comte de Surrey, qu'il fit pour cela Duc de Norfolk, gagna contre les Ecoſſois une grande bataille ſur la Tylle, où leur Roi fut tué avec une nombreuſe Nobleſſe, & plus de huit mille de ſes Soldats. 1512. 1513.

Si Henri avoit fait la guerre avec ſuccès, il fit

la paix avec dignité. Le mariage de Louïs XII.
1514. & de Marie Sœur de ce Prince, fut l'occaſion de celle-ci. Je ne ſai par quelle avanture avoit été rompu celui qu'on avoit autrefois projetté entre Charles d'Aûtriche & cette Princeſſe, au reſte ſi peu éblouïe de l'éclat de tant de Couronnes, qu'elle ne s'eſtima point heureuſe, que quand après la mort de Louïs, François I. lui fit épou-
1515. ſer Charles Brandon depuis Comte de Suffolk, qu'elle avoit aimé avant d'être Reine, & pour le-
1516. quel elle renonça encore volontiers à la Royauté. Henri eut le malheur, que ſes deux Sœurs firent ce deshonneur à leur Sang. Car Marguerite Doüairiere d'Ecoſſe épouſa preſque en même tems Ar-
1517. chambauld de Douglas Comte d'Angus. Le Roi leur Frere avoit trop beſoin d'indulgence ſur cet
1518. article, pour être inexorable aux autres. Après quelques mouvemens de colere, qu'il donna plûtôt au public qu'à un veritable reſſentiment, il
1519. ne les en aima pas moins, & les regarda comme des exemples qui autoriſoient ſes foibleſſes. Il en avoit dès lors de fort grandes ſur le ſujet dont
1520. nous parlons: mais elles n'avoient encore rien gâté dans la conduite de ſes affaires, non plus que dans ſa Religion; dont il conſervoit un grand fonds parmi ſes deſordres; juſques-là qu'il écrivit contre Luther, & qu'il merita du Pape Leon ce
1521. titre de Defenſeur de la Foi, que ſes Succeſſeurs ont trouvé ſi beau, qu'ils l'ont gardé même dans leur Schiſme, apparemment pour figurer avec celui du Roi de France.

Quelques-uns crurent que quand Henri fit la paix avec Louïs XII. l'amour le rappelloit en Angleterre plûtôt que la bonne politique, mais ils ſe trompoient: les dépenſes horribles que lui faiſoit Maximilien, & l'application de Ferdinand à profiter de tout pour ſes interêts au préjudice de ſa parole, dégoûterent Henri d'une entre-

entrepriſe, où il ſemoit & où les autres recueilloient. Sa conduite envers Charles-Quint & François I. parut inconſtante. Les liaiſons que prit d'abord Wolſey ſon Miniſtre avec l'Empereur, qui leurroit ce Cardinal de la Papauté, en furent cauſe durant quelque tems. A conſiderer neanmoins la ſituation des affaires de ce tems-là, la maniere dont Henri ſe menagea avec ces deux grands rivaux; ſe faiſant rechercher, ſe tenant neutre, ſe laiſſant eſperer à tous deux; dans la ſuite ſe déclarant, ſelon le tems & le tour des affaires, pour celui qui opprimant l'autre, auroit pû l'opprimer lui-même; enfin ſe fiant au François dans lequel il trouvoit une humeur beaucoup plus conforme à la ſienne, plus de deſintereſſement, plus de bonne foi, on jugera que la legereté, dont on accuſa ce Monarque, étoit une politique aſſez dans les regles.

1521. 1522. 1523.

Ainſi commença le fameux Henri VIII. La fin de ſa vie fut bien differente d'un ſi beau commencement. Trois choſes firent cette metamorphoſe, un mauvais Mariage, un mauvais Conſeil, une Paſſion dereglée.

Le mauvais Mariage fut celui qu'on fit contracter à ce Roi avec la Veuve de ſon Frere, pour conſerver l'alliance d'Eſpagne, & pour ne point rendre de dot. La Princeſſe avoit du merite, mais elle ne plaiſoit pas à Henri, & il s'en étoit expliqué dès qu'on la lui avoit propoſée. La raiſon d'Etat l'avoit emporté, mais c'étoit une fâcheuſe Compagne, qu'une Femme donnée par raiſon, à qui ne ſavoit point aimer autrement que par paſſion. Un Fils qu'il en eut avoit diminué l'averſion qu'il avoit pour elle, mais ce Fils ne fit que paroître, & rendre plus vif le deſir qu'avoit ſon Pere d'un Succeſſeur. Outre ces principes d'un mariage malheureux, la Reine eut toûjours dans l'eſprit, que le ſang du dernier

Plantagenette crioit au Ciel contre une alliance,
1524. dont il avoit été la victime.

Le mauvais conseil qui contribua à précipiter Henri dans l'abîme, lui fut suggeré par Wolsey. Wolsey étoit Fils d'un boucher, né avec des mœurs aussi dépravées, que sa condition étoit basse: mais avec un esprit dont la force l'éleva, malgré ces obstacles, au plus haut degré de fortune où un particulier puisse arriver. Il en étoit digne, s'il eût été aussi vertueux qu'il étoit habile. Il étoit Cardinal, Archevêque d'York, Ministre d'Henri, pouvant tout sur lui, & plus que lui dans son Royaume. Si un Prince étoit excusable de donner tant à un seul homme, le choix du sujet étoit digne d'un grand Roi. Une ambition demesurée, une vie licentieuse, un faste à peine tolerable en ceux qui naissent dans la pourpre, rendirent odieux ce nouvel Aman, & le firent juger plus digne de la disgrace qui lui arriva, que de la fortune où il étoit monté. Son ambition, ou plûtôt la vangeance qu'il voulut tirer d'un grand Prince qui avoit trompé ses esperances, fut l'occasion de sa perte, l'écueil de son Maître, la ruine de la Religion dans son pays. Il s'étoit mis dans l'esprit d'être Pape; Charles-Quint l'en avoit flatté pour le mettre dans ses interêts, & s'attacher par là l'Angleterre. Tout habile qu'étoit Wolsey, il fut la duppe de ce Prince, qui en
1525. savoit autant que lui. Deux Papes moururent sans qu'on parlât du Cardinal Anglois dans le Conclave, où Charles avoit eu le credit de faire élever son Précepteur sur le Siege Pontifical. Dès lors Wolsey pensa à la vangeance; mais comme d'un côté l'Empereur gardoit encore des mesures avec lui, & que de l'autre il falloit du tems, pour préparer l'occasion de nuire à un Monarque si puissant, le Cardinal dissimula jusqu'à la journée de Pavie, & la prison de François

çois I. Alors Charles-Quint se voyant assez au dessus de ses affaires, changea de conduite envers Wolsey, & au lieu qu'il avoit jusques-là souscrit par ces mots les Lettres qu'il lui écrivoit: *Votre Pere & Cousin Charles*, il ne les souscrivoit plus que *Charles*. Ce changement acheva d'outrer le fier & orgueilleux Cardinal, qui ne ménageant plus rien avec Charles, fit premierement entendre à son Maître, que la politique vouloit qu'il se joignît avec François pour sa propre conservation, contre un Prince qui affectoit la Monarchie universelle, & qui s'y avançoit à grands pas. Quand il eut obtenu ce point, qui regardoit l'interêt des Couronnes, il entreprit d'en gagner un autre, qu'il jugea devoir faire un chagrin plus personnel à l'Empereur; & ce fut le fameux divorce d'Henri avec la Reine sa Femme, Tante maternelle de Charles; sous prétexte que cette Princesse n'avoit pû épouser les deux Freres, & que la dispense obtenuë pour ce mariage étoit nulle. 1526. 1527.

Quelque peu de goût qu'eût Henri pour Catherine d'Arragon, il n'y a pas d'apparence qu'il eût entrepris une affaire si odieuse, si difficile, & d'un tel éclat, en toute autre situation d'esprit que celle où il étoit alors. Il étoit devenu amoureux d'Anne de Boulen Fille de la Reine, belle personne, quoique sa beauté ne fût pas sans de grands défauts, avec lesquels elle avoit plû jusqu'à aveugler ce Monarque de la plus forte passion du monde. Sanderus raconte des choses de la naissance & de la conduite d'Anne avant qu'Henri l'eût aimée, qui ne sont pas faciles à croire, & dont les preuves ne persuadent pas. Qu'elle fût Fille d'Henri, qu'elle eût une Sœur dont ce Monarque eût abusé, qu'elle se fût prostituée, presque dès l'enfance, au Maître d'Hôtel & à l'Aumônier de Thomas de 1528.

Boulen, qui paſſoit pour ſon Pere; qu'étant allée
1530. à la Cour de France, François I. & ſes Courtiſans l'euſſent tellement deshonorée, qu'on lui donnât aſſez publiquement des noms infames: ce ſont des choſes contre leſquelles les Ecrivains Proteſtans ſe recrient, & ont quelque droit de s'inſcrire en faux. Mais de quoi on ne la peut juſtifier, eſt d'avoir donné à Henri, en contrefaiſant la femme de bien, des eſperances de l'épouſer, s'il venoit à bout du divorce monſtrueux que Wolſey lui propoſoit, & d'avoir contribué par-là à l'injuſtice que ce Prince fit à ſa femme legitime, & à tous les maux qui s'en ſont ſuivis. La fin tragique que lui cauſa une incontinence prouvée par un jugement juridique, fit voir que les Ecrivains Catholiques ont pû dire d'elle, ſans en juger temerairement, qu'elle n'avoit été chaſte que quand elle avoit été ambitieuſe.

Tels furent les malheureux principes du changement déplorable d'Henri, & du Schiſme qui diviſe encore aujourd'hui l'Angleterre d'avec nous. L'Hiſtoire de ce celebre Divorce a été écrite, même de nos jours, par tant d'habiles gens, & en tant de diverſes formes, qu'on ne peut l'abreger ni l'étendre, ſans faire ce qu'ont déja fait des Ecrivains, qu'il ſeroit temeraire de prétendre égaler. Les ſavans hommes, qui depuis peu ont eu là-deſſus de ſi vives & ſi fortes conteſtations, ne laiſſent rien à ajoûter, ni à leurs recits, ni à leurs diſputes, que le jugement qu'on peut porter ſur les faits controverſés entre eux. Voici ce qui convient le mieux au deſſein que je me ſuis propoſé.

Nos paſſions flattent nos eſperances, & nos amis nos paſſions. Henri ne trouva point impoſſible de faire réüſſir le divorce, & tous ceux qui avoient quelque part à ſa confiance & à ſes ſecrets y trouvoient

voient plus que de la facilité. L'Evêque de Lincolne ſon Confeſſeur ſe laiſſa perſuader par Wolſey qu'il y alloit de ſa conſcience, & en parla ainſi au Roi. La maniere même dont le Pape reçut la requête d'Henri aida encore à le tromper. Clement VII. qui en ce tems-là tenoit le Siege Apoſtolique, venoit de ſortir deguiſé d'entre les mains de Charles-Quint, qui l'avoit retenu priſonnier. Le reſſentiment du Pontife étoit tout recent contre lui. D'ailleurs le ſaint Siege étoit obligé au zele du Roi d'Angleterre contre les hereſies naiſſantes, & le Pape en particulier, à qui il avoit rendu ſervice dans ſa captivité, vouloit l'obliger. Le Roi de France joint à Henri, l'appuyoit auprès du ſaint Pere de fortes ſollicitations. D'abord même, en examinant la Bulle par laquelle Jules II. avoit permis au Monarque Anglois d'épouſer la Veuve de ſon Frere, on avoit trouvé des raiſons pour la faire juger ſubreptice, qui avoient paru aſſez fortes. Enfin le Pape avoit promis, qu'incontinent qu'il ſeroit ſorti d'intrigue avec l'Empereur, il donneroit à ſon Bienfacteur toute la ſatisfaction qu'il pourroit. 1531.

Ainſi Henri ſe nourrit d'eſperance, pendant qu'on n'en vint point au fait : mais auſſi-tôt qu'on commença à regarder l'affaire de près, il vit naître tant d'obſtacles à ſes deſirs du côté de la politique, de la juſtice, de la Religion ; que s'il ne deſeſpera pas dès lors d'obtenir du Pape ce qu'il demandoit, c'eſt qu'une eſpece d'aveuglement lui en avoit cauſé un autre. Il eut beau flatter, prier, menacer, employer ſon credit & celui de François I. ſon ami, attirer l'affaire de ſon pays, ſe faire nommer pour Commiſſaires les Cardinaux Wolſey & Campege, deſquels ce dernier poſſedoit un Evêché en Angleterre, mendier en ſa faveur les ſuffrages des Doctes &

des Universitez, s'abbaisser à plaider sa cause lui-
1531. même devant Wolsey son Sujet, proposer des expediens qui l'eussent rendu mépriſable à tout l'Univers, ſi on n'eût été plus ſoigneux de ſa réputation que lui-même: la crainte d'offenſer Charles-Quint, l'injuſtice de deshonorer une Princeſſe vertueuſe, après vingt-deux ans d'un mariage contracté ſur la foi d'une Bulle, & d'un Bref qui la confirmoit; l'importance dont il étoit de garder des maximes ſûres & uniformes dans la diſcipline de l'Egliſe, le peu de fondement qu'avoit Henri de revoquer en doute la validité de la diſpenſe de Jules II. furent des difficultez au ſuccès de l'entrepriſe de ce Roi, qu'il ne pût jamais ſurmonter. Il s'opiniâtra, & jura un divorce
1532. éternel avec le ſaint Siege, ſi le Pape n'autoriſoit celui qu'il vouloit faire avec ſa femme. Le Pape tint ferme: mais Henri trouva un Archevêque de Cantorbery, qui fit ce que le Pape n'avoit oſé faire. Cranmer, que le Roi avoit revêtu exprès
1533. de cette dignité, comme un homme ſûr pour
3. Mai. faire un ſchiſme, prononça le troiſiéme de Mai de l'année mille cinq cens trente trois, la Sentence du divorce fatal, qui ſepara avec Henri toute l'Angleterre de l'Egliſe. Le Roi avoit déja épouſé ſecretement Anne de Boulen, qui actuellement étoit groſſe, & qui peu de mois après qu'on l'eût couronnée à Weſtminſter, accoucha de la fameuſe Eliſabeth, malheureux fruit d'une union produite par tant de diſcordes.

Le Pape ayant été informé des demarches du Roi d'Angleterre, le menaça de l'excommunier, ſi dans un tems qu'il lui marquoit, il ne reconnoiſſoit ſa faute. François I. qui aimoit Henri, & qui étoit vraiment zelé pour empêcher que l'Angleterre ne ſe ſeparât de l'Egliſe, negotia ſi bien de part & d'autre, qu'il ſuſpendit encore

encore long-tems les derniers foudres du S. Pere. Il avoit conduit l'affaire à un point, par l'habileté & le zele de Jean du Bellay Evêque de Paris, que ſi le parti d'Aûtriche n'eût precipité les choſes, ſi on eût encore attendu deux jours un Courier qui venoit d'Angleterre, & qui avoit été retardé par le débordement des eaux, il y avoit des deux côtez des diſpoſitions favorables au moins pour continuer le procès, que la mort de Catherine d'Arragon, arrivée peu de tems après auroit heureuſement terminée au contentement de tout le monde. Il ne fut plus queſtion d'accommodement, depuis la ſentence que Clement fulmina alors contre Henri, par laquelle il l'excommunioit, & mettoit en interdit ſon Royaume. Le Roi mépriſa l'excommunication, & le Royaume n'a que trop bien gardé l'interdit. 1534. 1535. 1536.

Ce fut par le reſſentiment qu'eut Henri VIII. de la fletriſſure qu'il reçut en cette occaſion, que ſe fit la Revolution de la Religion en Angleterre, dont nous voyons encore aujourd'hui de ſi déplorables effets. A conſiderer combien elle fut prompte, & combien les Anglois, ſi fermes pour maintenir leurs anciens uſages contre la puiſſance des Rois, abandonnerent facilement l'ancienne Religion de leur Monarchie, à laquelle juſques-là nul Peuple n'avoit paru plus attaché; on n'en peut gueres trouver d'autre cauſe, que cet abyſme des divins jugemens, qu'il ne faut pas trop vouloir penetrer. Le Royaume de Dieu s'ôte aux Nations comme aux perſonnes particulieres, pour des cauſes ſecretes que Dieu ſeul connoît. La complaiſance qu'eut le Parlement pour tout ce que le furieux Monarque exigea de lui en cette occaſion, en eſt un exemple redoutable à toutes les Nations du monde. On y fit des Loix pour diſpenſer les Anglois

glois de la soûmission que tous les Fideles doivent
1536. au saint Siege, pour proscrire jusqu'au nom du Pape, pour declarer le Roi Chef de l'Eglise Anglicane, pour exclure de la succession à la Couronne Marie, issuë du mariage d'Henri & de Catherine d'Arragon, pour l'adjuger à Elizabeth, qu'on declara Princesse de Galles. Tout plia sous ces Loix bizarres, & si c'est une gloire à un Prince d'avoir de l'autorité sur ses Peuples jusqu'à les trouver dociles au mal, Henri se pût vanter de l'avoir acquise.

Par cette conspiration des impies & des tiedes,
1537. Dieu vouloit rendre plus illustre le petit nombre d'Elûs fervens, qu'il s'étoit reservé en Angleterre, ou pour en faire des Martyrs, ou pour en former des exemples d'une confession constante dans les longues persecutions. Le nombre en fut encore assez grand, pour faire regarder Henri comme un Prince alteré de sang, qui ne gouvernoit plus en Roi, mais en tyran.

Ce fut par cette cruauté que commença la metamorphose qui se fit tout d'un coup en ce Prince, & qui causa une Revolution aussi surprenante en sa personne que dans la Religion de ses Peuples. Wolsey fut la premiere victime qu'il immola à sa fureur, parce que nonobstant le conseil
1538. que cet ambitieux lui avoit donné de rompre son mariage avec sa Femme, il n'avoit pas favorisé celui qu'il vouloit contracter avec sa Maîtresse. Une maladie épargna au Roi la peine de le faire
1539. mourir, mais peut-être aussi lui ôta-t-elle le plaisir de se vanger de lui. Le crime de ce Cardinal
1540. meritoit un tel châtiment, pour verifier la parole de l'Ecriture, qu'on est puni par où l'on peche. On dit qu'il mourut penitent. Jean Fischer & Thomas Morus, celui-là Evê-
1541. que de Rochestre fait Cardinal dans la prison, celui-ci Chancelier d'Angleterre, eurent

la

la gloire de mourir Martyrs, pour n'avoir pas voulu prêter les ſermens impies qu'on exigeoit d'eux. 1541.

Toute la famille de Richard de la Pôle de la Maiſon des Ducs de Suffolk, ſuivit les traces de ces deux grands hommes, & eut part à un ſi beau ſort. Lui, ſa femme, ſon Fils aîné, ſouffrirent la mort pour la cauſe de l'Egliſe. Sa Femme, Marguerite Plantagenette Comteſſe de Salisbery, étoit Princeſſe du Sang d'Angleterre, Sœur du feu Comte de Warwik; ſon âge de ſoixante-dix ans, & une vertu reverée autant qu'un ſi haute naiſſance, ne pût la ſouſtraire aux fureurs d'Henri. Le Cardinal Regnauld de la Pôle ſecond Fils de Richard & de Marguerite, étoit le principal objet de la colere de ce Prince. Il étoit abſent: Henri l'avoit conſulté ſur ſon mariage, & ce Cardinal auſſi plein d'érudition que de pieté, lui avoit fait une réponſe digne d'un homme de ſon caractere. Le Roi en avoit été ſi choqué, qu'il l'avoit proſcrit: quelques-uns diſent qu'il avoit envoyé des gens en Italie pour s'en défaire, Dieu permit qu'il fut mal ſervi par ceux qu'il avoit choiſi pour ce meurtre: Il s'en dedommagea ſur tous ceux qui appartenoient à ce Prelat, & ce ne furent pas les dernieres victimes d'un ſang illuſtre qu'Henri immola à l'idole qu'il s'étoit fait d'une Religion à ſa mode. Ceux qui en ont fait le dénombrement, en comptent une grande multitude des premieres dignitez d'Angleterre. Celle des perſonnes de moindre rang, celle des Prêtres & des Religieux fait horreur ſeulement à l'entendre dire, & encore plus la nouveauté des ſupplices, dont on tourmentoit ceux qui étoient notez de plus de zele que les autres pour la Religion de leurs Ancêtres. 1542.

Henri s'accoûtuma tellement au ſang, qu'il verſa

verſa indifferemment celui des Catholiques & des Lutheriens. Pluſieurs de ceux-ci furent executez durant ſon Regne & par ſon ordre. Ses meilleurs ſerviteurs n'étoient jamais en ſureté avec lui. Toute la Maiſon de Norfolk en fut aux autres un triſte exemple. Le Duc de Buckingham & le Comte de Wiltſhire furent decapitez. Cromwel, long-temps Miniſtre de ces cruautez, les expia par une mort honteuſe. 1542.

La conduite d'Henri envers ſes Femmes eut quelque choſe de tragique, & de ridicule tout enſemble. L'Europe n'entendoit parler d'autre choſe que des mariages du Roi d'Angleterre, & il ne faiſoit de ſi frequens mariages, qu'en ſe défaiſant de ſes Femmes, ou par un divorce, ou par un procès criminel. Peu d'années le dégoûterent d'Anne de Boulen, & plus encore l'incontinence de cette Femme qu'on accuſa de s'être proſtituée à pluſieurs, entre autres à ſon Frere. Le Parlement la condamna à avoir la tête tranchée, & avec elle ſes amans & le complice de ſon inceſte. Pour l'honneur de la Reformation, les Ecrivains Proteſtans tâchent de rendre douteuſes une partie des débauches, dont on accuſa cette Reine: mais ils ne font pas reflexion, qu'en juſtifiant Anne, ils font le procès au Monarque qui la repudia, aux Juges qui la condamnerent, & que ſi Anne de Boulen fut chaſte, Henri VIII. & ſon Parlement furent injuſtes. L'honneur de la Reformation eſt bleſſé de l'un comme de l'autre, & il eſt encore plus honteux à des Reformateurs d'être iniques, qu'à une Femme d'être foible.

A peine eut-on enlevé le corps d'Anne de Boulen de deſſus l'échafaud, qu'Henri épouſa Jeanne Seymour, qui le rendit Pere d'un Fils. La naiſſance de ce Prince coûta la vie à ſa Mere. Comme elle étoit en travail d'enfant, le

Roi

Roi ayant été averti, qu'il falloit se resoudre à perdre la Reine sa Femme, ou son fruit: *Allez*, dit-il, *qu'on sauve le fruit: Il est assez de Femmes au monde, mais on n'a pas quand on veut un Fils.* Sur cette décision on ouvrit les entrailles à Jeanne Seymour, & on en tira Edoüard VI. La mort de la Reine, qui suivit cette violente operation, ne fit pas le Roi veuf pour long-tems; il épousa Anne de Cleves, mais l'ayant épousée par Procureur, il la trouva si peu à son gré, qu'il la repudia le septiéme mois après ce quatriéme mariage. Catherine Howard lui succeda. C'étoit une belle personne, mais d'une vie peu reguliere: Cranmer se fit son délateur: ses amans avoüerent leur crime, on l'obligea d'en convenir: le Parlement lui fit son procès, elle eut la tête tranchée, & avec elle furent condamnez à differentes sortes de peines, bien des gens qui étoient complices, ou qui avoient connoissance de son crime. La Sentence que le Parlement prononça contre cette Princesse, fut accompagnée de tant de Loix contre les Reines de mauvaise vie, contre ceux qui non seulement favoriseroient leurs desordres, mais qui en auroient eu connoissance & n'en auroient pas averti, que la reputation la mieux établie n'étoit plus en sureté sur le trône; une Susanne pouvant trouver des calomniateurs qui se feroient croire. 1543.

Nonobstant tout cela Henri trouva une sixiéme Femme: tant le Diademe a d'attraits. Cette hardie personne fut Catherine Pare, Veuve du Baron de Latimer: Femme d'esprit & de bonne conduite: mais comme chacun en Angleterre commençoit dès lors à prendre son parti sur le fait de la Religion, elle penchoit au Lutheranisme. Si Henri n'eût été que Roi & Mari, Catherine l'eût aisément contenté, étant soûmise, sage, & soigneuse au de-là de ce que le sont d'or-

d'ordinaire les perſonnes de ce rang pour leurs
1544. Epoux : mais il y avoit dans ce Prince tant de differens caracteres à ménager, que ſi la nouvelle Reine le contenta comme Monarque & comme Epoux, elle l'offenſa comme Chef de l'Egliſe. Henri vouloit qu'on fût de ſa Religion : & de Luther à lui, je ne vois pas qu'il eût trop mauvaiſe raiſon. Dès que celle que Dieu nous donne n'eſt plus reçûë, les hommes n'ont pas plus de droit d'en faire une les uns que les autres. Un jour que le Roi & la Reine avoient longtemps diſputé enſemble de controverſe & de Religion, d'abord d'aſſez bonne amitié, mais dans la ſuite plus aigrement ; la conteſtation s'échauffa juſqu'à mettre le Roi en colere : Surquoi l'Evêque de Wincheſtre & le Chancelier étant ſurvenus, lorſque la Reine ſe fut retirée, ils acheverent tellement d'aigrir l'eſprit du Roi contre elle, qu'ils l'engagerent à conſentir qu'on lui fit faire ſon procès, comme à une heretique ſecrete. Elle en fut avertie à bonne heure, & comme elle étoit inſinuante, elle ſût ſi bien adoucir le Roi dans un entretien qu'elle eut avec lui, que non ſeulement elle évita l'échafaud, mais le divorce : alternative de toutes celles qui l'avoient précedée dans cette place, à une près, qu'une mort trop prompte déroba à l'inconſtance & à l'inhumanité du Roi.

La mauvaiſe humeur de ce Prince, effarouché par l'image de ſes crimes, auſquels il ſembloit avoir pris à tâche de s'accoûtumer, tomboit preſque toûjours en même tems ſur les Enfans & ſur les Meres. En repudiant Catherine d'Arragon, il avoit fait déclarer bâtarde la Princeſſe Marie, qu'il en avoit eu ; & en faiſant trancher la tête à Anne de Boulen, il avoit traité Elizabeth née de ce mariage comme Marie, les

les faiſant declarer par le Parlement incapables de ſucceder à la Couronne. Un teſtament plus mûrement fait rectifia ces effets de ſa mauvaiſe humeur. Edoüard, Marie, & Elizabeth y furent nommez ſucceſſivement, pour ſe ſucceder les uns aux autres en cas de mort ſans poſterité, & cette diſpoſition fut ſuivie. 1545.

En liſant ces choſes, on ne s'étonnera pas qu'Henri ait été ingrat envers ſes amis. Les mêmes principes qui font un mauvais Mari, un mauvais Pere, un mauvais Maître, font auſſi un mauvais ami, la mauvaiſe humeur, le caprice, la ferocité, l'inconſtance. Il entra de tout cela dans le refroidiſſement qu'eut ce Prince pour François I. après qu'il eut rompu avec le Pape. François l'avoit ſervi avec zéle, & hors de l'imiter dans ſon Schiſme, comme Henri l'en ſollicitoit, on ne peut avoir plus d'empreſſement qu'il en avoit toûjours eu pour lui. L'affaire dont il s'agiſſoit étoit de telle nature & eut de ſi grands contre-tems, que le ſuccès n'en pût être heureux. Henri crut que ſon ami l'avoit mal ſervi, parce qu'il ne voulut pas entrer dans tous ſes emportemens, & ſe vanger ſur lui-même, en quittant ſa Religion, du chagrin qu'on faiſoit à un autre. Dès ce moment il s'aliena de lui, & la conteſtation qu'ils eurent pour le mariage d'Ecoſſe, dont nous parlerons amplement dans l'Hiſtoire de Marie Stuard, étant ſurvenuë quelque temps après, Henri fit une ligue nouvelle avec Charles-Quint contre François I. où il ne ſe propoſoit pas moins que de le dépouiller de ſes Etats. La guerre fut en effet fort vive, & la France y perdit Boulogne, qui ne lui revint que par la paix; mais elle eut tout l'avantage dans l'affaire d'Ecoſſe, dont l'héritiere, qui étoit le ſujet de la conteſtation, fut deſtinée au Fils du Dauphin, qu'elle épouſa quand il en fut tems.

Parmi

1546. Parmi beaucoup de mauvaiſes conjonctures où ſe trouva François I. il eut le bonheur que Charles-Quint & Henri VIII. étoient d'une humeur peu compatible, Henri s'accommodant beaucoup mieux de la bruſque generoſité de François, que du phlegme intereſſé du Monarque Eſpagnol. Auſſi parmi les alternatives de ruptures & d'alliance qu'il eut avec le premier, ſi l'interêt & l'émulation de ſon Etat l'en éloignoit, ſon inclination perſonnelle aidoit toûjours à l'en rapprocher, & generalement parlant, l'Angleterre eut pendant ſon regne plus de liaiſon avec la France, qu'avec la Maiſon d'Auſtriche.

1547. Ce fut après cette derniere paix que le trop fameux Henri VIII. finit une vie de cinquante-ſept ans, & un regne de trente-ſept, accablé ſous le poids d'un corps, que l'intemperance, compagne ordinaire de la luxure, avoit appeſanti en l'engraiſſant, ce Prince n'étant plus que le tombeau de lui-même, où ſes plaiſirs & ſes chagrins avoient enſeveli avec lui ſa Religion, ſa conſcience, ſa gloire, & tous les ſentimens d'équité, de bonne foi, d'humanité, qu'une heureuſe naiſſance lui avoit donnez. Quelques-uns diſent qu'à la mort, il donna quelques marques de penitence, d'autres diſent de deſeſpoir: les uns veulent qu'il ſoit mort Catholique, les autres qu'il ait perſeveré dans le ſchiſme. Il peut bien être entré de tout cela dans les derniers ſentimens d'un homme, qui n'ayant encore pû ſe défaire des juſtes préjugez de la vraie Religion où toutes les veritez ſont fixes, s'en étoit voulu faire une fauſſe où ſon eſprit toûjours flotant n'avoit encore pû rien fixer, vivant dans la diſpoſition bizarre de voir bien ce qu'il devoit être, & de ne ſavoir ce qu'il étoit.

Le ſchiſme continua ſous Edoüard VI. qui à l'âge de neuf ans ſucceda à ſon Pere. Edoüard Seymour

Tom. II. pag. 360

Seymour ſon Oncle maternel, Comte d'Hereford, depuis Duc de Sommerſet, qui durant la minorité gouverna le Royaume en qualité de Protecteur, ajoûta l'Hereſie au Schiſme. Car ce Seigneur étoit Lutherien. Cranmer qui l'avoit toûjours été ſe trouva au comble de ſes vœux, quand il vit les choſes en état de répandre librement l'erreur. Comme le jeune Roi y prit goût, quoi qu'Henri l'eût fait élever dans la croyance Catholique, on vit bientôt la zizanie aſſez haute pour achever d'étouffer ce qui reſtoit de bon grain. Afin de multiplier l'Hereſie, le Protecteur prit à tâche d'élever ceux qui en faiſoient profeſſion aux premieres Dignitez, & aux plus importantes charges. Pour cette raiſon Thomas Seymour ſon Frere fut fait Baron de Sudley, & grand Amiral d'Angleterre; Jean Dudley fut fait Comte de Warwik. Le Chancelier Thomas Wriſley, le Comte d'Arondel, l'Evêque de Wincheſtre ſoûtenoient la Religion Catholique; mais l'Hereſie étoit appuyée par une Faction ſi ſuperieure à la leur, qu'elle fit en peu de tems de fort grands progrès. 1547.

Une victoire, que le Protecteur remporta ſur les Ecoſſois ayant augmenté ſon credit, le mauvais parti en devint plus fort. Les intrigues que fit l'Amiral pour balancer la puiſſance de ſon Frere, & apparemment pour le ſupplanter, occuperent durant quelque tems les Prédicans comme les autres: mais l'avantage qu'eut l'aîné, qui eut aſſez d'autorité pour faire trancher la tête au cadet, leur rendit leur premier loiſir, & les confirma dans la liberté qu'ils avoient de prêcher l'erreur, laquelle ſe fortifia tellement, que rien ne lui pouvoit plus nuire, que la contrarieté qu'elle a avec elle-même.

Outre Cranmer & ſes ſupôts, Richard Coxe,

1547. Coxe, Hugues Latimer, celui que les Lutheriens appellerent le premier Apôtre d'Angleterre par le nombre de gens qu'il pervertit, & autres Prédicans Anglois, il en vint d'Allemagne une inondation, qui acheva d'infecter le pays. Martin Bucer, Pierre Martyr, Bernardin Ochin, Fagius & d'autres prêcherent chacun de leur côté, les uns le pur Lutheraniſme, dont Cranmer faiſoit profeſſion, les autres la doctrine de Zuingle, qui étoit celle du Protecteur. Cette diverſité parut de dangereuſe conſequence au Parlement qui pour contenter tout le monde, & garder neanmoins quelque unité, prit de chacune de ces Sectes certains points dont il compoſa la Religion du pays. Et afin qu'aucun Novateur ne ſe pût plaindre d'en être exclus, on y mêla même du Calviniſme, qui commençoit à être en vogue, & dont l'Auteur oſa écrire au Duc protecteur une Lettre, par laquelle il l'exhortoit à uſer du glaive, pour réduire les Catholiques à embraſſer ce qu'il appelloit la Doctrine de l'Evangile.

Il entra dans la nouvelle Religion une innovation de tant de choſes, qu'on n'avoit encore oſé tenter, que les Peuples en furent effrayez. L'abolition de la Meſſe, le mariage des Prêtres, les images enlevées des Egliſes, les prieres publiques en Langue vulgaire, effaroucherent non ſeulement les Catholiques, mais ceux-mêmes qui avoient ſuivi le Schiſme ſous le Regne du feu Roi, & comme d'ailleurs les Payſans étoient mécontens de la Nobleſſe, il s'éleva en certains Cantons des ſeditions qui paſſerent bien-tôt dans tout le reſte du Royaume, & qu'on eut peine à appaiſer.

Les François & les Ecoſſois profiterent de ces deſordres. Henri II. qui venoit de ſucceder à ſon Pere, envoya Leſſé, Paul Stroſſi, & d'autres

tres Capitaines en Ecoſſe avec des troupes de mer & de terre, qui reprirent ſur les Anglois les Places que leur derniere victoire leur avoit acquis ſur leurs voiſins. On fit plus : profitant du tems, on emmena en France la petite Reine d'Ecoſſe, pour y épouſer le Dauphin, quand ils ſeroient tous deux en âge, & pour ôter au Roi d'Angleterre toute eſperance de ce mariage. Pendant ce tems-là Henri attaquoit les Anglois qui tenoient Boulogne, le Traité fait entre les deux peres s'étant rompu ſous les enfans. La garniſon ſe défendoit bien : mais on jugea en Angleterre, que les ſoûlevemens domeſtiques ne permettroient pas de faire la guerre avec grand ſuccès chez les Etrangers. On tenta une nouvelle Ligue avec l'Empereur, qui amuſa les Envoyez, & à la fin ne conclut rien. Ainſi le Conſeil d'Angleterre conclut à ſacrifier Boulogne & la Reine d'Ecoſſe à la paix. Il en coûta de l'argent à Henri, mais les Ecoſſois y gagnerent pluſieurs Places qu'on leur rendit ; & par là les trois Nations demeurerent autant paiſibles, que l'Hereſie, qui allumoit le feu de la guerre civile dans toutes les Monarchies de l'Europe, leur laiſſoit de repos chez eux. 1548.

L'Angleterre ne pouvoit être tranquille : la Religion y faiſoit tous les jours quelque nouvelle diviſion, & l'Ambition en profitoit pour d'autres deſſeins que pour établir des dogmes. Celle que cauſa le Comte de Warwik fit un grand éclat dans le monde, & fut ſur le point de changer par une nouvelle revolution dans la Monarchie, l'ordre de la ſucceſſion établi par le Teſtament d'Henri VIII.

Jean Dudley, Comte de Warwik, depuis Duc de Northumberland, étoit un homme dont la naiſſance mettoit bien des gens au deſſus de lui, mais dont l'ambition n'y pouvoit ſouf-

frir perſonne. Depuis long-tems le Protecteur
1549. étoit l'objet de ſa jalouſie, il ne pouvoit pardonner à la Fortune de l'avoir fait plus grand que lui, & il ſe reprochoit à lui-même, d'être complice, par ſa tolerance, de ce qu'il regardoit comme une injuſtice. Il avoit travaillé ſourdement avec un aſſez bon ſuccès, à diminuer l'autorité de celui qu'il vouloit détruire, & il n'attendoit qu'un tems propre à l'accabler par un coup d'éclat. Il crut que les mouvemens domeſtiques arrivez ſous ſon Miniſtere & les dommages que l'Etat en avoit ſouffert chez les Etrangers étoient une occaſion favorable de décrier ſon gouvernement & de rendre ſa perſonne criminelle. Il pouſſa ſi vivement l'affaire, & anima tellement ceux qui compoſoient le Conſeil du Roi, qu'on arrêta le Protecteur, & qu'on l'enferma dans la Tour.

Ce premier orage ne fit que paſſer. Le Roi accoûtumé à ſon Oncle, le fit élargir peu de tems après qu'il eut été mis en priſon; & comme Dudley s'étoit déclaré ſans ménagement contre lui, on travailla à les reconcilier, & ceux qui apprehendoient les ſuites de leur mesintelligence pour l'Etat, les engagerent à une alliance, dont ils ſe promettoient une paix & une union éternelle entre eux, un Fils de Dudley ayant épouſé une Fille du Protecteur.

Les alliances des Courtiſans ne gueriſſent gueres leurs jalouſies. Si celle de Dudley parut moindre pour le Duc de Sommerſet après ſa priſon, la liaiſon des Familles y eut moins de part, que la diminution que le Comte s'imagina voir dans le crédit du Protecteur auprès du Roi. Auſſi dès qu'il ſe fut apperçû qu'inſenſiblement les affaires revenoient à leur premier état, & que l'autorité du Duc ſe rétabliſſoit dans le Conſeil, l'envie qu'il avoit contre lui ſe ralluma plus que jamais

jamais, & lui fit prendre la réſolution de tout tenter pour le détruire. Pour en venir à bout, quoi qu'il fût Proteſtant comme ſon rival, il s'approcha des Catholiques, & les mit dans ſes interêts. Enſuite il s'appliqua avec ſoin à ſe faire des créatures, & à rendre puiſſans ſes amis, qu'il fit preſque tous élever à de nouvelles dignitez. Par ſon crédit Pawlet fut fait Comte de Wiltshire & Marquis de Wincheſtre, Guillaume Herbert Comte de Pembrok, Mylord Rouſſel Comte de Bedfort, & Mylord Gray Duc de Suffolk; & ce fut en cette occaſion qu'on donna à Dudley lui-même le titre de Duc de Northumberland. 1550.

Le Duc de Sommerſet vit bien, par cette promotion des amis & des partiſans de Dudley, que c'étoit une Faction puiſſante qui s'alloit élever contre lui. Il tâcha de s'en former une pour oppoſer à celle-là, & il réüſſiſſoit aſſez, s'il n'eût point été prévenu par la vigilance de ſon ennemi, qui en ayant été averti, fit ſi bien ſa partie, qu'il le fit mettre une ſeconde fois dans la Tour, en même tems qu'il prévenoit l'eſprit du jeune Roi contre lui par les crimes dont il l'accuſoit. La Ducheſſe Femme du Protecteur fut arrêtée avec lui, & un grand nombre de ſes amis, que l'on mit par là hors d'état de rien tenter en ſa faveur.

Les crimes dont on le chargea, furent de s'être voulu emparer du Roi & du gouvernement, d'avoir voulu faire armer le Peuple, & l'exciter à ſedition, d'avoir entrepris d'aſſaſſiner le Duc de Northumberland & deux de ſes amis, dans un repas où il les avoit fait inviter chez un des ſiens. Quelque vagues que fuſſent ces accuſations, l'eſprit du Roi en fut frappé, & ſon âge le rendant timide, il conçût de l'averſion pour un homme capable de telles reſolutions, & abandonna le malheureux Duc au

cours ordinaire de la Juſtice. Son procès fut
1551. bien-tôt inſtruit par la chaleur dont ſa partie en preſſa la concluſion. Il y perit, & avec lui perit auſſi un grand nombre de ſes amis, qui furent décapitez à Londres le vingt-deu-
1552. xiéme de Janvier, l'an mil cinq cens cinquante-deux.

Par cette mort, Northumberland devint enfin maître des affaires, ne voyant plus perſonne au deſſus de lui, & gouvernant le jeune Roi avec un empire abſolu, qu'il ſavoit néanmoins mêler de tant de ſoins & d'apparences de tendreſſe, qu'Edoüard s'y laiſſa aiſément ſurprendre. Car quoi qu'il ne fût plus enfant, & qu'il montrât des diſpoſitions à regner un jour par lui-méme; comme il aimoit naturellement à s'inſtruire, il paroiſſoit n'être pas fâché d'avoir ſur qui ſe décharger du gouvernement, pendant qu'il employoit ſa jeuneſſe à apprendre ce qu'il faut ſavoir pour bien gouverner. Une grande fluxion ſur la poitrine, dont il fut attaqué bientôt après, & qui le conduiſit au tombeau, lui rendit ce ſecours encore plus neceſſaire, & il ne manquoit plus au Duc, que d'avoir le nom de Roi, pour l'être en effet.

Le goût que cet ambitieux prenoit à la domination lui fit porter ſes vûës plus loin, que les avantages preſens qu'il trouvoit, pour être le maître, dans l'âge & dans la maladie du Roi. L'opiniâtreté de ce mal fit craindre ce qui en arriva. Dès que le Duc le pût prévoir, il prévit en même tems, que Marie venant à ſucceder à Edoüard ſelon le teſtament d'Henri, cette Princeſſe, Catholique conſtante, l'éloigneroit du gouvernement: heureux, s'il ne lui arrivoit rien de pis. De plus il y avoit entre lui & la Princeſſe Elizabeth une inimitié preſque ouverte. Il l'avoit voulu éloigner, & marier en Dannemarck,

marck, parce qu'elle traverſoit ſes deſſeins, & qu'elle montroit dès lors des lumieres trop penetrantes pour un homme, qui ne vouloit pas être éclairé. 1552.

Dans ces embarras, la naiſſance de ces Princeſſes, & les doutes qu'on pouvoit faire renaître touchant leur legitimité, lui parut un jour favorable pour faire paſſer le Sceptre en d'autres mains. Il y a apparence qu'il ſe ſeroit mis en devoir d'y porter les ſiennes, pour peu qu'il eût pû appuyer ſon ambition de quelque prétexte capable d'éblouïr les Anglois. N'en ayant point dans ſa perſonne, il trouva le ſecret d'en mettre un dans ſa famille, & crut que ce ſeroit un moyen d'y faire paſſer la Royauté. Du mariage de Brandon Duc de Suffolk, & de Marie d'Angleterre Sœur d'Henri VIII, Doüairiere de France, il étoit reſté une Fille, qui fut mariée à Henri Gray, Marquis de Dorſet, depuis Duc de Suffolk. De cet autre mariage étoient venuës trois Filles, dont les deux cadettes épouſerent Mylord Herbert & Mylord Keys; Dudley choiſit Jeanne l'aînée, pour la faire épouſer à Gilford ſon Fils, ſe flattant que par là la Couronne tomberoit infailliblement dans ſa Maiſon, ſi une fois les Sœurs du Roi en étoient déclarées déchûës : car il ne comptoit point la Reine d'Ecoſſe, étrangere, & promiſe à un Prince François.

Après que le Duc eut pris ces meſures, où perſonne ne ſoupçonna qu'il eût d'autre vûë que de bien allier ſon Fils, il diſpoſa adroitement le Roi à déroger au Teſtament d'Henri VIII. touchant l'Article de la ſucceſſion, ſous pretexte que les Princeſſes qu'on y nommoit pour lui ſucceder étoient nées de mariages équivoques. Edoüard fut charmé de cette ouverture: car il étoit zelé Proteſtant, & laiſſoit en effet à regret la

Couronne d'Angleterre à Marie, Princeſſe ou-
1553. vertement Catholique. Elizabeth lui eût plû davantage, mais on ne ſavoit pas encore bien de quelle Religion elle étoit: cet eſprit ſouple ſe gouvernant tellement entre toutes les Religions, qu'on n'étoit pas ſûr de la ſienne. Ainſi fut faite par ce Roi mourant une nouvelle diſpoſition touchant l'article des Succeſſions dérogeant à celle d'Henri, & ſubſtituant aux deux Princeſſes les femmes de Gilford & d'Herbert.

Le Roi étant mort après cet acte, Dudley eut aſſez de credit pour le faire mettre à execution. La plus grande oppoſition qu'il y trouva, fut de la part de ſa Belle-fille. Jeanne Gray, qui ſervit d'actrice à la nouvelle ſcene que l'Angleterre donna à l'Europe en cette occaſion, refuſa long-tems le Perſonnage que ſon Beau-pere la preſſa de repreſenter. Toute jeune qu'elle étoit, elle étoit ſolide, & voyoit bien le ridicule du rôle qu'elle alloit joüer. D'ailleurs elle avoit l'eſprit philoſophe, & naturellement moderé, aïmant mieux être particuliere en repos, que Reine dans le tumulte. A la Religion près, c'étoit une femme accomplie, ayant même au deſſus du ſexe aſſez de connoiſſance des bonnes Lettres pour faire un honnête homme ſavant. Elle ſe défendit autant qu'elle pût du mauvais pas qu'on lui fit faire. Sa Famille l'y obligea. Elle ſe laiſſa proclamer Reine dans la Capitale & aux environs, & en reçut les honneurs de ſi bonne grace, que l'on ne pouvoit s'empêcher de ſouhaiter qu'elle y eût plus de droit.

Marie étoit aſſez proche de Londres, lorſqu'elle apprit la mort de ſon Frere, & la proclamation de Jeanne. Dans le deſordre où elle ſe trouva à cette fâcheuſe nouvelle, & dans le peu de moyens qu'elle avoit de s'oppoſer à l'uſurpation,

Tom. II. pag. 369

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

tion, elle se retira vers la mer, pour être à portée de s'embarquer, en cas qu'elle fût poursuivie, & qu'on ne la secourût pas. Elle n'alla pas loin, qu'elle se vit environnée d'une foule de gens de la Province de Norfolk, qui se déclara hautement pour elle, & qui augmentant tous les jours par les Seigneurs qui la venoient joindre, non seulement la rassûrerent, mais se trouverent en état de la proclamer Reine à Norwik, comme on avoit fait Jeanne à Londres. Jeanne avoit l'avantage du lieu, & si son Beau-pere eût été autant aimé qu'il étoit craint, Marie auroit trouvé en elle une concurrente redoutable. Mais Dudley étoit fort haï, & quoi qu'il eût des amis puissans, & des creatures assez attachées, son insolence l'avoit rendu extrémement odieux au Peuple; & l'action même qu'il venoit de faire, avoit donné occasion de dire, qu'il avoit frayé à sa famille le chemin à la Royauté, par un parricide commis dans la personne du Roi en lui donnant un poison lent. La crainte qu'on avoit de lui contint le Peuple quelque tems, & lui donna lieu d'installer sa Belle-fille sur le Trône, mais ce ne fut que pour peu de jours. Comme il étoit vif & agissant, ayant appris que Marie venoit du côté de Londres avec des troupes, il en leva aussi pour l'aller combattre, & s'avança jusqu'à Cambridge: mais il ne fut pas plûtôt en campagne, que la Capitale se declara d'une commune voix pour Marie. On somma même le Duc de Suffolk, qui étoit demeuré pour garder la Tour, d'en sortir incessamment, & à sa Fille de se déporter de la vaine qualité qu'elle avoit prise. Tout plia sous le nom de Marie, dont tout Londres retentissoit, & ce bruit s'étant répandu dans les lieux circonvoisins, passa de Londres jusqu'à Cambridge, où le Duc de Northumberland fut deserté par la plû-

1553.

part des Soldats qui l'avoient ſuivi. Dans cet
1553. abandon, il prit le parti de crier comme les autres; *Vive Marie.* Ainſi Marie fut reconnuë d'un conſentement general, & on la vit bientôt dans ſa Capitale recevoir les hommages qui lui étoient dûs.

L'Angleterre tient de la nature de l'Element qui l'environne : lorſque l'on s'y attend le moins, on y voit des changemens ſubits, qui étonneroient ſi on n'y étoit pas accoûtumé. Deux Regnes conſecutifs de deux Princes appliquez à établir l'un le Schiſme, l'autre l'Hereſie parmi un Peuple aſſez docile pour les nouveautez, ſembloient n'y avoir plus laiſſé de retour à la Religion Catholique, & voici que tout d'un coup une Femme remet les choſes au premier état qu'elles étoient auparavant. Reine digne d'une memoire éternelle, par ſon zele & par le courage avec lequel elle entreprit une œuvre où tout lui ſembloit contraire, & par le ſuccès qu'elle y eut. Je voudrois, pour rendre la gloire de cette Princeſſe parfaite, que dans l'execution de ce grand deſſein, elle eût plûtôt ſuivi l'eſprit de l'Egliſe, que le genie de ſa Nation ; que dans une Revolution de Religion, elle eût moins imité la rigueur de ſes Ancêtres dans celles de l'Etat; en un mot qu'elle eût plus épargné le ſang, qu'elle ſe fût diſtinguée par là d'Henri, d'Edouard & d'Elizabeth, & qu'elle eût fait reflexion, que les voyes trop violentes d'induire les Peuples au changement conviennent à l'erreur qui ne porte point de grace; non à la veritable foi, qui porte avec elle le ſecours neceſſaire pour ſe faire volontairement ſuivre.

Le caractere d'eſprit de Marie lui inſpiroit naturellement cet excès de ſeverité. Elle en uſa envers la plûpart de ceux qui lui avoient été con-

contraires dans l'affaire de Jeanne Gray. Les Ducs de Northumberland & de Suffolk, Jeanne elle-même, ſon Mary Gilford, deux autres Freres de ce Seigneur, le Comte de Warwik l'aîné de tous, & le Marquis de Northampton finirent leur vie ſur l'échafaud. Wiat, Auteur d'un ſoulevement, qui embaraſſa quelque tems la Reine, & quatre vingt perſonnes de ſon parti furent punis du dernier ſupplice. Le Duc de Northumberland voulut mourir Catholique, & aſſura qu'il n'avoit été Proteſtant que par ambition. Son changement fut bon pour l'autre vie, mais il ne lui ſervit de rien pour lui prolonger celle-ci: La Reine craignit une recidive, & que la même ambition qui en avoit fait un Heretique ſi contraire à ſes interêts, n'en fit dans la ſuite un Relaps capable de renverſer ſes deſſeins. 1554.

Marie s'étant ainſi défaite de ſes plus dangereux ennemis, fut bientôt en état d'exercer la même rigueur ſur ceux de l'Egliſe, s'ils s'obſtinoient à la combattre. Ce fut un des motifs qui lui fit prendre la reſolution d'épouſer Philippe II. alors Prince d'Eſpagne, que l'Empereur Charles-Quint lui offroit. On ne peut dire par quelle raiſon les Anglois donnerent les mains à ce bizarre mariage, qui reduiſoit leur Monarchie à être Province de celle d'Eſpagne, & frayoit le chemin à Charles pour parvenir à l'univerſelle, où il aſpiroit depuis ſi long-tems. Il y eut à la verité, quand la nouvelle s'en répandit, une émotion conſiderable dans la Province de Kent, & ce fut celle où j'ai dit que Wiat fut un des principaux acteurs: mais la Reine fut ſi bien ſervie, que la ſedition n'eut point d'autres ſuites que le ſupplice des ſeditieux. Philippe entra en Angleterre ſous certaines conditions, dont il ſe diſpenſa quand il voulut, & il épouſa la Reine à 25. Juillet.

à Wincheſtre le vingt-cinquiéme de Juillet de
1554. l'année mille cinq cens cinquante quatre.

Marie tira de ce mariage tout l'avantage qu'elle en eſperoit pour le rétabliſſement de la Religion. Elle avoit déja bien changé des choſes, quand Philippe la vint épouſer. Le Parlement avoit rétabli la croyance & la Liturgie Catholique. On diſoit la Meſſe, on célebroit les divins Offices en Langue Latine, & ſelon l'uſage Romain; on avoit proſcrit l'Hereſie, chaſſé les Heretiques étrangers, dont on dit que bien trente mille ſortirent d'Angleterre par divers chemins. On avoit mis en priſon Cranmer, Latimer, & grand nombre d'autres Prédicans & Evêques de la Nation, qui avoient le plus contribué à infecter leurs compatriotes de la doctrine des Novateurs. On avoit rétabli dans leurs Sieges les Prelats chaſſez ou mis dans les fers pour avoir combattu l'Erreur, parmi leſquels Etienne Gardiner Evêque de Wincheſtre, dont Henri VIII. avoit reſpecté le ſavoir, l'habileté, les bonnes mœurs, & que les Miniſtres d'Edoüard avoient dépoſé & mis en priſon, fut non ſeulement delivré, & rétabli dans ſon Evêché, mais de plus honoré de la charge de grand Chancelier d'Angleterre, & d'une des premieres places dans le Conſeil ſecret de la Reine. Un point important manquoit encore à la perfection de l'ouvrage qu'avoit entrepris la Princeſſe. Elle n'avoit encore pû obtenir qu'on retournât à la ſoûmiſſion que les Chrétiens doivent au ſaint Siege. Le Parlement lui avoit paru difficile à
1555. gouverner ſur ce point. Ce fut l'effet de l'arrivée de Philippe, qui s'étant rendu dans cette Aſſemblée avec la Reine ſon Epouſe, inſiſta conjointement avec elle pour y faire paſſer cet article. Heureuſement pour les ſeconder, le Cardinal de la Pôle, envoyé de Rome en qualité de

Legat

Legat par le Pape, qui étoit alors Jules III. assista à cette seance, & y harangua fortement pour faire voir la necessité de rentrer dans l'unité de l'Eglise, en se soûmettant à celui que Dieu en a établi le Chef. Le desir de la Reine, la puissance du Roi, & l'éloquence du Cardinal concourant ainsi à la persuasion, enfin le Parlement se rendit. Il demanda même l'absolution des censures encouruës par le Schisme, que le Legat donna à tous. On envoya à Rome une pompeuse Ambassade pour en avoir la confirmation du Pape, qui non seulement la ratifia, mais qui fit rendre solemnellement graces à Dieu par toute l'Italie de l'heureuse reconciliation de l'Angleterre avec le saint Siege. 1555.

Ce fut ensuite de cette réunion, qu'on commença à exercer contre les Protestans la rigueur dont toutes leurs Histoires se plaignent. On en fit en effet mourir un grand nombre, dont ceux qui firent plus de bruit, furent le Predicant Latimer, & Cranmer Archevêque de Cantorbery. Ce dernier témoigna une foiblesse qui deshonora les Protestans, & dont ils paroissent encore chagrins qu'on leur rappelle le souvenir. Il se fit Catholique pour avoir la vie, & mourut Protestant pour se vanger de ceux qui la lui avoient refusée. 1556.

Hors l'appui que la Reine trouva pour rétablir la Religion, dans l'alliance de Philippe, qui devint en ce tems-là Roi d'Espagne par la retraite de Charles-Quint, ni elle, ni l'Etat n'y gagnerent. Le Parlement d'Angleterre étoit alors François, cette Assemblée suivant en cela vrai-semblablement la maxime sur laquelle elle est établie, de contrebalancer les Rois. La Reine étant devoüée à l'Espagne, le Parlement penchoit vers la France, & une des conditions principales qu'il avoit exigé de Marie, en consentant à son mariage, étoit

Tom. II. pag. 375

une groſſeſſe. La priſe de Calais acheva d'abbatre l'eſprit de cette Princeſſe, & ſon corps ſe ſentant bientôt de la diſpoſition de ſon eſprit, l'enflure augmenta, & parut enfin une hydropiſie déclarée, qui la conduiſit au tombeau, le dix-ſeptiéme jour de Novembre de l'année mille cinq cens cinquante huit, la quarante troiſiéme de ſon âge, & la ſixiéme de ſon Regne. Gardiner l'avoit précedée, & le Cardinal de la Pôle ne lui ſurvêquit que de ſeize heures: triſte préſage aux Catholiques pour la ſtabilité de la Religion qui venoit d'être rétablie, de voir manquer tout à la fois les trois colomnes qui la ſoûtenoient! 1558. 17. de Nov.

En effet peu de tems après que l'Angleterre eut perdu Marie, elle perdit encore une fois la vraye Religion, par une rechûte dans le Schiſme & dans l'Erreur d'autant plus funeſte, que la Princeſſe qui monta ſur le Trône, avoit plus d'habileté pour venir à bout des choſes qu'elle entreprenoit. Elizabeth, qui ſucceda à Marie, eſt de ces perſonnes dont le nom nous imprime d'abord dans l'eſprit une idée qu'on ne remplit point dans les peintures qu'on en fait. Jamais Tête couronnée ne ſut mieux l'Art de regner, & n'y fit moins de fautes dans un long Regne. Les amis de Charles Quint pouvoient compter les ſiennes, les ennemis d'Elizabeth ont été reduits à lui en chercher, & ceux qui avoient le plus d'interêt à décrier ſa conduite, l'ont admirée. Ainſi en elle s'eſt verifiée la parole de l'Evangile, que ſouvent les enfans du ſiecle ſont plus prudens ſelon leurs vûës, & les fins qu'ils ſe propoſent, que les enfans de lumiere. La vûë d'Elizabeth fut de regner, de gouverner, d'être maîtreſſe, de tenir ſes Peuples dans la ſoûmiſſion, & ſes voiſins dans le reſpect; n'affectant, ni d'affoiblir ſes Sujets, ni de conquerir ſur les Etrangers, mais 1559. 1560. 1561.

ne ſouffrant pas que perſonne donnât atteinte
1562. au pouvoir ſuprême, qu'elle ſavoit également maintenir par la politique & par la force. Car perſonne de ſon tems n'eut plus d'eſprit qu'elle, plus d'adreſſe, plus de penétration. Elle ne fut pas guerriere, mais elle ſut ſi bien former des guerriers, que depuis long-tems l'Angleterre n'en avoit vû ni un plus grand nombre, ni de plus experimentez.

Il n'eſt pas de mon ſujet de m'étendre ſur la
1563. conduite qu'Elizabeth garda avec la France & l'Eſpagne. Après quelques difficultez, que la reſtitution de Calais fit naître à la concluſion de la paix d'Angleterre avec la France, qui voulut retenir cette Place, & qui la retint en effet; cette paix ſe conclut enfin l'an mil cinq cens ſoixante
1564. quatre, ſous le Regne de Charles IX. Depuis ce tems Elizabeth eut pour Charles & ſes Succeſſeurs beaucoup de conſideration & d'égards, & quoique ſouvent elle envoyât des ſecours à nos Huguenots, c'étoit avec des ménagemens pour les Rois, qui les obligeant d'en avoir pour elle, les deux Nations s'unirent peu à peu juſqu'à faire des Traitez d'alliance.

Comme l'Eſpagne ne garda pas la même conduite avec cette Reine, & que depuis qu'elle eût ſecouru les Revoltez des Pays-bas, Philippe II. ne lui pût pardonner, quoiqu'elle l'eût aſſez ménagé; elle répondit à ſa fierté, avec une fierté égale, & ſoûtint avec ſuccès les efforts qu'il fit pour la détrôner. Il eſt vrai que les élemens combatirent ſouvent contre lui, & que des Flottes, que ce Monarque croyoit capables d'envahir les Etats de cette Princeſſe, furent diſſipées par les vents, au moment qu'elles l'alloient attaquer: mais ſi Elizabeth dut à ſon bonheur la diſſipation des Flottes Eſpagnoles, elle dut uniquement à ſon courage, & à ſon application infatigable

à

à pourvoir aux besoins de son Etat, la conservation de l'Irlande, où Philippe favorisant des soulevemens dangereux, fit plus d'une fois sur le point de faire soustraire cette Isle à la domination Angloise. 1564.

Je passe les détails de ces choses, qui n'ont qu'un rapport éloigné au dessein que j'ai entrepris, pour ne parler que de la Religion, dont la funeste Revolution en a causé de si étranges dans la Monarchie Britannique, depuis l'union des trois Royaumes qui composent aujourd'hui cet Etat. Il n'est pas malaisé de dire, quel fut le motif qui engagea Elizabeth dans les nouveautez. Elle étoit femme & femme savante, & d'un caractere de mœurs, auquel la liberté que donnoient les Sectes du tems convenoit mieux, que la severité Catholique. L'envie de regner, d'être en tout absolue, de disposer de tout sans contrainte, qui fut sa passion dominante, l'attacha tout à fait, quand elle fut Reine, à la nouvelle Religion, & lui fit former le dessein de bannir entierement l'ancienne.

L'autorité qu'Elizabeth acquit d'abord dans le Parlement, & parmi les Grands d'Angleterre, lui donna la facilité d'avancer beaucoup ce dessein en peu de tems. Avec la même promptitude que Marie avoit fait rétablir la Messe, les divins Offices, l'administration des Sacremens selon l'usage de l'Eglise, les Evêques, les Prédicateurs, les Dogmes, & les Docteurs Catholiques. l'union avec le saint Siege; Elizabeth changea tout cela, fit une Religion à sa mode, & ajoûtant le ridicule à l'impieté d'Henri VIII. en voulut être déclarée Chef. Il en coûta des Martyrs à l'Eglise, l'excessive severité de Marie à punir les Novateurs fut vangée sur les Catholiques par des cruautez qu'on n'a vû en usage, que dans les siecles des Tyrans.

Par

1564. Par là, non seulement Elizabeth rendit la nouvelle Religion dominante, comme avoient fait ses Prédecesseurs; mai elle l'étendit tellement, qu'elle devint la Religon du pays; la Catholique n'étant plus exercée, qe comme le Christianisme l'étoit dans les persécutions, en secret & en des lieux écartez, où c'étoit un crime irremissible, quand il venoit à la connoissance de la Reine & de ses Ministres, que d'avoir celebré les divins Mysteres.

Avec toute cette rigueur, Elizabeth ne pouvoit se promettre, que l'ouvrage de ce qu'elle appelloit sa reformation fût bien stable, si après elle la Couronne ne passoit dans me Maison Protestante; & celle d'Ecosse, qui en devoit heriter, étoit alors très-Catholique. L'expedient étoit naturel, la Reine étoit un assez bon parti, pour choisir un Epoux à sa mode. Elle eut des Favoris d'un caractere à faire croire qu'elle y pensoit. Les Comtes de Leycestre & de Sussex, ces deux Rivaux que la faveur de cette Reine rendit si fameux dès le commencement de son Regne, & d'autres qu'elle aima depuis, étoient jeunes, braves, bienfaits, & d'une naissance au dessous des Princes, dont l'Angleterre étoit depourvûë, à moins deshonorer le Trône & le sang d'Henri VII. que d'autres. Le temps fit voir qu'Elizabeth craignit de se donner un Maître en voulant se donner un Epoux; & que rien ne lui étoit plus cher, que la liberté & l'indépendance. A juger de la conduite des hommes par leurs passions dominantes, il ne faut pas chercher d'autres causes du celibat de cette Princesse, si contraire aux maximes ordinaires du gouvernement des Etats. Quelques-uns disent que certaines raisons, dont il n'étoit pas de la bienseance qu'elle fit part au public, lui donnerent cette opposition au mariage. Quoiqu'il en soit, si

ce

ce celibat fut un effet de la neceſſité, ou de l'amour propre dans la Reine, la complaiſance qu'eurent pour elle le Peuple & le Parlement ſur ce point, en fut un de la confiance qu'ils eurent en ſa prudence & dans ſes vûës, auſquelles, après beaucoup de fortes, mais inutiles remontrances, ils ſe remirent enfin du ſoin de ſe donner un Succeſſeur. 1565.

Il y a apparence qu'aſſez long-tems elle eut des deſſeins dont elle ne s'expliqua pas. Pendant qu'elle fut aſſez jeune pour faire juger qu'elle ſe marieroit, tout le monde étoit perſuadé qu'elle n'attendoit que pour bien choiſir. Elle le laiſſa croire, & ce ne fut pas un des moindres rafinemens de ſa politique. Par là elle tint long-tems à ſes pieds en reſpect, non ſeulement la plûpart des Princes qui étoient à marier en Europe, & dont elle fut recherchée; mais les Nations mêmes, qui s'empreſſoient à donner un Roi à l'Angleterre. Par là elle ſe rendit même la Cour plus agreable & plus ſoûmiſe par le grand nombre de jeunes Seigneurs qui prirent à tâche de lui plaire, & dont cette Princeſſe n'étoit pas fâchée, que les hommages allaſſent auſſi-bien à ſa perſonne, qu'à ſon Diadême.

Ce fut en ce tems-là que le Parlement la preſſa de faire un choix: Un jour les Communes s'échauferent là-deſſus, & dirent hautement, que non ſeulement il falloit l'en prier, mais l'y contraindre. Elizabeth ayant appris cette ſaillie de zele peu reſpectueux, manda des Deputez des deux Chambres, & loin de témoigner de l'aigreur des paroles indiſcretes qui lui étoient revenuës, elle remercia le Parlement de l'affection qu'il faiſoit paroître pour ſon ſervice & pour le bien de l'Etat; enſuite de quoi étant tombée ſur l'article de la ſucceſſion, elle parla avec tant d'addreſſe, & ſans s'expliquer, fit

ſi

si bien entendre, qu'elle avoit des vûës sur cette
1565. affaire dont tout le monde seroit content, qu'on s'en reposa desormais sur elle.

Quelque dessein qu'eût alors la Reine, ce ne fut point celui qu'elle suivit: Les avantures de Marie Stuart lui en ayant fait naître un autre, dont elle n'avoit pû prévoir l'occasion, mais dont les avantages lui parurent si grands, qu'elle employa toute sa politique, & n'épargna pas même l'injustice, pour en avoir un bon succès.

J'ai déja dit que Marie Stuart fut Reine huit jours après sa naissance, par la mort de Jaques son Pere; qu'elle étoit encore au berceau, lorsque deux grands Rois la demanderent en mariage pour leurs heritiers, François I. Roi de France pour le Fils du Dauphin, Henri VIII. Roi d'Angleterre pour le Prince de Galles; que François l'avoit emporté, la Reine Mere Marie de Lorraine, Fille du Duc de Guise, ayant prévalu sur la cabale Angloise, la plûpart composée de gens infectez du Schisme d'Henri, ou corrompus par son argent; que malgré les oppositions de l'Angleterre & sous Henri & sous Edoüard, Marie avoit passé en France, ou sous le regne d'Henri II. elle avoit épousé François, alors Dauphin & ensuite Roi. Ce Monarque étant mort fort jeune, sa veuve, à peu près de son âge, se trouva dans une situation bizarre. Elle étoit Reine de deux Royaumes, & étoit en peine d'une demeure. Comme elle avoit tous les sentimens d'une personne de sa naissance, étant née Reine, elle vouloit regner. D'ailleurs quelque agreable que soit la France, c'étoit un sejour assez sombre pour une jeune personne, obligée d'y faire le personnage de veuve. Marie Stuart étoit vertueuse, mais il paroît qu'en ce tems-là elle n'étoit pas morte au monde, qu'elle n'étoit

toit pas insensible au plaisir de regner, & que les hommages que lui attiroit sa beauté ne lui étoient pas desagreables, quand elle les croyoit innocens. A quoi se joignant la jalousie, que Catherine de Medicis, sa Belle-Mere, & Regente en France durant la minorité de Charles IX. avoit pour une Bru aimable, spirituelle, Niéce des Guises, qui pouvoient beaucoup alors dans l'Etat, la France étoit devenuë pour Marie un lieu où elle ne pouvoit éviter de donner du chagrin, & d'en recevoir. 1565.

L'Ecosse étoit dans un état à ne lui en pas moins faire craindre. Les troubles qu'y avoient excité les Anglois, & les Calvinistes, qui s'y étoient introduits, y avoient eu quelque relâche, par un Traité de François II. & de Marie Stuart son Epouse avec la Reine Elizabeth, par lequel François & Marie quiterent le titre de Rois d'Angleterre, qu'ils avoient trouvé bon de prendre, supposant en être heritiers par le défaut de la naissance de celle qui l'avoit usurpé. Le calme avoit été d'assez peu de durée. Ce Traité fait à Edimbourg ne fut point ratifié en France, à cause d'un article favorable aux Protestans rebelles du pays, que l'on eut envie de pousser. La mort de François II. étant survenuë dans cette conjoncture fâcheuse, Elizabeth avoit commencé à ne ménager plus du tout ni la Reine ni les Catholiques d'Ecosse, & avoit dès lors formé le dessein de rendre les Protestans de ce Royaume assez puissans pour donner la loi. La premiere démarche qu'elle avoit faite, avoit été de les inviter à se liguer avec l'Angleterre, pour empêcher que la jeune veuve ne leur donnât un Roi Catholique. Par-là elle les avoit tout de nouveau soûlevez, & rendus si fiers, qu'ils ne vouloient plus souffrir qu'on fit le Service divin autrement, que selon le nouvel usage. Jacques Stuart,

1565. Stuart, Comte de Mourrai, Frere naturel de la Reine, étoit à la tête de ce parti. C'étoit un de ces hommes de ſang, dont les plus noirs attentats n'effrayent pas la conſcience, & qui ne ſeroient pas propres à ce qu'ils font, s'ils n'étoient capables de tous les crimes. Buchanan en fait ſon Heros; c'eſt dire en un mot de l'un & de l'autre tout le mal qu'ils meritent qu'on en diſe, l'Hiſtorien étant autant determiné à loüer les mauvaiſes actions, que le Heros à les commettre.

Malgré cette ſituation des affaires d'Ecoſſe, Marie prit le parti d'y paſſer. Quelques-uns diſent, que ſes Oncles, auſquels elle deferoit beaucoup, lui donnerent ce conſeil hazardeux, pretendant lui faire épouſer un Mari, qui la ſoutiendroit en Ecoſſe, & qui ſeroit pour eux un relief en France.

Cette reſolution étant priſe, la Reine envoya en Angleterre prier Elizabeth, de lui laiſſer le paſſage libre dans ſes Etats. L'Angloiſe, qui profitoit de tout, penſant que l'occaſion étoit bonne, pour obtenir de la Reine d'Ecoſſe la ratification du Traité d'Edimbourg, ne lui voulut donner, qu'à cette condition, le paſſeport qu'elle lui demandoit. Marie ne jugeant pas qu'il fût ni du bien de la Religion, ni de celui de ſes affaires d'accepter cette condition, aima mieux hazarder le trajet, ſe confiant en la protection du Ciel, dont elle alloit défendre la cauſe.

Ce fut une eſpece de miracles, qu'elle ſe démêla de la Flotte Angloiſe, qui avoit obſedé les paſſages, & dont elle n'auroit pû éviter la rencontre, ſi un brouillard levé à propos n'eût derobé aux ennemis la vûë du vaiſſeau qui la portoit.

Elle fut bien reçûë en Ecoſſe, les Catholiques la regardant comme une autre Eſther, qui venoit proteger le Peuple de Dieu parmi les perſecutions

cutions de Babylone, & les Proteſtans eſperant s'en rendre facilement les maîtres. Ils lui montrerent bien d'abord qu'ils avoient intention de l'être. A peine lui permirent-ils de faire dire une Meſſe baſſe; & un jour un d'eux eut l'inſolence, de rompre les cierges qu'on apportoit dans ſon Oratoire pour la celebrer. Comme elle avoit pris le parti de tolerer beaucoup d'abord, & de ne rien changer des choſes qu'elle trouvoit établies dans le pays, elle diſſimula cette injure, dont les plus moderez Proteſtans lui firent, au moins en la deſavoüant, une ſatisfaction, dont la conjoncture du tems l'obligea de ſe contenter. 1565.

Ces ſortes d'inſultes revinrent ſi ſouvent, ſur tout les Miniſtres Proteſtans garderent ſi peu de meſures avec la Reine, que le diadême lui devint un joug qu'elle eût eu peine à ſupporter, ſi l'eſperance de quelque changement ne l'eût de tems en tems flattée. Ce fut pour cela, que de ſon côté elle s'oppoſa autant qu'elle pût aux entrepriſes des heretiques, & leur reſiſta toûjours fortement. Archambauld de Douglas, Gouverneur d'Edimbourg, ayant fait publier une ordonnance, par laquelle il chaſſoit de la Ville, entre pluſieurs eſpeces de perſonnes ſcandaleuſes qu'il nommoit, tous ceux qui entendroient la Meſſe, ou qui reconnoîtroient le Pape: La Reine caſſa les Magiſtrats qui avoient eu part à cette Ordonnance, & en fit mettre d'autres en leurs places. Cette action de hauteur lui ayant réuſſi, elle conçût qu'elle pouvoit faire plus qu'elle ne s'étoit imaginé. D'ailleurs le peu de bonne foi avec laquelle on en uſoit avec elle, par la contrainte où on la tenoit pour ſes propres devotions, lui donnant lieu de ſe croire diſpenſée de la tolerance, qu'on l'avoit forcée de promettre aux Novateurs, elle commença à chercher les moyens de ſe mettre

tre en état d'agir avec eux en Maîtreſſe & en Souveraine.

1565. La premiere choſe qu'elle crut devoir faire pour venir à bout de ce deſſein, fut de ſe défendre de ratifier le Traité fait à Edimbourg avec la Reine d'Angleterre, dans lequel il y avoit des articles qui lui auroient de nouveau lié les mains, & donné prétexte à cette Princeſſe, d'exiger d'elle pour les Proteſtans l'indulgence qu'elle ne vouloit plus avoir. Pour obvier à cet embarras, & donner le change à Elizabeth, elle s'aviſa d'un expedient, qui eut tout le ſuccès qu'elle en attendoit. Comme dans toutes les affaires qui ne regardoient pas la Religion, les Grands d'Ecoſſe témoignoient aſſez de complaiſance pour elle, elle s'aviſa de leur propoſer de demander à la Reine d'Angleterre, pour mieux unir les deux Royaumes, & rendre la paix plus ſtable entre eux, qu'elle la fît déclarer dans ſon Parlement heritiere préſomptive de ſa Couronne, comme elle l'étoit en effet, ſi elle n'étoit quelque choſe de plus. Le propoſition plût aux Ecoſſois, qui regardoient comme un honneur conſiderable pour leur Nation, que leurs Rois commandaſſent aux Anglois. Les Proteſtans y voyoient même un grand avantage, pour rendre les nouvelles Religions dominantes dans les deux Etats.

L'Ambaſſadeur étant choiſi, il ſe rendit promptement à Londres, où ayant demandé audience, il propoſa à Elizabeth de la part de la Reine d'Ecoſſe, & de toute la Nation Ecoſſoiſe le ſujet de ſa Legation. Elizabeth en fut ſurpriſe, & ne s'attendoit à rien moins; mais cette ſurpriſe ne fit que mieux voir ſon extrême preſence d'eſprit, & qu'elle n'étoit pas moins habile à répondre ſans dire plus qu'elle ne vouloit, qu'à negocier ſans s'engager à faire ce qu'elle ne vouloit pas.

Cette

Cette réponſe repreſente ſi bien le caractere d'Elizabeth, & donne même tant de lumieres, pour découvrir à la poſterité les reſſorts de ſa politique, qu'elle cachoit avec tant d'adreſſe à ceux qui vivoient de ſon temps, que je ne puis me diſpenſer d'en faire ici part au Lecteur. 1565.

Elle commença d'abord par ſe plaindre, de ce qu'on ne lui parloit point du Traité, dont elle attendoit la ratification : mais elle n'inſiſta pas ſur ce point, & venant à celui qui faiſoit le ſujet principal de l'Ambaſſade : *La Reine votre Maîtreſſe*, dit-elle, *& les Grands du Royaume d'Ecoſſe me font remontrer par votre bouche, que cette Princeſſe eſt née du ſang des Rois d'Angleterre nos communs Ancêtres, & qu'elle a droit de me ſucceder. Toute l'Europe ſait que jamais je ne l'ai attaquée là-deſſus, non pas même lorſqu'on l'a vûë entreprendre ſur ma Succeſſion, ſe l'attribuer, prendre les armes & les titres de mes Royaumes. J'ai voulu croire, que ce procedé venoit moins d'elle que de ceux au pouvoir de qui elle étoit, & cette inſulte ne m'a point portée, ni à tenter pendant ſon abſence la fidelité de ſes Sujets, ni à troubler le repos de ſon Etat, ni à m'oppoſer à ſon retour. J'ai mis un ordre à mes affaires, qui me donne lieu de croire ſans trop de préſomption, que je mourrai Reine d'Angleterre : ſavoir qui me ſuccedera, c'eſt au Seigneur à y pourvoir : ſavoir qui a droit de me ſucceder, c'eſt ce que je n'ai pas encore eu la curioſité d'examiner. Il y a ſur cela des Loix ſur leſquelles je m'en repoſe, & dont je n'ai pas intention d'empêcher le cours. Si elles ſont favorables à la Reine d'Ecoſſe, je m'en réjouïs par avance avec elle, & je ne crois pas que perſonne oſe lui conteſter une Couronne, qu'une Succeſſion legitime lui fera écheoir. Vous connoiſſez ceux qui le pourroient faire, & vous jugez par le peu de moyens que leur en fournit leur fortune, du peu qu'on en auroit à craindre ſi les Loix leur étoient*

1565. *étoient contraires. Je ne saurois savoir mauvais gré aux Grands & à la Noblesse d'Ecosse, du zele qu'ils font paroître pour une Reine qui le merite, de veiller à la conservation de ses droits, & de chercher tous les moyens d'établir entre elle & moi une amitié indissoluble. J'ai répondu à l'article des droits: à celui de l'amitié je répons, que c'est une erreur de s'imaginer, que si la Reine votre Maîtresse étoit déclarée mon heritiere, nous en vécussions plus en paix. Ce seroit au contraire une source de toutes sortes de démêlez. Elle deviendroit le refuge de tous les mécontens de mon Royaume, & peut-être se laisseroit-elle aller à être l'appui des inquiets. Je ne crois pas lui faire injure par cette défiance: je l'ai de moi-même: je ne voudrois pas bien répondre que j'aimasse mon heritier. Nous avons de si grands exemples & chez nous & chez nos voisins de cette bizarrerie de l'esprit humain, que je n'oserois me flatter d'en être exempte. Il me semble que se pourvoir d'un heritier & d'un tombeau, est à peu près la même chose; & je ne me sens pas d'humeur à faire faire mes funerailles par avance.*

Quand la Reine eut fini de parler, l'Ambassadeur prit congé d'elle, & se préparoit à partir: mais Elizabeth l'arrêta. Le Traité d'Edimbourg lui tenoit au cœur, & quelque tranquille qu'elle voulût paroître, son esprit n'étoit pas en repos sur les prétentions de la Reine d'Ecosse, qui n'ayant quitté la qualité de Reine d'Angleterre & d'Irlande, que par un Traité sans effet, puis qu'il n'étoit point ratifié, faisoit craindre qu'elle ne la reprît en quelque occasion qui eut des suites. Cette crainte la fit entrer dans une espece de negociation avec l'Ambassadeur d'Ecosse, dans laquelle le Traité d'Edimbourg fut reduit entre les deux Reines à deux articles principaux, dans l'un desquels Marie renonçoit au titre de Reine d'Angleterre; dans l'autre Elizabeth pro-

promettoit, qu'elle ne préjudicieroit en rien au droit de Marie pour la ſucceſſion. Elizabeth n'inſiſta pas ſur l'affaire des Proteſtans, déja aſſez puiſſans par eux-mêmes pour faire plus que de balancer l'autorité Royale en Ecoſſe. Par là Marie eut ce qu'elle demandoit, & pour comble de ſatisfaction, elle reçut peu de tems après une ſolemnelle Ambaſſade de la part de la Reine d'Angleterre, accompagnée de proteſtations d'une veritable amitié, & d'un preſent pour en être le gage. Marie répondit à ces honnêtetez avec une politeſſe pour le moins égale à celle d'Elizabeth, & beaucoup plus de ſincerité; & ce fut à cette occaſion, que ces deux Princeſſes commencerent à s'appeller du nom de Sœur. 1566.

La Reine d'Ecoſſe s'étant défenduë de ratifier le Traité d'Edimbourg, qui eût entierement ruiné ce qui lui reſtoit d'eſperance de rétablir la Religion, elle chercha des moyens plus poſitifs de reprimer les Proteſtans. Elle conçut aiſément d'abord qu'il lui falloit l'appui d'un Mari; qu'une femme, quelque habile qu'elle fût, ne pouvoit ſeule arrêter l'inſolence des Pretendus Reformateurs, au point où elle étoit montée; qu'une Reine pouvoit gouverner dans le Cabinet, & donner des ordres, mais qu'il falloit en même tems qu'un Roi parût à la tête des troupes, & fit craindre, les armes à la main, ceux que les Loix ne ſeroient pas capables de ramener à leur devoir; que l'exemple d'Elizabeth ne faiſoit point de conſequence pour elle; qu'Elizabeth avoit trouvé les eſprits des Anglois diſpoſez à ſuivre tous les mouvemens, qu'elle avoit voulu leur donner ſur le fait de la Religion, & qu'Elle au contraire trouvoit dans les eſprits des Ecoſſois une oppoſition opiniâtre, qu'elle ne ſurmonteroit jamais que par d'extraordinaires

efforts; qu'au reſte quand elle auroit pu les ſur-
1566. monter ſeule & par elle-même, les Hamiltons étant ſes heritiers, & déterminez Calviniſtes, il arriveroit toûjours à la fin qu'elle auroit travaillé en vain, & qu'elle auroit le chagrin en mourant, de voir éteindre la Religion avec elle.

Une Reine qui avoit moins de vingt ans, & qui n'avoit pas fait ſon compte de paſſer ſa vie dans la Viduité, trouva ces raiſons de ſe marier meilleures que n'auroit fait une autre. Il s'agiſſoit de faire un choix, & c'étoit là le grand embarras. Sans être Reine, Marie Stuart étoit la perſonne de ſon ſiécle la plus capable de faire des rivaux. C'étoit la plus belle femme de l'Europe, & ſa beauté cedoit encore aux agrémens de ſon eſprit. On peut s'imaginer, combien le relief que donnoit à tant de charmes le Diadême qu'elle portoit, & celui qu'elle avoit porté, faiſoit d'impreſſion ſur l'eſprit de ceux, qui avoient aſſez de naiſſance, ou aſſez de preſomption pour prétendre à elle.

La peine de ſe déterminer n'eût pas été conſiderable, ſi la Reine n'eût eu qu'à choiſir, ou un homme qui lui eût plû, ou un mari qui lui convint; mais comme il falloit que cet homme plût & convînt à beaucoup d'autres, qui s'intereſſoient à ſon mariage, le choix en devenoit une affaire d'une grande délicateſſe, & d'une grande difficulté.

Parmi les Princes étrangers qui recherchoient la Reine d'Ecoſſe, on comptoit le Prince d'Eſpagne, l'Archiduc Charles d'Aûtriche, le Roi de Suede, le Duc de Ferrare, le Prince de Condé, & pluſieurs autres. Parmi les prétendans Ecoſſois, on parloit particulierement de Jacques Hamilton Comte d'Aran, heritier preſomptif de la Couronne; de Jean de Gourdon,

d'une

d'une Maiſon puiſſante, & Fils du plus riche Seigneur du Royaume; d'Henri Stuart Fils du Comte de Lennox, que l'on nommoit Mylord d'Arlay. Comme l'Angleterre étoit ſans Princes, & que les Seigneurs particuliers n'avoient pas les mêmes raiſons que ceux d'Ecoſſe, d'aſpirer à ce mariage; Elizabeth, qui prétendoit devoir donner un Mari à ſa parente, mit ſur les rangs le Comte de Leyceſtre, qui étoit ſi fort ſon Favori, qu'il avoit prétendu à être ſon Epoux. 1566.

De tous ceux que Marie ne vouloit point, ce dernier fut celui dont elle eut le plus de peine à ſe défendre; & l'excluſion qu'elle lui donna ne fut pas ce qui contribua le moins à ſes malheurs. Il étoit Anglois, d'une Maiſon tout nouvellement illuſtrée, & par deſſus cela Proteſtant. C'étoit beaucoup plus de raiſons qu'il n'en falloit pour n'en point vouloir. Mais autant que Marie avoit de raiſons pour le rejetter, autant Elizabeth en avoit de l'engager à le recevoir, & ce fut en cette occaſion qu'il paroît que cette Princeſſe forma le deſſein qu'elle executa depuis, d'unir ſous un Roi Proteſtant les Couronnes d'Angleterre & d'Ecoſſe. Elle conſidera que Marie étoit heritiere preſomptive de la premiere, & que ſi elle y venoit jamais, elle feroit naturellement cette union des deux Royaumes, qui avoit été juſques-là le but de la politique Angloiſe, & le ſujet de tant de guerres; que deux choſes pouvant empêcher la conſommation de ce grand ouvrage, l'une que Marie choiſit un Epoux qui n'agréât pas aux Anglois, & l'autre qu'il fût Catholique, le mariage de la Reine d'Ecoſſe avec le Comte de Leyceſtre obvieroit à ces deux inconveniens, ce Seigneur étant Anglois & Proteſtant; qu'ainſi dans ce ſeul mariage ſe trouveroit en même tems l'accroiſſement de la

Monarchie, la gloire de la Nation, l'ordre de
1566. la ſucceſſion, la ſtabilité de la Reforme. Elizabeth haïſſoit Marie; mais elle aimoit l'honneur de l'Angleterre & regardoit ſa Secte comme ſon ouvrage, ces avantages l'emportoient ſur ſa haine, qu'elle dédommageoit même aſſez bien de la violence qu'elle lui faiſoit en faiſant du bien à une Femme qu'elle n'aimoit pas, par celui qu'elle faiſoit à un homme qu'elle aimoit.

Selon ce plan, Elizabeth n'omit rien de ce qu'elle pût faire, & par elle, & par les amis qu'elle avoit à la Cour d'Ecoſſe, pour avancer ce mariage. Elle employa d'abord tous les artifices du Comte de Mourray ſon Correſpondant, pour dégouter la jeune Reine de tous les Princes étrangers, & de tous les Seigneurs du pays, qui lui avoient été propoſez. En quoi elle fut ſecondée d'un côté par la Cour de France, à laquelle les Alliances étrangeres étoient ſuſpectes, de l'autre par la Maiſon de Guiſe, à qui les domeſtiques paroiſſoient honteuſes. Elizabeth n'épargna pas les Negociations & les Ambaſſades pour faire réüſſir ſon deſſein, & mit en œuvre, tantôt les menaces, tantôt les promeſſes, ſelon le tems. Elle pouſſa les promeſſes ſi loin, que contre ſa reſolution, elle s'engagea à faire declarer la Reine d'Ecoſſe ſon heritiere par le Parlement d'Angleterre.

Marie avoit cet avantage dans l'averſion qu'elle témoignoit à épouſer le Comte de Leyceſtre, que la Nobleſſe du pays y avoit encore plus d'oppoſition qu'elle, les Ecoſſois ne pouvant ſouffrir qu'un Anglois de cette naiſſance montât ſur le trône de leurs Rois. La France & les Princes de Guiſe n'y étoient pas plus favorables. Ainſi l'infortunée Princeſſe trouvoit par tout

du

du pour & du contre, & se voyoit en necessité de ne pouvoir choisir un Epoux, sans se faire de grands ennemis. 1567.

Quelques-uns disent que dans cet embarras, sa Raison se trouvant indecise, son inclination decida. Le jeune Comte de Lenox étoit alors le plus bel homme, qui fût en Ecosse & en Angleterre, elle arrêta les yeux sur lui, & declara qu'il seroit l'Epoux qu'elle éleveroit sur le trône. Sans juger temerairement de Marie Stuart, on peut croire que l'inclination eut beaucoup de part à ce choix: mais on ne peut aussi, sans lui faire une injustice manifeste, dire, que dans les conjonctures où elle se trouvoit, ce choix ne fût pas un de ceux qu'elle pouvoit faire le plus prudemment. Il lui falloit un Mari Catholique, puisque son premier but étoit de rétablir la Religion. Il falloit adoucir ce choix, d'un côté aux Protestans d'Ecosse, de l'autre à la Reine d'Angleterre. Lenox étoit de la Maison Stuart, venerable à l'Ecosse par tant de Rois de ce nom & de ce sang illustre qui en avoient porté la Couronne; Il étoit né en Angleterre, il y avoit été élevé, & y possedoit de grands biens; ainsi il pouvoit passer pour Anglois. De plus il étoit Petit-fils de la même Sœur d'Henri VIII. dont Marie étoit Petite-fille, cette Princesse ayant épousé en secondes nôces un Douglas, duquel elle avoit eu la Mere du jeune Comte de Lenox. Par dessus cela ce Seigneur paroissoit avoir du courage, & s'il avoit l'esprit mediocre, on n'y reconnoissoit point encore la foiblesse qu'on y vit depuis.

Le projet de ce mariage fut traversé par Elizabeth, & par ses Partisans en Ecosse, autant qu'on peut l'imaginer. Le Comte de Mourray, & avec lui les plus emportez Calvinistes resolurent d'employer la force, pour empêcher qu'il

ne s'accomplît. La Cour n'étoit pas à Edimbourg,
1567. & y devoit revenir dans peu pour la célebration des nôces. Le jour en avoit été marqué, auſſi-bien que le tems, & la route qu'on avoit pris pour le retour. Les Conjurez en ayant été avertis, s'aſſemblerent ſecretement, & ſe tinrent ſur le paſſage, reſolus d'enlever la Reine, & d'inſulter le Comte de Lenox. Ils étoient en état de le faire, mais la Princeſſe en eut avis, & ayant pris un autre chemin, ſe rendit heureuſement dans la Capitale, où malgré tant d'oppoſitions ſon mariage fut celebré. Les Conjurez au deſeſpoir d'avoir manqué leur entrepriſe, augmenterent leurs troupes, & ſe mirent en campagne. La Reine & ſon nouvel Epoux aſſemblerent de leur côté leurs amis, & leurs plus fideles Sujets, mirent ſur pied un corps capable non ſeulement de faire tête aux rebelles, mais de les pourſuivre, & de les pouſſer. On les joignit au pont de Glaſcow, où ayant été diſſipez, le Comte de Mourray fut lui-même obligé de prendre la fuite, & de ſe retirer en Angleterre.

L'abſence de ce méchant homme contribua beaucoup au repos, que produiſit dans le Royaume le mariage de la Reine, & la défaite des mutins. L'autorité s'y rétabliſſoit, & avec l'autorité le bon ordre; ce qui donnoit quelque eſperance d'y voir refleurir la Religion. Cette eſperance ne fut pas de longue durée. Quoique le Comte de Mourray fût abſent, il avoit à la Cour d'Ecoſſe de ſecrets partiſans, à portée d'executer ſes deſſeins, pour l'avancement deſquels on peut préſumer qu'Elizabeth & ſes Courtiſans ne lui refuſerent pas leurs lumieres. Les Novateurs des deux Royaumes concoururent unanimement à la perte de Marie Stuart, & du Mari qu'elle avoit choiſi. Ceux de Genéve ſe mirent de la partie. Beze écrivit à Buchanan une Lettre qu'on

qu'on voit encore, où il fait des vœux pour voir l'Ecoſſe bien-tôt delivrée de ce qu'il appelle une Medée & une Athalie. Ce ſont les noms qu'il donne à la Reine : heureux Monumens qui nous ſont reſtez de la fureur de l'Hereſie contre le zele de cette Princeſſe pour la Religion de ſes Peres, où l'on voit évidemment que la foi ayant été la premiere cauſe de la perſecution qu'on lui fit, ce n'eſt rien moins qu'exagerer, que de la qualifier de Martyre. 1567.

L'Hiſtoire de cette celebre Reine eſt de celles qu'on apprend au berceau, & de ces évenemens tragiques, par leſquels on donne aux enfans le goût de la Lecture & des Livres. Tout le monde en eſt ſi inſtruit, qu'outre qu'elle ne tombe dans mon ſujet que par occaſion & par incident, je crois qu'il ſuffit d'en marquer les principales circonſtances, pour rappeller au Lecteur le ſouvenir du reſte.

Le premier pas que les ennemis de cette Princeſſe firent pour la perdre, fut de la brouiller avec ſon Mari, en mettant à ce jeune Prince, foible, credule, peu éclairé, de la jalouſie dans la tête pour l'homme du monde qui en devoit le moins cauſer. C'étoit un Muſicien Piemontois, de baſſe naiſſance, mais de bon eſprit, que l'on appelloit David Riz. Il étoit laid, il étoit vieux, au rapport même des Hiſtoriens les moins favorables à la Reine : cependant on voulut qu'elle l'aimât, parce qu'elle l'avoit enrichi, & qu'étant homme de bon conſeil, elle l'avoit mis dans les affaires, où ſon zele pour ſa maîtreſſe, ſa penetration à découvrir les ſecretes cabales des Proteſtans, ſa fermeté à lui reſiſter lui avoit attiré leur haine. Peut-être lui pouvoit-on reprocher quelque abus du pouvoir que lui donnoit la Princeſſe, quelque manque de circonſpection dans l'uſage de certaines diſtinc-

tions, qu'elle ne devoit point lui accorder, &
1467. qu'il devoit encore moins recevoir. Mais il y avoit bien loin de là aux calomnies que la faction impoſoit à l'un & à l'autre, & dont l'inconſideré Prince s'étant laiſſé préoccuper, alla lui-même avec Jacques de Douglas Comte de Morton émiſſaire de Mourray, Reven, Lindſey & quelques autres, faire poignarder Riz aux yeux de la Reine, & juſques dans ſon cabinet. Elle étoit groſſe, & un Hiſtorien dit, que l'intention des aſſaſſins étoit que la peur la ſaisît, & la fit mourir elle & ſon fruit. Elle eut neanmoins la preſence d'eſprit parmi l'horreur d'un ſpectacle ſi affreux, de trouver moyen de parler au Roi, de lui remontrer ſon aveuglement, de lui inſpirer du repentir de l'action qu'il venoit de faire, de prendre des meſures avec lui, pour ſe tirer l'un & l'autre des mains de ces hommes ſanguinaires. Ils ſe ſauverent durant la nuit, & s'allerent enfermer dans Dombar, où les aſſaſſins de Riz les ayant ſuivis pour les aſſieger, furent diſſipez par les Comtes de Hontley, de Bothuel & d'Athol, qui ſurvinrent avec ſept mille hommes levez à la hâte, mais bien reſolus.

Cette ſeconde défaite des ſeditieux produiſit encore quelque calme, durant lequel la Reine accoucha aſſez heureuſement d'un Prince, qui fut nommé Jacques au Baptême. Les Proteſtans ne vouloient pas que la ceremonie s'en fit ſelon l'uſage de l'Egliſe Romaine, mais après bien des conteſtations, la Reine emporta enfin ce point, qui fut de grande conſolation pour tous les Catholiques du pays.

Il eſt des playes qui ſe rouvrent tout d'un coup lorſqu'on les croit le mieux gueries. La Reine n'avoit pû oublier l'égarement du Roi ſon Mari: inſenſiblement le dégoût qu'elle avoit d'un eſprit ſi leger, & d'ailleurs peu propre aux affaires,

faires, s'étoit fait connoître au public. Elle avoit porté ce degoût si loin, qu'elle avoit fait revenir à la Cour le Comte de Mourray, & s'y confioit, au moins comme à un homme de tête, & capable de l'assister à soûtenir le poids du Gouvernement. L'évenement fit voir que Marie s'étoit mis un serpent dans le sein, en rappellant auprès d'elle ce pernicieux esprit. Il n'y eut pas été longtems, qu'il resolut la perte de sa bienfactrice. Comme son credit avoit causé quelque nouveau chagrin au Roi, & que ce Prince peu circonspect s'étoit emporté à faire des menaces, le Comte resolut de le prévenir; & pour porter le crime aussi loin qu'une ame perverse le peut porter, il prit toutes les mesures necessaires pour faire croire la Reine coupable du parricide qu'il meditoit, les voulant perdre ainsi l'un par l'autre. 1567.

Pour executer ce dessein, il seduisit un Seigneur de la Cour sous esperance de le faire Roi, pour delivrer, disoit-il, la Reine d'un Mari qui lui étoit à charge, & qu'elle ne pouvoit plus souffrir; l'assurant que cette Princesse l'épouseroit après ce bon office, & se tiendroit heureuse d'être elle-même le prix de sa délivrance.

Jacques Heburne, Comte de Bothuel, fut celui dont le Comte de Mourray eut assez mauvaise opinion pour le croire propre à cette entrepriſe. C'étoit un homme d'une grande Maison, d'une audace à croire tout facile, quand il y alloit de satisfaire ou son amour, ou son ambition; au reste, quoique Calviniste, de tout tems attaché à la Reine, & en ayant merité par là beaucoup de consideration. Outre le crime qu'il y avoit dans cette affreuse proposition, il y avoit une extravagance, dont on ne peut imaginer qu'un homme sensé ait été capable. On dit que Bothuel étoit marié, & qu'il avoit une fem-

me de la Maiſon de Gourdon. Malgré tout cela
1567. le deſir d'être Roi, & peut-être autant d'être mari de la Reine, aveugla tellement cet eſprit hardi, qu'il entreprit en même tems de ſe démarier, d'ôter la vie à celui qui occupoit le trône, d'enlever la Reine, & de l'épouſer. On a de la peine à comprendre qu'un homme ait pû faire un projet, où il entrât tant de grands crimes de difficile execution : non ſeulement Bothuel forma celui dont je parle, mais il en vint à bout. Il trouva une raiſon de divorce avec ſa femme, & s'en ſepara; il fit étrangler le Roi dans ſon lit, & ſauter un moment après ſa chambre en l'air avec de la poudre. Cette horrible action fut conduite avec un ſecrêt qui n'empêcha pas que Bothuel n'en fût ſoupçonné, mais aſſez bien gardé néanmoins pour empêcher qu'il n'en fût convaincu. La Reine en faiſoit les perquiſitions, lors qu'étant allée voir ſon Fils à Sterlin, où on l'élevoit, au retour elle fut enlevée par le meurtrier de ſon mari, conduite à Dombar, & preſſée en tant de manieres de l'épouſer, que le courage lui manqua. Les menaces qu'on lui fit l'effrayerent. Un conſentement par écrit de la principale Nobleſſe pour cet infortuné mariage, que le raviſſeur lui montra, lui parut, dans ce moment de trouble où une crainte ſubite lie la Raiſon, autoriſer ſa foibleſſe. Elle épouſa le Comte de Bothuel. Elle ne l'eut pas fait, qu'elle reconnut, que périr pour périr, il vaut mieux perir plûtôt avec toute ſa gloire, que d'acheter quelques années de vie aux dépens de ſa reputation.

La nouvelle de ce mariage n'eût pas plûtôt été portée aux Partiſans du Comte de Mourray, que la Reine ſe vit inveſtie, avec ſon indigne Epoux, par une armée, que les Conjurez tenoient prête

prête pour tirer de cette avanture tout le fruit qu'ils en eſperoient. Dombar fut forcé, Marie y fut priſe, & on laiſſa échaper Bothuel, de crainte qu'il ne rendît à l'innocence d'une perſonne qu'on vouloit faire paſſer pour coupable, des témoignages qui l'euſſent pû juſtifier. 1567.

Dès qu'on fut maître de la Reine, on la mit ſur un mauvais cheval, avec un habit convenable au deſſein qu'on avoit de la rendre mépriſable, & on la conduiſit, à la tête des troupes qui s'en étoient ſaiſies, premierement à Edimbourg, & de là à Loclevin, où on l'enferma.

Dans tous les lieux par où l'on paſſoit, on faiſoit porter devant elle un étendart, où l'on voyoit le corps du Roi ſon mari dépeint, & le petit Prince ſon Fils tendant ſes mains innocentes au Ciel, comme pour en demander juſtice. Ce ſpectacle, les bruits, les relations, que les ennemis de la Reine ſemoient par tout touchant ſa conduite, le mariage qu'elle venoit de faire, qui ſembloit les autoriſer, prévint tellement le Peuple contre elle, que par tout elle fut reçûë avec des cris, des injures, des inſultes, qu'on imagine plûtôt qu'on ne peint. A quoi ſe joignant les predications de Knox Miniſtre Calviniſte, les écrits ſeditieux de Buchanan, les diſcours de tous les Sectaires; ce ne pût être que par un effet d'une protection particuliere d'enhaut ſur cette martyre de la Religion Catholique, qu'elle trouva encore dans la ſuite des défenſeurs de ſon innocence, que ſa vertu triompha de la calomnie, & que ceux qui lui ôterent la vie ne purent donner d'atteinte à ſa gloire. Il fallut attendre du tems la diſſipation d'un nuage, qui l'avoit tellement offuſquée, que les plus favorablement prévenus chancelerent; & ce fût pour gagner ce tems qu'après de grandes reſiſtances elle conſentit à ſigner deux actes, que ſa capti-

vité rendoit invalides, & contre lesquels elle pro-
1567. testa avec les formalitez requises. Par l'un elle se démettoit de la Couronne en faveur de son Fils, qui n'avoit gueres plus d'un an, qui dès lors fut déclaré Roi. Par l'autre elle établissoit le Comte de Mourray Regent du Royaume. Elle devoit être releguée ou en France, ou en Angleterre, selon le resultat des conseils que tinrent ses ennemis contre elle: mais ils jugerent plus à propos de la tenir en prison dans Loclevin, Forteresse située au milieu d'un lac, où l'on n'alloit qu'avec le batteau.

Ce fut de là qu'après quelque tems d'une captivité fort triste, l'infortunée Marie se sauva: mais ce ne fut que pour tomber dans une autre encore plus fâcheuse. Georges de Douglas l'avoit tirée par adresse de Loclevin. Elle avoit trouvé des amis sur le bord du Lac, qui l'avoient conduite à Hamilton, où le bruit de son évasion lui avoit attiré assez de troupes pour rendre son parti redoutable, si l'activité de Mourray n'eût prévenu tous ses desseins, en l'attaquant à l'improviste avec des troupes disciplinées, qui après un combat de quelques heures, mirent enfin les siennes en déroute, & l'obligerent d'aller chercher un asyle en Angleterre.

Au lieu d'un asyle elle n'y trouva que des fers, & une prison plus fâcheuse par sa longueur, que la mort violente par où elle finit. Elizabeth fit voir par là la difference des sentimens qu'inspire la vraye Religion, d'avec ceux que donnent les Sectes. La proximité du sang, le droit d'hospitalité, le respect dû au diadême, les alliances, l'amitié promise, la charité, l'humanité même,
1568. tout parloit en faveur de Marie, mais tout ce qui parla en sa faveur parla inutilement. Elizabeth n'écouta rien, que ses anciens ressentimens contre une Princesse qui avoit pris le titre de Rei-

ne

ne d'Angleterre, ſa haine contre l'Egliſe Catholique, ſon entêtement pour les nouveautez en matiere de Religion. Ainſi loin de donner retraite à la Princeſſe fugitive, elle la fit conduire en priſon, où durant dix-huit ans qu'elle la tint, elle amuſa tous les Rois de la Chrétienté qui s'intereſſerent à ſa délivrance, les Grands & le Parlement d'Ecoſſe qui la demanderent inſtamment, par des artifices, des negociations, des projets de Traité, qui aboutirent toûjours à la faire garder plus étroitement. Il en coûta même de tems en tems des diſgraces aux Anglois genereux, qui oſerent entrer par pitié dans les affaires de cette Reine. Le Duc de Norfolk, pour s'y être mêlé, perdit la tête ſur un échafaud, & perſonne ne ſe déclara pour elle, qu'il ne reſſentît les effets de la haine qu'Elizabeth lui portoit. Elizabeth ne laiſſa pas de lui faire du bien ſans le vouloir. Preſſée de la mettre en liberté par les Etats d'Ecoſſe, qui étant revenus à eux trouverent qu'il leur étoit honteux de laiſſer leur Reine priſonniere entre les mains des Etrangers, elle voulut auparavant prendre connoiſſance des choſes dont ſes ennemis l'accuſoient. Marie proteſta de ſon indépendance ; mais bien aiſe d'avoir occaſion de faire connoître ſon innocence dans un exact & ſevere examen des crimes qu'on lui impoſoit, elle conſentit à une Aſſemblée, qui ſe tint pour cela à York. Là ceux qui entreprirent ſa défenſe firent voir ſi évidemment, qu'elle étoit vrayment innocente & du meurtre de ſon Mari, & des amours qu'on prétendoit qu'elle avoit eus avec Bothuel, que ſes ennemis ne ſortirent de ce pas qu'avec confuſion, ſur tout quand on les eut convaincus d'avoir contrefait l'écriture de la Reine, pour lui impoſer les fameuſes Lettres, que l'on feignit avoir trouvées parmi les papiers de ce Comte. On s'étonne-

1569.

1570.

1571.

roit de les voir encore tout nouvellement im-
1572. primées dans un livre venu d'un pays, où, ſi
tous les Stuarts ne ſont pas aimez, le nom
doit être reſpecté, ſi celui qui fait revivre ces
1573. calomnies pouvoit encore donner au public, en
matiere de calomnies, quelque choſe capable de
nous étonner. Le Comte de Mourray & ſes parti-
ſans eurent le chagrin de s'appercevoir, que non-
ſeulement les Commiſſaires demeurerent con-
vaincus de leur impoſture; mais qu'Eliſabeth
même la reconnut. Ainſi l'écrit Camden Pro-
1574. teſtant, & Hiſtorien de cette Princeſſe; ajoûtant
qu'elle mépriſa les écrits mercenaires & paſſion-
nez, par leſquels Buchanan, penſionnaire du Re-
gent d'Ecoſſe, & déchaîné par profeſſion contre
Marie, tâcha de noircir la réputation de ſon an-
cienne Bienfactrice. Il s'en repentit à la mort,
au rapport du même Ecrivain. Un celebre Au-
teur de ce tems dit avoir lû tout le contraire
dans le manuſcrit de Monſieur de Thou, auquel
1575. il défere plus qu'à Camden: Ce qui l'oblige d'a-
voir recours, pour juſtifier la Reine d'Ecoſſe, à
deux autres Teſtamens de mort, dont l'un eſt de
Bothuel, atteſté & envoyé à la plûpart des Têtes
couronnées de l'Europe, par le Roi de Danne-
mark, dans les Etats duquel ce Seigneur mou-
rut. L'autre eſt du Comte de Morton ennemi
juré de Marie Stuart. Ce ſont là ſans doute des
preuves convaincantes de l'innocence de cette
Reine: mais le remors de Buchanan eſt, ce me
1576. ſemble, trop bien averé, étant rapporté par
Camden pour être rejetté en vertu du manuſcrit
de Monſieur de Thou, qu'on ſuppoſe ne l'avoir
pas imprimé: marque évidente qu'il le croyoit
faux, n'ayant pas plus de raiſon de ſupprimer
cette circonſtance, que tant d'autres choſes deſa-
vantageuſes à la memoire de cette Princeſſe, qu'il a tranſcrites preſque mot à mot de

Bucha-

Buchanan, & auſquelles l'autorité de cet habile Preſident n'a encore pû faire trouver croyance, que parmi ceux qui independemment de lui l'auroient donnée à l'Auteur qu'il copie. 1577.

Quelque juſtifiée que fût Marie Stuart, elle ne pouvoit être innocente, puiſque ſa Religion étoit ſon crime. On lui en impoſa d'autres, parce qu'il n'étoit pas honnête de la condamner pour celui-là: mais ils parurent aſſez peu vrai-ſemblables, pour ne pas laiſſer lieu de douter, que ſon zele pour l'Egliſe Romaine ne fût toûjours la premiere cauſe de tous les mauvais traitemens qu'on lui fit. Il y entra des raiſons politiques, mais qui auroient été trouvées foibles ſans celle de la Religion. Il n'en auroit pas plus coûté à Marie pour être tombée entre les mains d'Elizabeth, qu'il en avoit autrefois coûté au jeune Bruce pour être tombé entre les mains d'Edoüard III. Elizabeth, qui aimoit ſa gloire, & ſon Conſeil, compoſé de gens, à cela près de fort bon ſens, n'euſſent pas ſouillé leur réputation par un attentat qui les devoit rendre odieux à tout l'Univers, s'ils n'euſſent été poſſedez de cet eſprit ſanguinaire, qu'inſpirent toutes les fauſſes Religions contre la vraye. 1578. 1579.

On ne peut mieux profiter d'un crime, que cette Princeſſe, vrayment habile & politique, profita du ſien pour la fin qu'elle s'en propoſa. Elle étoit attentive à toutes les occaſions de prendre de juſtes meſures, pour aſſurer la ſucceſſion à un heritier qui convint au grand deſſein qu'elle avoit formé, d'unir les trois Couronnes Britanniques ſur la tête d'un Monarque Proteſtant. Le mariage du Comte de Leyceſtre avec la Reine d'Ecoſſe, qui en eût été un moyen ſûr, lui manqua malgré ſes intrigues; mais pour cela elle ne perdit point courage. Elle donna tant de mouvement aux affaires de ce Royaume, qu'el- 1580. 1581.

qu'elles ſe trouverent à la fin dans la ſituation la
1582. plus propre qu'elle eût pû ſouhaiter pour faire réüſſir ſes projets, moyennant le ſecours d'un grand crime, qui rendra ſa memoire odieuſe à toute la poſterité. La priſon de la Reine Marie étant juſtement tombée dans un temps, où le
1583. Prince Jaques ſon Fils avoit à peine atteint deux ans, Elizabeth jugea qu'en perdant la Mere, elle ſe feroit aiſément du Fils un Succeſſeur tel qu'elle le vouloit, comme il étoit par le droit & les Loix celui qu'elle devoit vouloir. Il étoit entre les mains des Proteſtans, dont elle diſpoſoit à ſon
1584. gré : on pouvoit lui donner les Principes de telle Religion qu'on vouloit; & il importoit peu à Elizabeth dans quelle Secte il fût élevé, pourvû qu'il ne fût point Catholique.

L'évenement ne fit que trop voir, que c'étoit là le point capital de la politique de cette Princeſſe dans la conduite qu'elle garda avec la Reine &
1585. le Prince d'Ecoſſe. Peut-être n'eut-elle pas d'abord le deſſein qui lui vint depuis, de faire mourir ſa priſonniere : mais il paroît par tous les projets des Traitez qu'elle lui propoſa, que dès le commencement elle avoit fait ſon plan, d'empêcher que Marie Stuart n'eût jamais aſſez de liberté pour être Maitreſſe de ſon Fils, Elizabeth ayant preſque toûjours demandé le Fils pour ôtage, quand elle offrit de rendre la Mere. Quelques ſoulevemens des Catholiques, où les Proteſtans donnoient d'ordinaire quelque part à la Reine captive, ſervirent de prétexte pour la retenir, pour la reſſerrer de tems en tems, pour la changer ſouvent de priſon, & pour s'excuſer de la rendre envers les plus grands Rois de l'Europe, qui s'intereſſoient à ſa délivrance, particulierement envers ſon Fils, quand il fut en âge d'être écouté. Ces excuſes même étoient toûjours accompagnées

gnées de quelque eſperance, qui faiſoit prendre patience à ceux qui entroient dans l'affaire. On ajoûtoit au jeune Roi quelques mots confus touchant la ſucceſſion, qui le tenoient en bride, & qui l'empêcherent d'éclater. 1585.

Par cet artifice Elizabeth pouſſa la priſon de Marie juſqu'à l'an mil cinq cens quatre-vingt ſix, que Babington, jeune homme hardi, mais peu capable de ſoûtenir l'entrepriſe qu'il méditoit, ayant formé une faction contre la Reine d'Angleterre, & lié même quelque intelligence avec les Princes étrangers, mêla mal à propos le nom de la Reine d'Ecoſſe dans ſon deſſein. Percy Comte de Northumberland, & Neville Comte de Weſtmorland venoient de faire la même choſe. Ils avoient été découverts; le premier en avoit perdu la vie, le ſecond s'étoit retiré, & mourut depuis en exil. Babington ſe découvrit lui-même; il lui en coûta la tête, & il enveloppa Marie Stuart dans ſon malheur. La délivrance de cette Reine étoit toûjours, ſans qu'elle le ſût, un des articles de ces mauvais projets. Elle étoit entrée dans celui des deux Comtes; elle entra encore dans celui de Babington. Les Proteſtans furent plus vifs ſur ce dernier que ſur les autres, & jugeant que pour aſſurer la nouvelle Religion dans les deux Royaumes, il falloit ſacrifier une Reine qu'on regardoit comme l'appui de l'ancienne, ils firent naître tant d'ombrages dans l'eſprit d'Elizabeth, que contre tous les droits du monde les plus ſacrez & les plus inviolables, elle fit condamner Marie à avoir la tête tranchée. 1586.

Quoique la Reine d'Angleterre dût être accoûtumée au ſang Catholique, qu'elle avoit verſé en grande abondance, quelques-uns diſent que celui d'une Tête couronnée lui fit horreur, que la nuit qui ſuivit la Sentence prononcée

cée contre Marie Stuart, elle eut de violens re-
1587. mors; qu'elle envoya revoquer l'ordre qu'elle avoit donné pour l'execution, & que ſon Secretaire Davidſon ayant déja dépeché le Courier qui portoit cet ordre à Fotherighey, où la Reine condamnée étoit priſonniere, elle ordonna qu'on arrêtât cet Officier trop précipité, & le mit entre les mains de la Juſtice, qui n'étant plus rien moins que Juſtice, lui en fit ſoufrir une legere peine.

Cependant le Courier arriva, & rapporta la fatale nouvelle de l'arrêt prononcé contre Marie. Là on pût voir, combien la cauſe de la mort rend l'impreſſion de la mort differente ſur le cœur d'une même perſonne. Juſqu'à ce moment Marie Stuart n'avoit point paru trop courageuſe à la vûë du trépas; ſa crainte lui avoit fait faire des fautes: par un changement qui ne peut venir que d'enhaut, tout ce que le dernier ſupplice a de plus affreux ne l'effraya point. Elle appella au Tribunal du Protecteur & du Juge des Rois, de la ſentence portée contre elle: elle proteſta de ſon innocence, & aſſura que Babington, ſes intrigues & ſes deſſeins lui étoient également inconnus; & que ſi elle avoit travaillé à ſortir de priſon, ç'avoit toûjours été ſans complot, & ſans attentat contre Elizabeth. Après ces proteſtations, elle demanda ſon Confeſſeur, qu'on lui refuſa inhumainement. On lui produiſit un Proteſtant, qu'elle ne voulut pas écouter. Ainſi privée de tout ſecours humain, elle ſe renferma dans ſon Oratoire, où elle ſe prépara à la mort, & trouva un fonds de force heroïque, qui étonna ſes ennemis. Elle monta ſur l'échaffaud vêtuë d'un ornement pompeux, regardant le jour auquel elle mouroit condamnée au ſupplice en haine de ſa Religion, comme le jour de ſon triomphe. Ses domeſtiques fondoient

doient en larmes : ſes Bourreaux mêmes étoient touchez : elle ſeule avoit les yeux ſecs, & une ſerenité ſur le front, qui marquoit celle qu'elle avoit dans l'ame. Ce fut le dix-huitiéme de Fevrier de l'an mil cinq cens quatre-vingts ſept, que cette ame Royale & vraiment Chrétienne, purifiée & éprouvée dans le feu d'une longue tribulation, fut enfin trouvée digne de Dieu, après que le glaive eut tranché les liens qui l'attachoient à la vie mortelle. L'Europe entiere fremit de ce coup. On en fit des feux de joye à Londres : la Reine les deſavoüa, témoigna de la douleur, & prit le deuil. On eut peine à la croire ſincere, & ceux qui penſerent qu'elle avoit joüé la comedie juſqu'au bout, en jugerent mieux que les autres. Henri III. Roi de France, qui avoit envoyé exprès Pompone de Believre à Elizabeth pour demander la vie de Marie, témoigna beaucoup de reſſentiment de ſa mort, & Jacques Roi d'Ecoſſe encore plus. Elizabeth leur en fit faire à l'un & à l'autre des excuſes, ſur la précipitation de ſon Secretaire : il y a apparence qu'elles n'euſſent pas été reçuës, ſi Henri eût été plus tranquille dans ſes Etats qu'il n'étoit alors, & ſi Jacques n'eût été appaiſé ſur la mort de la Reine ſa Mere, par la même raiſon qui lui en avoit fait ſouffrir la captivité : Elizabeth lui ayant fait dire, & l'ayant même fait inſerer dans la ſentence de Marie, que la mort de cette Princeſſe ne préjudicieroit en rien au droit que le Roi ſon Fils prétendoit ſur la Couronne d'Angleterre. Elle ne trompa pas l'eſperance dont elle l'avoit flatté ſur ce point, où elle trouvoit l'accompliſſement de celui de tous ſes deſſeins qu'elle avoit eu le plus à cœur, & qu'elle avoit conduit avec le plus d'adreſſe. A ſa mort elle nomma ce Prince ſeul heritier de ſes deux Royaumes, auſquels Jacques joignant le ſien, s'intitula

1587.

18. Fevrier.

Roi

Roi de la grande Bretagne, dont il entra en poſ-
1603. ſeſſion la troiſiéme année du ſiecle où nous ſommes, Clement VIII. occupant le Siege Apoſtolique, Rodolphe II. le Trône Imperial, Henri le Grand celui de France, & Philippe III. celui d'Eſpagne.

L'ancienne & illuſtre Maiſon Stuart forma de trois Etats une puiſſante Monarchie. Un étrange évenement lui fraya le chemin à un ſi beau trône, puis qu'il fallut qu'il en coûtât la vie à celle qui y devoit monter la premiere, & que ce ne fut qu'au prix du ſang d'une Mere Catholique, qu'on y éleva un Fils Proteſtant. On avoit au moins ſujet d'eſperer, que ce tribut de ſang une fois payé au Trône d'Angleterre, & à la nouvelle Religion, une Maiſon ſi feconde en Princes, braves, bons, aimant leurs Sujets, feroit changer l'étoile du pays, & que ſous un gouvernement noble, doux, humain & commode, on ignoreroit deſormais juſqu'au nom des revolutions. L'experience nous a fait voir, que cette race a trouvé l'aſpect de l'Aſtre qui domine ſur l'Angleterre plus malin que ne l'éprouva jamais celle des Plantagenettes, & que ceux qui ont introduit parmi cette Nation floriſſante une nouvelle Religion, y ont fait naître une nouvelle ſource de ces évenemens tragiques, qui n'eſt pas prête de tarir: la Conſcience & la Raiſon rappellant toûjours à la Religion ancienne; & les Paſſions, ou les Erreurs, qui attirent aux Sectes de la nouvelle, faiſant ſouvent des partages dangereux à la tranquillité de l'Etat.

La preuve de cette verité ne demande pas de lecture, mais du ſouvenir & des reflexions.
C'eſt de nos jours, l'an mil ſix cens quarante
1649. neuf, que Charles I. ayant voulu introduire en Ecoſſe la Liturgie Anglicane, les Presbyteriens des deux Royaumes s'éleverent contre lui, &

& lui ſuſcitrent la faction qui le fit perir la tête ſur un échaffaut : heureux ! ſi ſon zele, auſſi ardent pour la veritable Religion, qu'il le fut pour une erreur contre une autre, lui eût attiré cette perſecution, & eût rendu ſon ſort ſemblable à celui de Marie ſon ayeule, par un martyre que fait non la mort, mais la cauſe pour laquelle on la ſouffre. La gloire d'une ſeconde perſecution, ſoufferte dans la Maiſon Stuart pour la Religion & pour la juſtice, étoit reſervée à ce Prince, que Dieu nous met devant les yeux, comme un témoignage irreprochable de la verité d'une foi qui apprend à ſacrifier des Couronnes. Les Sectes n'ont point de tels exemples. Ses ennemis ne deſavouënt pas que ſa Religion a fait naître leur haine. Monarque d'une valeur éprouvée, d'une tendreſſe pour ſes Sujets que leur revolte n'éteint pas, regnant avec gloire à l'égard des Etrangers, qui recherchoient ſon amitié, entretenant la paix, l'abondance, les richeſſes dans ſes Etats il eût paſſé chez eux pour un de leurs meilleurs Rois, s'il n'eût point été Catholique, quand même il n'eût point eu de Religion. Cette cauſe de ce que le monde appelle ſa diſgrace la lui rend douce, & lui donne une tranquillité, qu'on ne conçoit que quand on a une fermeté de courage & de foi pareille à la ſienne. 1649.

C'eſt ici que je veux finir l'Hiſtoire des Revolutions d'Angleterre, & reſerver, comme je l'ai promis, à donner dans un autre Volume une juſte étenduë à celles qui regardent la Maiſon Stuart, quand le tems en ſera venu.

Le premier Livre de ce troiſiéme Tome comprendra, ſuivant la methode que j'ai ſuivi dans les deux autres, après le floriſſant Regne de Jacques I. la fin tragique de Charles ſon Fils. 1649.

Le deuxiéme comprendra l'interregne, où le meurtrier du Roi étant mort Maître abſolu dans le 1660.

le Royaume, Charles II. ne laiſſa pas d'être
1685. rétabli ſur le trône de ſes Peres, où il regna glorieuſement.

Le troiſiéme doit renfermer l'heureux com-
mencement de Jacques II. & le changement que
1689. la Religion a apporté dans ſa fortune.

Faſſe le Ciel qu'une nouvelle Revolution nous fourniſſe la matiere d'un Livre quatriéme, & le Seigneur veuille benir un œuvre, pour lequel le Roi ſous qui j'écris & à qui je dedie mon Ouvrage, donne ſes ſoins, employe ſes armes, expoſe ſouvent une vie qui fait le bonheur de ſes Sujets.

F I N.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës en ce ſecond Volume.

A.

ALEXANDRE Seton eſt défait par Bailleul. 8. il ſoûtient le ſiege de Barwik. contre toutes les forces d'Edoüard III. 12. Il aime mieux laiſſer perir ſes deux enfans que de manquer de fidelité à ſon Roi. *là-même.*

Alexandre de Neville Archevêque d'York. 67

Alix Perez Maîtreſſe d'Edoüard impudique harpie. 58

Ambaſſade de Charles VI. à Henri V. pour détourner la guerre. 149

André Trolop vieux Capitaine fidelle à Henri VI. paſſe du côté de ce Prince avec des troupes. 224

André Comte de Murray Regent d'Ecoſſe, pendant que David fut en France 9. Il eſt pris par Bailleul au ſiege de Rosbourg. 10

Les Anglois perdent la Guyenne après une domination de trois cens ans. 204, *& ſuiv.*

Anne de Boulen devient la paſſion d'Henri. Ce que Sanderus raconte de la conduite & de la naiſſance de cette femme. 349. Le Roi l'épouſe en ſecret, & peu de mois après elle accouche de la fameuſe

fameuſe Eliſabeth. 352, Elle eſt condamnée à perdre la tête pour ſon incontinence. 356
Anne de Mortemer Sœur d'Edmond porte ſes droits ſur la Couronne d'Angleterre dans la Maiſon d'York. 151
Antoine Wodwile Comte de Rivers Oncle maternel d'Edoüard V. 290. il eſt arrêté avec d'autres Seigneurs par la trahiſon du Duc de Gloceſtre. 296
Archambault de Douglas, & autres Seigneurs d'Ecoſſe attaquent Bailleul, & le contraignent de s'enfuir ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride. 10. Archambaut eſt défait par Edoüard & dix mille Ecoſſois periſſent avec lui. 14
Artus de Bretagne Comte de Richemond eſt pris à la baraille d'Azincourt. 159. Il ſort de priſon, & eſt fait Connêtable de France. 173. Malgré ſon grand merite il eſt éloigné de la Cour par les intrigues de la Tremoille Favori de Charles VII. 179. Il ſert le Roi malgré lui, & contribuë beaucoup au gain de la bataille de Patay. 182. il aime mieux ſe retirer dans une de ſes terres, que de troubler l'Etat. 183. Comparaiſon du Connêtable & de la Tremoille. 185. il rentre enfin dans les bonnes graces du Roi, & la Tremoille eſt éloigné. 186. il gagne la bataille de Formigny en Normandie, & contribuë beaucoup à la reddition de cette Province. 202. 203
Aſſemblée d'Arras. 188

B.

Bataille d'Auray où Charles de Blois fut tué. 57
Bataille de Caſſel où Philippe de Valois défait les Flamans. Suite de cette bataille. 16
Bataille de Crecy en Ponthieu. 36
Bataille de Poitiers où le Roi Jean fut pris. 49
Bataille de Verneuil qui reduiſit Charles VII. à l'extremité. 174. *& ſuiv.*
Bataille de Patay où les Anglois ſont défaits. 182
Bataille de S. Quentin gagnée par les Eſpagnols. 374
Beaumanoir. Le Maréchal de Beaumanoir reprend Vannes, ſur les Anglois. 31

Bernard II. Comte d'Armagnac eſt fait Connêtable de France, 155. Son caractere, *ibid.* il eſt maſſacré avec le Chancelier, & plus de 3000. hommes par les Pariſiens dévoüez au Duc de Bourgogne, 159

C.

CAlais repris ſur les Anglois, 374
Calvin écrit au Protecteur d'Angleterre d'employer le glaive contre les Catholiques, 362
Le Cardinal des Urſins travaille inutilement à la paix entre la France & l'Angleterre, 161
Le Cardinal de la Pôle dont Henri avoit mis la tête à prix, harangue le Parlement ſous le regne de Marie, & le porte à rentrer ſous l'obéïſſance du ſaint Siége, 372, 373. il meurt ſeize heures après la Reine Marie, 375
Catherine de France Veuve d'Henri V. épouſe Owin Teuders, dont la famille monta depuis ſur le Trône, 213
Catherine de Gourdon mariée par le Roi d'Ecoſſe à Perkin qui ſe diſoit Duc d'York, 335. ſa tendreſſe pour un mari indigne d'elle. Elle eſt extrémement conſiderée du Roi d'Angleterre qui la donne à la Reine ſa femme, 339
Catherine Pare ſixiéme femme d'Henri. Ses qualitez, 357, 358
Cauſes des dernieres revolutions d'Angleterre, 406
Charles I. Roi d'Angleterre a la tête tranchée ſur un échafaut, 406, 407
Charles Comte de Charolois devenu Duc de Bourgogne par la mort de Philippe ſon Pere, 260. il envoye ſa Flote pour prendre le Comte de Warwik à ſon paſſage, 262. ſon embarras à l'arrivée d'Edoüard qui ſe refugie dans ſes Etats, 270. il lui donne pourtant du ſecours, 272. il engage ce Prince après ſon rétabliſſement à faire avec lui la guerre à la France, 287
Charles II. Roi de Navarre, ſurnommé le Mauvais, ſon caractere, 44. il eſt arrêté dans un feſtin par ordre du Roi Jean, 46. il ſort de priſon, & ſe joint enfin avec Charles Dauphin contre les Anglois, 53. Ce Prince inconſtant introduit les Anglois en Normandie, 61
Charles de Blois de la Maiſon de Châtillon prétend

par ſa femme à la ſucceſſion du Duché de Bretagne. Il engage la France dans ſes interêts, 28. il gagne deux batailles, & en perd une où il eſt pris & mené priſonnier à Londres, 42. il perit à la bataille d'Auray, 57

Charles V. ſurnommé le Sage, repare peu à peu les pertes de ſes Predeceſſeurs, 56. 61

Charles VI. chaſſe de Flandre les Croiſez Anglois, 65. il fait des preparatifs de guerre contre l'Angleterre, 74. tous ſes deſſeins échoüent, 75. malheurs de ſon regne, 139. ſa mort, 172

Charles VII. ſurnommé le Victorieux. Il devient Dauphin par la mort de ſes deux Freres Louïs & Jean, 156. ſa haine pour le Duc de Bourgogne, *là-même.* Danger qu'il court à Paris, 159. il traite avec les Anglois: mais il n'accepte pas leurs propoſitions, 161. La guerre des Anglois l'oblige à ſe reconcilier du moins en apparence avec le Duc de Bourgogne qui fut peu de tems après maſſacré à ſes pieds, 164, 165. ſuites funeſtes de cette mort. Charles déclaré exclus de la Couronne par les intrigues de Philippe Fils du feu Duc de Bourgogne, 167. Tout abandonné qu'il eſt, il fait une armée, il aſſiege Chartres dont il leve le ſiege, 169. Défauts de Charles, & les ſuites dangereuſes qu'ils penſerent avoir, 178. après la levée du Siege d'Orleans, & la bataille de Patay il eſt conduit à Reims par la Pucelle pour y être ſacré, 183. ſes grands ſuccès depuis ſon ſacre, *là même.* Il prend Pontoiſe ſur le Duc d'York, & monte lui-même à l'aſſaut, 192. il reprend toute la Normandie en 13. mois, 202. *& ſuiv.* Ses conquêtes en Guyenne par ſes Lieutenans, 204. *& ſuiv.* Il chaſſe les Anglois de toute la France à la reſerve de Calais, 211. Mort deplorable de ce Prince reſtaurateur de la Monarchie Françoiſe, 238

Charles VIII. épouſe Anne de Bretagne, 322. entêté de la guerre d'Italie, il s'oblige à payer une penſion au Roi d'Angleterre, 323

Clement VII. excommunie Henri VIII. & interdit l'Angleterre deux jours trop tôt, 353

Cliſſon Connêtable de France, eſt arrêté par le Duc de Bretagne, 75

Combats de Crevan, & de Verneuil funeſtes à la France, 174, *& ſuiv.*

Le Comte de Derby un des Generaux d'Edoüard III. prend

prend ſaint Jean d'Angely, & autres Places. Il ruine Poitiers, 42
Le Comte de Penthievre prend Bergerac en Guyenne, 204. il contribuë à la défaite du fameux Talbot, 205
Le Comte de S. Pol, Ambaſſadeur de France en Angleterre, perſuade à Richard II. de ſe défaire du Duc de Gloceſtre, 96. il appelle en duel Henri de Lancaſtre uſurpateur de la Couronne ſur Richard, 127
Coniers vieux Capitaine du Parti de Warwik, gagne la bataille de Bamberi. 254
Cranmer Archevêque de Cantorbery prononce la ſentence de divorce entre Henri VIII. & Catherine d'Arragon, 352. Foibleſſe que Cranmer montra pour éviter la mort, 373
Cromwel Miniſtre des cruautez d'Henri VIII. en devient lui-même la victime, 356

D.

David Bruce Roi d'Ecoſſe paſſe en France, 9. il repaſſe en Ecoſſe, entre en Angleterre avec une groſſe armée & prend Durham, 26. il leve le ſiege de Salisbery, 27. il eſt défait & fait priſonnier par la Reine d'Angleterre, 42. il fait une paix honteuſe, 51
David Cumin Comte d'Athol eſt établi Regent d'Ecoſſe par Edoüard d'Angleterre, 15
Deſſein d'un troiſiéme volume de cete Hiſtoire, 407. *& ſuiv.*
Douglas General des Ecoſſois, défait & pris par Henri IV. d'Angleterre qui le renvoye ſans rançon, 131
Le *Duc* de Clarence ſecond Fils d'Henri IV. paſſe en France au ſecours du Parti d'Orleans, 142. il eſt tué dans un combat contre quelques troupes de Charles VII. 169
Le *Duc* de Lancaſtre qui avoit épouſé la Fille aînée de Pierre le Cruel, penſe à ſe rendre maître de la Caſtille, 70. il retourne en Angleterre, après avoir fait un Traité avec Jean Roi de Caſtille, 91
Le *Duc* de Sommerſet eſt envoyé en France à la place du Duc d'York, 199. Il donne occaſion au renouvellement de la guerre avec la France, 201. il

ne peut empêcher les victoires de Charles VII. 202, 203. repasse en Angleterre, où il est fait Ministre d'Etat, 211. il surprend le Duc d'York qui le croyoit prisonnier, 216. il est arrêté par l'intrigue de ce Duc dans la chambre de la Reine, 217. il est tué dans une bataille contre ce même Prince, 219

E.

EDmond de Mortemer Comte de la Marche. Ses droits sur la Couronne d'Angleterre, 126. il est pris par Owin Glandor fameux Capitaine, *ibid.* il finit ses jours en Irlande sans avoir pû rien faire contre Henri IV. 132

Edmond Teuders Comte de Richemont Fils de Catherine de France & d'Owin Teuders, que cette Princesse avoit épousé en secondes nôces après la mort d'Henri V. 213

Edoüard III. Fils & Pere de Rois dépossedez, 1. il entreprend sur la Souveraineté d'Ecosse, mais à sa honte, 4, 5. il est contraint de rendre hommage à Philippe de Valois, 15, 16. sa seconde entrepriſe sur l'Ecosse, il assiege Barwik, 11. il défait les Ecossois & prend Barwik, 14. il emmene à Londres Bailleul nouveau Roi d'Ecosse, 15. il reprend ses prétentions sur la Couronne de France, 17. *& suiv.* il fait le siege de Cambray avec 74000. hommes, mais inutilement, il prend le titre & les armes de Roi de France, 21. il défait l'armée navalle de France, il assiege Tournay inutilement, 23. il appelle en duel Philippe de Valois, *ibid.* il établit l'Ordre de la jartiere, origine de cet Ordre, 28. il fait une irruption en Normandie & vient jusqu'à Paris dont il ruine les environs, 34. il prend Calais, après avoir gagné la bataille de Crecy, 42. il oblige le Roi Jean son prisonnier à faire un Traité desavantageux, 54. sa mort & celle du Prince de Galles son Fils, 57, 58

Edoüard de Bailleul Fils du Roi Jean, mene une vie privée en Normandie, 7. il passe en Ecosse avec une poignée de gens ramassez, 8. il est couronné Roi d'Ecosse à Scone après avoir défait un parti Ecossois, & une armée de quarante mille hommes, 9. il est surpris à Anand par les Stuards & autres Seigneurs fidéles au Roi David, *ibid.* il est obligé

obligé de s'enfuir, 10. mais il repare ſes pertes & eſt reconnu Roi tout de nouveau, 14. il rend hommage à Edoüard qui l'avoit ſecouru, *ibid.* il cede à Edoüard ſon droit ſur la Couronne d'Ecoſſe, 51

Edoüard d'York Fils du Comte de la Marche, ſon caractere, 213. il gagne la bataille de Northampton, 226, 227. il defait le Comte de Pembrok qui étoit du parti du Roi, 233. il ſe fait reconnoître Roi d'Angleterre ſous le nom d'Edoüard IV. *ibid.* il gagne une ſanglante bataille, 234. *& ſuiv.* il va à Londres, où il ſe fait couronner, 237. ſa jalouſie contre le Comte de Warwik à qui il devoit la Couronne, 246. il épouſe Elizabeth Wodwile, 248. il leve des troupes contre le Comte de Warwik, qui le fait enlever dans ſon camp, & le fait priſonnier dans le Château de Medelan d'où il ſe ſauve, 255. *& ſuiv.* il gagne une bataille contre Warwik, 258. ſe voyant abandonné il paſſe en Flandres, 267. dangers qu'il court dans ſon paſſage, 269. Il eſt déclaré traître & uſurpateur, 268. il repaſſe en Angleterre avec un ſecours du Duc de Bourgogne, 273. cauſes de ſon rétabliſſement ſubit, 274, 275. il retourne victorieux à Londres, 278. il remporte une victoire deciſive, 280. il paſſe en France avec une armée ; mais il fait bientôt avec Louïs XI. une paix glorieuſe à l'Angleterre, 286, 287. il meurt aimé de ſes Peuples, ſes mœurs dereglées, 288

Edoüard V. ſuccede à ſon Pere Edoüard IV. *ibid.* ſervitude de ce Prince ſous le Duc de Gloceſtre, 296. il fait ſon entrée à Londres, 297. il eſt tué avec ſon Frere par ordre du Duc de Gloceſtre ſon Oncle, 306

Edoüard VI. élevé dans la Religion Catholique, 361. ſuccede à Henri VIII. il ſe laiſſe gouverner par Dudley, 367. il eſt attaqué d'une fluxion ſur la poitrine, & caſſe en mourant l'ordre des ſucceſſions établi par Henri VIII. 368

Edoüard Seymour Lurherien protecteur d'Angleterre pendant la minorité d'Edoüard VI. acheve de détruire la Religion, 361. il fait trancher la tête à ſon Frere, *ibid.* Il eſt mis dans la Tour de Londres par les intrigues du Comte de Warwik. Il en ſort, & y eſt remis une ſeconde fois avec ſa femme, & pluſieurs de ſes amis, 365, *& ſuiv.* il

est abandonné à la justice qui le condamne à mort, 365, 366

Elisabeth succede à la Couronne. Caractere de cette fameuse Princesse, 375. son ambition la porte à bannir d'Angleterre la Religion Catholique, 377. elle se fait déclarer Chef de l'Eglise Anglicane, 377. son adresse & son habileté à répondre à l'Ambassadeur de la Reine d'Ecosse, 385. *& suiv.* Elle veut donner un mari à cette Princesse. Vûës qu'elle eut en lui proposant le Comte de Leycestre, 389. elle fait agir en Ecosse pour empêcher son mariage avec le Comte de Lennox, 391. elle retient cette Princesse dans une dure prison, & est contrainte de reconnoître son innocence, 398. 400. elle cherche de nouveaux pretextes pour la perdre, 401. Elle prend le deuil à sa mort dont elle témoigne de la douleur, 405

Etienne Gardiner Evêque de Wincheſtre grand Catholique est tiré de prison par Marie & fait Chancelier d'Angleterre, 372. il meurt un peu avant la Reine Marie, 375

L'*Evêque* de Wincheſtre Oncle d'Henri V. & Gouverneur d'Henri VI. 171. il se brouille avec le Duc de Gloceſtre, 190. il s'attache à la Reine Marguerite d'Anjou, 197. il intrigue contre le Duc de Gloceſtre, *ibid. & suiv.* sa mort, 199

L'*Evêque* de Lincolne Confesseur d'Henri VIII. persuade à ce Prince, qu'il est obligé de rompre son mariage, 351

F.

F*Actions* de Lancaſtre & d'York autrement dites de la rose rouge & de la rose blanche, 212

Factions des Ducs de Berri & de Bourgogne & leurs suites fâcheuses. Le Duc d'Orleans tué, &c. 139. *& suiv.*

Faction de la Praguerie dissipée par l'activité de Charles VII. 189. *& suiv.*

Fautes que fit la Maison des Lancaſtres, & qui furent cause de sa ruine, 190

La *Fayette*, le Maréchal de la Fayette qui tenoit pour le Dauphin, défait le Duc de Clarence, 169

François I. employe son credit à Rome en faveur d'Henri VIII. 351. il tâche d'empêcher le schisme de ce Prince, 352

François Surienne, dit l'Arragonois, Gouverneur de la basse-

baſſe-Normandie pour le Roi d'Angleterre ſurprend Fougeres pendant une trêve, 200

G.

Gaſpard Comte de Pembrok, ſa naiſſance, 213. il ſe ſauve après la défaite des Lancaſtres, 281. il eſt retenu priſonnier en Bretagne avec le jeune Henri Comte de Richemont ſon Neveu, 283. il eſt fait Duc de Bethford par le même Henri depuis devenu Roi, 313. il défait le faux Comte de Warwik, 320. ſa mort & ſon éloge, 337

Gautier de Mauny celebre Capitaine Anglois, 43

Geoffroy d'Harcourt revolté contre Philippe de Valois perſuade à Edoüard de deſcendre en Normandie avec toutes ſes forces, 33. il rentre dans ſon devoir & eſt tué enfin dans une ſeconde revolte, 46, 47

Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye contribuë beaucoup avec les Bretons à la defaite de Talbot, 206

Georges Buchanan ſe repent à la mort d'avoir noirci Marie Stuart. 400

Georges Plantagenette, Duc de Clarence, Frere d'Edoüard IV. ſe joint au Comte de Warwik pour perdre Edoüard, 251. il ſe reconcilie ſecretement avec ſon Frere par l'adreſſe d'une femme, 265, 266. la veille d'une bataille il ſe ſepare de Warwik & ſe joint avec quelques troupes au Roi ſon Frere, 274. ſes nouveaux murmures contre ce Prince, 284. ſa mort. 285

Guerre entre les Factions de Berri & de Bourgogne, 148. *& ſuiv.*

Guillaume de la Pôle Comte de Suffolk eſt pris priſonnier à Baugé, 169. il prend la conduite du ſiege d'Orleans après la mort de Salisbury, 178. il fait propoſer au Roi d'Angleterre le mariage de Marguerite d'Anjou, 194. il conduit cette Princeſſe en Angleterre, 195. il intrigue contre le Duc de Gloceſtre, 198. il eſt fait Duc de Suffolk & entre dans le miniſtere, 199. il perit par les intrigues du Duc d'York, 209

Guillaume de Courtenay Archevêque de Cantorbery engage Richard II. à revenir à Londres, 89

H.

Henri II. Roi de France fait la guerre aux Anglois, & ſe joint aux Ecoſſois. 362. *& ſ.*

Henri III. Roi de France envoye exprès Pompone de Believre pour demander la vie de Marie Stuart. 405

Henri Duc de Buckingham entre dans les intrigues de Richard Duc de Gloceſtre, 292. Il ſe laiſſe engager par ce Prince à le ſeconder dans le deſſein de détrôner Edoüard V. 300. il harangue le Peuple en faveur de Richard, 304. Richard n'eſt pas plûtôt Roi, qu'il en eſt mécontent. 307. il communique à l'Evêque d'Ely le deſſein qu'il a de ſe défaire de l'Uſurpateur. 309. Les meſures qu'il prend pour reüſſir. *ibid. & ſuivant.* il tombe entre les mains de Richard qui le fait mourir. 311

Henri Comte de Tranſtamare mis ſur le trône de Caſtille par le fameux Bertrand du Gueſclin. 56

Henri de Lancaſtre Comte de Derby. Ses commencemens. 66. ſes qualitez naturelles gâtées par le Duc de Gloceſtre. 102. il eſt excité. Detail de ſa condamnation. 105. il repaſſe en Angleterre à la ſollicitation de l'Archevêque de Cantorbery. Il prend le nom de Duc de Lancaſtre. Il va à la tête d'une armée au devant de Richard II. dont il ſe rend Maître. 112. *& ſuivant.* Il uſurpe la Couronne d'Angleterre ſous le nom d'Henri IV. 122. ſa ſeverité. Il fait mourir vingt neuf Barons ou Chevaliers. 124. Diverſes factions contre ce Prince. 125. *& ſuiv.* il gagne la bataille de Shrewsbury, & ne fait grace à aucun priſonnier Anglois 130. Il vient heureuſement à bout des nouvelles factions. Il commence à regner paiſiblement. 134. *& ſuiv.* Eloge de ce Prince & de ſon Fils Henri V. 136. & 138. Son bonheur par rapport au merite de ſes enfans, & de ſes Freres. *ibid.* Oppoſition de la Cour de ce Prince, & de celle de Charles VI. 139. ſa mort, ce qu'il dit à ſon Fils ſur le point de mourir. 145

Henri V. Fils & Succeſſeur d'Henri IV. *ibid.* Ambition de ce Prince qui croyoit tout permis pour

pour regner, *ibid.* Preparatifs d'Henri contre la France. 149. il débarque en Normandie, & prend Harfleur après trente-ſix jours de ſiege, 151. Il gagne la bataille d'Azincourt plus ſanglante encore aux François que celle de Creci, 152. Sentimens de ce Prince ſur cette victoire. 153. Seconde deſcente d'Henri en Normandie avec 50. mille hommes. Il prend Honfleur & Caën, il corrompt par argent le Gouverneur de Cherbourg, 160. Il prend Roüen. Cauſe de cette perte pour la France, 162. Il épouſe à Troyes la Princeſſe Catherine. Les articles de ce malheureux mariage dont l'un étoit l'exheredation du Dauphin, 167. Henri repaſſe en Angleterre, d'où il revient avec une nouvelle armée contre le Dauphin, 168. ſes nouveaux progrès, la priſe de Meaux, alors Place conſiderable. &c. 169. Sa maladie dont il avoit ſenti les premieres atteintes à Vincennes, ſe déclare à Melun. Sa mort à trente-huit ans. 170. *& ſuiv.*

Henri VI. encore au berceau ſuccede à Henri ſon Pere ſous la tutelle de ſes Oncles. 172. ſes conquêtes ſous la conduite du Duc de Bethfort, 174. & 175. Il eſt couronné Roi de France dans Nôtre-Dame de Paris. 184. Caractere de ce Prince devenu majeur. 193. On lui propoſe divers mariages, il épouſe Marguerite d'Anjou. 194. Commencement des troubles de ſon regne. 208. il perd une grande bataille contre les rebelles. 218. 219. il demeure à la diſcretion du Vainqueur. Il reprend le gouvernement de l'Etat. Il perd une ſeconde bataille. 226. 227. il perd une troiſiéme bataille. 240. 241. il eſt pris & mené priſonnier à Londres. 243. il eſt tiré de priſon & remis ſur le trône. 267. 268. il eſt remis par le Duc de Glocestre. Sainteté de ce Prince confirmée même par des miracles. 281.

Henri Teuders Comte de Richemont, Fils d'Edmond, Frere uterin d'Henri VI. Il eſt ſauvé dans la ruine des Lancaſtres par les ſoins du Comte de Pembrok ſon Oncle. 282. il eſt retenu priſonnier par le Duc de Bretagne. 283. il recouvre la liberté, il eſt averti du deſſein qu'on a de le mettre ſur le trône. 311. ſon ſecond débarquement en Angleterre plus heureux que le premier *ibid. & ſuiv.* ce que dit Philippe

de Comines, des Normans qu'il avoit dans ſes troupes. 412. Il gagne la bataille de Boſworth où l'Uſurpateur Richard perd la vie, *ibid.* il épouſe Eliſabeth Fille aînée d'Edoüard IV. & reünit par-là les Maiſons de Lancaſtre & d'York. *ibid.* Les commencemens de ſon regne ſous le nom d'Henri VII. *ibid.* il combat les rebelles, & les défait. 320. il fait mine de vouloir faire la guerre à la France. 323. ce qu'il fait pour détruire une nouvelle revolte 330. L'eſtime que ſes Peuples ont de ſa prudence. 333. & 334. Ses juſtes meſures contre de nouvelles factions. 337. il fait une trêve avec l'Ecoſſe. 338. il fait mourir le Comte de Warwik reſte du ſang des Plantagenetes. Eloge d'Henri. Sa maladie, & ſa mort tres-Chrétienne. 340. *& ſuiv.*

Henri VIII. ſes qualitez, les beaux commencemens de ſon regne. 344. & 345. il fait quelque temps la guerre à la France. *ibid.* ſes deux ſœurs après avoir été Reines, épouſent des Seigneurs particuliers. 346. ſon zele pour la Religion qui lui merite le titre de Défenſeur de la foi. *ibid.* Les ſources de ſes malheurs. 347. *& ſuiv.* il veut rompre ſon mariage avec Catherine d'Arragon. 349. il ne trouve pas Rome favorable à ſon divorce. 351. & 352. Il rompt avec l'Egliſe Romaine. 353. il aſſemble un Parlement qui renverſe toute la Religion. *ibid.* il fait mourir quantité de perſonnes de qualité, même ſes plus fideles ſerviteurs, des Prêtres, des Religieux. 354. & 355. Il épouſe Jeanne Seymour Mere d'Edoüard VI. après avoir fait mourir Anne de Boulen. 356. Brutalité de ce Prince à l'égard de Jeanne Seymour. 356. ſon mariage. 357. il retracte ſa déclaration par laquelle il declaroit Marie & Eliſabeth incapables de ſucceder à la Couronne, il ſe ligue contre François I. qui ne vouloit pas comme lui ſecoüer le joug de l'Egliſe. 358. & 359 ſa mort. 360

Henri Chicheley Archevêque de Cantorbery porte Henri V. à faire la guerre à la France. 145. & 146

Henri Percy & autres de la même famille conſpirent contre Henri IV. 128. ils ſont défaits par ce Prince. 130

Henri nouveau Duc de Sommerſet tâche inutilement d'entrer dans Calais. 225. il ſuit le parti d'Henri &

& de Marguerite d'Anjou. 230. il ſe ſauve après un grand combat. 236. il abandonne le parti du Roi. 237. il y rentre. 240. il eſt pris dans un combat, & a la tête tranchée par ordre d'Edoüard IV. 241

Henri Stuart Comte de Lennox eſt choiſi par Marie Stuart pour ſon Epoux, qualitez de ce Prince peu ſpirituel. 391. il épouſe la Reine. 392. il conçoit une ridicule jalouſie. 393. il eſt étranglé dans ſon lit. 396

Hugues Latimer fameux Predicant appellé par les Lutheriens le premier Apôtre d'Angleterre. 362

Hugues de Kervel & Pierre Bahuchet Amiraux de France croiſent dans la Manche. 22

Hugues Spenſer Evêque de Norwik Chef des Croiſez Anglois eſt chaſſé de Flandres par Charles VI. 65

Hugues Cardinal de Chypre mediateur pour la paix entre la France & l'Angleterre. 188

Humfroi Duc de Gloceſtre quatriéme Fils d'Henri IV. eſt déclaré Regent d'Angleterre. 171. ſes brouilleries avec le Cardinal Evêque de Wincheſtre. 192. il eſt éloigné des affaires. 198. Il eſt arrêté, quoi qu'innocent, & mis en priſon, on le trouve peu de tems après mort dans ſon lit. *ibid.*

Humfroi Stafford Duc de Buckingham. *ibid.*

Hunaudaye, George de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye. 206

I.

JAcques Artevelle Braſſeur de biere, devient Chef des Flamans contre le Comte de Flandres. 18. Il eſt enfin aſſaſſiné par les Flamans, 33

Jacques Cades Irlandois de baſſe condition, premier inſtrument de la rebellion contre Henri VI. 209. il eſt abandonné, & tué. 210

Jacques Stuart Comte de Mourray, Frere naturel de Marie Stuart. Caractere de cet homme ſanguinaire, dont Buchanan fait ſon Heros, 281. 282. il brouille en Ecoſſe contre la Reine. Il eſt contraint de paſſer en Angleterre. 392. il eſt rappellé par Marie, ſes damnables intrigues pour perdre cette Princeſſe & le Roi ſon mari. 395. il ſe ſaiſit de la Reine, qu'il traite d'une maniere in-

digne. 397. il défait quelques troupes de la Reine qu'il oblige à prendre la fuite. 398

Jacques Stuart I. réunit en sa personne l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, & se fait appeller Roi de la grande Bretagne. 405

Jacques II. Roi de la grande Bretagne. 407.

Jacques Heburne, Comte de Bothuel homme capable des crimes les plus noirs. Il fait étrangler le Roi d'Ecosse, & enleve la Reine. 395. & 396

Jean Roi de Boheme est tué à la bataille de Crecy, étant aveugle il s'étoit fait conduire au plus fort de la mêlée. 42

Jean d'Orleans Comte de Dunois, ses services au commencement du regne de Charles VII. & à la reduction de Paris. 173. & 189. ses exploits en Normandie où il oblige les Anglois à rendre le vieux Palais de Roüen. 202. il prend quantité de Villes en Guyenne, entre autres Bourdeaux & Fronsac. 205

Jean Dudley Comte de Warwik, ses intrigues pour parvenir au poste de Protecteur. 363. il se déclare tout de nouveau contre Edoüard Seymour, il est fait Duc de Northumberland, *ibid.* son ambition sans mesure, il porte le Roi à changer la disposition d'Henri touchant l'article des successions à la Couronne. 367. il fait proclamer sa Belle-fille Reine, & va pour combattre la Reine Marie, mais il est abandonné. 369. il est mis à mort avec toute sa famille. 371. il déclare qu'il meurt Catholique, & qu'il n'avoit été Protestant que par ambition. 373

Jean Duc de Bourgogne Prince capable des coups les plus violens, fureur des Parisiens déclarez en sa faveur. 144. il fait une cruelle guerre aux environs de Paris après avoir tenté les choses les plus noires pour y entrer. 157. & 158. Il entre enfin dans Paris avec la Reine, qui s'étoit liée d'interêt avec lui. 160. sa reconciliation avec Charles depuis Charles VII. 164. il est massacré par Tannegui du Chatel. 165. Differens sentimens sur cette mort, *là-même*.

Jean Vallée Prêtre seditieux. 62. il a la tête tranchée. 64.

Jean Holland Frere uterin de Richard. 62. il contribuë beaucoup à faire arrêter le Duc de Gloceſtre. 97. & 98. il est fait Duc d'Exceſtre. 102. il est pris

pris, lorſqu'il cherchoit à ſortir d'Angleterre, & a la tête tranchée. 124
Jean Subury Archevêque de Cantorbery, & grand Chancelier d'Angleterre, il eſt maſſacré par les ſeditieux. 62
Jean Duc de Bethford troiſiéme Fils d'Henri IV. ſes belles qualitez. 138. il ſe rend à Paris, où Henri V. le nomme en mourant Regent de France. 171. Il aſſiege Ivry ſur les Frontieres de Normandie. 174. Il gagne la bataille de Verneüil. 175. 176. Il meurt de chagrin. 189
Jean Stuart & autres Seigneurs Ecoſſois viennent au ſecours de Charles VII. 169
Jean Fiſcher Evêque & Cardinal de Rocheſter a la gloire de mourir Martyr. 354. 355
Jean de la Pôle Comte de Lincolne Fils du Duc de Suffolk, & d'une Sœur d'Edoüard IV. Son ambition. 317. 318. il perit dans un combat à la tête des rebelles. 321
Jean Stuart Connêtable d'Ecoſſe tige des Seigneurs d'Aubigny. 175.
Jean Stafford Chancelier d'Angleterre, & Archevêque de Cantorbery, ſa prudence. 210
Jean de Vienne Amiral de France. 63
Jean Morton Evêque d'Ely eſt mis en priſon par ordre de l'Uſurpateur Richard III. auquel il s'oppoſoit. 302. il prend des meſures avec le Duc de Buckingham pour chaſſer ce Prince. 309. Caractere de cet Evêque. 307. 308. Il eſt fait Archevêque de Cantorbery, & Chancelier d'Angleterre. 313. Il eſt fait Cardinal. 336
Jean Fils de Philippe de Valois, & depuis ſon Succeſſeur, nommé Duc de Normandie, ravage le Hainaut. 22. Il prend Nantes & le Comte de Montfort qui étoit dedans. 29. il fait lever à Edoüard les ſieges de Rennes, de Nantes & de Vannes. 31. étant devenu Roi il eſt pris à la bataille de Poictiers. 50. il traite avec Edoüard à qui il cede une grande partie de ſon Royaume, il revient en France. 54.
Jeanne Gray Fille du Duc de Suffolk, épouſe le Fils de Dudley Protecteur d'Angleterre. 367. on l'oblige malgré elle à ſouffrir qu'on la proclame Reine ſuivant le teſtament d'Edoüard VI. Belles qualitez de cette Dame digne d'un meilleur ſort. 368. ſa mort. 371

Jeanne Seymour troiſiéme femme d'Henri VIII. ſa mort. 356

Jeanne de Valois Sœur de Philippe & Belle-mere d'Edoüard, negocie entre ces deux Princes une trêve. 24

Incident qui rallume la guerre entre les factions de Lancaſtre & d'York. 222. 223

La Journée des harangs. 177

Iſabelle de Portugal, troiſiéme femme de Philippe Duc de Bourgogne, Princeſſe tout-à-fait Françoiſe. 187

Iſabelle de Baviere Epouſe de Charles VI. Princeſſe née pour la ruine de la France. 139. elle ſe joint avec le Duc de Bourgogne. 158. 159. elle aſſiſte en la place du Roi ſon Mari à une Conference avec le Roi d'Angleterre. 163. juſqu'où elle porte la haine contre le Dauphin ſon Fils. 167. Miſerable état où cette Princeſſe dénaturée fut reduite. 172.

L.

Lambert Simnel paſſe en Irlande pour le vrai Comte de Warwik Fils du Duc de Clarence. 314. 315. il eſt couronné à Dublin par les credules Irlandois. 316. il eſt pris dans un combat & confiné dans une cuiſine du Palais, d'où on le tire, pour être Fauconnier. 321

Laurent Tuine ſcelerat Anglois excommunié & chaſſé d'Ecoſſe; paſſe en Normandie & engage Edoüard de Bailleul à paſſer en Ecoſſe. 7

Levée du ſiege d'Orleans & le commencement des revolutions des affaires d'Angleterre en France. 181

Louis de Bueil Comte de Sancerre & depuis Amiral. 173. 177. il met en fuite les Anglois à ſaint Celerin. 185

Louis XI. ſuccede à Charles VII. 239. il ne veut ſeulement pas voir des Ambaſſadeurs que Richard. III. uſurpateur d'Angleterre lui envoye. 306

M.

Le *Maire* de Londres fait déclarer cette Ville pour la faction d'York ou de la Roſe blanche. 226

Mar-

Marguerite de Flandres Comteſſe de Montfort, ſoûtient les forces de ſon parti, elle défend Hennebond contre les François. 30. elle fait une trêve & paſſe en Angleterre pour preſſer le ſecours des Anglois. *ibid.*

Marguerite d'Anjou Epouſe d'Henri VI. Roi d'Angleterre, ſes admirables qualitez. 194. 196. 197. elle eſt ſoupçonnée de la mort du Duc de Glocestre. 199. elle choiſit le Duc de Sommerſet pour Miniſtre. 210. ſon habileté à renverſer les deſſeins du Duc d'York. 220. 221. elle amaſſe une armée qu'elle commande elle-même, défait le Duc d'York, & peu de temps après le Comte de Warwik. 231. 232. elle ſe ſauve en Ecoſſe avec le Roi. 236. elle paſſe en France pour chercher du ſecours. 238. elle repaſſe en Ecoſſe après bien des fatigues, elle entre en Angleterre avec un corps d'armée 239. 240. avanture de cette Princeſſe lorſqu'elle fuyoit avec ſon Fils. 241. elle paſſe une ſeconde fois en France. 243. elle repaſſe en Angleterre à la nouvelle du retabliſſement d'Henri VI. 276. elle paroît à la tête d'une belle armée, qui eſt défaite par la faute du Duc de Sommerſet. 279. *& ſuiv.* elle eſt priſe dans le combat, & miſe dans la Tour de Londres d'où elle eſt tirée & vient paſſer en France les ſept dernieres années de ſa vie. 283. *& ſuiv.*

Marguerite Plantagenette Princeſſe du ſang miſe à mort dans un âge fort avancé, par ordre du cruel Henri VIII. 355.

Marguerite d'York Ducheſſe Douairiere de Bourgogne, ſon averſion pour la Maiſon de Lancaſtre, ſes intrigues contre Henri VII. 317. ſon extrême envie de détruire ce Prince. Hiſtoire du fameux Perkin dont elle ſe ſervit pour cela. 325. *& ſuiv.* elle ne ſe rebute point des mauvais ſuccès. 334. *& ſuiv.*

Marie Princeſſe d'Angleterre ſuccede à la Couronne. 369. ſon zele un peu trop ſevere, 370. *& ſuiv.* elle épouſe Philippe II. Prince d'Eſpagne, mouvemens que ce mariage cauſa. 371. elle envoye une magnifique Ambaſſade pour reconnoître le ſaint Siege, 373. elle fait mourir Cranmer & Latimer. *ibid.* elle ſe déclare legerement pour l'Eſpagne contre la France. 373. 374. ſujets de chagrin qui accablent cette Princeſſe, ſa mort à l'âge

l'âge de 43. ans. 374. 375
Marie Stuart Reine d'Ecoſſe huit jours après ſa naiſſance. Elle eſt recherchée en mariage dès le berceau. 380. elle paſſe en France. Triſte ſituation où elle ſe trouve après la mort de François II. ſon mari. *ibid.* elle évite heureuſement la Flotte Angloiſe en repaſſant en Ecoſſe. 382. inſolence des heretiques à ſon égard. Action de hauteur de cette Princeſſe. 383. elle envoye une Ambaſſade à Eliſabeth. Sujet de cette Ambaſſade. 384. elle penſe à prendre un mari. 387. ſon embarras dans le choix de quelqu'un des pretendans. 388. *& ſuiv.* Elle ſe détermine au jeune Comte de Lennox. 391. on tuë un de ſes ſerviteurs en ſa preſence lors qu'elle étoit groſſe. 394. faute qu'elle fait en rappellant le Comte de Mourray. 395. elle eſt enlevée & contrainte d'épouſer le meurtrier de ſon mari. 396. elle eſt menée priſonniere à Loclevin, & chargée d'injures ſur ſon paſſage. 397. on la contraint de renoncer la Couronne & de declarer le Comte de Mourray Regent du Royaume. 398. elle ſe ſauve de Loclevin & après une défaite ſe retire en Angleterre, où elle eſt arrêtée. *ibid & ſuiv.* ſa priſon de 18. ans & ſon innocence. 399. *& ſuiv.* moyens dont on uſe pour la retenir priſonniere. Sa mort heroïque. 401. *& ſuiv.*
Le *Marquis* de Montaigu Frere du fameux Comte de Warwik, ſon caractere d'eſprit incertain. 251. mouvement qu'il cauſe dans l'armée d'Edoüard, qui eſt obligée de quitter l'Angleterre. 267. il perit avec ſon Frere à la bataille de Barnet. 277
Math Levrier infidelle de Richard II. 118
Montfort. Le Comte de Montfort Frere du feu Duc de Bretagne veut lui ſucceder. Il engage l'Angleterre dans ſes interêts. 28. 29. il eſt pris à Nantes & envoyé priſonnier dans la Tour du Louvre à Paris. Il meurt un peu après en être ſorti. *ibid.*

N.

N*icolas* Albergati Cardinal de ſainte Croix & Hugues Cardinal de Chypre Mediateurs entre la France & l'Angleterre. 188

O.

Owin de Glandor fait la guerre à l'Uſurpateur Henri IV. 126. *& ſuiv.*

P.

Paris rentre ſous l'obéïſſance de Charles VII. après dix-huit ans de domination Angloiſe, 189
Perkin Flamand, fourbe inſigne, ſon origine, 325. ſes voyages & ſes pratiques en Portugal, en Irlande & en France, 327. il revient en Flandres où la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne le reçoit comme le vrai Duc d'York, 328. mouvemens en Angleterre en ſa faveur, 329. Il débarque quelques troupes en Angleterre, mais avec peu de ſuccès, 332. il prend des liaiſons avec le Roi d'Ecoſſe, dont il épouſe la parente, 335. il oſe publier un Edit de proſcription contre Henri VII. *ibid.* il eſt obligé de s'enfuir en Irlande, 338. Il repaſſe en Angleterre à la ſollicitation d'une populace revoltée. Il ſe rend au Roi qui lui promet la vie, 338, 339. ſa mort, quelles en furent les cauſes, 340
Philippe de Valois gagne la bataille de Caſſel contre les Flamans, & oblige Edoüard Roi d'Angleterre ſon concurrent à lui rendre hommage, 16. il quitte le deſſein de la guerre ſainte pour ſe défendre contre ce Prince, 19. il va au ſecours de Cambray, & évite ſagement le combat, 19, 20. il ne l'évite pas à la funeſte journée de Crecy, 37
Philippe Comte de Charolois, Succeſſeur & Fils de Jean Duc de Bourgogne. Cruelle vangeance qu'il prit du Dauphin qu'il croyoit auteur de la mort du Duc Jean, 166. il commence à s'éloigner des Anglois, 187. il renonce ſolemnellement à leur alliance à l'aſſemblée d'Arras, 188
Pothon de Saintrailles ramaſſe les débris de l'armée après la bataille de Verneuil, 176. il eſt pris par les Anglois, mais on l'échange pour Talbot pris à la bataille de Patay, 182. il défait le Comte d'Arondel au lieu même où il avoit été pris, 185
Pourquoi les Anglois faiſoient autrefois la guerre à la Fran-

France avec avantage, 180. 182
Le Prince de Galles Fls d'Edoüard III. ſurnommé le *Prince noir*. Il fait ſon coup d'eſſai à la bataille de Crecy, 39. il gagne la bataille de Poitiers, 49. il traite le Roi Jean ſon priſonnier avec toute ſorte de reſpects, 50. ſa mort precipitée, mais très-Chrétienne, 57
Le Prince de Galles Fils d'Henri VI. 217. il tombe entre les mains d'Edoüard IV. & eſt mis à mort par le Duc de Gloceſtre & autres Seigneurs, 281
La Pucelle d'Orleans délivre cette Ville lors qu'elle étoit ſur le point d'être emportée par les Anglois, 179. *& ſuiv.* Elle gagne la bataille de Patay après avoir chaſſé les Anglois de pluſieurs poſtes, 181. Elle conduit le Roi à Rheims, où il eſt ſacré, 183. Elle accompagne ce Monarque dans la ſuite rapide de ſes conquêtes. Elle eſt priſe malheureuſement au ſiege de Compiegne, & venduë aux Anglois qui la font mourir, *ibid. & ſuiv.*

R.

Raphael de Neville Comte de Weſtmorland commande les troupes d'Henri IV. Roi d'Angleterre contre les conjurez, 132. il conſeille à Henri V. de porter la guerre en Ecoſſe, plûtôt qu'en France, 146
Richard ſecond Fils du Prince de Galles, Petit-fils & Succeſſeur d'Edoüard III. ſon caractere, 58. 59. minorité de ce Prince, 61. commencement de revoltes contre lui, 62. nouvelles Factions, 66. noms & caracteres des principaux conjurez, *ibid. & ſuiv.* Richard eſt obligé de contenter les deputez des Villes ſeditieuſes, 81. il ſe retire à Nottingham avec ſes Favoris, il fait des troupes, 83. il fait la paix qui ne dure gueres, 85. le bon cœur de ce Prince, témoignages d'amitié qu'il donne à ſon Favori même après ſa mort, 88, 89. Paroles memorables de Richard en plein Parlement, 90. Il fait la paix avec la France & épouſe Iſabelle Fille de Charles VI. 92. il fait mourir le Duc de Gloceſtre & le Comte d'Arondel, 99. il paſſe en Irlande où il fait des merveilles, l'arrivée du Comte de Derby le rappelle en Angleterre, 109. ſa lâcheté & ſon peu de cœur dans ſes malheurs, 114.

il

il renonce à la Couronne par une abdication indigne, 117. il eſt déclaré par le Parlement, depoſé de la Royauté. 121. ſa mort & quelles en furent les cauſes, 122. *& ſuiv.*

Richard Comte de Cambrige qui avoit droit à la Couronne par ſa femme, conſpire contre Henri V. il a la tête coupée, 150, 151

Richard Fils du Comte de Cambrige entre dans tous les biens de ſa maiſon & reçoit le titre de Duc d'York, 191. nommé à la regence de France après la mort du Duc de Bethford. *ibid.* il perd Pontoiſe; mais ſans rien perdre de ſa gloire, 192. il eſt rappellé de France & envoyé en Irlande, 199. il penſe à remonter ſur le Trône de ſes Ancêtres, 207. commence tout de bon à faire la guerre aux Lancaſtres, 212. fautes qu'il fait contre la Politique, 215. il reprend les armes & gagne une bataille contre le Roi, 218, 219. ſon parti eſt défait, il ſe retire en Irlande, 224, 225. nouvelle victoire de ſon parti, il entre en triomphe dans Londres, ſa réponſe fiere à l'Archevêque de Cantorbery, il ſe place ſur le trône en plein Parlement, ſon diſcours à l'aſſemblée, 227. *& ſuiv.* malgré l'envie qu'il a de regner, il eſt ſeulement declaré heritier préſomptif de la Couronne, 229. il eſt défait par la Reine Marguerite d'Anjou & demeure ſur la place avec 3000. des ſiens, 230, 231

Richard de Neville Comte de Warwik ſurnommé le Grand. Caractere de ce grand Homme, 214. uni avec le Duc d'York, il met en déroute l'armée d'Henri VI. 219, 220. il eſt abandonné à la veille d'un combat, il ſe retire à Calais, 225. il remporte une nouvelle victoire, 226, 227. il eſt défait pat la Reine Marguerite d'Anjou, 231. ce qu'il fait pour engager les troupes à faire ferme dans une bataille déciſive, 235. ſujets de mécontentement qu'il a d'Edoüard, 247. *& ſuiv.* il prend la reſolution de détrôner ce Prince, ſes intrigues, 250. ſon voyage à Calais & ſon retour en Angleterre à la nouvelle d'un avantage rempotté par ſon parti. Il ſurprend le Roi & s'en ſaiſit, mais il ne ſait pas le garder, 255. *& ſuiv.* il perd une bataille & paſſe en France, 258, 259. ſuccès de ſon voyage, ſes liaiſons avec Marguerite d'Anjou, 260. il repaſſe en Angleterre & marche contre Edoüard avec 60000. hommes, 263. il oblige ce Prince à paſſer

la

la mer, il ne tient qu'à lui de ſe faire Roi, il aime mieux rétablir Henri VI. 267. fautes qu'il fait qui furent cauſes de ſa perte, 275, 276. il perd la bataille de Barnet où il eſt tué avec ſon Frere le Marquis de Montaigu, 277

Richard III. Frere d'Edoüard IV. eſt fait Duc de Gloceſtre, 237. portrait affreux de ce Prince, 299. il eſt déclaré tuteur d'Edoüard V. ſes deſſeins & ſes intrigues pour détróner ce jeune Prince, 290. *& ſuiv.* il va au devant du Roi & ſe ſaiſit de ſa perſonne, 295, 296. il eſt declaré Protecteur du Royaume, 297. il ſe rend maître du Duc d'York Frere du Roi, *ibid.* il fait mourir le grand Chambellan Haſtings & autres Seigneurs, 302. il deshonore ſa famille pour ſe faire un droit à la Couronne, 303. ſupercherie ridicule de ce Prince, *ibid.* il ſe fait offrir la Couronne, qu'il fait ſemblant de refuſer, 305. il fait mourir Edoüard V. & le Duc d'York, 306. il envoye des Ambaſſadeurs en France que Louïs XI. ne veut pas même voir, *ibid.* il fait trancher la tête au Duc de Buckingham qui avoit pris les armes contre lui, 311. il eſt défait & tué à la bataille de Boſworth, 312

Richard de la Pôle mis à mort pour la foi avec toute ſa famille par ordre d'Henri VIII. 355

Richard Simondi. Prêtre fourbe leve l'étendart de la rebellion contre Henri VII. 314. il eſt pris & confiné dans une priſon inconnuë, 321

Robert Bruce Roi d'Ecoſſe porte la guerre en Angleterre au commencement du Regne d'Edoüard III. 4. il oblige Edoüard à faire la paix & à ceder ſes pretentions ſur la Couronne d'Ecoſſe, 6. il meurt & laiſſe pour Succeſſeur ſon Fils David encore jeune, 6

Robert Stuart heritier préſomptif de la Couronne d'Ecoſſe heureuſement ſauvé des mains de ceux qui le pourſuivoient, 14. il défait David Cumin & enleve à Bailleul preſque toute l'Ecoſſe, 25. il ſuccede à David Bruce à la Couronne d'Ecoſſe, 60

Robert III. Roi d'Ecoſſe fait paſſer en France ſon Fils Jacques, pour le ſouſtraire à la fureur de ſon Oncle, 147

Robert Knoles & Perduccas d'Albret fameux Capitaines, 64

Robert de Bueil, ſurnommé Floquet, Baillif d'Evreux, prend Conches & Verneuil, 292

Ro-

Robert Vere Duc d'Irlande, Favori de Richard, ſes qualitez, 66, 67. ſon peu de cœur au moment d'une bataille, d'où il ſe ſauve & va mourir enfin à Louvain, 88

Robert d'Artois Prince du ſang de France & Comte de Beaumont le Roger ſollicite l'Angleterre à faire la guerre à la France, 17. il eſt battu devant ſaint Omer & perd 4000. hommes, 23. il conduit une armée d'Anglois au ſecours de Marguerite Comteſſe de Montfort, il eſt bleſſé & retourne mourir en Angleterre, 31

S.

Siege d'Orleans par le Comte de Salisbury qui y eſt tué, 176. *& ſuiv.*

Simon Burle Chevalier de la Jartiere eſt mis dans la Tour de Londres où on le fait mourir, 82

Sollicitations de pluſieurs Couronnes pour la delivrance de Marie Stuart. 399

T.

Talbot dit l'Achille d'Angleterre, preſſe le ſiege d'Orleans, 178. il eſt fait priſonnier à la bataille de Patay, 182. à la priſe de Roüen, il demeure en ôtage de 50000. écus d'or, 203. Il reprend Fronſac & Caſtillon en Guienne, 205. il eſt défait en voulant ſecourir Caſtillon. Sa mort à l'âge de 80. ans, ſes dernieres paroles à ſon Fils qui ne veut pas lui ſurvivre, 205, 206

Taneguy du Châtel tire le Dauphin Charles d'un extrême danger, 159. il maſſacre le Duc de Bourgogne, 165

Thomas Wriſley Chancelier & autres Seigneurs ſoûtiennent la Religion, 361

Thomas de Woodſtok Duc de Gloceſtre, Chef de parti contre Richard II. ſon caractere, 72. *& ſuiv.* ſes nouvelles intrigues, 78. Il eſt fait Chef d'une nouvelle Chambre de juſtice, 81. il ſe retire de Londres, & fait des troupes: mais il accepte la paix que le Roi lui fait offrir, 85. il eſt éloigné nommément du Conſeil du Roi, 90. il reçoit encore d'autres ſujets de mortification, 91, 92. Il intrigue plus

plus que jamais, & forme le deſſein de détrôner Richard, 93. *& ſuiv.* il eſt arrêté & mené priſonnier à Calais où on le fait mourir, 98, 99
Thomas Morus Chancelier d'Angleterre martyriſé, 354, 355
Thomas d'Arondel Evêque d'Ely, & depuis Archevêque de Cantorbery a les ſceaux en la place du Comte de Suffolk, 78. il eſt exilé, 99. il engage le Comte de Derby à repaſſer en Angleterre pour détrôner Richard, 109. les meſures qu'il prend pour faire réüſſir ce deſſein, 112. il fait un diſcours à la loüange de l'Uſurpateur, 122
Thomas Randolphe General de l'armée de Robert Bruce, & depuis Regent d'Ecoſſe durant la minorité de David, 5. il eſt empriſonné par les Anglois. 6.
Tillier Couvreur devient Chef des rebelles contre Richard II. 62
Tournemine. v. Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye.
Treſilien grand Juſticier d'Angleterre, ſes intrigues, 83. il a la tête tranchée par ordre du Duc de Gloceſtre, 86
Traité de Bretigny entre les Anglois, & le Dauphin depuis Charles V. 54
De Trie Amiral de France debarque en Angleterre 10000. hommes contre Henri. 130, 131
Troubles en Ecoſſe excitez par Laurent Tuine ſcelerat Anglois. 7
Troubles cauſez en France par les Factions de Berri & de Bourgogne. 148, 149

U.

URbain VI. propoſe à l'Angleterre une Croiſade contre la France qui tenoit pour Clement VII. 65

W.

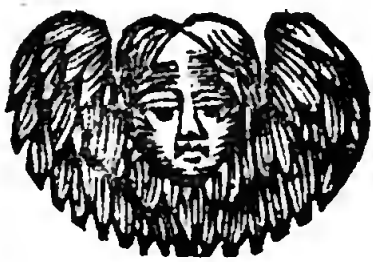
W*Aulourde* homme bruſque, mais zelé pour ſon Roi, tuë le ſeditieux Tillier, 63, 64
Wolſey Fils d'un Boucher devenu Cardinal, Archevêque d'York, & Miniſtre d'Henri VIII. ſes qualitez, ſon ambition, 341. ſon mécontentement de Char-

Charles-quint. Vangeance qu'il en prit funeſte à l'Egliſe, *ibid. & ſuiv.* il eſt nommé Commiſſaire du Pape dans l'affaire du divorce, 351. eſt puni des mauvais conſeils dont il étoit l'Auteur. On dit qu'il mourut penitent, 354

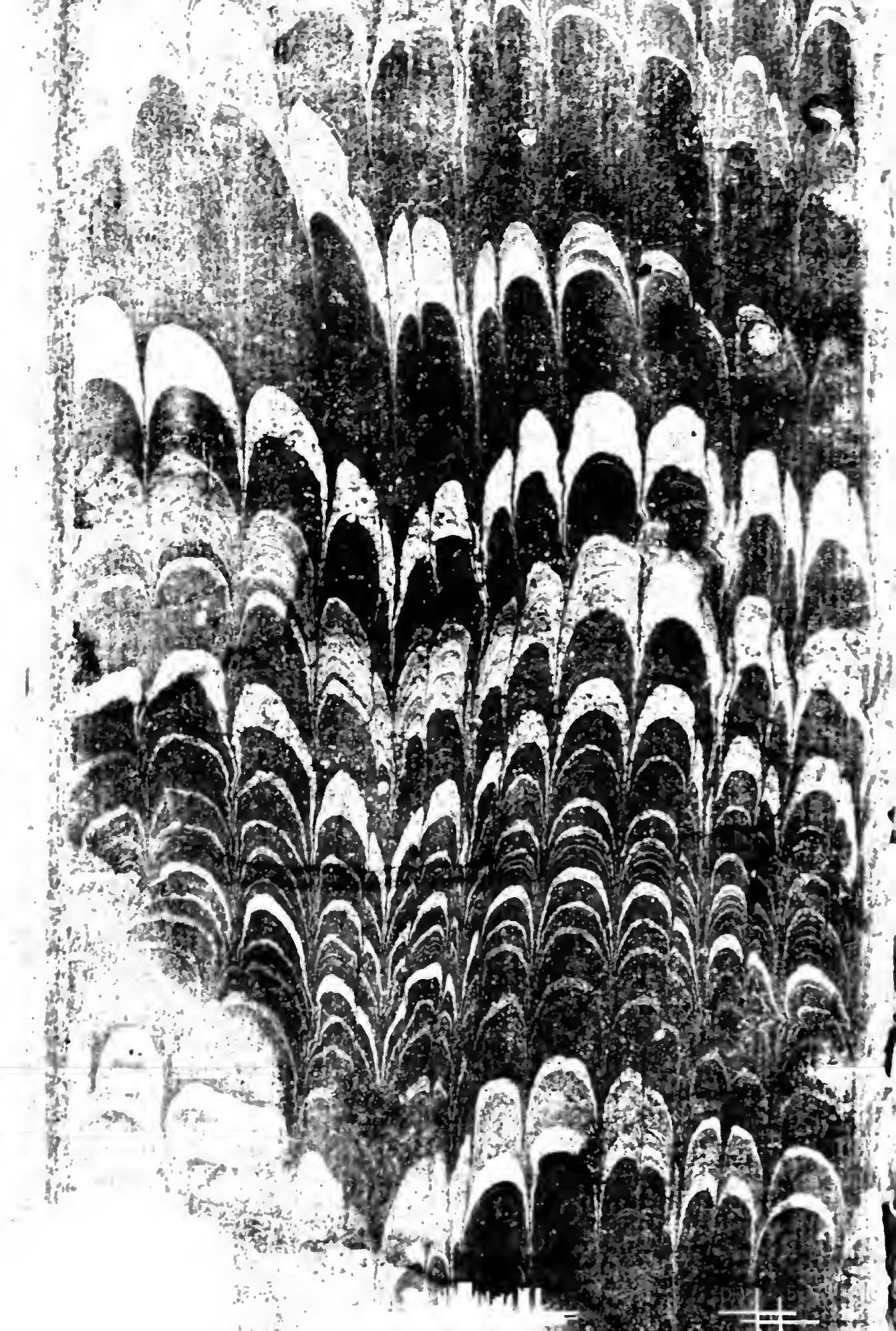
Z.

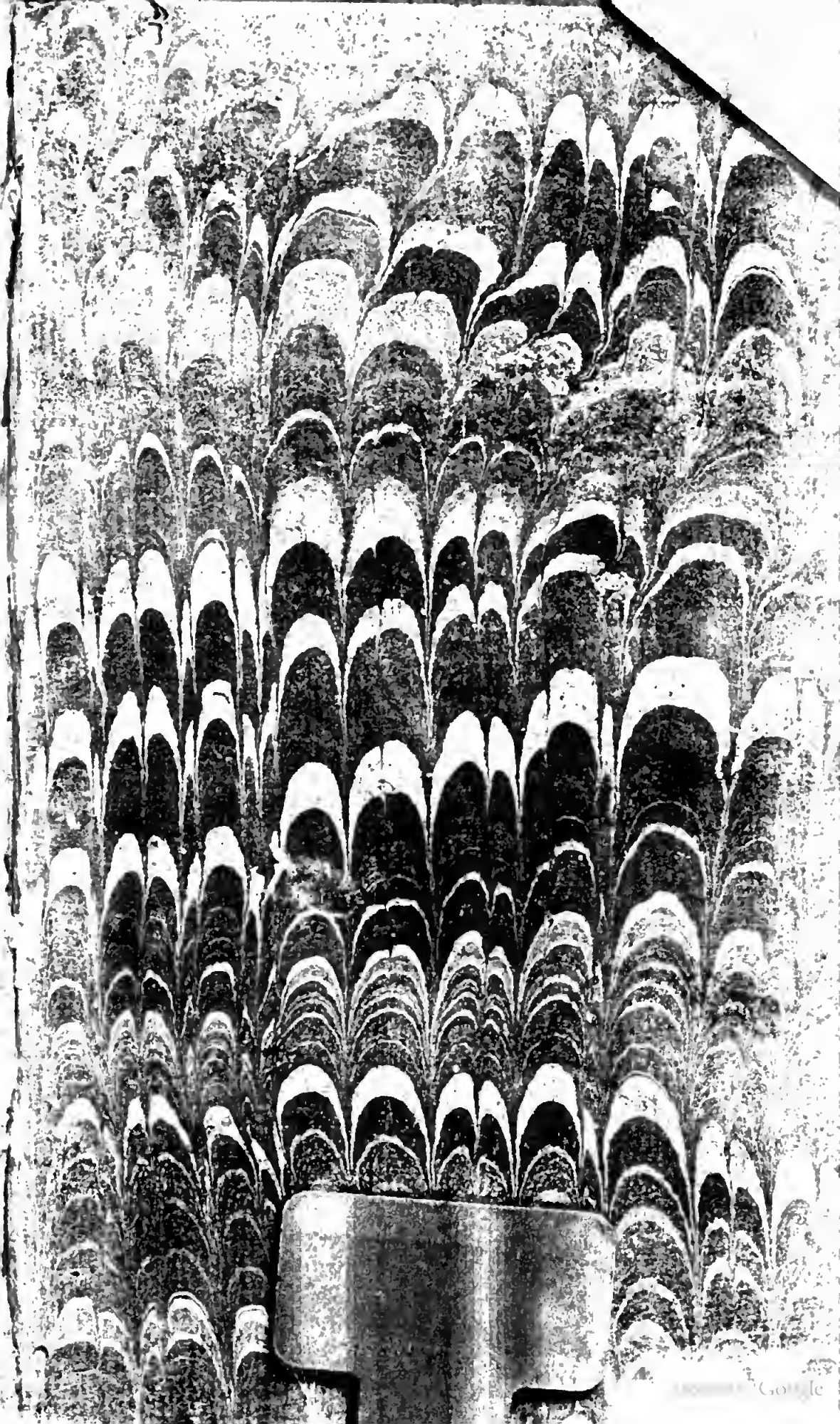
ZEle de la Nobleſſe Françoiſe pour Charles VII. Noms des principaux Seigneurs qui le ſuivirent, 173

Fin de la Table du Second Volume.



Aol 1474669





L.VI
D 50